

W. M. THACKERAY

(1811-1863)

L'HOMME - LE PENSEUR - LE ROMANCIER

*Thèse pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Raymond LAS VERGNAS

Agrégé d'anglais



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1932 —

W. M. THACKERAY

(1811-1863)

L'HOMME - LE PENSEUR - LE ROMANCIER



Digitized by the Internet Archive
in 2026

W. M. THACKERAY

(1811-1863)

L'HOMME - LE PENSEUR - LE ROMANCIER

*Thèse pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Raymond LAS VERGNAS

Agrégé d'anglais



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1932 —



A Monsieur Floris DELATTRE

HOMMAGE DE GRATITUDE ET D'AFFECTION

R. L. V.

AVANT-PROPOS

Ce livre est le premier qui paraisse en France sur William Makepeace Thackeray. Primauté restreinte, lorsqu'on réfléchit que plusieurs centaines d'ouvrages ont précédé notre étude en Grande Bretagne et aux États-Unis. L'opportunité de cette thèse ressortira sans doute de la première de ces remarques. A la seconde nous demanderons de justifier notre méthode.

Il nous a semblé que Thackeray, classique incontesté dans les pays de langue anglaise, est loin d'occuper en France la place qui devrait être la sienne. Nous avons entrepris de rechercher et d'exposer ici les raisons qui font de l'auteur de Vanity Fair une figure littéraire de tout premier plan.

Les nombreux travaux de nos prédécesseurs étrangers nous ont, d'autre part, conduit à nous garder de la méthode « bio-critique ». Une présentation chronologique des œuvres, escortée de commentaires, pour traditionnelle, claire et — avouons-le — facile qu'elle eût été, ne nous a pas retenu. Suivre dans leur développement la vie et le génie de Thackeray nous eût contraint à nous modeler, d'une façon presque gênante, sur nos devanciers. Nous avons choisi de porter ailleurs nos investigations.

Une série de recherches non encore tentées s'offrait à nous. Limité, là, par la crainte d'une imitation voisine de la copie, nous étions, ici, sollicité par des perspectives nouvelles. Si les romans ont été souvent analysés et leurs mérites distincts exposés en fonction de l'évolution de Thackeray, l'unité centrale de la personnalité, de la pensée et du roman thackerayens est demeurée dans l'ombre. Nous avons cru possible de rassembler les traits épars. Ce travail se présente donc essentiellement comme une synthèse psycho-

logique et critique. Tout notre effort s'est orienté en ce sens. Il a porté plus spécialement sur la « tonalité mineure », les « deux snobismes », l'« incantation historique », le « message » et le « roman-type », — aspects de Thackeray qui, à notre connaissance, n'avaient pas encore été mis en lumière ¹.

Étude d'ensemble, donc, mais qui s'est volontairement restreinte. Le titre même en indique les limites. Dans l'œuvre immense d'un artiste qui s'est essayé aux genres les plus divers, il nous a paru indispensable de mettre l'accent sur l'essentiel. Les romans, d'évidence, sont le cœur de la production de Thackeray. Nous nous y sommes consacré. Les aspects secondaires de son activité : articles, poésies, conférences, discours, dessins, n'ont été envisagés que dans la mesure où ils aidaient à fixer l'unité thackerayenne.

La personnalité de l'auteur, par contre, imprègne ses productions à un si rare degré, que nous avons réservé à l'étude de l'homme une importante partie de notre examen. Ce qui, chez un autre, eût été l'accessoire s'est trouvé, ici, la source vive de la pensée et de l'art ².

Nous avons adopté comme texte de nos références l'édition dite « Biographique », publiée en 1898-99 par Mrs Ritchie ³. On voudra bien s'y reporter pour chacune des citations faites au cours de ce travail. Nous prions également le lecteur de bien vouloir considérer tout livre cité sans indi-

1. Cette thèse était entièrement écrite quand est paru, le 10 septembre 1931, l'ouvrage du Professeur George Saintsbury : *A consideration of Thackeray*, publication qui, bien qu'elle ait été pour nous une surprise, confirme entièrement nos vues. Le critique anglais, en effet, réunissant en un seul volume ses « Introductions » aux vingt tomes de l'*Oxford Thackeray* (1908), a suivi, une fois de plus, la méthode analytique que nous définissions plus haut comme « bio-critique ».

Notre travail conserve donc son originalité. Sur un point seulement le livre de Mr. Saintsbury nous a contraint à modifier légèrement notre texte. Étant donné la minutie des jugements que nous apporte le professeur anglais sur la valeur respective des grands romans, nous avons estimé opportun de « serrer » cette partie de notre étude. Nous l'avons fait d'autant plus volontiers, qu'à de rares exceptions près, nous avons abouti aux mêmes conclusions que Mr. Saintsbury.

2. cf. ce jugement d'un intime de Thackeray :

« The man was a study, as his books are and I might almost say that he was » to me more interesting than his books... » James Grant Wilson. *Thackeray in the United States*, 1904, vol. II, p. 66.

3. Nous indiquons au « Supplément Bibliographique » les raisons de notre choix.

cation d'origine comme publié, s'il est anglais, à Londres, et français, à Paris.

Ce nous est un agréable devoir que de remercier les personnes qui, à des titres divers, ont témoigné de la sympathie pour nos recherches : les autorités des Archives Nationales et de la Bibliothèque Nationale ; — les fonctionnaires du Musée Britannique, notamment Mr. Arthur Ellis, qui nous a fait bénéficier de son amabilité et de son savoir ; — M. Lucien Wolff, dont l'autorité et la courtoisie nous ont été d'un précieux secours.

Notre gratitude ira tout particulièrement à nos maîtres de l'Enseignement supérieur : M. Floris Delattre, envers qui notre dette est innombrable ; M. Émile Legouis, dont les leçons en Sorbonne sur Esmond nous ont révélé maint aspect de Thackeray ; M. Louis Cazamian, enfin, qui a bien voulu diriger ce travail et dont l'exemple, les conseils et les encouragements ont été pour notre effort le plus actif stimulant.

Paris, septembre 1931.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

I

Le présent travail qui entend être, d'abord, une étude de psychologie et de critique, ne prétend point apporter de révélations sur la vie de W. M. Thackeray. Nous ne nous attarderons donc pas sur la biographie du grand romancier. Relater, dans ses moindres détails, l'existence de Thackeray serait simplement répéter nos devanciers. La tâche a été tentée trop souvent et avec trop de bonheur pour nous laisser l'illusion de pouvoir ajouter aux historiographes qui nous ont précédé. L'ouvrage publié, en 1910, par Lewis Melville, suffirait, à lui seul, à décourager les espoirs.

Notre étude, cependant, par son caractère même de synthèse psychologique, courrait, si elle ne s'appuyait sur un support concret, le risque de paraître reposer sur des nuées. Il nous a semblé impossible de ne pas remédier, par avance, au péril. On trouvera donc ici, esquissée dans ses grandes lignes, la vie de W. M. Thackeray. Quoique traitée brièvement, nous l'avons faite aussi précise que possible, afin de donner aux allusions indispensables une armature rigoureuse de dates. Nous ne l'avons, toutefois, à dessein, tracée que dans une introduction. Ainsi s'affirme la nature de l'intérêt que nous lui attachons, qui est uniquement d'aider à tirer profit de notre travail ¹.

II

William Makepeace Thackeray naquit, le 18 juillet 1811, à Alipur ². Son père, Richmond Thackeray (1781-1815), percepteur au service de la Compagnie des Indes Orientales ³, avait épousé, à

1. Nous avons emprunté notre documentation à l'article du *Dictionary of National Biography* et, principalement, à l'excellent *W. M. Thackeray. A biography* de Lewis Melville.

2. Faubourg de Calcutta, où se trouve la résidence officielle du Gouverneur du Bengale.

3. Il était, lui-même, fils de William Makepeace Thackeray (1749-1813), également membre de la Compagnie des Indes Orientales.

On trouvera, sur le côté « indien » des Thackerays, les plus amples renseignements dans le livre de Sir W. W. Hunter *The Thackerays in India*, 1897.

Calcutta, Anne Becher, descendante d'une famille de hauts fonctionnaires anglo-indiens¹. Quatre ans après la naissance de son fils, Richmond mourait. Sa veuve éleva l'enfant jusqu'en 1817, date à laquelle elle dut, en raison de la rigueur du climat, se séparer de William Makepeace. Il fut accueilli, en Angleterre, par son tuteur, Peter Moore, au manoir de Hadley, et, désormais, partagea son temps entre Hadley et Fareham (Hampshire) où vivait sa bisaïeule maternelle, « Tante » Becher², alors âgée de 80 ans.

William Makepeace fut envoyé dans une petite école de Southampton, qui lui déplut fort, puis dans un établissement de Chiswick, que dirigeait un parent éloigné. L'enfant détestait sa prison, d'où il tenta de s'enfuir³. Il y resta cependant jusqu'en 1821.

A l'âge de dix ans, Thackeray fut mis à Charterhouse. Sentimental et délicat, il souffrit beaucoup de la rude discipline en l'honneur à l'École. Il ne se signala guère par ses succès⁴, mais se prit de passion pour Horace, Fielding, Steele, Addison et Goldsmith. Il composa aussi quelques poèmes comiques⁵ et crayonna, sur ses livres de classe, des illustrations burlesques, à l'étonnement ravi de ses condisciples.

Thackeray quitta Charterhouse le 16 avril 1828. Depuis trois ans, il venait passer ses vacances, non loin d'Exeter, à Ottery Saint-Mary⁶, où son beau-père⁷ possédait une propriété : Larkbeare. Il s'y reposa près d'un an, avant de partir, en février 1829, pour Cambridge, Trinity College. La lecture le passionnait. Il découvrit

1. Le représentant le plus distingué en avait été Richard Becher, qui était chef de Dacca, à l'époque du « Trou Noir » (1756) et devint, malgré la disgrâce de Clive, Résident à la Cour de Murshidabad (1769).

2. Le contraste entre la splendeur de Hadley et la simplicité de Fareham ne fut pas sans frapper le précoce observateur. A ce fait on doit peut-être en partie le relativisme social de ses romans.

La faillite inattendue et l'exil de Moore (1825-1828) impressionnèrent beaucoup Thackeray. On en retrouvera des échos dans son œuvre.

3. Ce fut l'original de l'Académie Pinkerton dans *Vanity Fair*.

4. cf. J. F. Boyes. *A memorial of Thackeray's schooldays* (*The Cornhill Magazine* January 1865, pp. 118-128) et "Punch in the East" III, 1844, pp. 79-80.

cf. également, les épisodes autobiographiques dans *Pendennis*, chap II, pp. 21-32.

5. *Cabbages*, pastiche des *Violets* de Letitia Elizabeth Landon.

6. Ce sera l'original de Clavering dans *Pendennis* (Exeter devenant Chatteris et Larkbeare le manoir de Fair Oaks).

7. Le Commandant Carmichael-Smyth.

La veuve de Richmond Thackeray s'était remariée en 1817.

Shelley, dont la poésie l'enthousiasma¹. Lui-même se sentait attiré par la littérature. Il collabora assidûment à l'hebdomadaire satirique *The Snob*² et au *Gownsmen* qui lui succéda. Son poème *Timbuctoo* lui tailla presque une réputation. Il était devenu l'ami de Fitzgerald et de Tennyson, quand, en juin 1830, sans avoir obtenu son diplôme, il quitta Trinity.

III

C'était alors l'habitude, pour un jeune homme fortuné, de faire, au sortir de l'Université, un « tour d'Europe ». Thackeray, âgé de 19 ans, partit pour le continent. Il visita Coblenz, Cologne³ et Weimar⁴, où il se fixa plusieurs mois. Cette vie légère de réceptions et de plaisirs l'amusait. Il ne négligeait point, cependant, sa culture. Il lut Korner, Uhland, Schiller et Goethe. Il eut même l'honneur d'être présenté à l'auteur de *Faust*, entrevue dont il conserva précieusement le souvenir⁵.

A son retour d'Allemagne (automne de 1831), Thackeray se fit inscrire comme étudiant en droit au Middle Temple. Il n'apprit pas sans émotion que Goldsmith avait jadis occupé l'appartement qu'il habitait maintenant avec Tom Taylor. Couple estudiantin dans lequel se reconnaît l'original du célèbre duo Pendennis-Warrington⁶. Thackeray, d'ailleurs, portait moins intérêt au droit qu'au théâtre, à la littérature ou aux mondanités. Il se partageait entre Fitzgerald, Tennyson, Charles Buller et le plus accueillant des amphytrions, son oncle, le Révérend Francis Thackeray.

1. " It is (*The Revolt of Islam*) a most wonderful poem ". Cité par Herman C. Merivale et Sir F. T. Marzials *Thackeray*, 1891, p. 70.

2. *The Snob : A literary & scientific journal not conducted by Members of the University*. Cambridge, 1829.

3. cf. dans *The Kickleburys on the Rhine* la description de Cologne, au lever du soleil. *Works*, tome IX, pp. 211-12.

4. Weimar devint, dans *Vanity Fair*, le séduisant Pumpnickel.

5. cf. la lettre du 28 avril 1855, citée par G. H. Lewes dans sa *Life of Goethe*, Leipzig, 1882, II, p. 381.

6. On retrouve le Temple ou ses environs directs maintes fois dans *Pendennis*. Mrs Bolton, la mère de la charmante Fanny, est concierge de Shepherd's Inn. Le capitaine Costigan et Bows, accompagnant la Fotheringay à Londres, s'installent à proximité des appartements du Colonel Altamont et du Chevalier Strong.

Épris de discussions littéraires et de philosophie, William Makepeace ne parvenait point à prendre goût aux rigueurs du Code¹. Il fut trop heureux de pouvoir s'absenter, en juin 1832, pour aider son ami Buller dans sa campagne électorale².

IV

Le 18 juillet de la même année, Thackeray atteignit sa majorité et entra en possession d'un patrimoine dont le revenu annuel se montait à 500 livres. Sans plus attendre, le jeune homme abandonna ses études, se rendit à Paris et ne rentra à Larkbeare qu'en décembre. Il avait, dans l'intervalle, (jeu³, dettes, faillite d'une banque indienne) perdu la plus grande partie de sa fortune. Le problème se posait pour lui de gagner sa vie par son travail.

Il se trouva que son beau-père, le commandant Carmichael-Smyth, impatient de réparer les pertes éprouvées dans le désastre de sa banque, s'était mis en rapport avec le directeur d'un journal nouveau, *The National Standard*⁴. Thackeray commença par collaborer à ce périodique. Puis, en mai 1833, il achetait l'hebdomadaire. Malgré sa vivacité de plume et bien qu'il se fût dépensé sans compter pour la prospérité de son journal⁵, *The National Standard* échoua. Son dernier numéro parut le 1^{er} février 1834⁶.

Le journaliste déçu se tourna vers la peinture. Il vint se fixer à Paris, dans la rue des Beaux-Arts et étudia sous la direction du célèbre Gros. Bien que pauvre, Thackeray adorait Paris et

1. cf. son portrait sévère de l'étudiant modèle Paley :

" All was dark outside his reading lamp. Love and Nature and Art...
... were shut out from him ". *Pendennis*, chap. xxix, p. 285.

2. Buller fut élu dans un bourg de Cornouailles.

3. cf. le type de Mr Deuceace dans *The Yellowplush Papers* :

« La candeur et la vanité de Thackeray, écrit Madame Mary Duclaux, l'exposaient à devenir la proie de ces véritables bandits sociaux qui vivent de l'expérience d'une jeunesse dorée ».

Grands écrivains d'outre-Manche : les Brontë, Thackeray, les Browning, Rosetti 1901, p. 117.

4. *The National Standard & Journal of Literature, Science, Music, Theatricals & the Fine Arts*, hebdomadaire fondé par F. W. N. Bayley, janvier 1833.

5. Il se rendait fréquemment à Paris, estimant qu'il était bon, pour le journal, d'y avoir un correspondant.

6. cf. l'épisode autobiographique du *Museum* dans *Lovel the Widower*, chap. I, p. 67.

cette vie de Bohème, dont il a parlé avec tant d'amour dans ses livres¹. En 1836, il fit paraître une série de caricatures intitulées « Flore et Zéphyr », sous la signature de Théophile Wagstaffe. Ce fut cette même année que se situa l'épisode des *Pickwick Papers*, où Thackeray, pour la première fois, rencontra Dickens². Évincé par son futur rival, le jeune artiste découvrit heureusement d'autres auteurs moins bourrus, dont il illustra, non sans talent, un certain nombre d'ouvrages³.

V

Sur ces entrefaites, le commandant Carmichael-Smyth, non découragé par l'échec du *National Standard*, fondait, avec l'appui financier de quelques amis, un journal radical *The Constitutional*, dont Thackeray fut nommé correspondant parisien, aux appointements de 400 livres par an. Le jeune homme, intrépidement, décida qu'il gagnait assez pour pouvoir se marier⁴. Le 20 avril 1836, il épousait, à l'Ambassade Britannique, Isabella Getkin Creagh Shawe. Le ménage s'installa Rue Neuve Saint-Augustin, non loin des bureaux du *Galignani's Messenger*, où Thackeray travaillait, à raison de dix francs par jour. Au 16 de la Rue Neuve des Petits Champs, se trouvait un restaurant, dans lequel Thackeray, accompagné de sa femme, venait souvent dîner et qui devait, par la suite, lui inspirer les strophes touchantes de « La Bouillabaisse »⁵.

1. cf. notamment le chapitre intitulé « Qu'on est bien à vingt ans » *The Adventures of Philip*, XIX, pp. 319 à 330.

2. Voir, pour plus de détails, Livre I, chap. 1, pp. 34-35.

3. King Glumpus, 1837.

Men of Character, 1838.

Damascus & Palmyra, 1838.

The Exquisites, 1839.

4. cf. ses réflexions à propos des mariages de Pendennis, Clive, George Warrington, Philip Firm'in.

5. « Ah me ! how quick the days are flitting !
 » I mind me of a time that's gone,
 » When here I'd sit, as now I'm sitting,
 » In this same place, but not alone.
 » A fair young form was nestled near me,
 » A dear, dear face looked fondly up,
 » And sweetly spoke and smiled to cheer me...
 » There's no one, now, to share my cup. »

Ballads and Miscellanies, p. 64.

Thackeray

Cet heureux temps ne dura pas. En juillet 1837, *The Constitutional* cessait de paraître. Il engloutissait avec lui la presque totalité de la fortune du commandant Carmichael-Smyth. Le ménage Thackeray revint à Londres en toute hâte.

En 1838, naissait une fille, Anne-Isabella, la future Lady Ritchie ; en 1839, une seconde fille, qui mourut en bas âge. Thackeray habitait alors au 13 de Great Coram Street et fréquentait assidûment le British Museum. Ce fut la période la plus claire de sa vie. Il adorait sa femme et ses enfants. Une troisième fille lui était née en mai 1840¹ et Thackeray ne cachait point le bonheur que lui causait son foyer². C'est alors qu'un coup terrible lui fut porté par le progressif désordre mental de sa femme. Malgré tous les soins qui lui furent prodigués, Isabella Thackeray perdit peu à peu la raison. Son mari, après avoir tout tenté, dut se résigner à la séparation. On n'imagine pas sans effroi la torture de ce tendre cœur³.

VI

Le travail lui fut un refuge. Il s'y jeta avec emportement. Depuis 1837, il collaborait au *Times* et au *Fraser's Magazine*⁴ ; il y ajouta un grand nombre de périodiques⁵. Le pressentiment naissait lentement en lui de sa supériorité sur les autres chroniqueurs. Au *Fraser's*, il avait donné « The Yellowplush Correspondence » (1838),

1. Harriet Marion, la future Mrs Leslie Stephen.

2. Il écrivait à Edward Fitzgerald, peu après son mariage :

" Dear Edward, do come and see me. It would do your heart good to see *how happy I am !* "

et à sa mère :

" I am sure I love you better since I was married than before,... because, *being so happy*, I am grown a little more good ».

Hester Ritchie. *Letters of Anne Thackeray Ritchie*, 1924, pp. 2-3.

3. Voir, sur cette infortune, notre livre I, pp. 86-88.

Sa femme lui survécut de trente années. Elle mourut le 11 janvier 1894, à l'âge de 76 ans.

Les pages douloureuses où Thackeray décrit, dans *Denis Duval*, la folie de Madame de Saverne, doivent au propre malheur de l'écrivain leur émotion unique.

4. La question reste controversée de savoir si *Elizabeth Brownrigge. A Tale* publié en août et septembre 1832 dans le *Fraser's* est ou non de Thackeray.

5. Citons : *The Torch*, *The Parthenon*, *Britannia*, *The Globe*, *The Foreign quarterly*, *The Pictorial Times*, *Bentley's Magazine*, *Ainsworth's Magazine*, *The New Monthly Magazine*, *Cruikshank's Almanacks*.

« Catherine » (1839), « A Shabby Genteel Story » (1840). Le succès de « Yellowplush » l'incita à tenter de publier un livre, et c'est ainsi que naquit *The Paris Sketch Book* (1840) sous la signature de Michael Angelo Titmarsh. Quoique l'ouvrage n'ait pas été accueilli avec enthousiasme, l'auteur lui donna un pendant avec *The Irish Sketch Book* (1843). Dans l'intervalle, il avait écrit, pour le *Fraser's*, deux nouvelles « The Great Hoggarty Diamond » (1841) et « The Fitzboodle Papers » (1842), qui, sans lui apporter de renommée immédiate, assouplissaient sa plume et préparaient la proche éclosion de son génie. L'accueil bienveillant obtenu par *The Irish Sketch Book*¹ détermina le rédacteur en chef à réclamer à Thackeray une *Vie de Talleyrand*². L'écrivain s'y prépara par une lecture approfondie, mais dut renoncer à son projet. Un voyage, effectué dans des conditions spéciales³, l'avait arraché à son œuvre de documentation. Parti le 22 août 1844, Thackeray visita Malte, Athènes, Smyrne, Constantinople, Jérusalem, Le Caire. Le voyage ne fut pas un simple délassement : pendant la traversée il acheva de rédiger *Barry Lyndon*⁴, dont les feuilletons, depuis janvier, paraissaient mensuellement dans le *Fraser's* ; il envoya également de nombreux articles à *Punch*⁵ et termina les illustrations de *Mrs Perkins's Ball*. Rentré à Londres en décembre 1844, Thackeray donna un compte rendu alerte de ses pérégrinations, qui, rédigé dans le courant de 1845, ne fut publié qu'au début de l'année suivante⁶.

VII

A l'époque où parut *From Cornhill to Grand Cairo*, c'est-à-dire

1. Les 1.000 exemplaires de la première édition avaient été rapidement épuisés.

2. Voir plus loin Livre II, chap. I, p. 119-120.

3. Les directeurs de la Compagnie Péninsulaire et Orientale avaient offert à M. Titmarsh une place gratuite. Carlyle reprocha véhémentement à Thackeray d'avoir accepté cette faveur : " Mr Charles Gavan Duffy mentions that Carlyle compared the transaction to the practice of a blind fiddler going to and fro on a penny ferry boat in Scotland and playing tunes to the passengers for half-pence ".

Henry Vizetelly : *Glances back through seventy years* 1893, I, p. 282.

4. A Malte, le 3 novembre.

5. Citons notamment : " Travelling Notes " et " Punch in the East ".

La collaboration de Thackeray à *Punch* datait de juillet 1841.

6. *Notes of a Journey from Cornhill to Grand Cairo by way of Lisbon, Athens, Constantinople and Jerusalem*, by Mr. M. A. Titmarsh. Janvier 1846.

huit ans après les débuts de Thackeray dans la littérature, l'écrivain était loin d'occuper la position qu'aurait dû justifier son talent. « The Yellowplush Correspondence » et « Major Gahagan » avaient réussi en Amérique¹, mais, en Angleterre, ni « Catherine », ni « A Shabby Genteel Story », ni même « The Great Hoggarty Diamond » n'étaient parvenus à rallier les suffrages du public. A l'âge de 35 ans, Thackeray n'était point connu en dehors du cercle restreint des intimes ou des initiés. Il y avait, à cet échec, trois raisons essentielles. Thackeray, à l'exception de cinq livres (dont l'intérêt, d'ailleurs, nous paraît aujourd'hui secondaire)², n'avait écrit que dans des périodiques. D'autre part, afin de gagner plus facilement sa vie, il n'avait employé, sauf en quelques cas rarissimes³, que des pseudonymes multiformes. Enfin, le trait dominant de ses premières productions était la puissance pénétrante d'une *intelligence* satirique. Or, ce n'est point par des articles signés de noms divers et, pour comble, intelligents, qu'un auteur peut prétendre s'attacher le grand public, lequel sera indéfiniment avide de volumes, d'identifications et de sentimentalité.

La vie de Thackeray, cependant, s'était, depuis cinq années, entièrement transformée. Séparé de sa femme, il avait dû aussi se séparer de ses petites filles. Anne et Harriet avaient été confiées, à Paris, à la garde de leur grand'mère paternelle. Thackeray, délaissant Great Coram Street pour habiter une simple chambre, au 27 de Jermyn Street, menait, de nécessité, la triste existence des célibataires sans vocation. Il avait été élu, à sa majorité, membre du Garrick Club et, en 1840, du Reform Club⁴. Sa vie se partagea, dès lors, entre ses travaux, les soirées au Cercle et les excursions au pays de la Bohême⁵. Bien que frappé cruellement en ses affections, il savait se montrer enjoué avec ses compagnons, les Jeaffreson, les Douglas Jerrold, les James Hannay, les G. A. Sala, les Tom Taylor, les Shirley Brooks, les Charles Mackay. Il

1. Le rédacteur en chef du *Corsair*, de New-York, s'était attaché ses services.

2. *The Paris Sketch Book* (1840), *The Second Funeral of Napoleon* (1841), *Comic Tales & Sketches* (1841), *The Irish Sketch Book* (1843), *From Cornhill to Grand Cairo* (1846).

3. « Captain Rook & Mr Pigeon », « The fashionable authoress » et « Going to see a man hanged » sont signés Thackeray.

4. Il fut élu, en 1851, membre de l'Athenæum Club et contribua, en 1852, à la fondation du Fielding Club.

Deux ans avant sa mort, en 1861, il s'inscrivit également à Our Club.

5. La taverne de Dean Street, où il chanta « The Mahogany Tree », la brasserie

aimait cette existence simple et cordiale, ces plaisirs naïfs de bonne compagnie. Avec les rendez-vous d'amis, le théâtre constituait toutes ses joies. Il adorait la pantomime et fréquentait assidûment les scènes londoniennes. Cette manière de vivre, pourtant, lui pesait. Il éprouvait amèrement le vide de son cœur et l'insuccès brutal de son génie de romancier.

VIII

C'est à *Punch* que Thackeray dut de sortir de sa nuit. Les « Jeames Papers »¹, où le chroniqueur, reprenant le personnage de Yellowplush, relatait les aventures de son héros enrichi, avaient été fort remarqués. Lorsqu'on apprit que C. Jeames de la Pluche et l'auteur de « *The Snobs of England* », lesquels paraissaient dans *Punch* à la même époque², n'étaient qu'une seule personne, Thackeray connut une certaine célébrité. Il est, à ce propos, curieux de noter que le satiriste des Snobs n'aimait point son œuvre. Il l'écrivait avec conscience, mais sans goût. C'est à la demande expresse des éditeurs, qui voyaient augmenter le tirage de leur journal, qu'il continua ses « papiers » pendant une année.

Le succès obtenu par « *The Snobs* » fut à l'origine du grand effort de Thackeray dans *Vanity Fair*. Il songeait, depuis longtemps, à écrire un livre qui montrerait au public qu'il était « meilleur qu'on ne le pensait »³. Des fragments en avaient été composés sous le titre de *Pencil Sketches of English Society*, mais refusés par divers éditeurs. Sa notoriété croissante encouragea l'auteur à poursuivre ses tentatives. Vers la fin de 1846, il obtint de Bradbury et Evans la promesse de publier son roman. Dans l'intervalle, il avait, en un accès d'inspiration fiévreuse, changé le titre pour celui, symbo-

du Strand, où il venait manger du poisson, le « Wrekin » de Broad Court et le Café de « Gray's Inn ».

Le « Coal Hole » près du Strand.

Le « Cyder Cellars » dans Maiden Lane, original de « *The Back Kitchen* » (*Pennennis* et *The Newcomes*).

« Evans's », enfin, original de la célèbre « *Cave of Harmony* » (*The Newcomes*).

1. 1845-1846.

2. Le numéro de *Punch* du 31 janvier 1846 contient la fin des « Jeames Papers » et le numéro suivant, le début de « *The snobs of England* ».

3. « By Jove, I'll show you that I am a better man than you think for ». *Pennennis*, p. 307.

lique, de *Vanity Fair*¹. Le premier feuilleton mensuel vit le jour en janvier 1847.

Il n'est point sans intérêt de souligner que les numéros de début passèrent inaperçus et que *l'on envisagea même, un instant, de suspendre la publication*. Petit à petit, cependant, l'ouvrage fut l'objet de commentaires élogieux. Les jugements de Currer Bell² et de l'*Edinburgh Review*³ vinrent sauver définitivement le navire en péril et *Vanity Fair* triompha. Ce fut, d'un seul coup, la gloire et la prospérité.

IX

Thackeray, l'humble Thackeray, était devenu, sans transition, l'un des grands personnages de la société londonienne. Sa longue silhouette était, à présent, familière dans les réceptions les plus choisies. Il en tirait une joie sincère, quoique sans excès. L'approbation était, pour lui, une nécessité. Elle lui avait trop manqué dans ses années de combat, pour qu'il ne l'accueillît point avec ferveur. Le contact avec les grands ne pouvait, d'autre part, qu'aiguiser sa vision et alimenter ses thèmes. Thackeray fit, parmi ses hôtes, provision de matériaux. Mais son attitude ne se modifia point sous l'influence de la réussite. Il resta l'homme simple, grave et bon qu'il avait été à l'heure des échecs. Le sourire de sa jeunesse, ce sourire tendre, mélancolique et charitable continua, en pleine gloire, à fleurir sur ses lèvres.

Les profits pécuniaires rapportés à Thackeray par la publication, sous forme de livres, de *Vanity Fair*, du *Book of Snobs* et du *Great Hoggarty Diamond* lui permirent d'abandonner sa collaboration à l'*Examiner*⁴ et au *Fraser's Magazine* pour se consacrer à des travaux désormais lucratifs. Il donna suite à son premier Livre de Noël et, chaque fin d'année, de 1847 à 1850, vit paraître un

1. " I jumped out of bed and ran three times round my room, uttering as I went : *Vanity Fair, Vanity Fair, Vanity Fair !* "

Miss Kate Perry, *Recollections of Mr. Thackeray*, cité dans *A collection of the letters of W. M. Thackeray* (1847-1855) — 1887, p. 178.

2. Dédicace enthousiaste de *Jane Eyre* à Thackeray (décembre 1847).

3. Janvier 1848, article de Abraham Hayward.

Thackeray estimait, pour sa part, que la publication de son Livre de Noël, *Mrs Perkins's Ball*, lui avait été d'un grand secours.

4. Il y collaborait depuis 1844.

nouveau *Christmas Book* ¹. Il continuait, par ailleurs, d'écrire pour *Punch* de nombreux articles, parmi lesquels on peut citer surtout « Novels by Eminent Hands » et les pittoresques « Ballades », dont la plupart sont de petits chefs-d'œuvre de parodie délicate ².

Thackeray, depuis l'automne de 1846, habitait avec ses deux filles, au n° 13 de Young Street, Kensington. Anne et Harriet étaient placées sous la garde de la grand'mère maternelle de leur père. Celui-ci, tout à la joie d'avoir ses « petites filles » constamment avec lui et encouragé par sa renommée soudaine, connu, à partir de 1848, une période de lumière relative. Désireux d'exploiter son succès, car il redoutait une désaffection du public ³, il entreprit la rédaction d'un nouveau roman, qui devait être *The History of Pendennis*. Commencé à Brighton, vers la fin de 1848 ⁴, le récit se poursuivait régulièrement de mois en mois, jusqu'en septembre 1849. Thackeray, à ce moment, tomba malade. Si malade, que l'on désespéra, pendant près de trois mois, de le sauver. Le patient, heureusement, dompta le mal et, en janvier 1850, *Pendennis* put reprendre son cours ⁵. L'ouvrage ne fut pas sans attirer à Thackeray de nombreuses inimitiés, plusieurs personnes s'étant reconnues ou ayant cru se reconnaître dans les caractères ridicules du roman ⁶.

A peine *Pendennis* avait-il terminé sa carrière ⁷, qu'on annonça (1851) les prochains débuts de Thackeray comme conférencier. Le sujet choisi était *Les Humoristes anglais du XVIII^e siècle*. Depuis toujours, le romancier avait eu, pour l'âge de Fielding et Steele, une prédilection. Il connaissait l'époque et il aimait les hommes. Les conférences, prononcées les 22 et 29 mai, 12, 19, 26 juin et 3 juillet 1851, eurent un succès considérable ⁸. Thackeray, facilement ému, parlait généralement avec difficulté pendant les

1. " Our Street ". " Dr Birch and his young friends ". " The Kickleburys on the Rhine ". " Rebecca and Rowena ".

2. Cf. en particulier, " The Chronicle of the Drum " et " Policeman X ".

3. Il avait tenté vainement, en 1848, d'obtenir un poste dans la magistrature.

4. Le premier feuilleton est de novembre.

5. Mais Thackeray demeurait affaibli.

cf. " His own health was shattered as soon as 1849 ".

Anthony Trollope, *Thackeray*, 1879, p. 40.

6. Melville suggère notamment que Foker représente Arcedeckne, membre influent du Garrick Club.

7. Le dernier numéro est de décembre 1850.

8. Charlotte Brontë, Carlyle, Hallam, Dickens, Millais etc... y assistèrent.

premières minutes, mais, quand il avait dominé son trouble, un grand charme s'emparait de l'assistance, établissant, entre l'orateur et l'auditoire, la plus simple, la plus franche sympathie. La popularité des conférences fut telle que Thackeray les répéta, pendant le courant de l'année, dans les principales villes de Grande-Bretagne, notamment à Oxford, Cambridge, Edimbourg et Manchester.

Des offres étaient arrivées d'Amérique, mais Thackeray, avant de quitter l'Angleterre, avait à cœur de terminer le roman sur le dix-huitième siècle qu'il venait d'entreprendre et dont il attendait consécration de sa gloire. Écrit en partie au British Museum, à l'Athenaeum Club et au Bedford Hôtel¹, *The History of Henry Esmond* fut publié en trois volumes par Smith, Elder et Co. Thackeray avait renoncé, étant donné le caractère « grave et triste » de l'ouvrage, à le publier en numéros². Le 28 mai 1852, il fêtait, par un dîner intime, l'achèvement de son célèbre roman. Après un court voyage à Anvers, en Allemagne, en Suisse et à Paris, Thackeray se prépara à partir pour les États-Unis. Le 30 octobre 1852, il s'embarquait, à Liverpool, sur le « Canada ».

X

L'accueil des Américains, quelque inquiétude qu'ait pu ressentir Thackeray, en raison de l'attitude acerbe adoptée, depuis son retour de New-York, par Dickens, fut cordial et franc. On ne voulut point le juger sur son rival et on le laissa loyalement tenter sa chance. Mais, avant qu'une semaine se fût écoulée, l'impartialité s'était changée en enthousiasme. L'auteur de *Vanity Fair* fut reçu et acclamé partout. Sa popularité était immense. Bien avant d'être connu en Angleterre, il avait été lu et aimé en Amérique. Sa simplicité, son magnétisme personnel firent le reste. Des amitiés se nouèrent : Washington Irving, Prescott, Longfellow. Malgré tout, Thackeray se lassait de la publicité bruyante faite autour de son nom. Le 20 avril 1853, subitement, il décidait de partir. En toute hâte il prit place à bord de l'« Europa » et débarqua à Liverpool, moins de six mois après avoir quitté l'Angleterre.

1. Ses enfants étaient allées rejoindre le Commandant Carmichael-Smyth à Paris.

2. " I have given up and only had for a day or two the notion for the book in numbers, it is much too grave and sad for that ", lettre à Mrs Carmichael-Smyth citée dans *Works*, VII, Introduction p. xx.

L'année 1853 vit le départ de Thackeray pour Onslow Square, où il devait demeurer presque jusqu'à la fin de sa vie et rédiger la plus grande partie de ses dernières œuvres ¹. Peu après son installation, il fit un court voyage qui le mena, avec ses enfants, en Bavière, en Suisse et en Italie. C'est pendant ce tour sur le continent qu'il commença la rédaction de *The Newcomes*. De retour à Londres, il souffrit, dans le courant de l'automne de 1854, d'une série de spasmes extrêmement douloureux. Son roman fini ², il se rendit à Rome, où il contracta une fièvre maligne dont les effets ne se dissipèrent jamais complètement. Rentré à Londres en septembre, il dicta à George Hodder *The Four Georges*, suite de conférences, dont la primeur devait être réservée aux Américains. Le 11 octobre 1855, un dîner d'adieux réunissait, à la « London Tavern », les amis de Thackeray, sous la présidence de Charles Dickens. Le conférencier s'embarqua le 13.

La seconde tournée connut un succès égal à celui de la première. Thackeray parcourut les principales villes des États-Unis ³ et reçut partout un chaleureux accueil. Son départ fut, cependant, aussi précipité qu'en 1853. Il avait horreur des adieux de vive voix ; aussi s'embarqua-t-il sans prévenir, le 25 avril 1856, confiant à une correspondance prolongée ses remerciements affectueux.

Répétées à Londres, les conférences soulevèrent un vif intérêt, lequel n'alla point sans critiques sévères. Plusieurs journaux impressionnés fâcheusement par le caractère aigu de la satire de Thackeray, reprochèrent à l'auteur de manquer de loyalisme. L'écrivain n'eut point de peine à se laver de l'accusation, en faisant l'apologie de la liberté de penser.

Une occasion s'offrit à lui, l'année suivante, de déployer, pour le bien public, le zèle dont il avait toujours fait preuve en faveur de la vérité. Il se porta, à Oxford, candidat libéral aux Élections Parlementaires de juillet 1857. Battu de justesse ⁴, il n'en conçut point d'amertume. Sa santé, fortement ébranlée, lui donnait de graves soucis et sa table de travail le réclamait. Il s'éloigna, sans arrière-pensée, de la politique pour reprendre son labeur d'écrivain.

1. Les derniers chapitres de *The Newcomes*, *The Four Georges*, *The Virginians*, *Lovel the Widower*, le début de *Philip* et les premiers *Roundabout Papers*.

2. Le premier numéro est d'octobre 1853, le dernier d'août 1855.

3. New-York, Baltimore, Richmond, Charleston, Augusta, Savannah, Montgomery, New-Orleans, Cincinnati, etc...

4. 1018 voix contre 1085.

XI

L'année 1858 fut marquée par le pénible incident Yates, qui provoqua la colère de Thackeray, la médiation de Dickens et, finalement, la brouille entre les deux romanciers ¹.

Depuis son retour d'Amérique, l'auteur de *The Newcomes* cherchait un sujet de roman. Il avait pensé, d'abord, à écrire une histoire du temps du Dr Johnson, puis à narrer l'existence de « J. J. », le jeune peintre, ami de Clive ². En désespoir de cause, il décida de rédiger une histoire qui se situerait en Amérique. Ce fut l'origine de *The Virginians*, dont la publication s'étendit sur près de deux années ³.

Les ambitions de Thackeray, cependant, n'étaient point satisfaites. Il rêvait depuis longtemps de fonder un périodique à succès et le double échec de *The National Standard* et *The Constitutional* n'avait point ralenti son ardeur. A l'exemple des célébrités du temps ⁴, il voulait diriger « son » magazine. Il se trouva que l'éditeur Smith, désireux de créer un journal à un shilling, proposa à Thackeray d'en être le rédacteur en chef. L'écrivain, ravi, suggéra le titre de *Cornhill Magazine*, qui fut accepté.

Le *Cornhill* obtint un très gros succès. Son premier numéro (janvier 1860) avait tiré à 110.000 exemplaires et, même quand la curiosité initiale se fut ralentie, le tirage normal oscilla régulièrement entre 80 et 85.000. Dès le mois de février, Thackeray, submergé sous les demandes, les articles et les lettres, s'était réfugié à Paris. Ce devait être son dernier séjour dans la capitale française et l'une des rares périodes d'exultation de sa vie.

Au *Cornhill*, Thackeray donna « Lovel the Widower » (1860) ⁵, « The Adventures of Philip » (1861-2) ⁶ et « The Roundabout Papers »

1. Ayant consacré à cet incident typique le début de notre portrait psychologique, nous renvoyons, sur ce point, le lecteur au Livre I, chapitre 1, pp. 37-39.

2. Il l'annonçait dans *The Newcomes* : « J. J.'s history, let me confidentially state, has been revealed to me, too, and may be told some of these fine summer months, or Christmas evenings, when the kind reader has leisure to hear », chap. LXXX, p. 805.

3. Novembre 1857 à octobre 1859.

4. Ainsworth, Douglas Jerrold, Cruikshank, Hood, Dickens.

5. Publié en volume en 1860.

6. Publié en volume en 1862.

(1860-63) ¹. Dans ce magazine parurent encore les fragments posthumes de « Denis Duval » ².

En dépit de sa collaboration constante, Thackeray avait dû, en 1862, renoncer à son poste de rédacteur en chef. Dans le numéro d'avril, il disait adieu, en termes touchants, à ses lecteurs. Les soucis de la direction ne lui avaient point, seuls, dicté sa décision. La vérité est que sa santé, depuis longtemps chancelante, faiblissait de plus en plus. Thackeray n'avait que 51 ans et il songeait déjà à la mort ³. Il avait, toute sa vie, donné l'exemple d'un travail obstiné. Le poids des ans le laissait accablé. Harassé et malade, il continuait néanmoins sa tâche. Dans sa nouvelle maison de Palace Green ⁴, il se documentait pour poursuivre l'*Histoire d'Angleterre*, laissée inachevée par Macaulay. Mais le mal le guettait. En novembre 1862, il avait subi une crise qui ne lui laissait point de doute sur la proximité de sa fin. Avec résignation il avait dit adieu à quelques intimes ⁵. Il vécut encore un an. Il semblait même avoir repris des forces ; le 12 décembre 1863, à Charterhouse, où il assistait à la cérémonie de Founder's Day, il paraissait en bonne santé. Dans la soirée du 23 décembre, il travaillait à son *Denis Duval*, quand il se sentit plus fatigué. Il se retira de bonne heure et s'endormit sans se plaindre. Le lendemain matin, on le trouva mort dans son lit. Il avait succombé à une hémorragie cérébrale.

Son corps fut enterré dans le petit cimetière de Kensal Green, où il repose encore. Sur sa tombe, une simple pierre :

William Makepeace Thackeray

Né le 18 juillet 1811

Mort le 24 décembre 1863.

1. Publié en volume en 1863.

2. Publié en volume la même année (1864).

3. Deux ans avant sa mort, Thackeray écrivait à un « ancien » de Charterhouse : " Now, we are half-a-century old... The carriage is going down a-hill... Mine is... The terminus can't be far off — a few years more or less, I wouldn't care to travel over the ground again, though I have had some pleasant days and dear companions ". Henry Vizetelly, *op. cit.*, II, p. 108.

Avec une précision presque prophétique, il écrivait ailleurs :

" If I can work for 3 years now, I shall have put back my patrimony and a little over... 3 years more, please the Fates !... " (octobre 1st, 1859).

Hester Ritchie, *op. cit.*, pp. 113-4.

Il ne se trompait que d'un an.

4. Il s'y était installé en février 1862.

5. Quand W. F. Synge quitta l'Angleterre, Thackeray lui dit :

" I want to tell you that I shall never see you again. I feel that I am doomed ". Herman C. Merivale et Sir F. T. Marzials, *op. cit.*, p. 247.

XII

On ne peut se défendre, en songeant à cette existence, d'un sentiment d'affliction et de malaise. L'apparence est celle d'un labeur couronné de succès, d'une gloire mondiale acquise subitement et toujours conservée, d'une réussite matérielle croissante, d'un enveloppement d'affections multiples, d'un sourire calme et doux. Le vrai est autre. Il est dans le doute, le désespoir, la souffrance. Frappé triplement dans son intelligence, dans son cœur et dans sa chair, Thackeray a connu perpétuellement le malheur.

Jeune, il a été la proie d'un cerveau clairvoyant ; il a vu trop profond dans le mensonge humain pour pouvoir être heureux. Pessimiste et âpre, il a, par son doute cruel, éprouvé *l'angoisse des lucidités*.

Son mariage aurait pu le sauver. Le règne de la tendresse s'ouvrait. Le bonheur semblait luire. Hélas ! Mieux eût valu la mort que ce veuvage vivant, que cette lente *angoisse des solitudes*.

Vint la gloire. Ses enfants l'enveloppaient de leur amour. Un réseau d'admiration se tissait autour de lui. Allait-il être heureux ? Le destin, qui le traquait, ne le permit point. Rongé par le mal (quel mal indicible, le saura-t-on jamais ?) ¹, il se sentait condamné. *L'angoisse physique* acheva de le tuer.

Le sourire attendri de Thackeray ne doit donc point faire illusion. Il est lourd d'énigme et nourri d'amertume. Ce grand génie fut intensément malheureux. Il ne devint célèbre que pour éprouver douloureusement l'insuffisance de la célébrité. Sa vie fut un duel entre son désir de réussite et sa croyance en la vanité des réussites. Dualisme où s'entrevoit déjà sa personnalité complexe, et qui clôt cette introduction.

1. Melville est vague sur ce point :

" He had an internal disease that frequently racked him with pain ".

op. cit., II, p. 48.

Thackeray, bien qu'énergique, trahissait parfois l'acuité de ses souffrances, témoin cet extrait du « Journal » de sa fille aînée " I remember now, only I can't bear to think of it, that all last year he was never well ; he said " *Life, at this purchase, is not worth having* " He said " If it were not for you, children, I should be quite ready to go ".

Journal d'Anne Thackeray (1864) cité par Hester Ritchie, *op. cit.*, p. 119.

LIVRE PREMIER

L'HOMME

PREMIÈRE PARTIE

DICKENS ET THACKERAY

CHAPITRE PREMIER

LES DISSONANCES EXTERNES

I

On ¹ rapporte qu'à l'issue d'un banquet littéraire, il y a quelques années, l'un des convives, se levant pour proposer un toast, s'exprima en ces termes : « Je bois aux deux plus grands noms » du roman au XIX^e siècle : Dackens et Thickeray, c'est-à-dire, » non, Dackeray et Thickens », puis, ayant châtié sa mémoire par un violent effort, il se remit de son trouble et conclut d'un ton vibrant : « Je bois, Messieurs, à la prospérité de Thackens et Dickeray ! »

L'anecdote, pour puérile qu'elle paraisse, est chargée d'un sens qui la réhabilite. Sous une forme plaisante, elle met en relief l'association d'idées inévitable, et comme tyrannique, qui relie dans l'esprit de chacun les illustres romanciers. Parler de l'un d'eux sans, malgré soi, penser à l'autre est devenu impossible. — Uni déjà par les contemporains, le couple littéraire s'impose à la postérité. « Il serait aujourd'hui aussi malaisé de penser à Thackeray sans » mentionner Dickens, qu'il le serait de nommer Smollett et d'oublier Fielding, de disserter sur Fox et ne pas nommer Pitt, de » louer Goethe sans rien dire de Schiller, de critiquer Racine et » de ne point faire allusion à Corneille ² ». De même que Beaumont et Fletcher sont à jamais associés et mis en parallèle, de même Dickens et Thackeray sont aujourd'hui enchaînés sans remède par des liens despotiques.

La présente étude, qui s'est proposé pour objet W. M. Thackeray, est, ainsi, excusable de débiter par une opposition traditionnelle avec Dickens. Elle pourrait même n'y point chercher d'excuse.

1. Lewis Melville. *Some Aspects of Thackeray*, 1911, p. 242.

2. *The Morning Star*, december 14th, 1863, cité dans :

The National Shakespeare Committee and the late Mr. Thackeray, 1864, p. 5

Le contraste est de ceux qu'il serait vain de prétendre esquiver. Mais la fatalité ne le marque pas seule. Il a le mérite aussi de n'être point stérile : opposer Thackeray à Dickens sera déjà le poser.

II

Des raisons multiples qui justifient le parallèle Dickens-Thackeray la moindre n'est pas cette suprématie conjuguée sur le monde du roman dans la phase seconde du XIX^e siècle anglais. Si la première partie en est toute dominée par la géante stature de Walter Scott, et la troisième par la personnalité de George Eliot, on chercherait inutilement, autour des années 1850, dans la foule innombrable des romanciers, un prosateur capable de rivaliser avec Titmarsh ou Boz. Bulwer s'est égaré dans une pseudo-philosophie et sombre dans un sentimentalisme moins émouvant qu'artificieux ; James dévide d'interminables récits tissés de verbiage fleuri ; Mrs Gore, étouffant sous les conventions une vigueur incertaine, trace des tableaux faciles de mondanités ; Ainsworth essaye de souffler les apaches de Newgate en héros fougueusement passionnés...¹ De tout cela, qui fut lecture et popularité, que reste-t-il ?... Un souvenir qui agonise. Vraiment, Dickens et Thackeray ne dépassent pas leurs contemporains, ils les écrasent de tout le poids de leur génie². Le premier trait commun est leur excellence même. David Masson, usant d'un sobriquet heureux, a bien pu dire que, pour un temps, le champ des lettres s'était vu partagé entre « Castor et Pollux »³.

Joug donc sur ces deux fronts immenses. Mais l'image ne doit point tromper. Rarement deux êtres aussi intimement dissemblables furent aussi étroitement associés par une critique avide de rapprochements hâtifs. On ne saurait imaginer contraste plus accusé qu'entre ces deux hommes choisis par la fortune pour briller

1. cf. sur ce point l'article très précis du *Fraser's Magazine*, février 1844, pp. 372-373.

2. "As the nineteenth century recedes, four names... stand out more clearly, as the great names : W. Scott, Dickens, Thackeray, G. Eliot".

Henry A. Beers : *The Connecticut wits* — Yale University Press, 1920, "Thackeray's Centenary", p. 91.

3. David Masson, *British Novelists and their styles*, 1859, p. 234.

au même temps. Contraste si marqué, qu'on a pu écrire d'eux ces lignes d'une hardiesse brutale : « L'hiver et l'été, une ballerine » et un athlète, une machine à vapeur et une tabatière à musique » ne sont pas plus différents que Dickens et Thackeray »¹.

La première partie de ce travail, où l'on s'est volontairement borné à l'étude de la personnalité de Thackeray, ne cherche point à présenter un « parallèle » depuis longtemps classique entre les œuvres des deux écrivains. C'est là comparaison connue, fréquente et souvent réussie². Le contraste, trop évident, entre *The Pickwick Papers* et *Vanity Fair* ne nous retiendra donc pas. C'est ailleurs que nous viserons. Nous croyons qu'entrevoir Thackeray nous sera moins malaisé, quand nous l'aurons, d'abord, opposé, en tant qu'homme, à Dickens. L'anti-Dickens sera une révélation progressive du complexe William Makepeace Thackeray.

III

Le premier contact entre les deux romanciers date de bonne heure et offre en soi un indice curieux. En 1835, alors que Dickens connaissait déjà une éclatante renommée, se présenta chez lui un jeune dessinateur, qui lui proposa respectueusement d'illustrer, en remplacement de Seymour, les *Pickwick Papers*. Dickens rejeta la

1. J. Cordy Jeaffreson, *Novels and Novelists*, 1858, II, p. 262.

2. Les curieux de ce genre de coïncidences, toutes fortuites, d'ailleurs, ne noteront pas sans intérêt que le même éditeur (Macrone) publia le premier livre de Dickens (*Sketches by Boz*) et le premier livre de Thackeray (*Paris Sketch Book*).

Consulter sur ce point Ch. Plumtre Johnson *Hints to Collectors of Thackeray's Works*, 1885, p. 15.

On trouvera des études intéressantes sur le contraste littéraire entre Dickens et Thackeray dans :

David Masson, *op. cit.*, 1859, pp. 233-253.

Anthony Trollope, *op. cit.*, pp. 16 à 19 et 45, 46.

General G. Wilson, *op. cit.*, pp. 13 et seq., 66-67.

Lewis Melville, *op. cit.*, 1911, pp. 225-241.

Andrew Lang *Essays in little*, 1912, pp. 106-107.

The North British Review (mai 1851).

La Revue des Deux Mondes (juin 1864).

The Dublin Review (avril 1871).

The Bookman (avril 1896).

demande et éconduisit son visiteur. Celui-ci devait, plus tard, lui rappeler, en souriant, son refus. Il se nommait Thackeray ¹.

Bien que ses premiers rapports avec le créateur de Sam Weller eussent été des moins engageants, M. Angelo Titmarsh, alias Thackeray, ne manqua pas de rendre à celui qui avait dédaigné ses talents le plus chaleureux hommage. Alors même qu'inconnu encore, ou presque, il peinait d'article en article sans que son nom eût réussi à franchir le cercle restreint des initiés ou des prophètes, il écrivait sur le jeune et célèbre Dickens, comblé de gloire, d'argent et d'honneurs, des lignes enthousiastes qui sont, à juste titre, demeurées célèbres. Analysant le *Chant de Noël*, il soulignait d'un jugement sûr et qu'a ratifié la postérité, les singuliers mérites de l'œuvre. Il prenait la défense de Dickens contre les pédants qui lui avaient reproché ses incorrections et son manque de culture. Il se faisait l'apologiste de la doctrine de tendresse prêchée par l'auteur et concluait : « Ce livre m'apparaît comme un bienfait national et » pour quiconque le lit, homme ou femme, une marque de bonté » personnelle. Les deux dernières personnes que j'en ai entendu » parler étaient deux femmes. Elles ne se connaissaient pas et » ignoraient l'auteur. Toutes deux, en guise de critique, ont dit » simplement : Que Dieu le bénisse ! ² »

Nous pourrions multiplier les exemples. Nul n'ignore la réflexion de Thackeray sur le *David Copperfield*, lequel paraissait en feuilletons au même temps que *Pendennis* : « Par Dieu, c'est magnifique. » Cela bat de loin mon bonhomme jaune ³ », et son appréciation de la mort de Paul dans *Dombey et fils* : « On ne peut rien écrire » de comparable. Personne n'aurait un seul atome de chance. C'est » stupéfiant ! ⁴ » On connaît également cet éloge de Dickens prononcé d'une voix tremblante d'émotion par Thackeray, au cours de sa conférence sur « la charité et l'humour », éloge si noble, que Dickens, le lendemain, lisant dans le *Times* un compte rendu de la soirée, ne pouvait s'empêcher d'écrire à son

1. L'aventure est contée en détail par Lewis Melville, *op. cit.*, 1911, pp. 104-106.

2. " A box of Novels " *The Works of W. M. Thackeray*, vol. 13, p. 406.

3. On sait que les feuilletons littéraires de Thackeray paraissaient sous couverture jaune.

4. Les deux propos ci-dessus sont rapportés par Lewis Melville, *op. cit.*, 1911, page 229 et page 231.

admirateur une des rares lettres, vraiment émues, qu'il lui ait adressées et où palpité une réelle gratitude ¹.

Mais, prolonger la liste serait insister, ici, sur des points trop connus.

IV

Mettons en lumière un fait qui l'est peut-être moins. Il s'agit du vibrant plaidoyer prononcé en faveur de Dickens à l'occasion de l'attaque portée par Jules Janin contre une adaptation théâtrale de *Nicholas Nickleby* ². Rendant compte de la pièce, Janin avait été, dans le *Journal des Débats*, outrageusement sévère. Thackeray, qui se trouvait à Paris, alla, par acquit de conscience, assister à la représentation. A son tour, il ne ménagea pas le critique des *Débats*. Il faut lire la riposte de Thackeray pour saisir, sous cette verve étincelante et ces traits parfois injustement cruels, la sincérité de son attachement à Dickens. Il en prononce une défense extrêmement chaude, la plus fulgurante, à coup sûr, qu'il ait jamais écrite de lui ³.

Sympathie spontanée, admiration librement exprimée, voilà les premières réactions de Thackeray en face de Charles Dickens. Chez celui-ci, au contraire, un intérêt qui reste distant pour les premiers succès de son rival et une reconnaissance quelque peu condescendante pour l'hommage rendu à son propre talent. Les

1. 23rd March 1855. My dear Thackeray. I have read in *The Times* to day an account of your last night's lecture and cannot refrain from assuring you in all truth and earnestness that I am profoundly touched by your generous reference to me. I do not know how to tell you what a glory it spread over my heart. Out of its fulness I do entreat you to believe that I shall never forget your words of commendation. If you could wholly know at once how you have moved me and how you have animated me, you would be the happier, I am very certain. Faithfully yours ever. Ch. Dickens.

The letters of Charles Dickens edited by his sister-in-law (Georgina Hogarth) and his eldest daughter (Mary Dickens) 1880-82, vol. III, p. 165.

2. Théâtre de l'Ambigu Comique, 1842.

Consulter sur ce point Floris Delattre. *Dickens et la France*, 1927, pp. 57-59.

3. "The French critic, Jules Janin... has hacked him (Dickens) into small pieces... what matters that he is read by millions in England and billions in America? that everybody who understands English has a corner in his heart for him... I. profess the greatest admiration for Mr. Dickens... Look you, J. J., it is time that such impertinence should cease. Will somebody... explain to J. J. the enormous folly and falsehood of all that the fellow has been saying about Dickens... What right have you, o blundering ignoramus, to pretend to judge... etc..."

The Works of Thackeray, vol. 5, pp. 766-770.

relations officielles étaient toutefois satisfaisantes. En 1855, à la veille du départ de Thackeray pour l'Amérique, où il allait prononcer la série de ses conférences sur « The Four Georges », Dickens avait présidé le banquet offert à l'auteur des *Newcomes* et lui avait publiquement souhaité bonne route. Peut-on, se basant sur ces contacts épisodiques, parler, non point d'intimité (il n'y en eut jamais), mais, à tout le moins, d'amitié ? Il serait téméraire d'espérer découvrir des sentiments de cet ordre ¹. Un incident allait, précisément, creuser un abîme entre les deux hommes et montrer, sous l'accord de façade, les dissonances secrètes de chacun d'eux. Ce fut l'affaire Yates qui vint, en 1858, briser pour plusieurs années des liens plus célèbres que réels.

V

On sait comment un membre du Garrick Club, (club auquel appartenait les deux grands romanciers) s'avisa de faire paraître sur l'auteur de la *Foire aux Vanités*, un article extrêmement caustique qui atteignit sa victime en plein cœur : Edmund Yates, le fauteur de l'incident, venait d'être chargé par Maxwell, rédacteur en chef du *Town Talk*, d'une collaboration assidue. Ayant écrit un article sur Dickens, il lui vint à l'esprit de tracer un portrait de son rival. Le désir de briller l'entraîna malheureusement trop loin et son jugement acerbe dénaturait entièrement la personnalité de Thackeray ².

Ce dernier n'accepta pas l'offense. Il l'eût reçue, sans la relever, d'un inconnu ; mais, le fait que l'auteur de l'article était l'une de ses relations de club le blessa profondément. De plus, s'il admettait la critique de ses œuvres, (s'il trouvait parfaitement légitime, par exemple, d'entendre Yates déclarer que « son succès était en déclin »)

1. Augustus N. Dickens, parlant de son frère Charles et de Thackeray avouait à James Grant Wilson :

" I do not believe that there is a very friendly feeling between them "

J. G. Wilson, *op. cit.*, II, p. 98.

2. Voici ce qu'il écrivait, en particulier, des « Conférences » :

" The lecturer's adulation of birth and position was extravagant... No one succeeds better than Mr. Thackeray in cutting his coat according to his cloth. Here, he flattered the aristocracy but, when he crossed the Atlantic, George Washington became the idol of his worship, the " Four Georges " the objects of his bitterest attacks... "

Edmund Yates. *His recollections and experiences*, 1884, vol. II, p. 12.

il ne pardonnait pas que l'article le visant l'attaquât surtout comme homme. Il se révoltait contre cette intrusion du critique littéraire en un domaine qui est la possession intime de chaque être. On l'accusait d'hypocrisie ; on déformait volontairement sa personnalité. Il ne pouvait rester muet. La réponse vint, cinglante. « Monsieur, » écrivait-il le 14 juin à Yates, si je comprends bien le sens de vos » phrases, vous me taxez d'insincérité quand je parle naturellement » dans le privé ; vous assignez des motifs déshonorants aux opinions que j'ai exprimées en public et vous m'imputez des déclarations que je n'ai jamais faites Permettez-moi de vous » prier, comme j'en ai le droit, d'éviter toute discussion, quelque » inexacte qu'elle soit, sur mes propres affaires et de considérer » désormais toute question relative à ma sincérité personnelle » comme en dehors du champ de vos critiques » ¹.

Yates, la première surprise passée, rédigea aussitôt une réponse virulente à l'adresse de Thackeray ², puis, éprouvant le besoin de se sentir soutenu dans ce qu'il pressentait dès lors devoir devenir un duel serré, il s'adressa à son ami Dickens. Celui-ci le reçut, lut la lettre de Thackeray, puis la réponse de Yates, qu'il jugea trop violente. Après une légère discussion, Yates envoya à Thackeray une lettre qui, bien qu'atténuée dans les termes, restait brutale, et, par sa froideur délibérée, froissa plus encore l'offensé ³.

Le résultat ne se fit pas attendre. Thackeray, renonçant à poursuivre les hostilités sur le terrain privé, adressait immédiatement sa correspondance avec Yates au Comité du Garrick Club, qu'il priait d'être juge entre son adversaire et lui. Le comité, après délibération, décidait qu'il était de sa compétence de trancher le différend, que la plainte de Thackeray était fondée et que Yates, ou bien ferait des excuses à Thackeray, ou bien donnerait sa démission du Club.

Ce fut pour Edmund Yates une période fiévreuse. De fréquents conseils de guerre se tenaient chez lui, auxquels étaient toujours présents Forster et Dickens. Après mûre réflexion et de concert

1. Edmond Yates, *op. cit.*, II, pp. 13-14.

2. Il lui reprochait d'avoir agi comme lui envers d'autres écrivains (Dr Lardner, Bulwer, Stephen, Price... Arcedekne, etc...).

3. " If your letter to me were not both " slanderous and untrue ", I should readily have discussed its subject with you, and avowed my earnest and frank desire to set right everything I may have left wrong. Your letter being what it is, I have nothing to add to my present reply "

op. cit., II, p. 19.

avec ses deux conseillers, Yates se refusait à obéir aux invitations du Comité, le déclarait incompétent et réclamait une Assemblée Générale du Club. Cette assemblée se réunit le 10 juillet. Sur le conseil de Dickens ¹, Yates s'abstint d'y assister. Thackeray non plus ne s'y trouvait point. En l'absence des deux intéressés, plusieurs amis prirent leur défense. Au nombre de ceux qui parlèrent en faveur de Yates se signala tout particulièrement Dickens. Mais le Club, à une très forte majorité, adopta le point de vue de Thackeray, et, à la date du 20, Yates fut rayé de la liste des membres du cercle.

L'incident Yates amena la rupture entre Thackeray et Dickens. Au cours de l'automne de 1858, Yates, ayant engagé une action judiciaire contre la prétendue illégalité des procédés du Garrick Club, Dickens, désireux d'éviter un scandale, avait écrit à Thackeray pour lui offrir sa médiation ². Thackeray répondit par une fin de non-recevoir ³. Telle fut l'origine du dissentiment. Les deux hommes, qui s'étaient officiellement donné des marques de sympathie et d'estime réciproques, s'évitèrent scrupuleusement, et, lorsque le hasard les réunit, ne s'adressèrent plus la parole. Quoi qu'en ait dit Forster, dans sa *Vie de Dickens* ⁴, la rupture fut totale et significative.

Le sort voulut toutefois que, quelques jours avant la mort de Thackeray, les deux ennemis se rencontrassent sur les marches du Club de l'Athenæum. Ils se regardèrent, un instant, indécis. Puis, Thackeray s'avança, la main tendue ⁵. Et Dickens, ému malgré lui, la prit. La réconciliation ne fut brisée que par la mort soudaine du créateur de Becky Sharp. A cette ultime occasion, Dickens rendit hommage à son rival. Le *Cornhill Magazine* publia de lui un article nécrologique où il soulignait, enfin, les mérites de Thackeray.

1. cf. sa lettre à Yates du 26 juin 1858, *op. cit.*, p. 24.

2. Lettre du 24 novembre, *ibid.*, p. 34.

3. Lettre du 26 novembre, *ibid.*, p. 35.

4. "A small estrangement, hardly now worth mention, even in a note".

Ce jugement est catégoriquement réfuté par Yates, *op. cit.*, p. 36.

5. "At last they met on the steps of the Athenæum Club... They passed each other, then Thackeray turned back, and with outstretched hand, went up to Dickens and said he could no longer bear to be on any but the old terms of friendship". Lewis Melville, *op. cit.*, 1911, p. 240.

CHAPITRE II

LES DISSONANCES INTIMES

I

Il convient, au seuil du présent chapitre, d'éviter un malentendu. Nous venons, sous le titre « Les dissonances externes », d'esquisser l'affaire Yates et nous nous proposons, dans les pages qui suivent, de montrer les dissonances intimes entre Dickens et Thackeray. On pourrait croire que nous établissons entre les deux chapitres *un lien déductif* et que, faisant de la querelle le pivot de notre argumentation, nous songeons à tirer des faits exposés une conclusion psychologique. Telles ne sont pas nos intentions. Interpréter la brouille Dickens-Thackeray impliquerait nécessairement que nous prenons parti. Le procédé, tout indirect, confinerait à l'artificiel. Faire ressortir l'« ingratitude » de l'un pour mieux mettre en valeur la « bonté » de l'autre serait l'aveu implicite d'une rhétorique aisément satisfaite. D'une injustice aussi. Exploiter l'attitude de Dickens pour exalter Thackeray entacherait notre étude de partialité. Dickens, — accusé —, aurait par surcroît la malchance de ne pouvoir se défendre. Le « héros » Thackeray serait par trop comblé. Quelle que soit donc la tentation de présenter la querelle Yates en faveur de Thackeray, nous nous refusons à accabler injustement Dickens.

Nous nous y refusons également — peut-être surtout — parce qu'il faudrait, pour cela, faire appel au raisonnement *déductif* et que la déduction est une méthode qui, en psychologie du moins, nous paraît dangereuse. L'humain est si complexe que tirer d'expériences partielles des conclusions profondes serait un signe de témérité. En veut-on un exemple ? Si nous allions, sur la foi des faits qui précèdent, prétendre que Thackeray, noble victime, fit preuve, dans cette affaire, de magnanimité, nous n'aurions qu'une vision étroite de l'homme, et déformée. La vérité est que Thackeray

avait écrit sur tels romanciers des lignes extrêmement virulentes. On ne peut s'empêcher de penser que l'homme, qui avait dénigré si férocelement Bulwer, aurait dû, avant de s'irriter, faire un retour sur lui-même... Ce n'est là qu'un exemple, sans doute, mais qui juge la méthode. Nous ne l'appliquerons donc pas.

Pourquoi, dans ces conditions, avoir évoqué en détail la brouille Thackeray-Dickens dans le chapitre qui précède ? Pour cette raison que la rupture est, malgré tout, significative. Si l'apparente amitié de Dickens et de Thackeray s'effondra au premier coup qui lui fut porté, nous voulons y voir la preuve que les deux hommes étaient demeurés intimement étrangers. Nous souhaiterions donner quelques témoignages de ces dissonances internes. La personnalité de Thackeray s'en trouvera, croyons-nous, précisée. Nous appuyant seulement sur des faits indiscutables et sans qu'intervienne un jugement d'ordre éthique, — lequel serait, ici, déplacé, — nous essaierons de tracer, par comparaison, une première esquisse — relative — du tempérament de Thackeray.

II

Le premier trait qui frappe dans les relations que Thackeray entretint avec Dickens est sa générosité. Voici un homme qui lutte péniblement pour sa vie, pour sa notoriété. En face de lui, il assiste à l'épanouissement d'un écrivain, jeune, comblé par une gloire prodigue et qui, déjà, rallie les suffrages de la foule. Éprouverait-il, de ce fait, un sentiment d'envie, qu'il n'y faudrait voir qu'une défaillance humainement explicable. « La réputation rapide de Ch. Dickens, a écrit fort joliment E. D. Forgues, étouffait comme un » arbre vivace et touffu les jeunes plantes qui cherchaient dans le » voisinage une place et un rayon de soleil »¹.

Des réserves, chez Thackeray, se seraient expliquées d'autant mieux que Dickens n'avait pour le romancier des snobs qu'une estime assez piètre. Quand, soudainement, la renommée couronna les longs efforts de Thackeray et que *Vanity Fair* vint éclairer son nom, Dickens n'en montra nulle joie. Thackeray le nota avec regret. « Il ne peut me pardonner, disait-il, le succès de *Vanity Fair*, » comme si, vraiment, il n'y avait pas assez de place dans l'univers

1. *La Revue des Deux Mondes*, juin 1864, p. 982.

» pour nous deux ! ¹ » Jalousie, on le voit, et, aussi, manque d'intelligence critique. Dickens ne crut jamais au génie de Thackeray ; il n'avait qu'une opinion médiocre de ses écrits et ne lisait même pas ses dernières œuvres ². A la mort du grand romancier, il écrivit, il est vrai, un article sur lui dans le *Cornhill Magazine* mais il ne le fit que sous la pression des éditeurs et avec une sorte de mauvaise grâce. « Sur les instances de Mr. Smith, déclarait-il, j'ai fait ce » que j'aurais volontiers voulu m'excuser de faire si je l'avais pu : » écrire deux ou trois pages sur lui dans ce qui était son magazine ³ ».

Thackeray, lui, n'avait jamais craint d'exposer publiquement ses sentiments d'affection pour Dickens. Sentiments, notons-le, non point tant favorables aux romans qu'à l'auteur. La remarque nous paraît d'importance. Littérairement parlant, il est clair que Thackeray se sépare de Dickens. Il ne partage pas sa conception de l'humanité ; il se refuse à faire sien cet optimisme truculent, ce rire large, débordant du jovial Pickwick. Sur les points de technique, de fond, de langue, il se situe aux antipodes de son rival, mais il rend, sans restriction, hommage à l'inspiration qui anime son œuvre entière et qu'il considère comme le reflet de son génie : le message de bonté et de lumière divine ⁴. Si, donc, il ne goûte pas toujours certains passages de son œuvre ⁵, et le dit, à l'occasion,

1. Lewis Melville, *op. cit.*, 1911, p. 234.

2. " Dickens read little and thought less of Thackeray's later work ". Ed Yates, *op. cit.*, p. 32.

3. *The Letters of Ch. Dickens*, ed. cit., II, p. 210.

Encore, dans cet article arraché à sa plume, trouva-t-il le moyen, après l'émotion de circonstance, de donner au mort une leçon de morale littéraire :

" He too much feigned a want of earnestness and made a pretence of undervaluing his art which was not good for the art he held in 'trust' ".

" In Memoriam " *The Cornhill Magazine*, féb. 1864, p. 130.

4. Cf. à ce sujet, le célèbre passage de la conférence sur la charité et l'humour :

" I may quarrel with Mr. Dickens's art a thousand and a thousand times, I delight and wonder at his genius. I recognise in it — I speak with awe and reverence — a commission from that divine beneficence whose blessed task we know it will, one day, be to wipe every tear from every eye ".

Works, vol. VII, p. 725.

5. " Between ourselves, my dear Yates, Little Dorrit is Deed stupid ".

Ed. Yates, *op. cit.* II p. 33.

Thackeray déplorait ailleurs qu'il y eût trop de gredins dans *Oliver Twist* :
 " To what are we led ? Breathless to watch all the crimes of Fagin... and (have) an absolute love for the society of Dodger. A most agreeable set of rascals indeed... but not good company for any man ! "

— Rapporté par Lewis Melville, *op. cit.*, 1911, p. 89.

au cours d'une causerie intime ou encore dans sa correspondance (ce refuge des délicats), il ne manque jamais de prononcer l'éloge le plus noble de la nature qu'il croit deviner en l'auteur des célèbres romans. « Le nouveau Boz est assez terne, écrit-il à sa mère le 30 » avril 1840 ¹, faisant allusion à *Master Humphrey's Clock*, lequel » vient de paraître, mais, malgré tout, il donne une très agréable » impression de l'homme : créature au noble et tendre cœur qui » sympathise avec toute la race humaine ». Telle est l'origine de l'attachement de Thackeray pour Dickens. Il a été conquis par cet élan de bonté et de charité envers la créature de Dieu. Et sans mesquinerie, avec une absence d'égoïsme qui confine parfois à la plus tendre des naïvetés ², il dit, très simplement, la profondeur de son admiration.

III

Autre trait du tempérament thackerayen que l'irritabilité. Tous les amis de Thackeray ont noté sa tendance à la nervosité. L'homme était susceptible et aisément crispé. W. Bagehot, qui lui a consacré un article des plus intéressants dans ses *Études littéraires*, n'hésite pas à faire de cette nervosité l'un de ses traits essentiels. Il va même jusqu'à déclarer que l'hypersensibilité constitue entre l'auteur de *Vanity Fair* et Sterne une ressemblance fondamentale. « Thackeray, » comme Sterne, écrit-il, avait constamment mal aux nerfs » ³.

cf. encore, ce jugement : " Dickens knows that my books are a protest against his, that if the one set is true, the other must be false "

Henry A. Beers, *op. cit.*, p. 95 (voir également. plus loin, p. 321).

1. Hester Ritchie, *op. cit.*, p. 12.

2. " I know one (child) who, when she is happy, reads Nicholas Nickleby, when she is unhappy, reads Nicholas Nickleby... and when she has finished the book, reads Nicholas Nickleby again... This candid young critic said : " I like Mr Dickens's books better than your books, papa ". And frequently expressed her desire that the latter author should write a book like one of Mr Dickens's books. Who can ?—"

" Charity and humour ". *Works*, VII, p. 724.

3. " Thackeray, like Sterne, looked at everything from a sensitive aspect... he had a perpetual nerve-ache ".

W. Bagehot. *Literary studies*, 1864, II, pp. 94-95.

Il est curieux de noter que Carlyle avait la même impression. Il écrivait, en effet, en 1853, à Emerson :

" He (Thackeray) is a big fellow, soul and body, of many gifts, and, particularly in the Hogarth line, with a dash of Sterne superadded... very uncertain and chaotic in all points ".

Cité par Lewis Melville. *The life of W. M. Thackeray*, 1899, II, p. 82.

Nous n'irons pas si loin. Nous estimons que faire de Thackeray un maniaque de la sensation, à la manière de l'auteur du *Voyage sentimental*, serait l'entacher d'une teinte de sensualisme impur qui fausserait complètement son image. Ce qui n'est pas niable, toutefois, c'est son aptitude à ressentir les outrages. Il était toujours prêt à se rebeller¹, mais la riposte, pour efficace qu'elle fût, ne cicatrisait pas la blessure, et, comme l'a noté Vizetelly, les remarques désobligeantes le laissaient toujours abattu et profondément déprimé².

Qui ne verrait, dans cette nervosité constamment en alerte, le reflet d'une sincérité victime de sa propre grandeur ? L'irritabilité ne se conçoit pas compagne de l'insouciance. Et si Dickens est plus maître de soi que Thackeray, plus « homme d'affaires », n'est-ce pas qu'il est aussi plus superficiel ? Nous aboutissons à un paradoxe qui révèle un Thackeray frémissant et un Dickens froid. Mais, paradoxe n'est point fatalement impasse. Celui-ci est, au contraire, l'une des percées droites qui mènent au tempérament thackerayen. Nous lui demanderons bientôt secours et guide. Pour l'instant, arrêtons-nous un peu à l'entrée de l'avenue.

Dickens, le sentimental créateur de tant de personnages touchants, avait cette sensibilité littéraire qui demeure si lointaine de l'émotion réelle. Ceux-mêmes de ses amis qui le chérissaient le plus et le connaissaient le mieux ont avoué ce défaut : « Dickens, » écrit Yates, dont le témoignage ne saurait être suspect puisqu'il » était un de ses intimes, Dickens, maître de l'humour et du » pathétique, généralissime du rire et des larmes, n'était en » aucune façon un émotif³ ». Il s'emportait, se laissait gagner par son propre jeu, s'attendrissait, mais, cette sensiblerie facile passée, il restait maître de ses nerfs. Émotion artistique comparable à la griserie contagieuse de l'acteur, qui, croyant souffrir l'agonie de son personnage, pleure sur soi, et qui, le rideau tombé, oublie sa détresse en effaçant son maquillage.

1. La fulgurante satire " On thunder & small beer " n'a pas d'autre origine que la critique des *Kickleburys* parue dans le *Times*.

cf. la Préface à la seconde édition des *Kickleburys*.

Works, tome IX, pp. 161-168.

2. " He was always depressed by disparaging remarks ".
Henry Vizetelly, *op. cit.*, I, p. 284.

3. Ed. Yates, *op. cit.*, II, p. 96.

IV

Rien de plus intéressant, à cet égard, pour qui se propose, en soulignant la superficialité théâtrale ¹ de Dickens, de faire ressortir la simplicité profonde de Thackeray, que de comparer l'impression laissée par chacun d'eux aux auditeurs de leurs conférences en Amérique. Dickens avait connu un immense succès de lecteur ; on avait admiré son art de la présentation, son sens des effets, sa maîtrise de la voix et du geste, sa technique minutieuse de la conférence : « La lecture d'un passage par Dickens, a écrit » Trollope, était préparée comme un oratorio, puis étudiée par » cœur comme de la musique ² ». Il cherchait la victoire et l'obtenait toujours par les mille ressources de son jeu. Rien n'était laissé au hasard. Mais la rançon d'une suprême habileté est de trahir une préparation par trop savante où le mécanisme tient lieu de spontanéité. Dickens réduisait ses conférences à des monologues de théâtre ³. Le résultat fut qu'il passa pour un admirable acteur, mais, qu'éclairée aux feux de la rampe, son émotion parut suspecte d'affectation. On lui en sut un gré douteux. Au point que, lorsqu'on annonça la venue de Thackeray, sous la curiosité se dissimula assez mal une certaine défiance. « Il viendra chez nous, allait-on jusqu'à » dire, il se moquera de nous, mangera nos dîners, empochera notre » argent et puis dira du mal de nous, *comme Dickens* ⁴ ».

Or, si, comme il fallait s'y attendre, on eut tendance à établir un rapprochement entre les deux conférenciers anglais qui se suivaient à peu de mois d'intervalle, le verdict fut invariablement favorable à Thackeray.

On chercha en vain cette ostentation qui avait déplu en Dickens.

1. Qu'on se reporte encore, si l'on estime que nous employons à l'égard de Dickens un vocabulaire trop agressif, à cet autre témoignage choisi entre cent :

" The man (Dickens) who could write so tenderly, so sentimentally, so spontaneously had in his nature a strain of hardness, like a bar of iron in his soul ".

Mrs Lynn Linton. " Ilandor, Dickens, Thackeray ".

The Bookman, New-York, april 1896, p. 130.

2. Anthony Trollope, *op. cit.*, p. 45.

3. " Dickens was incessantly theatrical in his dress, novels, readings (adjusting the lighting of his reading desk when lecturing so as to enable his readers to see his changes of expression) ".

Brander Matthews. " Thackeray and the theatre ".

Scribner's Magazine. New-York, april 1921, p. 497.

4. Theodore Taylor. *Thackeray, the humourist and the man of letters*, 1864, p. 125.

On ne trouva que simplicité, sobriété, naturel ¹. Rapportons, entre maints témoignages, celui-ci qui donne de l'homme un aperçu physique et intellectuel : « Peu de spectateurs dans l'assistance s'attendaient à voir un homme aussi grand ; il est gigantesque : six pieds quatre pouces au moins ²... On s'attendait aussi à ce qu'il y eût quelque chose d'éclatant et de « chic » dans son aspect, tandis que son costume était extrêmement simple, l'expression de sa physionomie grave et austère, son débit dénué d'affectation... Le trait le plus saillant de son attitude générale fut l'absence complète de pose d'aucune sorte. Il n'eut jamais l'air de penser qu'il était l'objet d'un intérêt particulier pour l'auditoire, mais ne commit pas non plus la faute de paraître se soucier peu qu'il fût intéressé ou non. Bref, il inspira aux spectateurs autant de respect pour l'homme que ses livres avaient inspiré d'admiration pour l'auteur » ³.

Et, de fait, de même que les livres de l'un et l'autre romancier inspiraient à H. A. Beers cette réflexion : « Thackeray chassa de mon esprit Dickens, comme un clou en chasse un autre. Le sentiment de ce dernier m'apparut du clinquant, son humour de la bouffonnerie. Le second tableau tua le premier ⁴ », de même, cherchant à définir, quelques années plus tard, le souvenir qu'il avait gardé des conférences, G. W. Curtis prononçait sans doute le mot final, lorsqu'avec moins de violence que Th. Roosevelt ⁵, mais au-

1. " Thackeray was shrinking to theatricalities. I shall go on my way like an old mountebank, he said, I get more and more ashamed of my nostrums daily ". Brander Matthews, *art. cit.*, p. 497.

2. A propos de la taille si élevée de Thackeray, rappelons cette curieuse anecdote :

" ...It is said of Mr Matthew Higgins and Thackeray that when they once repaired together to the Egyptian Hall where Chang or some other *giant* was on view at a shilling a head admission, the money-taker refused to take their proffered cash saying that he could not accept money from professionals "

G. A. Sala (*The life & adventures of*), 1895, II, pp. 5-6.

3. *The New-York Evening Post* reproduit dans

A collection of the letters of W. M. Thackeray, (1847-1855), 1887, pp. 150-161.

4. Henry A. Beers, *op. cit.*, p. 95. Cf encore ce jugement :

" Thackeray, Carlyle said to Sir Ch. Gavan Duffy, had more reality in him, and would cut up into a dozen Dickens "

L. Melville, *op. cit.*, 1899, II, p. 82.

5. " In Theodore Roosevelt's letters to his children, we find : " Of course the fundamental difference is that Thackeray was a gentleman and Dickens was not "

H. Van Dyke. " Thackeray and real men "

Harper's Monthly Magazine, New-York, january 1920, p. 172.

tant de fermeté, il concluait : « La manière de Boz était celle de » l'acteur merveilleusement entraîné, la manière de Titmarsh celle » du parfait amateur ¹ ».

V

Sûreté du métier ici ; — là, charme de la candeur. Mais poursuivons ; car, si nous avons trouvé en sa sincérité l'une des raisons de la nervosité de Thackeray, il nous faut, à présent, en dire le fruit, qui est incertitude. Fait essentiel, sur lequel nous terminerons le contraste. Il nous aura mené à terme, c'est-à-dire au moment où nous nous mettrons en face du seul Thackeray.

Sincérité est mère de critique. Et pour un homme comme Thackeray, critique veut dire méditation, arrêt. Comment être sûr de soi, quand la nature humaine est si complexe, quand la moindre illusion peut tromper, quand tout est si secret, si divers. « Quelle idée a » bien pu avoir Dickens, écrit Thackeray, le 4 mars 1853, à A. Fon- » blaque, d'écrire un livre d'après des notes d'Amérique. Personne » ne devrait écrire sur un pays à moins de cinq années d'expérience » et autant de lectures antérieures » ² ! Dickens, il est vrai, se souciait peu de pareilles remarques, son tempérament étant, sur ce point, l'exact opposé de celui de Thackeray. La vie méditative, la faculté de se détacher des événements contemporains, de s'isoler dans la richesse de sa vie intérieure ne brillait, à ses yeux, d'aucun charme ³. Sa nature fiévreuse, active, débordante l'entraînait malgré lui aux réalisations immédiates. « Dickens, a écrit Yates, avait » toute l'activité volcanique, l'agitation troublée, l'excitabilité » fiévreuse du génie ». Thackeray, en face de ce volcan, fait figure de lac, un lac dont les eaux limpides masqueraient la richesse pro-

1. Rapporté par le général J. G. Wilson, *op. cit.* vol. I, p. 20.

Citons encore cette anecdote typique de l'impression fâcheuse produite par Ch. Dickens sur certains Américains :

" While dining with Fauntleroy at Verey's, saw Charles Dickens. *He looked very little like a gentleman* and, to our amazement, took out a pocket-comb and combed " his hair and whiskers, or rather his goatee, at the table. And yet, this is the celebrated man that ridiculed the manners of the Americans ".

Extrait de John R. Thompson. " London Diary of 1863-66 ".

The Criterion, New-York (sept. oct. novembre 1900 & janv. 1901) note du 25 mai 1865.

2. Hester Ritchie, *op. cit.* (4 mars 1853), p. 47.

3. Voir, sur ce point, le témoignage de Yates. *op. cit.*, II p. 126.

fonde. Là où Dickens ira, donc, vigoureusement de l'avant, Thackeray aura tendance, non pas à reculer, mais à faire le tour de l'obstacle, à l'examiner soigneusement avant de poursuivre sa marche. Sincérité scrupuleuse envers la vie, respect de la difficulté. Mais il y a plus. La sincérité critique de Thackeray ne s'arrête pas aux formes extérieures, elle descend en lui-même et le paralyse, s'il n'y prend garde. De la lucidité, naissent l'aveu des fautes, la défiance de soi, l'inquiétude. Doute, chez Thackeray, est fils de méditation. Que l'on se rappelle ses longs détours avant la production de *Vanity Fair*, ses hésitations, ses tâtonnements. Que l'on songe à ces multiples pseudonymes sous lesquels, modeste, incertain, il se dissimule, à ces Fitzboodle, Titmarsh, Spec, Yellowplush, Snob, Fat Contributor, Mr Brown, Policeman, Jeames de la Pluche etc... qui, semblables à des projections superposées et fondues l'une dans l'autre, ne laissent que tard, comme à regret, apparaître la vraie figure de l'homme ¹. Que l'on se reporte aux jugements sévères qu'il émet sur ses œuvres antérieures ². C'est lentement qu'il commence à prendre conscience de ses possibilités. Ses écrits de début, dans *Fraser's* et dans *Punch*, sont hésitants, on dirait des préludes timides ; certains sont coupés court ³. Et même, quand la célébrité lui vient, tardive mais décisive, la critique de soi s'est à ce point emparée de ses habitudes intellectuelles, que le triomphe ne suffit pas à l'arracher à son doute instinctif. Une crainte persiste, lancinante, tyrannique. « Mon avenir s'annonce meilleur, écrit-il à sa » mère en 1847, et il se peut que la *Foire aux Vanités* me « fasse ». » Cette pensée me donne bien de l'humilité et de l'inquiétude, pas » de joie ⁴ ».

Que l'on compare à ce repliement douloureux sur soi, à cette « résignation au mieux », l'exubérance de Dickens, son immense puissance de volonté, sa vie de conquêtes, cette façon impérieuse de prendre le succès à la housarde, cette spontanéité, ce jaillissement

1. " Then from this singular species of literary phantasmagoria appeared at last " the real man " .

Ch. Kent. *Foot prints on the Road*, 1864, p. 372.

2. cf *The Westminster Review*, 1864, pp. 226-227.

3. « Catherine loses itself in *George de Barnwell* ; *Yellow Plush* and *Fitzboodle* are preludes to *Barry Lyndon* and *The Great Hoggarty Diamond* ».

Dr. John Brown. *Horae Subsecivae* (Spare Hours).

Edinburgh, 1882, p. 195.

4. " To his mother " (1847)

Hester Ritchie *op. cit.*, p. 25.

de forces, cette application du « sic volo, sic jubeo », et l'on appréciera peut-être mieux la nature frémissante et orgueilleusement délicate du grand contemplatif. Lorsque Dickens lisait son *Chant de Noël*, l'auditoire le regardait avec, dans les yeux, des lueurs émues de gratitude, comme s'il avait éclairé les ténèbres¹. Ce rayonnement de la croyance en son pouvoir manque à Thackeray. Il ne se fie à son jugement que lorsqu'il lui montre ses erreurs. Il s'écarte de lui, dès qu'il veut souligner ses mérites. Il lui manque la clef des actions fécondes. Il lui manque la confiance en soi².

Et nous voici au terme de cette première ébauche psychologique. L'homme est loin de s'être révélé. Il reste bien des taches d'ombre et le rire sardonique de la *Foire aux Vanités* n'a pas encore livré son secret. Mais la lumière ne peut que filtrer peu à peu. Thackeray n'est pas simple et c'est apprendre à le connaître que de ne point le connaître dès l'abord. Dickens nous a aidé à l'approcher. Par comparaison avec lui, nous avons pu déceler des traces de générosité et d'irritabilité, pressentir sa sincérité et apercevoir de loin, aussi, la plaie du doute. Nous pouvons, à présent, poursuivre plus avant notre étude.

1. " People looked at him with gratitude as to one who held a candle in a dark way ".

James T. Fields, *Yesterdays with authors*, 1873, p. 153.

2. cf cet épisode rapporté par Ch. Brontë. A l'issue de sa conférence sur Congreve, Thackeray vint rejoindre son amie. " He uttered the words : qu'en dites-vous ? " question eminently characteristic and reminding me, even in this his moment of " triumph, of that inquisitive restlessness, that absence of what I considered desirable self-control, which were among his faults ".

Ch Brontë. *Works*, 1873, vol. VII, p. 375.

DEUXIÈME PARTIE

CONTRADICTIONS

CONTRADICTIONS

Nous venons de voir comment l'un des traits essentiels de l'anti-Dickens, celui par lequel surtout il s'opposait à l'exubérant créateur de *Mr Pickwick*, était la tendance à l'arrêt. Critique, contemp-
platif, le Thackeray qui se présente à nous, dès cette première
étape, est un Thackeray gêné par sa complexité même et qu'habite
le doute aux mille visages. Une âpre lucidité venant paralyser
les élans de la nature, Thackeray offre une proie désignée aux ter-
giversations. On a pu dire de lui qu'il avait pris pour devise de
remettre toujours au lendemain ce qui pouvait ne pas être fait le
jour même. Sensible au pour et au contre, accablé par la partialité
des choses, l'auteur de *Pendennis* nous présente à chaque instant
le spectacle d'un homme double chez qui la contradiction s'est
imposée en maîtresse. Victime de soi, Thackeray s'est fortifié en
son « Je doute » comme en un réduit. Il y faut venir l'attaquer
pour apercevoir les innombrables aspects de l'homme. Les contras-
tes y étincellent comme autant de vives facettes. Approchons-
nous. Faisons, avec précaution, le tour de la forteresse.

L'homme qui est là, enfermé en soi, ne nous étonne pas qu'il
nous soit difficile de le connaître. Car c'est en vain que lui-même
s'efforce à se comprendre. Pour cet écrivain qui analyse, avec
tant de vérité, la nature des autres, pour cet homme qui nous aide
si souvent à nous mieux comprendre, le grand émerveillement,
le premier miracle, c'est encore soi-même. Il éprouve, en face de
cet être mystérieux, les vertiges et les cruautés des hasardeuses
découvertes. Il a conté, avec cet humour tendre et mélancolique
qui lui est propre, comment, se trouvant à Paris dans un salon
empli d'une foule élégante et jetant distraitemment les yeux par
dessus l'océan des têtes, il avait été brusquement saisi de voir, à
l'autre extrémité de la salle, l'étrange visage d'un inconnu qui le
regardait fixement avec un air de comique affliction. Il lui fallut
quelques minutes pour se rendre compte que ce personnage désolé
n'était autre que lui-même vu dans la glace ¹. Étonnement d'un
précieux symbolisme.

1. " He was fond of telling how on one occasion at Paris he found himself in a
" great crowded salon and looking from the one end across the sea of heads, he

Le dualisme de Thackeray, en effet, avec ses paradoxes, constitue une province d'exploration difficile. L'homme est si ondoyant qu'on ne sait comment le présenter sous un jour qui ne soit pas mensonger. Pour les besoins d'une impartiale clarté, nous nous sommes résigné à placer côte à côte, en contraste flagrant et qui semblera peut-être d'une violence excessive, les aspects opposés de la personnalité de Thackeray. Nous sommes trop ami des tableaux estompés pour ne pas regretter ce que cette mise en lumière crue peut avoir de brutal, sinon de choquant. Mais, en littérature, comme chez le photographe, les retouches, si elles embellissent, dénaturent, et, pour être prématurément fondue, l'étude des antagonismes thackerayens risquerait d'être moins proche du réel. L'heure des demi-teintes n'est point encore sonnée et si, comme l'a dit Renan, « la vérité est dans une nuance », sachons, pour quelques instants encore, à défaut de clair-obscur, nous contenter de projections grossières. Notre progression est à ce prix.

Deux hommes en un. Telle est la première apparence de Thackeray sous le pinceau d'un projecteur sans apprêts. Double, comme le rire et les pleurs, le calme et la colère, le rêve et la réalité ; double, comme les frères Warrington — Harry et George — les deux jumeaux virginiens¹. Rencontre si curieuse, à la vérité, que la tendance se fait invincible de présenter les deux Thackeray, révélés par l'analyse, comme deux jumeaux aussi, frères dissemblables mais unis l'un à l'autre indissolublement. Ainsi le dualisme thackerayen s'illuminera d'une lucur venue de ses propres personnages.

A. — Tristesse et Jovialité.

I

Un des aspects les plus connus de Thackeray, celui que ses portraits confirment et qui a été si souvent souligné que le rappeler

" saw, at the other end, a strange visage staring at him with an expression of " comical weebegoneness. After a little he found that this rueful being was himself " in the mirror " .

D^r John Brown, *op. cit.*, p. 185.

1. " Entirely unlike each other in our pursuits, our tastes, our opinions... we have " nevertheless had such a sympathy as almost passes the love of women " .

The Virginians. L XXXVI " At home " p. 745.

est presque, aujourd'hui, un truisme, est la mélancolie. Madame Mary Duclaux, dans une délicate étude, a défini l'attitude de Thackeray à travers l'existence : « une lassitude, un sentiment presque romain de l'ennui de vivre »¹. La formule, d'une élégance toute patricienne, arrête et séduit. Elle est loin d'être isolée, d'ailleurs, et la notion de tristesse, d'âcre et douloureuse attente des lendemains, de pessimisme, en un mot, est devenue inséparable du nom de Thackeray. N'insistons pas devant l'évidence. La formule est vraie de l'un des Thackeray. L'est-elle des deux ? Certes, non.

II

Car, dire de Thackeray qu'il fut une tristesse vivante, c'est ignorer la joie enfantine, la verve, la fantaisie, la jovialité, pour tout dire, du second jumeau. Quelle grande pitié, pourtant, ce serait de laisser dans l'ombre ce spirituel ami, ce gai compagnon ! Prenons-le par la main, au contraire, et entraînons-le de force en pleine lumière. Il est ébloui ; il cligne des yeux... c'est qu'il vit trop dans l'ombre de son frère, mais il va s'esclaffer, il s'esclaffe... Écoutons-le ; écoutons s'égrener les arpeges de son rire comme une fraîche cascabelle. Elles nous révéleront un Thackeray mal connu, trop souvent sacrifié au triste chevalier, son jumeau. Ce Thackeray si gai, si bouffon, on l'entrevoit déjà dans ses œuvres les moins lues, ballades et poésies burlesques², mais il faut surtout demander à ses amis, à ses correspondants, de nous le découvrir. Les anecdotes, les souvenirs familiers sont ici essentiels ; en leur bonhomie, ils nous sont plus précieux que les traités les plus médités : l'homme s'y livre sans défense. On y cueille son naturel comme une fleur des champs. Simplicité s'allie à vérité. Écoutons James T. Fields. Le souvenir qu'il évoque n'est-il point saisissant ?...

1. Mary Duclaux, *op. cit.* p. 154.

2. Voir, en particulier, « Timbuctoo » et le « Tadpole » :

" I' d be a tadpole, born in a puddle
Where dead cats, and drains and water rats meet
.
.
.
But under a stone I so snugly would cuddle
With some other tad as was pretty and sweet "

On trouvera de ces fantaisies une étude serrée dans le livre de Ch. Plumptre Johnson. *The early writings of Thackeray*, 1888, pp. 3-6 (Timbuctoo) et 11-13 (The Tadpole).

Un soir, Thackeray, sur les instances de Fields, s'é tait résigné à l'accompagner dans un club scientifique où devait avoir lieu une conférence technique. Thackeray écouta d'abord avec courtoisie, puis, rapidement, monta l'ennui. Après avoir lutté quelques instants contre le sommeil, non sans décocher à son ami des regards furieux, Thackeray finit par se lever sans bruit, se faufila sur la pointe des pieds entre les rangs de l'auditoire et passa dans une petite pièce contiguë, faiblement éclairée, où sa silhouette se profilait à la manière d'une ombre chinoise. Fields, qui l'avait suivi des yeux avec une curiosité inquiète, assista alors à un spectacle qui le stupéfia. Thackeray se livrait à la plus extravagante des pantomimes : montrant le poing à un Fields imaginaire, tirant un poignard de sa poche et lui en portant plusieurs coups, faisant ensuite feu sur l'adversaire blessé avec un revolver fictif ; puis, comme la conférence durait toujours, il s'emparait d'une petite carafe posée sur la cheminée, y versait quelques gouttes d'un infernal poison et en abreuvait le demi-cadavre avec une joie démoniaque ; changeant alors de rôle avec prestesse, il imita les soubresauts de Fields à terre, son agonie et l'ultime convulsion. Enfin, se relevant et s'épongeant le front, il rentra tranquillement dans la salle et, comme si rien ne s'était passé, écouta avec déférence l'orateur, tandis que Fields s'évertuait à contenir l'éclat de rire qui lui gonflait la poitrine¹. L'anecdote, typique, n'est point isolée. Tous ceux qui ont bien connu Thackeray, tous ceux qui ont bénéficié, ne fût-ce qu'un moment, de sa délicieuse amitié et pu, par conséquent, soulever le masque de son olympienne tristesse, ont été unanimes à noter sa vivacité de tempérament, son instinct de la plaisanterie, son amour de la drôlerie. Fitzpatrick rapporte, dans sa *Vie de Lever*, que Thackeray, devant ses compagnons enthousiasmés, imita pour leur plus grand amusement, un danseur français qu'il venait de voir jouer. Le rôle, outre les entrechats et pas habituels, comportait une pirouette sensationnelle. Thackeray, aux applaudissements de l'assistance, réussit à la perfection le tour de force, avec une fantaisie juvénile et une gravité affectée d'un effet comique irrésistible². La même allégresse, le même bonheur dans le rire se retrouvent à chaque instant dans les témoignages de ses

1. James T. Fields, *Yesterdays with authors*, 1872, pp. 32-33.

2. " Thackeray did the thing, pirouette and all, most inimitably ".
cité par E. T. Mason, *Personal traits of British authors*, 1885, p. 282.

intimes, dans certaines pièces, aussi, de sa correspondance, récemment publiées. Il faut lire cette lettre de Thackeray à Fitzgerald, où le romancier décrit, par anticipation, les péripéties d'un voyage imaginaire en Espagne, pour se rendre compte de la joie bondissante, librement prodiguée par le Thackeray des heures claires. Le texte, qui s'orne de caricatures hilarantes, pétille de verve. C'est comme une mousse de champagne à la savoureuse alacrité¹. On conçoit que les épithètes de « jovial » et de « gai »² reviennent presque aussi souvent sous la plume de ses amis que celles de « morose », « sardonique », « sombre » et « mélancolique » sous celle de critiques exclusifs. On comprend également que nous nous soyons arrêté avec quelque insistance sur ce côté presque clownesque de sa nature, aussi foncier chez lui que le pessimisme. Il nous a paru nécessaire de prouver que, comme l'a dit incidemment Trollope, « l'esprit même du burlesque habitait en lui »³.

B. — Snobisme et Bohème.

I

Mais un nouveau contraste nous appelle.

Il nous faut présenter celui des deux Thackeray qui a conçu les Snobs et qui, après les avoir pourchassés, les a ridiculisés ; — celui qui, ennemi de la morgue, n'évoque jamais sans émotion ses années parisiennes d'étudiant et a été souvent taxé d'amour de la bohème. Il est si fréquent de noter chez Thackeray une prédilection non déguisée pour les artistes (peintres, musiciens,

1. " On the right hoff the pictur Mr. Thackeray is to be hoberved (hafter the manner of a true henglishman) he has fastened his fistes hon the vizzens hof two of the robbers and his a squeedging out of their miserable souls, etc " .

W. M. Thackeray and Edward Fitzgerald, *A literary friendship. Unpublished letters and verses by W. M. Thackeray*, with an introduction by Lady Ritchie, 1916, p. 16.

2. " Jolly " " a favourite term of his (Thackeray's) " .

E. T. Mason, *op. cit.*, p. 277.

He shouted : " Good bye, neighbour, in his own gay fashion " . James T. Fields *Biographical notes and Personal Sketches*, 1881, p. 69.

3. " he was always in his bosom encountering melancholy with buffoonery.. the very spirit of burlesque dwelt within him " .

Anthony Trollope, *op. cit.*, p. 32.

gens de théâtre), que nous ne songeons pas à discuter le point. Il est clair que Thackeray avait gardé de son contact avec les « Bohémiens » ce goût de la libre vérité et cette haine de la convention qui en sont les signes non ambigus. Arthur Pendennis, J.-J. et Philip Firmin¹ en témoignent brillamment. S'obstinerait-on contre l'évidence à douter, que la seule création de l'inoubliable Fred Bayham des *Newcomes* serait un indice suffisant de la sympathie active déployée par Thackeray dans sa peinture de la vie de bohème. Lui-même le confessait volontiers. Parlant de Rebecca Sharp, n'avouait-il pas : « Becky me plaît ; il y a des jours où je » pense que j'ai certains de ses goûts. J'aime ceux qu'on appelle » Bohémiens et tous leurs pareils. J'ai vu toutes sortes de sociétés : » des ducs, des marquis, etc... et je crois que je préfère encore les » peintres et les Bohémiens. Ils sont plus naturels, moins conven- » tionnels »²... Le jugement correspond à l'idée que l'on se fait traditionnellement d'un Thackeray tueur de snobs. Est-ce là tout Thackeray ? Le croire serait se tromper étrangement.

II

Car, si l'un des deux jumeaux part, contre les snobs, sur le sentier de la guerre, le second Thackeray, avec une impartialité que l'on n'espérait plus, se proclame, sinon leur défenseur, du moins leur compagnon et ami. Rien de plus probant à cet égard qu'une petite phrase glissée, comme furtivement, dans le *Livre des Snobs* et où tinte, résonance symbolique, l'accent inattendu d'un Thackeray friand d'élégance et de bon ton. « Pourquoi demander, pourquoi » souhaiter vraiment la venue de telles heures ? Souhaité-je la

1. Voir, à ce sujet, la peinture de la vie de Philippe à Paris :

“ That period, Philip vows, was the happiest of his life. He liked to tell in after ” days of the choice acquaintance of Bohemians which he had formed. Their jug, he ” said, though it contained but small beer, was always full... Absinthe used to be ” my drink, so he was good enough to tell his friends. It makes the ink run and im- ” parts a fine eloquence to the style ”.

The Adventures of Philip, chap. XIX : « Qu'on est bien à vingt ans », p. 321.

Voir, aussi, le goût du jeune Pendennis pour le monde mélangé.

Pendennis, chap. XXX : “ Old and new acquaintances ”, pp. 291-292.

2. J. Esten Cooke, *Appleton's journal*, septembre 1879. (“ An hour with Thackeray ”). rapporté par J. G. Wilson, *op. cit.*, I, p. 258.

» mort de tous les snobs ? Souhaité-je que ce livre sur les snobs » l'entraîne ? Pauvre sot, tu veux donc te suicider ? N'es-tu pas, » toi aussi, un snob et leur frère ?...¹ » Qui ne verrait dans la remarque l'aveu, qu'en dépit de ses attaques, Thackeray reconnaît l'attrait du snobisme sur lui ? Et, de fait, si être un snob consiste² à vivre dans l'intimité des grands, à partager leurs goûts, à se réjouir de leur approbation, à sentir avec joie leur admiration voler autour de soi comme une aile caressante, qui se risquerait à dire que Thackeray n'est point snob ? L'adorable Commandant Arthur Pendennis, cette création exquise de viveur égoïste qui se délecte aux soupers fins et aux mots spirituels des Lords, reflète limpide cet aspect de Thackeray. S'il est un Thackeray bohème et naturel, il existe également, et aussi vivace, un Thackeray snob et mondain. Costigan ici, Pendennis là. Tous deux aussi fermes, aussi sincères. Fonction du temps qui passe et du milieu qui ceint.

L'un des jumeaux n'aimait guère les grands airs protecteurs du baron Sans Cervelle et s'en moquait avec fougue. Mais n'en déduisons pas que son frère se plaît dans la compagnie du commun. La société du vulgaire blesse ses goûts de raffiné ; le son même des voix populacières grince à ses oreilles de sensitif. Il a comme un recul instinctif, un sursaut de révolte presque physique en entendant parler « Mr Sergent Ronfleur, fils de boucher, à la grosse voix criarde »³. On l'imaginerait aisément, vêtu en gentilhomme du XVIII^e siècle, époussetant d'un geste discret son jabot de fine dentelle. Il y a du grand seigneur en Thackeray. Il exprime autant son naturel propre que celui de l'éblouissant Barry Lyndon, lorsqu'il fait dire à son héros, avec cette netteté mordante qui est la sienne sans défaillance à travers tout le volume : « Je ne me suis » jamais senti attiré que par la société des grands et je déteste

1. *The Book of Snobs*, chap. XXXVI « Snobs and marriage », p. 432.

2. Pour la discussion de la véritable conception du snob chez Thackeray, voir notre deuxième livre, pp. 163 à 171.

3. *Fitzboodles' professions* (1st profession) *Works*, IV, p. 346.

Voir encore le jugement suivant :

" Thackeray was a man of aristocratic feelings ; a touch on the shoulder from a railway conductor made the blood tingle in his finger-ends and left a feeling of indignation which burned anew as he recounted the occurrence.

" He was the last person in the world to be (hail fellow well met) with every one who chose to accost him ".

A. Z. " Some recollections of Thackeray ".

Lippincott's Magazine of Literature, Philadelphie, January 1871, p. 109.

» d'avoir à décrire la vie vulgaire ¹ ». Ses personnages, on ² l'a noté fort joliment, auraient été incapables d'effectuer ensemble un voyage de durée, à l'instar des pèlerins de Canterbury. La seule idée de parler au cuisinier Mirololant eût anéanti Lady Kew. Le sens des incompatibilités sociales est même si fort chez le second Thackeray que son goût de l'élite peut paraître une tendance à la morgue. Hâtons-nous d'ajouter que les instants où Thackeray semble dédaigneux sont exceptionnels. Notons, toutefois, par impartialité et, aussi, parce que l'unité d'une personne est faite de ces multiples dissonances, qu'à certains moments, sous l'empire des soucis ou de sourdes inquiétudes, il arrivait que sa réserve se transformât en indifférence glaciale et qu'il pût donner à ses familiers le spectacle d'une vivante énigme. Le même homme, qui a suscité tant de marques émues de tendresse et de gratitude par son affection généreuse, sa courtoisie et sa joviale amitié, était sujet à des contractions passagères qui le rendaient hautain, distant, comme étranger à son moi le plus habituel. Ce n'était là que crispation superficielle d'une tendance de son être. Déformation par rugosité, mais d'écorce seulement, comme on voit aux arbres ces nodosités trompeuses, alors qu'une sève intense irrigue toujours les rameaux. Ainsi s'explique que certains de ses contemporains aient été stupéfaits de le voir, à quelque intervalle d'un accès de confiance ou d'affectueuse intimité, se figer en une attitude froide et lointaine que d'aucuns ont interprétée comme l'étalage d'un mépris insolent. On ne peut que rappeler l'ahurissement de cet intime de Thackeray qui, ayant passé la soirée précédente avec lui, le rencontra par hasard le lendemain après-midi. L'auteur d'*Esmond* s'avavançait lentement, d'un air austère, digne et solennel. Il croisa son ami dans la rue « sans détendre en rien son expression de physionomie » et toucha à peine son chapeau. « Qui aurait pu » croire, s'exclama, stupéfait, le familier du grand romancier, que » nous avions veillé ensemble jusqu'à quatre heures du matin et » qu'il chantait et qu'il était le plus gai de nous tous ! » ³ Cet étonnement légitime s'expliquerait mal, si nous n'avions montré en Thackeray que le bohème jovial. Il se conçoit, au contraire, lorsqu'on admet l'existence d'un second Thackeray, à l'occasion,

1. *The Memoirs of Barry Lyndon*, chap. IV, p. 53.

2. G. K. Chesterton. *The Victorian Age in literature*, 1913, p. 97.

3. Blanchard Jerrold "A day with W. M. Thackeray". *The Best of all good company*, 1872, p. 318.

distant. Le masque sibyllin tombe, dès qu'il s'essaie à recouvrir deux visages. Qu'ils appartiennent au même homme, c'est ce dont nous nous efforcerons bientôt de rendre compte. Notons simplement de nouveau la difficulté de percer l'individualité thackerayenne. « Voici dix-huit ans, remarquait Blanchard Jerrold, que je » connais Thackeray, et je ne le connais pas encore ¹ ».

C. — Le problème du savoir.

I

Nouveau contraste, sur un point de détail, sans doute, mais qui nous aidera à situer l'homme. Si notre but est, en effet, de découvrir l'unité de Thackeray, celle-ci demeure lointaine, et nous ne pouvons encore que procéder par touches prudentes, par sondages partiels. Et puisque le moindre feu peut éclairer notre nuit, ne négligeons point les lumières clignotantes. Examinons les réactions de Thackeray devant le savoir. Nous y verrons deux tempéraments qui paraissent s'exclure, deux personnalités qu'on ne saurait croire sœurs, et pourtant.....

Premier visage. Celui de Thackeray, persifleur du pédantisme. Dans l'immense domaine de l'affectation, l'étalage d'une science creuse crise en lui les fibres du ridicule. L'irritation le saisit à voir un individu s'enfler de mots, se barder de théories dont il reste non vives forces, mais lourdeur. Ce courroux en face du mensonge de l'érudition est typique de Thackeray, à plus d'un égard. Il le montre en révolte contre tout ce que la société humaine peut contenir de prétentieux et de pesant. Comment Thackeray, qu'indigne le pédantisme, ne lui préférerait-il pas l'ignorance au cœur simple ? Tout, plutôt que ce masque grimaçant aux cent bouches, qui vomit des flammèches de latin, exhale un souffle empoisonné de grec, sulfureux, nauséabond... Tout, plutôt que cette monstrueuse Miss Wirt, dont l'érudition, telle une source boueuse, semble ne pouvoir tarir. « Je demandai à cette grande créature en quelles » autres branches de l'éducation elle instruisait ses élèves ? — » Les langues modernes, dit-elle modestement : le français, l'allemand, l'espagnol et l'italien, le latin et les rudiments du grec, » si on le désire. L'anglais, naturellement ; l'art de l'élocution,

1. Cité par George Hodder. *Memories of my time*, 1870, p. 240.

» la géographie et l'astronomie, et l'usage des mappemondes, » l'algèbre (jusqu'aux équations du second degré seulement), car » on ne peut demander à une pauvre femme ignorante, vous le » savez, M. Snob, de tout savoir. L'histoire moderne et ancienne, » il n'est pas de jeune femme qui s'en puisse passer, et j'en donne à » mes élèves bien-aimées une parfaite maîtrise. La botanique, la » géologie et la minéralogie ne sont pour moi qu'un jeu. Et, avec » cela, je vous assure que nous passons les jours aux « Immortelles » » très agréablement » ¹.

Laissons Thackeray à son démon. En cette colère qui le soulève d'indignation et de rire, avons-nous trouvé la clef du réel ? L'homme que nous venons d'entendre a-t-il vraiment l'horreur du savoir ; fait-il ses joies de ceux qui, ayant compris l'inutilité de la culture, ont fait, à l'abri de la science déformante, fleurir les qualités de leur esprit et de leur cœur ? Hâtons-nous de chasser cette pensée. Là n'est point la voie droite.

II

Nous nous égarons, parce que nous avons abandonné le second Thackeray. Et celui-là n'est rien, si l'on n'a point compris qu'il est culture d'abord. Culture, mais non de surface. Une culture, au contraire, pénétrante, envahissante, qui, comme par osmose, a traversé l'épiderme pour gagner les plus frêles capillaires et donner à tout l'être plus de lumière, plus de force, plus de qualité ². L'essence

1. *The Book of Snobs*. Chap. xxvi "On some country snobs" p. 392.

2. Un des grands charmes de Thackeray vient, en particulier, de sa culture latine, de cette culture qui a fait dire, maintes fois, "that he was of the *Horatian band*". cf. A. Trollope, Henry A. Beers, J.-G. Wilson, etc...

Un témoignage curieux en est fourni par la liste suivante de *titres de chapitres* empruntés aux principales œuvres de l'« Horace anglais » :

"Amantium Irae" *Vanity Fair*, LXVI.

"Alma Mater" *Pendennis*, XVII.

"Fiat Justitia" *ibid*, LXX.

"Exeunt omnes" *ibid*, LXXV.

"Rosâ quo locorum sera moretur" *The Newcomes*, LVI.

"Absit omen" *ibid*, LXIV.

"Facilis Descensus" *The Virginians*, XX.

"Plenum opus aleae" *ibid*, XXVII.

"Otium sine dignitate" *ibid*, XXIX.

"Fortunatus nimium" *ibid*, XLII.

"Conticuere omnes" *ibid*, LI.

"Intentique ora tenebant" *ibid*, LII.

de l'homme a été atteinte, modifiée, progressivement améliorée. Mais la contagion n'a pas été sans conséquences nerveuses. Elle lui a donné un tact spécial de l'ignorance, de la sottise. Écoutons plutôt l'ironie avec laquelle il stigmatise les explications du brave homme de guide qui fait visiter le château de Carabas : " The great " all is seventy - two feet in lenth, fifty-six in breath, and thirty-eight feet 'igh. The carvings of the chimlies, representing the " buth of Venus, and Ercules, and Eyelash, is by Van Chislum, " the most famous sculpture of his hage and country. The ceiling, " by Calimanco, represents Painting, Harchitecture and Music " (the naked female figure with the barrel horgan) introducing " George, fust Lord Carabas, to the Temple of the Muses. The " winder ornaments is by Vanderputty. The floor is Patagonian " marble ; and the chandelier in the centre was presented to " Lionel, second Marquis, by Lewy the sixteenth, whose ead was " cut hoff in the French Revelation " ¹. Il semble que l'on voit Thackeray se mordant les lèvres pour retenir son rire. Et pourtant, ce guide est naturel. Mais nature compte, à présent, pour faute. Incompréhensible Thackeray ! Spécialiste des meurtriers de l'orthographe, des assassins de la grammaire, immortel créateur des De la Pluche et des Cox, quel être double il fait ! Est-ce bien le contempteur de Miss Wirt, est-ce bien le railleur du savoir qui, visitant, dans son voyage d'Irlande, l'école de Templemoyle, remarque, avec une amertume à peine voilée, « combien de latin » ou de grec sait un élève des écoles publiques ? Allons plus loin : » sait-il quelque chose d'autre, et quoi ? Est-ce l'histoire, la géographie, les mathématiques ou l'histoire sainte ? ² ».

Ne croit-on pas rêver ?

" Arma virumque " *The Virginians*, LXII.

" Res angusta domi " *ibid*, LXXXI.

" Inveni portum " *ibid*, LXXXV.

" Impletur veteris Bacchi " *Philip*, VII.

" Brevis esse laboro " *ibid*, XVII.

" Pulvis et umbra sumus " *ibid*, XXII.

" Nec dulces amores sperne, puer, neque tu choreas " *ibid*, XXIV.

" Infandi dolores " *ibid*, XXV.

" Res angusta domi " *ibid*, XXXV.

" Nec plena cruoris hirudo " *ibid*, XXXVII.

" Nil nisi bonum " *Roundabout Papers*.

" De Juventute " *ibid*.

" De Finibus " *ibid*.

1. *The Book of Snobs*. Chap. XXVIII " On some country snobs " p. 400.

2. *The Irish Sketch Book*. Chap. XXXI " Templemoyle " p. 566.

D. — Chauvinisme et Lucidité.

I.

Voici, enfin, un aspect du dualisme de Thackeray fourni par sa conception du nationalisme. On sait qu'une opinion communément reçue représente Thackeray comme farouchement insulaire, esclave des préjugés nationaux, borné même et incapable de dominer les partis pris du Britannique vis-à-vis de ses voisins ¹. C'est là, peut-on dire, le Thackeray traditionnel, le chauvin boursoufflé de maximes préconçues, sans la moindre intelligence politique ². Le type est trop universellement admis pour qu'il ne repose sur rien, et, de fait, il serait aisé de trouver dans l'œuvre de nombreuses pages confirmant l'hypothèse. Sans parler du *Paris* et de l'*Irish Sketch Book*, sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir, et qui décèlent souvent une rigueur excessive, il n'est pas rare de rencontrer sous la plume de Thackeray des jugements qui dénotent un orgueil national, fils des préjugés héréditaires et nourri d'admiration pour cette « plus noble couronne du monde ³ » dont il parle dans *Esmond*. La fierté qu'il éprouve à se voir sujet britannique s'exprime avec une fréquente fermeté. Il s'en félicite doublement : patrie du libéralisme, l'Angleterre brille entre les autres nations d'un vif et pur éclat. Avec quel enthousiasme ne s'écrie-t-il pas, dans un des tout derniers articles qui soient sortis de sa plume : « Il est des côtes européennes » (et même des arrière-pays) où la lumière de la liberté s'est éteinte » ou est si basse qu'on ne peut plus lire près d'elle. Il est de grands » rivages sur l'Atlantique où elle vacille et fume obscurément. » Soyons reconnaissants à nos honnêtes gardiens et au ciel bien- » veillant sous lequel elle brûle éclatante et sûre ⁴ ». Suprématie politique et gloire militaire sont les deux fleurons de la « noble

1. Pour plus de détails, voir notre appréciation de l'attitude de Thackeray envers la France, pp. 189 à 193.

2. cf. " He had, when young, for all things French, the stupid eye of the British philistine... As Leslie Stephen says, he was the bold Briton all over ".

The Saturday Review. " Thackeray and Romanticism ". 11 oct. 1884.

" His criticism of French literature is less intelligent even than his critic of French politics ".

Ch. Whibley. *W. M. Thackeray*. 1903, p. 51.

3. *Henry Esmond*, III, XII, p. 404.

4 *Roundabout Papers* - On Alexandrines, Mars 1863, p. 425.

couronne ». Thackeray, qui s'intéresse tant à l'histoire des armes ¹, tire orgueil des victoires anglaises avec une simplicité patriotique dont on ne saurait douter. Il faut lire la page consacrée à la mort du général Wolfe pour comprendre, à l'émotion du romancier, son amour de la grandeur nationale. L'admiration n'est point suspecte qui s'exprime avec cette force et cette sincérité : « Si » personne n'est heureux qu'à la mort, que dirons-nous de celui-ci » (Wolfe) ? Sa fin fut si glorieuse que, je l'affirme, ni sa mère ni sa » compagne ne devaient la déplorer ou, à tout le moins, souhaiter » qu'il revînt à la vie » ² ! On a trop rarement l'occasion de rencontrer un Thackeray aussi formel pour ne pas souligner ce fervent hommage au héros qui trouve au champ d'honneur la plus belle des fins. Pourquoi faut-il que son orgueil de citoyen britannique l'entraîne souvent à un chauvinisme impatient, que le voisin se mue en ennemi, que les frontières se changent en barricades d'où fusent, amères, les provocations ? La paix devient une lâcheté. Que penser de l'homme qui, brandissant un long sabre de bataille, nous lance à la face des accusations et des menaces ? Que penser du Thackeray qui nous promet, si nous essayons d'aller *voler ses lois, ses libertés, ses journaux et son Parlement*, de nous jeter à la mer ? ³ Le tableau n'est-il point affligeant ?

II

Il le serait s'il était unique, mais voici que par la grâce d'un paradoxe dont nous avons éprouvé déjà les effets, un autre Thackeray s'avance. Et celui-là est sensible aux relativités. Après « la plus noble couronne du monde », les conférences sur les Quatre George. Sévère antidote. Si l'Angleterre compte au nombre des grandes puissances, appartient-il aux Anglais de le clamer ? Se moquer de la vantardise des Français n'est point un crime, mais

1. Voir, sur ce point, Livre Troisième, p. 302.

2. *The Virginians*, LXXIV, "News from Canada", p. 637.

3. "Loving your neighbour is very well but suppose your neighbour comes over" from Calais or Boulogne to rob you of your laws, your liberties, your newspapers, your Parliament... suppose any neighbour were to cross the water and "propose this kind of thing to us ? Should we not be justified in humbly trying" to pitch him into the water ?..."

Roundabout Papers. « On some late great victories », p. 204.

est-ce une supériorité que de s'estimer meilleurs ? ¹ Le sentiment de l'éternelle illusion qui nous fait croire à nos propres vertus et ignorer celles de nos voisins a dessillé les yeux du second jumeau.

Il fait la part de la chance dans les plus magnifiques réalisations du génie national. Il sait qu'aucun pays ne possède le monopole du sublime ; il reconnaît, avec une sorte de joie dans l'humilité, que la splendeur de Paris est accablante pour la capitale anglaise. Est-ce bien notre chauvin qui écrit ces lignes où il semble abaisser, comme à plaisir, son propre pays et rendre à la beauté de Paris un éclatant hommage : « A dix heures de distance, se trouve une » ville cent fois plus belle que la nôtre. Avec tout le respect qui » est dû à la Barrière de Kensington, je dois avouer que l'Arc de » Triomphe est une entrée plus magnifique pour une capitale. » Dans nos rues noires, désordonnées, zigzagantes, nous ne pouvons » rien montrer de comparable au splendide alignement de la rue de » Rivoli, cet énorme régiment de pierres qui s'étend sur huit kilo- » mètres et présente les armes devant les Tuileries... « Le plus beau » site de l'Europe », ainsi que Trafalgar Square s'est vu appeler » par un de ces Anglais obstinés dans l'optimisme, est défiguré » par des fontaines, des colonnes, des statues si puériles et si hideuses, » qu'un ami des arts ne peut que baisser la tête de honte en voyant » notre vieille cité royale s'attifer aussi grotesquement » ². Encore pourrait-on dire qu'il s'agit ici d'art et que, sur des questions de politique générale, la largeur de vue thackerayenne est peut-être moins accentuée. Pour nous détromper, ouvrons le *Livre des Snobs*. Nous y verrons ce que pense du chauvinisme le pénétrant snobographe et comment il s'efforce de faire tomber les écailles des yeux de ses compatriotes. Par le chapitre sur le snobisme continental, Thackeray, une nouvelle fois, manifeste son dualisme. Il fait le procès de la morgue britannique avec une insistance qui met à nu les préjugés, il raille cette notion qu'a l'Anglais de sa supériorité sur les autres peuples et, avec une vigueur incisive, écrit ces lignes qui mettent le comble à notre perplexité : « Esti- » mez-vous un Français votre égal ? Non, bien sûr, brave snob

1. " We are in the habit of laughing at our French neighbours for boasting " gasconading, and so forth ; but for a steady self-esteem and indomitable confi- " dence in our own courage, greatness, magnanimity ; who can compare with Bri- " tons ? .. "

The Virginians, Chap. LXXXIX " A colonel without a regiment ", p. 767.

2. *Roundabout Papers*. " On Alexandrines, A letter to some country cou- " sins ", p. 418.

» britannique, vous savez bien que non... et c'est cette conviction
 » qui nous fait si splendidement haïr à travers toute l'Europe...
 » c'est cet extraordinaire et indomptable orgueil insulaire qui
 » anime aussi bien Mylord dans son carrosse que Blaise sur le
 » siège arrière »¹.

E. — Une personnalité « mineure ».

I

De ces contrastes multiples quelle leçon dégager, sinon que la personnalité de Thackeray est une façon de perpétuel pour et contre ? Ses pensées hésitantes se croisent, se heurtent, se contraignent. Des reflets incertains se jouent sans cesse en ce miroir aux concepts que forme son esprit. Jeu cruel. Pour qui doute, comme Thackeray, de l'univers et de soi ; pour qui se cherche âprement ainsi, les problèmes menacent vite d'ensevelir l'homme. Alors même qu'il affirme ou démontre un point de vue, il perçoit inexorablement les possibilités adverses. L'élan se fige, l'enthousiasme s'éteint. La réflexion, tel un poison subtil, paralyse la confiance, et la certitude meurt. A la poursuite d'une vérité fuyante, Thackeray succombe sous les scrupules d'une raison trop lucide. De là cette tonalité si particulière de son moi, *cette tonalité, pourrait-on dire, mineure*. Alors que, chez Dickens, un carillon majeur, magnifique de plénitude et de franches sonorités, vient balayer les craintes et semer alentour l'espérance, la personnalité de Thackeray n'émet que les tintements de mille cloches timides, aux demi-tons incertains. La riche subtilité de ce chromatisme ne parvient pas à masquer ce que l'ensemble a de discordant et d'inquiet. Dans le concert des voix thackerayennes, comme dans les gammes mineures, *l'angoisse de la sensible* vient jeter son appel...

II

L'essence de Thackeray, en effet, est de s'interroger. Et le spectacle de ses tergiversations est si prenant, qu'on hésite soi-même à le voir hésiter et qu'on ne sait plus où est le vrai... Considérons ainsi la scène pathétique² où Clive Newcome exprime

1. *The Book of Snobs*. Chap. XXII "Continental Snobbery continued", p. 378.

2. *The Newcomes*, chap. XXX « A Retreat », p. 311.

à Lord Kew le mépris qu'il éprouve pour la conduite de Barnes envers l'ouvrière d'usine qu'il a séduite et abandonnée. L'impression première est que Thackeray s'indigne car son porte-parole, Clive, ne ménage guère ses termes. On sent bouillonner sa colère et les injures grondent. Puis Lord Kew lui répond et notre courroux s'assagit ; il ne désarme pas, mais il est moins sûr de ses forces et il en vient à douter de sa légitimité. L'ouvrière méritait-elle mieux que l'abandon d'un honnête homme ? Thackeray se le demande, et nous aussi. Où est le vrai, où est la lumière¹ ? Mais relisons ce dialogue entre Ethel et Clive, qui est l'un des plus nerveux du long roman des *Newcomes*. Ethel est sur le point de contracter un mariage d'argent. Le jeune Clive, interprète de Thackeray, attaque avec passion le monde qui permet de telles choses et la jeune fille qui s'y soumet. Nous nous sentons prêts à condamner Ethel, quand sa voix s'élève et, soudain, tout change. De sa bouche tombent des paroles pénétrantes, qui jettent la confusion dans notre âme. « Vous avez oublié, dit-elle, que je suis fille et dois

1. « There was a poor girl whom he brought out of a Newcome factory when he » was a boy himself, and might have had a heart one would have thought, whom he » ill-treated, whom he deserted, and flung out of doors without a penny, upon some » pretence of her infidelity towards him ; who came and actually sat down on the » steps of Park Lane with a child on each side of her, and not their cries and their » hunger, but the fear of his own shame and a dread of a police court, forced him to » give her a maintenance. I never see the fellow but I loathe him, and long to kick » him out of a window. And this man is to marry a noble young lady because, for- » sooth, he is a partner in a bank, and heir to seven or eight thousand a year. Oh, » it is a shame, it is a shame ! It makes me sick when I think of the lot which the poor » thing is to endure ».

« It is not a nice story, said Lord Kew, rolling a cigarette ; Barnes is not a nice » man. I give you that in. You have not heard it talked about in the family, have » you » ?

« Good heavens ! you don't suppose that I would speak to Ethel, to Miss Newco- » me, about such a foul subject as that ? », cries Clive. I never mentioned it to » my own father. He would have turned Barnes out of his doors if he had known it ».

« It was the talk of the town, I know, » Kew said dryly. « Everything is told in » those confounded clubs. I told you I give up Barnes. I like him no more than you » do. He may have treated the woman ill. I suspect he has not an angelical temper ; » but in this matter he has not been so bad, so very bad as it would seem. The first » step is wrong, of course — those factory towns — that sort of thing, you know — well, » well, the commencement of the business is a bad one. But he is not the only sinner » in London. He has declared on his honour to me when the matter was talked » about, and he was coming on for election at Bays's, and was as nearly pilled as » any man I ever knew in my life — he declared on his word that he only parted » from Mrs. Delacy (Mrs Delacy the poor devil used to call herself) because he found » that she had served him — as such women will serve men ».

The Newcomes chap. XXX « A Retreat », pp. 311-312.

» l'obéissance. Vous avez oublié que de mon mariage dépend la » situation matérielle de mes jeunes frères et sœurs. » Et, à mesure qu'elle dit, à mesure que se montre, dans sa complexité, l'autre face du problème, nous perdons de notre assurance, car Thackeray ne sait plus. Où est le vrai, où est la lumière ¹ ? Méditons encore l'admirable chapitre de *Pendennis*, où, après la maladie d'Arthur, soigné par Fanny Bolton, la mère et la cousine se croient en droit

1. *Clive*. If it is so false, and base, and hollow, this great world — if its aims are so mean, its successes so paltry, the sacrifices it asks of you so degrading, the pleasures it gives you so wearisome, shameful even, why does Ethel Newcome cling to it? Will you be fairer, dear, with any other name than your own? Will you be happier, after a month, at bearing a great title, with a man whom you can't esteem, tied for ever to you, to be the father of Ethel's children, and the lord and master of her life and actions? The proudest woman in the world consents to bend herself to this ignominy, and own that a coronet is a bribe sufficient for her honour! What is the end of a Christian life, Ethel; a girl's pure nurture — it can't be this! Last week, as we walked in the garden here, and heard the nuns singing in their chapel, you said how hard it was that poor women should be imprisoned so, and were thankful that in England we had abolished that slavery. Then you cast your eyes to the ground, and mused as you paced the walk; and thought, I know, that perhaps their lot was better than some others.

Ethel. Yes, I did. I was thinking, that almost all women are made slaves one way or other, and that these poor nuns perhaps were better off than we are.

Clive. I never will quarrel with nun or matron for following her vocation. But for our women, who are free, why should they rebel against Nature, shut their hearts up, sell their lives for rank and money, and forgo the most precious right of their liberty? Look, Ethel, dear. I love you so, that if I thought another had your heart, an honest man, a loyal gentleman, like — like him of last year even, I think I could go back with a God bless you, and take to my pictures again, and work on in my own humble way. You seem like a queen to me, somehow; and I am but a poor, humble fellow, who might be happy, I think, if you were. In those balls, where I have seen you surrounded by those brilliant young men, noble and wealthy, admirers like me, I have often thought, « How could I aspire to such a creature, and » ask her to forgo a palace to share the crust of a poor painter? »

Ethel. You spoke quite scornfully of palaces just now, Clive. I won't say a word about the — the regard which you express for me. I think you have it. Indeed, I do. But it were best not said, Clive; best for me, perhaps, not to own that I know it. In your speeches, my poor boy — and you will please not make any more, or I never can see you or speak to you again, never — your forgot one part of a girl's duty; obedience to her parents. They would never agree to my marrying any one below — any one whose union would not be advantageous in a worldly point of view. I never would give such pain to the poor father, or to the kind soul who never said a harsh word to me since I was born. My grandmamma is kind, too, in her way. I came to her of my own free will when she said she would leave me her fortune, do you think it was for myself alone that I was glad? My father's passion is to make an estate, and all my brothers and sisters will be but slenderly portioned. Lady Kew said she would help them if I came to her — and — it is the welfare of those little people that depends upon me, Clive. »

The Newcomes, chap. XLVII « Contains two or three acts of a little comedy » pp. 506-507.

de persécuter l'infirmière bénévole. Peu de pages laissent une pareille impression de tristesse, devant l'incompréhension réciproque des êtres et l'impossibilité de savoir qui agit bien : de la jeune fille dévouée mais suspecte à la mère ; de la mère injuste, si bonne, pourtant, au fond ; de la cousine aimante, mais aveuglée par les préjugés. Entre les trois femmes, Arthur, spectateur involontaire et désolé du conflit. Où est le vrai, où est la lumière ¹ ?

La lutte se poursuit ainsi au long de l'œuvre thackerayenne par un balancement perpétuel. L'auteur prend-il parti, que c'est pour se contredire, à quelques pages d'intervalle : « Quel philosophe, » écrit Thackeray, n'eût pas dit à Arthur... qu'aucun homme ne » meurt pour une femme ou vice-versa... Et, cependant, peut-être » pourrait-on dire quelque chose de l'autre côté... Bah, que ce » point soit réservé pour le jugement du moraliste individuel qui » voudra le discuter ² ». Et Thackeray, perplexe, passe sans nous avoir dit « où est le vrai, où est la lumière » ³...

III

C'est, peut-être, qu'un doute, plus perfide encore, le tenaille. C'est, peut-être, que, par instants, il en vient à se demander, non plus où est la lumière, mais s'il est une lumière, s'il est une vérité. Nous touchons ici au tragique de Thackeray, à ces instants où le doute se creuse en lui jusqu'à l'affolement, où, éperdu, il ne voit devant lui que ténèbres. Ce qu'il avait cru noble et pur n'était

1. *Pendennis*, chap. LVI « Foreign ground », p. 549.

Voir aussi l'incident tragi-comique qui met aux prises Bows et Arthur à propos du prétendu aristocratie du jeune Pendennis.

Ibid., chap. XLIX « In or near the Temple Garden ». p. 485.

2. « What philosopher would not tell him that the best thing to do with these » little passions if they spring up, is to get rid of them, and let them pass over and » cure them : that no man dies about a woman or vice versa : and that one or the » other having found the impossibility of gratifying his or her desire in the parti- » cular instance, must make the best of matter, forget each other, look out else- » where, and choose again? And yet, perhaps, there may be something said on the » other side. Perhaps Bows was right in admiring that passion of Pen's, blind and » unreasoning as it was, that made him ready to stake his all for his love ; perhaps, » if self-sacrifice is a laudable virtue, mere worldly self-sacrifice is not very much » to be praised : — in fine, let this be a reserved point to be settled by the indi- » vidual moralist who chooses to debate it ».

Ibidem — chap. VII « Which had very nearly been the last of the story », p. 501.

3. « The truth, friend ! Arthur said.. Where is the truth ? show it me. That is » the question between us. I see it on both sides ».

Pendennis, LXI, p. 615.

que vil métal. Le mariage, loin d'être l'union intime de deux êtres par tendresse, n'est que l'alliance de sacs d'argent. La guerre, qui devrait jaillir de l'enthousiasme et des justes causes, n'est que le monstrueux aboutissement de l'envie, du mensonge et du crime¹. Tout, dans la société, est ainsi bâti sur du sable et de la boue. Ah ! sculpter des pierres dures, et non ces figurines de cire que sont les hommes ! L'amour même, lorsqu'il palpite hors des coffres-forts, lorsque, par miracle, il n'est point fils des contrats, qu'est-il, le merveilleux messenger ?, d'où vient-il, pourquoi se pose-t-il sur nous, sinon par le fruit d'un hasard invraisemblable, effarant, où sombre l'intelligence ?

L'amour si beau de Laura pour Pendennis où est-il né, sinon dans une banalité² qui nous laisse déconcertés et tremblants d'entrevoir l'angoisse suprême de Thackeray, angoisse dont la sincérité saisit d'épouvante. Devant le mystère de l'existence, devant les ténèbres qui nous enveloppent, devant les défaillances des meilleurs, il est des minutes où, vaincu, il s'abandonne, où, comme il le dit dans *Lovel the Widower*, doutant de tout, et du monde et du bien, il lui prend un impérieux désir de s'enfuir loin, très loin, et de crier, de hurler sa désespérance, ivre de douleur et comme hanté par le spectre de la folie montante. « Et je ris » d'un rire aigu de désespoir. Car, moi aussi, j'ai abordé l'île dange-
« reuse et en suis revenu enfiévré, furieux, prêt pour la camisole
» de force³ ».

Interrompons, cependant, l'analyse. Nous verrons, plus tard, ce visage révolté. Nous essaierons, alors, de montrer comment les traits se détendent et d'où vient l'apaisement. Contentons-nous, pour l'instant, de conclure que le partage amer de cette âme entre le mal perçu et le bien souhaité mène droit à ce fameux cynisme, dont nous voudrions, maintenant, tenter l'examen.

1. « What a number of items of human crime, misery, slavery go to form that » sum of glory ! »

Barry Lyndon, chap. IV « In which Barry takes a near view of military glory », p. 60.

2. « So then Laura liked Pen because she saw scarcely anybody else at Fair Oaks » except Doctor Portman and Captain Glanders, and because his mother constantly » praised her Arthur, and because he was gentleman-like, tolerably good-looking and » witty, and because, above all, it was of her nature to like somebody ».

Pendennis, chap. LIII. « Convalescence », p. 521.

3. *Lovel the Widower*, chap. II. « In which Miss Prior is kept at the door », p. 80.

TROISIÈME PARTIE

CYNIQUE ?

CHAPITRE PREMIER

LE MASQUE D'AMERTUME

I

Quelque sympathie qu'on ait pour Thackeray, quelque convaincu qu'on puisse être de la bonté de son cœur, il est des difficultés qu'on ne saurait éluder. Heurtons-nous au misanthrope. A celui, du moins, qui apparaît d'abord. A celui qui, pour ainsi dire, s'offre et se met en avant. Haïssez-moi, car je vous hais. Méprisez-moi, car je vous méprise.

Si impérieux était l'accent de cette voix, que certains s'y sont trompés. Ils n'ont pas dépassé la façade. L'impression première que Thackeray leur a laissée est demeurée la dernière. La seule. Parce qu'il ridiculisait les humains, parce qu'il montrait les descendants des Yahoos sous un jour atrocement sombre et que, de ses livres, on sortait chargé de tristesse, on a conclu qu'il détestait l'humanité¹. Un certain H..., après avoir lu ses œuvres, déclarait qu'il ne pouvait croire qu'un homme qui, comme lui, s'appesantissait sur les faiblesses, les absurdités et les imperfections de ses semblables, pût être capable de sympathie, de bonté ou de générosité envers la race humaine. Il ajoutait qu'il n'avait jamais rencontré Thackeray et qu'il espérait fermement n'avoir jamais à le faire². L'accusation d'égoïsme, qui nous semble aujourd'hui si injuste, fut celle que porta contre lui la majorité de sa génération. On essaierait en vain de dénombrer les circonstances où l'épithète de

1. cf ce jugement « Thackeray is a *meat-fly* who.. disgusts us with life » rapporté dans *The Oxford Thackeray*, 1908, XX, introduction, p. xxviii, note.

2. « From the tenor of his books he could not believe that one who could dwell » as he did on the weakness and absurdities and follies of his fellow creatures could » possess any kind of generous sympathies towards the human race. He had never » met him and hoped he never should do so ».

Kate Perry : art. cit., p. 182.

cynique, lancée par un rédacteur du *Times*, a été employée à propos de Thackeray. De nos jours même on ne se livre point sans réticences à la séduction de sa personnalité. Il reste toujours, quels que soient les élans ultérieurs vers le véritable Thackeray, une trace de la gêne laissée par la désillusion initiale, par ce qu'on a dénommé fort justement : « le premier plongeon, glacial, dans la *Foire aux Vanités* »¹.

La réaction est, de fait, terrible. Nous respirions, il y a quelques minutes à peine, sur la terre ferme, parmi des êtres sincères, loyaux, dévoués. Et voici que, sans transition, nous nous trouvons au sein d'un monde étrange, presque hallucinant. La vertu sombre en cet océan du mal. Seuls triomphent Faux Semblant, Injustice et Rouerie. On cherche à s'évader, on cherche à fuir ce milieu empesté. Mais, par une sorte de puissant maléfice, il se trouve qu'on ne peut plus. Le poison fait son œuvre. Et c'est dans un état presque surnaturel de révolte et de fascination, de crainte et d'attachement, qu'on achève la lecture de *Vanity Fair*.

D'où vient cette impression ? Quel sortilège donne au roman cette atmosphère unique, irrespirable et attirante ? Quel envoûtement, sinon le cynisme ?... Cynisme, c'est-à-dire (contentons-nous, pour l'instant, de cette approximation) la faculté meurtrière de pénétrer les cœurs et les cerveaux, de les montrer tels qu'ils sont, dans une lumière crue. La volonté de détruire les demi-vérités dont se berce une humanité lâche ou intéressée est à la source même de *Vanity Fair*. Il faut, sous les visées impitoyables du tueur d'illusions, que s'enfuient les mensonges, comme un vol de corbeaux.

De cette attitude volontairement fermée à la douceur, à la dissimulation, même noble ou pieuse, ou tendre, découle le caractère intensément tragique de la *Foire aux Vanités*. De l'ouverture surtout. « La clairvoyance des deux cents premières pages de » *Vanity Fair*, a écrit M. Cazamian, est admirable et mortelle »².

1. « That first cold plunge into *Vanity Fair* ».

H. A. Beers. *Op. cit.*, p. 93.

L'antipathie contre *Vanity Fair* ne s'est pas toujours manifestée, avec autant de bonheur, cf ce jugement : « The poorest of Thackeray's novels, crude, heavy-handed, caricatured ».

W. D. Howells. *My literary passions*, New York, 1895, rapporté par H. A. Beers *op. cit.*, ibidem.

2. *Histoire de la Littérature anglaise*, 1924, p. 1139.

Mais si l'étalage du cynisme intégral est ailleurs moins entier, la *Foire aux Vanités* n'est point seule à en connaître les atteintes. Toute l'œuvre de Thackeray est à jamais marquée de son cynisme. La densité en est plus ou moins forte. Mais il n'est point de livre signé de lui où ne se trouve un chapitre empreint d'une lucidité accablante. Nous nous proposons de montrer d'abord l'étendue du cynisme de Thackeray. Nous essaierons ensuite d'expliquer psychologiquement sa redoutable action sur l'homme.

II

Un des premiers aspects du cynisme thackerayen consiste en cette habitude intellectuelle de chercher, sous les mots nobles et les étiquettes généreuses, la médiocrité d'instincts élémentaires. En quoi il s'oppose directement au sentimentalisme. Que penser, par exemple, de ce besoin d'affection qui fait des femmes le symbole de la tendresse ? Bah, dit Thackeray, « c'est ce que les sentimentalistes, à qui il faut de très grands mots, appellent une recherche » de l'Idéal. Mais cela veut dire tout simplement que les femmes » généralement ne sont pas satisfaites tant qu'elles n'ont pas un » mari et des enfants sur qui elles peuvent concentrer une affection » qu'elles dépensent ailleurs, pour ainsi dire, en petite monnaie »¹.

Idéal ? Allons donc ! La réalisation prosaïque de besoins matériels et de l'égoïsme universel. Il faut revenir au concret, au naturel, au laid. Tu t'es marié, lecteur, et t'imagines n'avoir jamais aimé que ta femme. Tu le crois sincèrement et te berces de cette pensée qui t'est chère ! « Ah, gronde le cynique, imbécile, pose ce livre » et réfléchis combien souvent, souvent, souvent tu as aimé, avant » de choisir la présente Madame Dupont pour associée de ton nom » et de ton cœur ! »². Mensonge, que le cynisme détruit. Tu as aimé Blanche Amory, jeune Pendennis, parce qu'elle était belle, que sa voix grave remuait ton âme et que dans ses larmes perlait la pitié de son cœur. Pauvre sot, qui n'as point découvert que cette femme avait un « faux enthousiasme, une fausse haine, un » faux amour, un faux goût, une fausse douleur, qui brillaient et » étincelaient vivement en elle pendant un court instant pour céder

1. *Vanity Fair*, chap. IV. « The green silk purse », p. 30.

2. *The Virginians*, chap. XXII. « In hospital », p. 189.

» la place à la fausse émotion suivante »¹. Mais, si tout est mensonge, si l'amour lui-même, dernier rempart des sentimentalistes, avouant qu'il n'est qu'un leurre, s'effondre sous les coups du cynique, qu'allons-nous, par ailleurs, découvrir ? Le voile enlevé, et le meilleur détruit, que nous restera-t-il ? Aurons-nous cet affreux courage de regarder la vie en face, telle qu'elle est, telle que nous la montre, inflexible, le sombre génie de W. M. Thackeray ?

Rien ne trouve grâce devant lui. Quand il porte sur le monde son regard aigu, il va droit aux retraites ténébreuses, aux repaires souterrains du Mal. Ces êtres que nous côtoyons, que nous aimons peut-être, ô stupeur ! ce sont des gredins, des faussaires, des malfaiteurs au plein sens du mot. Rebecca Sharp, Beatrix Castlewood, Lady Kew, Blanche Amory, Mrs. Mackenzie, pour ne citer que les plus illustres, sont des intrigantes², des rouées, des égoïstes, qui sèment autour d'elles le malheur et la ruine. Sir Pitt Crawley, le Commandant Pendennis, Barnes Newcome, le docteur Firmin, sans oublier l'extravagant et symbolique Barry Lyndon, sont, ou bien des oisifs prêts à toutes les bassesses et à tous les reniements, ou bien des coquins dont la conduite suscite, chez le lecteur, une révolte presque physique. Sur dix hommes, pour Thackeray, neuf sont des êtres vils. Suivez-le dans ce salon élégant qu'un hôte, ami des lettres, l'a prié d'honorer. Il est entouré de femmes du monde et de gentilshommes brillants qui le fêtent. Il sourit, il parle, il fait peut-être rire. Mais, derrière le lorgnon, son regard brille. Aux prises avec son moi, Thackeray lutte contre la pensée obsédante qui l'accompagne aux soupers, au théâtre, en voyage, dans ses songes mêmes et qui finit toujours par l'emporter : « Je » me demande souvent, dit-il, si nous ne rencontrons pas des » assassins dans le monde. Dans un thé moyen, voyons, combien » peut-il y avoir d'anciens forçats ? Plus d'un parmi nous a certainement des choses plus sérieuses à cacher qu'une joue jaunie » sous un soupçon de rouge »³.

Univers tragique que celui qu'on cherche ainsi derrière les apparences. Réseau serré de l'ambition et de l'envie. L'expérience des roués à l'assaut d'une jeunesse crédule ou sottement vaniteuse.

1. *Pendennis*, chap. LXXIII « How Arthur had better have taken a return » ticket ». p. 724.

2. L'épithète qui revient le plus souvent sous sa plume, l'épithète, pourrait-on dire, thackerayenne, est celle de *scheming*.

3. *Roundabout Papers*, « On a medal of George the Fourth », p. 431.

Proie facile qu'exploitent les virtuoses du mensonge¹. Comment alors reprocher au psychologue la dureté de son trait, l'attaque cinglante de sa satire ? L'impatience de l'insincérité le hérissé. A monde impitoyable, critique impitoyable.-

De là, parfois, ce caractère acerbe, presque méchant, du cynisme thackerayen. S'il disait de lui-même : « Allons, du calme ! cesse tes remarques *hargneuses*, cyniques et poursuis ton récit »², n'est-ce pas qu'il sentait, mieux que tout autre, son penchant à blesser au vif ? La raillerie s'aiguissait avant de lancer son dard. N'en citons qu'un exemple : Harry Warrington, frais débarqué chez les Castlewood, n'a pas tardé à se voir assiégé par Lady Maria qui, bien qu'agée ou plutôt parce qu'agée, emploie pour se l'attacher toutes les ressources d'une féminité aux abois. Ruses, coquetteries, tout est mis en œuvre pour prendre le jeune homme au piège. Thackeray, un scintillement au fond des prunelles, analyse le mécanisme du jeu, qu'il commente ironiquement. Soudain, d'une main nerveuse, il lance le trait spécialement apprêté qui va transformer la moquerie en charge cruelle. Harry, dit-il, ne voit pas qu'elle se peint pour le mieux séduire et que « si elle le mange, comme » elle en a l'intention, elle broiera ses os avec un ratelier tout neuf » acheté exprès chez le dentiste et garanti pour la mastication »³.

Si la satire se sert normalement de flèches, celle-ci était empoisonnée. Il s'y révèle une irritation, une hargne véritable qui se soulage en humiliant. Le spectacle était trop crispant de cette sirène mûre faisant claquer la langue sur ses fausses dents. Et de ce benêt, ravi par sa romance métallique. Sirène, benêt. Allons-nous donc conclure, avec l'auteur des *Virginians*, qu'aux neuf coquins de là dizaine-type, vient s'ajouter un sot ? Est-ce bien là le dernier mot du cynisme ? Dobbin, hélas, et Amélia, Esmond et le Colonel Newcome ne sont point des foudres d'intelligence. Ils sont naïfs et facilement trompés. Plaisant monde, en vérité, que cet univers partagé entre les faussaires et les dupes, entre les pigeons et les éperviers..... ! Et quand, pour échapper à la griffe

1. « Suppose we were to invite volunteers amongst our respected readers to » send in little statements of the lies which they know have been told about themselves : what a heap of correspondence, what an exaggeration of malignities, what » a crackling bonfire of incendiary falsehoods, might we not gather together ! »

Roundabout Papers, « On a hundred years hence », p. 298.

2. *The Adventures of Philip*, chap. V. « The noble kinsman », p. 144.

3. *The Virginians*, chap. XVIII « An old story », p. 149.

cynique, l'on cherche à se persuader que Thackeray n'a pas tout prévu, que la vie ne doit point de comptes à l'arithmétique et, qu'en plus des dix, il existe, d'évidence, un être sans tache qui est nous-même, le psychologue, d'un air désabusé, nous répond calmement par ces mots qui nous laissent écrasé : « Ah, vous tournez » la page avec mépris et vous vous dites : ce n'est pas vrai. La » nature humaine n'est pas si mauvaise que le voudrait ce cynique. » *Vous* ne feriez aucune différence entre les riches et les pauvres. » Soit. *Vous*, bien sûr, n'en feriez pas. Mais reconnaissez que votre » voisin d'à côté en ferait, lui. Et ceci, chère Madame, ne s'adresse » pas à *vous*. Non, non, nous ne sommes pas impoli au point de » parler de *vous*, sous votre nez, mais si nous ne pouvions parler de » la dame qui vient de quitter la pièce, qu'advviendrait-il du monde » et de la conversation ? » ¹.

III

Mal, donc, universel. Ténèbres. Sarcasme. Mais de quelle nature singulière ! Car, dire que Thackeray est cynique, donner même des exemples de son cynisme ne suffit point à résoudre un problème si complexe. Le ricanement qui vient de frapper notre oreille vibre d'un accent original. D'où lui vient cette troublante résonance ? Thackeray est-il un vrai cynique ?

Il n'est, en effet, pour le cynique digne de ce nom que deux attitudes possibles : l'indifférence ou le plaisir. Celui qui a choisi de dénoncer les vices de ses semblables se conçoit aisément impassible ou heureux. Impassible, s'il accomplit sa tâche en psychologue conscient de son rôle, mais non personnellement ému. Vous vous trompez et je vous le prouve, mais que m'importe, à moi. Tel est Diogène qui poursuit sa route en cherchant, curieux, mais sans passions, un homme. Heureux, au contraire, si né misanthrope, il goûte à dépeindre la bassesse de la race une joie féroce qui lui tient lieu de sympathie. Ce cynique-là, entraîné par son ardeur, en vient à souhaiter, lorsqu'il énumère les crimes de ses frères, que la liste soit plus longue et que plus noires soient les fautes. Tel est Swift, dont le délire mauvais fermente comme une cuve

1. *The Newcomes*, chap. V. « Clive's uncles », p. 52.

de haine. Ce cynique-là éclabousse ses semblables avec une joie malsaine. La pitié est absente de son cœur.

Peut-on dire que Thackeray soit un cynique à la manière de l'un ou de l'autre ? A coup sûr, non. Il est aussi loin de l'impassibilité que du plaisir. Il ignore les analyses sans réactions, autant que la jouissance de la haine. Son cynisme n'est ni imperturbable, ni satisfait. Nous voudrions montrer qu'il est, au contraire, frémissant et désolé.

IV

Dans l'intéressante introduction qu'il a rédigée pour le vingtième et dernier volume de l'*Oxford Thackeray*, le Professeur Saintsbury a écrit de l'auteur de *Pendennis* : « L'expliquer complètement » serait écrire une Nouvelle Anatomie de la Mélancolie »¹. La formule, si elle appelle des réserves², est saisissante et, dans une large mesure, rend compte de l'accent spécial du cynisme de Thackeray. Le sarcasme, chez lui, n'est que l'expression négative de l'amertume que lui inspire le spectacle du monde et qu'il ressent intensément. La vie est une tragédie que le malheur recouvre de son aile de nuit. Ouvrir les yeux, c'est percevoir les blessures du cœur et de l'esprit. C'est connaître les trahisures, la vilénie, la perfidie. Mieux vaut clore les paupières. Clairvoyance est mère de douleur. « Ah ! le monde entier palpète de vains serremments de cœur, et s'enfle et soupire de lourds désirs non satisfaits. » Toute la nuit et par tout l'univers, des larmes amères se versent, ainsi qu'une rosée régulière, et de cruels souvenirs viennent hanter l'oreiller. Ferme mes yeux brûlants, compatissant sommeil ! » Et ne le venez point visiter, chères images trompeuses du Passé !³. Amertume soit, mais saignante et d'où la malice est bannie. Ses plus cinglants accès de colère le laissent abattu, malheureux. Nulle joie. Rien que du désespoir devant l'universelle détresse. C'est là ce qu'on a appelé cynisme.

1. *The Wolves and The Lamb*, Introduction, p. XXV.

2. Voir, plus haut, pp. 54 à 56, et, plus bas, pp. 324 à 329.

3. *Lovel the widower*, chap. IV « A black sheep », p. 118.

Peut-être objectera-t-on que l'exemple précédent est tiré d'une œuvre publiée par le Thackeray des dernières années, qu'il y avait eu évolution et qu'on ne trouverait point cette note de compassion attristée dans les romans de début. Ouvrons donc la *Foire aux Vanités*. Nul ne songerait à contester que cet ouvrage soit la forteresse du cynisme thackerayen. Or, relisons la célèbre préface intitulée : devant le rideau. Qu'y trouvons-nous ? « Au moment » où le directeur du théâtre s'assoit devant le rideau, sur les tréteaux, » et regarde la Foire, un sentiment de *profonde mélancolie* s'empare » de lui tandis qu'il observe cet endroit agité... Oui, voilà la Foire » aux Vanités : ce n'est point un lieu moral certainement, *ni gai*, » en dépit de son mouvement... Un homme enclin à réfléchir, » s'il se promène dans une exposition de ce genre, ne sera point » gêné, je pense, par sa gaîté ou celle des autres... L'impression » générale est moins joyeuse que *mélancolique* »¹. Et, de fait, *Vanity Fair* baigne dans une solution de tristesse. Que l'on se rappelle Amélia « songeant vaguement au passé, destinée à tous » jours désirer quelque chose, qui, une fois acquise, lui apportait » doute et tristesse plutôt que plaisir »². Que l'on se rappelle le cri de Thackeray lui-même, qui clôt le livre : « Ah ! Vanité des » vanités ! Qui de nous est heureux en ce monde ? Qui de nous » réalise son désir, ou l'ayant obtenu, est satisfait ? »³.

C'est là ce qu'on a appelé cynisme.

Mais si la vie, pour seul accueil, nous réserve le visage de l'adversité, si les événements, presque toujours, sont hostiles à nos vœux, peut-être trouverons-nous, dans la communauté de la misère, une force contre le destin et, dans l'aide de nos semblables, un soutien pour attendre la mort ? Détrompons-nous. Nos semblables, hélas, ne nous ressemblent pas. Chaque être est seul et inimitable. Le plus proche de nous n'est qu'un lointain parent. Peu d'hommes ont été, comme Thackeray, convaincus de cette vérité que l'égoïsme est le mobile de nos actes et que les humains se connaissent, se fréquentent, s'aiment, au besoin, sans jamais se livrer. Personne, comme lui, n'a senti, avec désespérance, la solitude de chacun, non pas seulement la solitude de l'être supérieur, à la Vigny (quoi-

1. *Vanity Fair*, « Before the Curtain », p. xiii.

2. *Vanity Fair*, chap. XXVI « Between London and Chatham », p. 246.

3. — *ibidem* — chap. LXVII « Which contains births, marriages and deaths » p. 676.

qu'il en ait aussi parlé)¹, mais la solitude universelle, angoissante, amère, du plus humble d'entre nous dans la société, dans la famille, dans l'amour même. Personne, comme lui, n'a montré (avec quel serrement de cœur, avec quelle mélancolie !) l'isolement où sont plongés les êtres, le sentiment d'individualisme sans espoir où ils se débattent. Thackeray, sur ce thème déprimant qui semble l'avoir hanté, a écrit bien des pages. Citons le retour du Colonel Newcome auprès de Clive², les feuillets extraits du journal de George Warrington³, les réflexions d'Esmond sur le mariage⁴, et les pensées de Baynes, rêveur, près de sa femme apparemment endormie⁵. Toutes ces pages — cyniques — sont affligeantes et affligées. Mais il en est une qu'on ne peut pas ne pas citer, tellement elle met en relief *le rôle primordial du sentiment de la solitude dans le cynisme thackerayen*. C'est là que l'austère génie a exposé sa théorie des « îlots » humains perdus dans l'immense océan de l'indifférence générale. « Comme nous sommes seuls au monde, » comme nous sommes égoïstes et secrets, chacun de nous !... » Vous et votre femme avez reposé sur le même oreiller pendant » quarante ans et vous vous croyez unis. Bah, est-ce qu'elle crie » quand vous avez la goutte ou restez-vous éveillé quand elle a » mal aux dents ? Votre innocente fille, en apparence tout innocence, » et dévouée à sa chère maman et à sa leçon de piano, ne pense » qu'au jeune lieutenant avec qui elle a dansé au dernier bal... la » vieille grand'mère, qui se plaint dans son coin et doit faire le » grand voyage dans quelques mois, se soucie d'affaires tout à

1. « You would like admiration ? Consider the tax you would pay for it. *You would be alone were you eminent* ».

Roundabout Papers. « A Mississippi Bubble », p. 332.

2. « Together they were, yet he was alone.. Very likely other lovers have suffered » equally ».

The Newcomes, chap. XXI « Is sentimental but short », p. 210.

3. « We all hide from one another. We have all secrets. We are all alone. Yonder » dear woman would give her foot to spare mine a twinge of the gout, but when I » have the fit, the pain is in my slipper ».

The Virginians, chap. LXXXV « Inveni portum », p. 732.

4. « In yonder head on the pillow opposite to him lie a thousand feelings, myste- » ries of thought, latent scorns & rebellions whereof he oniy dimly perceives the » existence ».

Henry Esmond, I, chap. XI. « I come home for a holiday », p. 107.

5. « Asleep was she ? No ; he knew she was not. Both were lying, quite still, wide awake, pursuing their dismal thoughts... Horrible cynicism, yes I know ! »

The Adventures of Philip, chap. XXVIII « In which Mrs Macwhirter has a new bonnet », p. 441.

» fait privées. Sans doute pense-t-elle à cette soirée où, il y a
» cinquante ans, elle fut si remarquée et dansa un cotillon avec le
» capitaine, avant que votre frère ne l'épousât. Ou bien, encore,
» elle songe à la petite créature sotte et surfaite qu'est votre femme,
» et à l'amour absurde que vous avez pour elle. Quant à votre
» femme, ô lecteur philosophe, lisez et répondez. Lui dites-vous
» tout, à elle ? Ah ! mon cher, un univers différent se déplace sous
» votre chapeau et sous le mien, toutes les choses dans la nature
» sont différentes pour chacun, la femme que nous regardons n'a
» pas les mêmes traits, le plat que nous mangeons n'a pas le même
» goût pour l'un et pour l'autre. Vous et moi ne sommes qu'un
» couple de solitudes infinies avec quelques îlots semblables plus
» ou moins voisins de nous »¹....

1. *Pendennis*. Chap. XVI " More storms in the puddle ", pp. 142-143.

CHAPITRE II

CYNISME ET SCEPTICISME

I

Cynisme ?... Sans doute, puisque Thackeray, en personne, l'a avoué. Mais cynisme spécial, puisqu'il réalise ce paradoxe d'être acharné et triste, implacable et angoissé. Gageure étrange et qui nous va contraindre à serrer le problème de plus près. L'heure est venue de se demander si, en taxant Thackeray de cynisme sur la foi d'une tradition maligne, on ne commet pas une erreur et une injustice. L'heure est venue de se demander si l'irritante appellation de « cynique » n'est pas une marque de psittacisme¹, ou si, plutôt, il ne conviendrait point de s'entendre sur le sens exact du mot « cynisme », s'il ne faudrait pas surtout, avant de se risquer à l'employer en français, se rappeler que le terme a été usité *en Angleterre* avec son sens *anglais* et se demander si, en le faisant passer sans précautions d'une langue dans l'autre, on n'en change pas la portée et la signification intime, au point de le rendre méconnaissable.

Que veut dire le mot anglais « cynic » ? Ouvrons le *New English Dictionary*. Nous y trouvons que la nuance exprimée par « cynic » est souvent différente de celle contenue dans le mot français correspondant. Le terme « cynicism » correspondrait, en réalité, à notre « *scepticisme* » ; il implique généralement, comme lui, cette défiance, ce repliement sur soi de l'homme qui doute, beaucoup plus que l'attitude de provocation acerbe ou *d'immoralité réjouie* évoquée par notre mot « cynisme »². Rien de plus significatif à

1. « That parrot cry of « cynic ».

A. J. Romilly. *Thackeray studies*. 1912, p. 61.

2. A cynic : one who shows a disposition to *disbelieve* in the sincerity or goodness of human motives and actions.

N. E. D.

cet égard que tel article rédigé par Thackeray sur le théâtre parisien. Il s'indigne devant le spectacle des mœurs légères qui sont représentées sur les scènes françaises. « Je suis ahuri, écrit-il, par » leur *cynisme* ; ils ne respectent rien... Nous, au moins, nous » aimons à ce que nos mères et nos filles soient pures... Mais, chez » eux, c'est vraiment une merveille de cynisme ! » ¹. Nous voici, semble-t-il, plus avant sur le chemin du vrai. Entre le cynisme insolent qu'il critique, on le voit, tout le premier, et celui qu'on lui a iniquement attribué, quelle différence !!

Différence précieuse. Car le « cynisme » thackerayen va peut-être nous livrer son secret, si nous abordons l'homme non comme « l'archi-cynique », c'est-à-dire le misanthrope par goût de la haine, mais comme « l'arch-cynic », c'est-à-dire le sceptique par crainte de la duplicité.

II

Que l'on envisage de ce point de vue les remarques les plus incisives de Thackeray et l'on s'apercevra bientôt que le ressort-maître de son pseudo-cynisme est la défiance, que son assaut contre les hommes n'est pas tant une attaque qu'une contre-attaque, et que sa satire est, avant tout, œuvre de précaution et de défense. Parcourons, en ce sens, le roman thackerayen et nous nous apercevrons que ses critiques sont moins dirigées par le désir de blesser, que par le souci de se protéger contre les blessures. Prenons au hasard celles des formules qui ont fait crier à la provocation, à l'égalage de morgue, au cynisme, pour tout dire. Pénétrons dans ce fortin de la misanthropie qu'est, si l'on en croit certains, *Vanity Fair*. Nous y verrons comment une ironie essentiellement défensive jaillit des profondeurs d'un scepticisme craintif. « Quand un voyageur, écrit Thackeray, nous parle constamment » de la splendeur de ses bagages, qu'il se trouve justement ne pas

Cynique : qui est d'une liberté choquante, *obscène*.

Un cynique : personne impudente ou publiquement *immorale*.

Dictionnaire Larousse.

Il est intéressant de noter que les *antonimes* de « cynique » proposés par le dictionnaire français sont :

Chaste, décent, modeste, pudique et réservé.

Ce sont les termes que nous choisirions, personnellement, pour *définir* Thackeray

1. *Contributions to Punch*. — « Two or three theatres at Paris » p. 151. — Thackeray, sous l'influence parisienne, donne ici à « cynicism » son sens nettement français.

» avoir avec lui, oh, mon fils, méfiez-vous de ce voyageur. Il y a » dix chances contre une qu'il soit un imposteur » ¹ ! Méfiez-vous !... n'est-ce pas le cri du sceptique ? — Blanche Amory a écrit des vers sur son jeune frère, où elle disait qu'elle se prosternerait à ses pieds, et voici qu'elle lui donne des gifles retentissantes. Laura Bell s'en montre choquée. « Bah, dit Thackeray, elle ne faisait » que prendre une leçon de philosophie « cynique » — quelque » chose comme cet égoïsme et ces caprices, ce contraste entre le » fait et la poésie, entre les grandes aspirations héroï-lyriques et » la vie de tous les jours, qu'elle avait noté, en la personne de » notre jeune ami, Mr Pen » ².

Scepticisme. — L'on voudrait que la vie réponde à nos aspirations, l'on souhaiterait que les promesses puissent être tenues, que la fortune soit clémente et les caractères plus sainement trempés. Mais les faits nous apprennent la puissance du Mal. Comment s'étonner alors qu'on doute et que, si l'on écrit, on exprime ce doute. Cela s'appelle de la « philosophie cynique » ? Pourquoi ne pas dire plus simplement, plus justement, du « scepticisme » ?

III

Plus justement, car scepticisme se marie sans effort avec tristesse. Nous nous acheminons ainsi vers le regret thackerayen, qui est un élément capital de sa personnalité. Le Thackeray agressif est comme ombré de mélancolie. Il fustige en déplorant d'avoir à fustiger. *Nec castigat ridendo mores...* Aux antipodes du *cynisme de la haine* ou de l'irrespect, le scepticisme de Thackeray réalise cette gageure d'être, avec quel bouleversant pathétique, le *scepticisme du regret*. Alors qu'il fouille les vices de notre nature, alors qu'il analyse avec une froideur apparente, il éprouve une pitié pour la misère humaine et un sanglot s'étrangle dans sa gorge. Mais l'impassibilité triomphe de l'émotion et nous n'entendons point le sanglot. Nous ne sentons que le mordant du trait et la froideur du ton. Impression trompeuse. Thackeray est là, qui vibre et qui souffre, et nous l'accusons de cynisme. Il a écrit des pages poignantes sur la cruauté du doute, sur la tristesse du mon-

1. *Vanity Fair*, chap. LXVII « Births, marriages and deaths », p. 664.

2. *Pendennis*, chap. XXIV « Contains both love and jealousy », p. 232.

treur de vanités et nous l'accablons sous le reproche de misanthropie. D'un homme qui a pleuré de voir le mal s'emparer de la terre et qui a éprouvé, avec toute la gamme de ses angoisses, « l'horrible douleur de la sympathie »¹, on a voulu faire un cynique qui se réjouit de dépeindre le vice à l'œuvre. D'un sensible et d'un tendre, dans les écrits duquel il est aisé de percevoir « le chant plaintif et doux que fait l'humanité »², on a prétendu faire un contempteur des hommes, un frère aigri et dénaturé. L'accusation, comme toutes celles issues d'une critique malveillante, est pleine de vitalité. Bien que partielle et niaise, bien que maintes fois réfutée, elle n'en possède pas moins une force insidieuse qui justifie l'insistance de notre démonstration. Les intimes de Thackeray, et les critiques amis, ont eu beau s'employer à détruire la légende, elle demeure encore, par instants, dangereuse. Certain commentateur de Thackeray n'a, d'ailleurs, pas peu contribué à lui donner une séduction nouvelle³. C'est pourquoi nous croyons, non seulement nécessaire, mais utile, de remettre au banc d'essai les idées hostiles au « cynisme » de Thackeray.

1. Mrs. Humphry Ward, citée par W. J. Dawson. *The makers of English fiction*, 1905, p. 71.

2. Tintern Abbey ».

The poetical works of William Wordsworth. 1862, p. 161.

3. Mr. Ch. Whibley, dont la compétence technique ne saurait être mise en cause, mais qui a écrit sur Thackeray des lignes particulièrement regrettables.

cf. sa joie à rapporter ce jugement :

“ The blackest portrait we have of him is Disraeli's St Barbe ” “ He snarls over “ the prosperity of everyone in this world, except the snarler ” ... “ He is a misanthrope “ because he finds everyone getting on in life, except himself ” ... “ He is the vainest, most envious... of men ”.

Ch. Whibley *op. cit.*, p. 253.

CHAPITRE III

LE DOUTE THACKERAYEN

I

Rappelons, d'abord, les raisons qui auraient pu inciter Thackeray à n'avoir de la vie qu'une vision amère, à douter du bien, de la justice, de la clémence. Il en est deux, primordiales, et qui auraient suffi à marquer profondément tout être d'une empreinte d'amertume : l'état précaire de la santé et les malheurs domestiques. Dès 1849, Thackeray, nous l'avons vu¹, se sentait gravement menacé. Il dut ensuite lutter sans cesse contre les défaillances de sa constitution. Le mal le mina lentement avant de l'emporter à un âge, où d'autres, moins surmenés ou moins atteints, triomphent et jouissent pleinement des efforts de leur jeunesse. Que celui qui n'a jamais connu les tourments physiques et cette irritation mélancolique qu'éveille la chair souffrante, que celui-là jette à Thackeray la première pierre... Mais d'autres excuses se rassemblent autour du romancier. La santé seule ne lui faisait pas défaut. Une tristesse plus totale devait muer sa vie en désert. On sait comment, ayant fait un mariage d'amour, il se vit bientôt refuser, après l'enchantement pleinement savouré des premières années², les joies les plus hautes du foyer. Il est facile de plaindre Thackeray ; il est facile de remarquer, du bout des lèvres ou d'une plume légère : « Oui, il n'eut pas une existence heureuse ; évidemment, son mariage fut un malheur » ; autre chose est, durant toute une vie, de méditer chaque jour, chaque nuit, dans la détresse de son cœur, l'affreux déchirement des unions brisées. On l'a accusé — (de quoi ne l'a-t-on pas accusé ? — Quel réquisitoire accablant ne pourrait-on dresser avec les charges imputées à Thackeray ?) d'être un cynique, c'est-à-dire un snob, qui raillait les mondanités et qui, insolemment,

1. Introduction, p. 23.

2. cf. Introduction, p. 18.

passait son temps dans les clubs ou chez les bénévoles amphytrions de Londres ¹. Vraiment ? Mais où voulait-on qu'il fréquentât ? Voilà un homme fait pour les joies simples de la maisonnée, les rires et les ravissements de la chambre d'enfants, les heures lumineuses en famille, et que le besoin de ne pas se sentir seul dans la maison désolée, d'avoir auprès de soi quelqu'un à qui parler, à qui confier ses pensées, ses désirs, poussait dans les clubs, où la sympathie et l'amitié de ses camarades ne pouvaient parvenir à remplacer la tendre affection de celle qui lui avait été ravie ². On insiste peu, en général, sur ces souffrances intimes de Thackeray. Là, cependant, est une des sources vives de son amertume, une des fontaines de sa mélancolie et de son scepticisme. Qu'on imagine au jour le jour l'existence déprimante de ce malheureux, assoiffé de tendresse, et qui doit se contenter de souvenirs douloureux. Le soleil a disparu de sa vie et il faut lui continuer de vivre. La chère présence, le regard qui console, la voix qui encourage ne sont plus et il lui faut persister dans son être. Thackeray, nature secrète, s'est peu lamenté. Son œuvre est sobre. S'il se plaint, d'aventure, il le fait avec une réserve qui donne plus de prix à sa souffrance ³. On connaît l'émouvante simplicité de la ballade de la Bouillabaisse ⁴ ; le désespoir ne s'y exprime pas tant qu'il s'y trahit. Il faut aller à sa correspondance pour trouver saignante la blessure. La plaie est, là, ouverte. L'homme se révèle sans fard, accablé et poignant.

L'attention vient d'être, tout récemment, attirée sur cet aspect de Thackeray. Les documents rassemblés par la pieuse main de sa petite fille, Hester Ritchie, projettent sur le romancier une lumière précieuse : « Mon grand-père, dit-elle, est vu ici sous » un jour entièrement nouveau. On connaît si peu, on a dit si peu

1. N'a t-on pas été jusqu'à dire : " that he was an utterly heartless wordling, " curt, cynical, unsympathetic, finding his chief joy in eating and drinking, and the " assiduous cultivation of social swells... "

cf. John Skelton. *The Table Talk of Shirley*. 1895, p. 25.

2. " He was made for the nursery folly and he had no home... the very anguish " of the hearth drove his soul to the waste of clubland ".

Sir T. A. Quiller Couch : *Ch. Dickens and other Victorians*. Cambridge, 1925, p. 106.

3. Ne s'est-il pas, en définissant *Lovel the Widower*, défini lui-même ? Sa personnalité ne doit-elle pas sa richesse à cet " *Amari aliquid* " dont il parle ici : " Novels " having been previously compared to jellies — here are two (one perhaps not " entirely saccharine, and flavoured with an *amari aliquid* very distateful to some " palates) etc... "

Roundabout Papers " On a lazy, idle boy " p. 172.

4. Voir l'Introduction, p. 17.

» de choses sur son mariage, qu'il a été décidé de publier quelques-unes des lettres exprimant sa dévotion à sa femme et montrant combien cruelle fut la tragédie qui le priva de sa présence et de son secours »¹. Le lecteur qui se reporte aux lettres intimes de Thackeray y découvre un homme affreusement seul, blessé au cœur, hanté par la pensée de son isolement². On comprend mieux alors la tristesse de son regard, la tristesse de son œuvre. On comprend qu'il a fait, en personne, l'apprentissage du malheur, de la réserve et du doute. On se fortifie dans cette conviction que son scepticisme n'a été qu'un masque, un refuge contre plus de souffrance et comme la crispation de sa sensibilité à vif.

II

Mais voici plus. Et qui fournit explication plus ample. Car, pour terribles qu'aient été les malheurs de Thackeray, ils ne sont, cependant, qu'extérieurs. Comme tels, ils ne sauraient témoigner de sa nature profonde. Ils ont facilité l'épanouissement du scepticisme et accentué son acuité. Ils n'eussent pas suffi à le créer de toutes pièces. Le terrain sur lequel ils ont sévi était tout préparé. L'accident s'est trouvé en harmonie avec l'essence. De là, ce prodigieux essor du « cynicism » chez Thackeray. L'homme était, par tempérament, voué au doute.

Mais non point d'abord. Et c'est ici que nous touchons vraiment au secret du « cynisme ». Car l'erreur serait de croire que la première démarche de la personnalité thackerayenne est de douter. Le mouvement initial est l'inverse. L'élan lui est instinctif, comme le besoin d'être aimé et d'aimer. Thackeray eût-il été un sot, que sa vie eût été celle d'un dévoué et d'une dupe. Mais le destin lui avait donné, en même temps qu'une sensibilité aiguë et une affectivité brûlante, la pénétration d'esprit la plus acérée. De là, le drame. De là, de ce choc brutal entre le désir de bonté universelle et la constatation de l'universelle douleur, la fulguration du « cynisme ».

1. Hester Ritchie, *op. cit.*, p. V.

2. W. S. Lilly cite, par ailleurs, ce mot de lui qui montre la profondeur de son chagrin : " Writing shortly afterwards to a friend whose wife had died, he says : " A dead sorrow is better than a living one ", surely one of the most pathetic laments ever uttered ".

William Samuel Lilly. *Four English Humourists of the nineteenth century*, 1895, p. 54.

Son sarcasme n'est que la réaction d'un tendre, furieux d'avoir été désappointé. Son « cynisme » n'est que la rançon d'une intelligence trop lucide. Tête contre cœur, et voilà tout Tackeray.

Il suffit, d'ailleurs, de lire son œuvre pour se rendre compte que lui-même nous a donné la clef de cette réaction. Il l'a donnée souvent, et si certains l'ont dédaignée, c'était aveuglément ou de propos délibéré. Tout l'admirable chapitre des *Roundabout Papers* « Sur une médaille de George IV » est orienté dans cette direction. On y voit comment le spectacle du mensonge a contracté cette nature généreuse. « Voilà, dit-il, ce qui *rend* un homme « cynique »¹, Cynisme forcé, donc, non de parti-pris. « Voici, écrit-il ailleurs, un « homme ordinairement juste qui abjure sa promesse, tourne le » dos à son bienfaiteur et justifie sa conduite en calomniant celui » à qui il porte préjudice... Ce n'est point un événement si rare... » mais vous traitez de cynique le prédicateur qui constate cette » triste vérité »². Lui faut-il pourtant fermer les yeux et le pourrait-il, lui, surtout, qui possède un regard si scrutateur ? Intelligence mortelle, qui l'oblige à voir, qui ne lui permet point de vivre au rythme de son cœur, aux battements de son affection. Scepticisme, c'est-à-dire souffrance de ne point pouvoir ne pas pressentir le mal, de le deviner, de le traquer au contraire avec une clairvoyance impitoyable pour ce sentimental-né. « Ah ! mes amis, » s'écrie-t-il, dans *Philip* avec une feinte ironie, vous ne pouvez » pas savoir combien ces « cyniques » sont des gens au cœur tendre »³. Comment s'étonner, dès lors, qu'il ait avoué lui-même, dans un moment d'abandon de son *Irish Sketch Book*, que la vue de la cruauté et de l'égoïsme lui arrachaient des larmes et gonflaient son cœur de soupirs⁴. Si, comme l'a dit avec justesse un dramaturge anglais, le cynique est « l'homme qui sait le prix de tout et ne connaît la valeur de rien »⁵, Thackeray, pleurant la défaite des vertus, nous apparaît comme l'inverse d'un cynique.

1. p. 127.

2. *The Adventures of Philip*, chap. xxvii " I charge you, drop your daggers ", p. 427.

3. *ibid*, chap. xxix. " In the departments of Seine, Loire and Styx inférieur ", p. 461.

4. " I had leisure to make moral reflections, *sighing* to think that cruelty and " falsehood, selfishness and rapacity flourish all the world over " *The Irish sketch Book*. chap. xviii, " Roundstone petty sessions ", p. 458.

5. " The man who knows the price of everything and the value of nothing », rapporté par W. J. Dawson, *op. cit.*, p. 73.

III

Et, de fait, la conclusion où mène droit cette étude est bien que Thackeray, tendre d'abord, n'a tant dépeint le vice à l'œuvre, ne s'est, pour ainsi dire, tant acharné sur l'étendue de son domaine, que par un excès de sa propre détresse. Son « scepticisme » ou « pseudo-cynisme », comme on voudra dire, simple hypertrophie de son sens du réel, simple exagération de l'ombre projetée sur son cœur par un intellect crucifiant, a pu gâter sa vie et ses joies les plus pures ; il serait injuste qu'il gâtât sa mémoire. Le « cynisme » n'a été, chez Thackeray, que l'état second, que la réaction d'un entendement trop doué. Mais le premier geste était de confiance et d'élan. S'en prendra-t-on à Thackeray, si le vrai l'a frappé dans ses illusions ? S'en prendra-t-on à lui, si le monde est haineux, si les plus nobles et les plus affectueux sentiments de l'être se heurtent à la froideur, à la bêtise, à la duplicité, au crime ? Pourquoi ne pas écouter plutôt la confession qu'il nous a faite dans une des plus émouvantes pages de *Pendennis* ? Page admirable que nous nous étonnons de n'avoir trouvée, au cours de nos lectures, citée dans aucun livre et qui, pourtant, éclaire d'un tel jour le problème de son « cynicism », que nous lui demanderons d'apporter sur lui la note définitive.

Laura Bell, après une longue conversation où son cousin Arthur, énigmatique comme d'habitude, a dérouté son affection, presse le jeune homme de questions nouvelles. Elle, si franche, si ardemment saine et vivante, ne peut comprendre les hésitations d'Arthur, ses caprices, son ironie. « Pourquoi, lui demande-t-elle, se laisser » étreindre par cet horrible scepticisme ? — Pourquoi douter et » vous moquer de votre propre cœur — du cœur des autres ?... » — « Me moquer ? croyez-vous, fait sourdement le jeune Pendennis ; » je pensais simplement, ma chère, que la nature, en vous faisant » si bonne et si aimante, a très bien agi, *mais* »... — « Mais quoi ? » Quel est ce méchant *mais* et pourquoi donc l'invoquer toujours ? » Et Arthur, d'une voix grave, lentement, lui répond : « *Mais* vient » en dépit de nous. *Mais* est la réflexion. *Mais* est l'hôte familier » du sceptique, avec qui il a fait un contrat, et s'il l'oublie et s'aban- » donne aux rêves de bonheur, et bâtit des châteaux en Espagne » et écoute quelque douce musique, ou les cloches de l'église, » *Mais* frappe à la porte et dit : « Maître, me voici. Tu es mon

» maître, mais je suis le tien. Où que tu ailles, tu ne pourras voyager
 » sans moi. Je murmurerai à tes oreilles quand tu seras agenouillé
 » à l'église. Je serai sur l'oreiller de tes noces. Je m'assierai près de
 » toi à table avec tes enfants. Je serai derrière les rideaux de
 » ton lit de mort ». Et Pendennis, après un temps, conclut, avec
 dans la voix une tristesse qui résonne comme un glas : « Voilà,
 » ma chère, ce que c'est que *Mais* » ¹.

IV

Une telle page, par sa grandeur, par l'accent profond de sincérité qu'elle rend, par la lumière qu'elle projette sur l'angoisse de Thackeray, lave celui-ci à tout jamais de l'inepte accusation de « cynisme » qui pèse sur lui depuis si longtemps.

Nous objecter que le reproche ne pèse plus guère auprès des critiques de bonne foi, serait esquiver le problème, ou ne l'estimer point à sa juste valeur. Il y a, selon nous, excès égal à prétendre que Thackeray, d'évidence, ne saurait être un cynique, mais un sentimental. Le vrai n'est pas tellement simple, car Thackeray est un sceptique, et un sceptique, par instants, très dur. Il nous a paru impossible de ne pas préciser la nature de ce « cynisme », de ne pas montrer, — avant son aspect positif —, la réaction négative de la sentimentalité thackerayenne...

Si Thackeray est cynique, alors est cynique tout homme qui ne se contente pas de se nourrir de rêves, est cynique tout homme qui ouvre les yeux et réfléchit. Le prix de la méditation thackerayenne a été le scepticisme. Mais l'ironie avec laquelle il l'a exprimé n'a été qu'ironie de façade et qui ne saurait tromper. Sous le masque du sceptique se dissimule le visage d'un homme pétri de générosité. Par une erreur malheureuse, c'est le déguisement dont on a fait l'essence. On a accusé Thackeray d'avoir haï les hommes et d'être plus vil qu'eux. Le malentendu est singulier. Il semblerait qu'on ait refusé de comprendre que Thackeray, en moine farouche, s'était précipité hors de son monastère pour protester contre une mascarade. « Et, depuis lors, sa robe de » bure a été prise à tort pour l'un des travestis et applaudie comme » la plus franche réussite de tout le bal masqué » ².

1. *Pendennis*, chap. LXXI. « In which the decks begin to clear », p. 703.

2. « He was a monk who rushed out of his monastery to cry out against a gaudy

Concluons. Le Thackeray du sarcasme et de l'angoisse n'a été que la victime du démon du « Je Doute », le confident attristé de son *Mais* familial. Nous avons soulevé le masque, il nous reste à l'arracher. Le vrai Thackeray est devant nous. Est-il besoin de dire que c'est, enfin, le Thackeray du cœur et de la bonté¹.

» masquerade and ever since his monk's frock has been mistaken for one of the
» fancy dresses and applauded as the best joke in the whole ball. »

G. K. Chesterton and L. Melville. *Thackeray*, 1903, p. 8.

1. On ne peut s'empêcher de faire, ici, un rapprochement entre Thackeray et un autre grand romancier du XIX^e siècle, également méconnu. Nous voulons dire Flaubert, communément représenté comme sceptique, et dont la correspondance révèle le cœur vibrant.

Il est curieux de noter, précisément, que Thackeray, trompé par l'apparence, n'aimait point Flaubert, qu'il jugeait trop froid. Il disait de *Madame Bovary* :
« It is the heartless cold-blooded story of the downfall and degeneration of a woman »

— Rapporté par H. Sutherland Edwards : *Recollections*, 1900., p. 36.

QUATRIÈME PARTIE
LE VRAI THACKERAY

CHAPITRE PREMIER

LE CHEVALIER DU CŒUR

Que le « cynisme » ait été seulement un masque pour Thackeray, nous avons, pour le croire, les extraits de ses romans dont nous venons de tirer parti. L'œuvre de Thackeray, pur miroir de son âme, n'est pas seule à plaider en sa faveur. Innombrables sont les témoignages de ceux qui ont tenu à dire, en un temps où son cynisme était fait admis, que l'homme était différent de ses portraits et meilleur que sa réputation. Les attestations foisonnent et l'embarras consiste, non point à les présenter à la barre, mais à choisir qui sera convoqué parmi tant de sympathisants. En citer quelques-unes, cependant, s'impose. Il est de toute équité, qu'après avoir fait comparaître les témoins à charge et montré le peu de fondement de leurs accusations, nous donnions la parole aux partisans de l'inculpé.

I

Il y a plaisir à noter que, dès 1848, certains avaient deviné la générosité du sceptique et provoqué de sa part un aveu qui aurait dû couper court à l'inculpation de misanthropie. L'incident vaut d'être rapporté. Quatre-vingts habitants d'Edimbourg, enthousiasmés par le génie de Thackeray, alors à son aurore, mais que, déjà, ils admiraient profondément, décidaient de se cotiser pour lui offrir une statuette en argent de Mr Punch. Thackeray, très touché, leur répondit, le 11 mai : « De telles marques de considération et de sympathie sont des plus précieuses pour un écrivain vain qui, comme moi, éprouve quelque difficulté à faire comprendre aux gens ce que vous avez eu, vous, la bonté de découvrir à Edimbourg, à savoir que, sous le masque satirique, se promène un être sentimental qui ne nourrit de mauvaises intentions à

» l'égard d'aucun mortel ! » ¹. Voici, par ailleurs, un fait peu connu qui rend exactement même son. Il s'agit d'une conversation qu'eut le journaliste Cooper avec Thackeray. Pour rapide qu'elle ait été, elle laissa sur lui une impression très vive et il nous la rapporte avec un luxe de détails qui serait ici hors de mise. Pour nous borner à l'essentiel, disons que Cooper, alors simple chroniqueur, eut à rendre compte dans la presse de la première des conférences sur les « Quatre George » prononcée à Hull par Thackeray. Ce dernier, l'ayant fait venir le lendemain, lui demanda ce qu'il pensait de sa conférence. Cooper, qui avait préparé la formule, lui répliqua sans hésiter : « J'estime que vous avez déployé beaucoup d'habileté » pour essayer de cacher un cœur généreux sous une apparence » de cynisme mesquin » — « Merci, fit Thackeray en souriant, » il est probable que vous avez raison » ².

II

Thackeray, de son vivant, avait suscité des amitiés ferventes. Comment être surpris qu'à sa mort le souvenir de l'homme qui disparaissait si brutalement ait soulevé un concert de lamentations dont on put dire que, depuis la mort de Macaulay, on n'en avait entendu de semblable ³. Il faut lire la presse anglaise des premiers mois de l'année 1864 pour se rendre compte du vide laissé par le disparu, non tant dans les esprits que dans les cœurs. On analyse moins son génie qu'on ne regrette sa bonté. Trollope ne sait comment dire le deuil qui l'afflige ⁴. Dickens lui-même ne peut s'empêcher de rendre hommage à la générosité de son rival ⁵. Tom Taylor

1. Cf. *Works*, VI, Introduction, pp. xxxvi-ii.

2. C. A. Cooper. *An Editor's retrospect*. 1896, pp. 43, 44.

Soulignons ce fait curieux, que Thackeray avait fait venir Cooper pour lui demander de ne point poursuivre les comptes-rendus de ses conférences. Il craignait que cela lui fit perdre son gagne-pain.

« I make my living by delivering those lectures. If they are reported, no one will » come to hear them and I shall not be wanted ».

3. « We know of no death in the world of letters since Macaulay's will make » so many mourners ».

D^r John Brown « Thackeray's death »

Horae Subsecivae, 1882, p. 184.

4. « He was..... kindest..... gentlest..... »

The Cornhill Magazine, février 1864. « W. M. Thackeray », p. 134.

5. « The greatness and goodness of his heart... his warmest generosity... »

— *ibid* — « In memoriam », p. 129.

enfin et Shirley Brooks apportent à l'auteur incompris d'*Esmond*, au misanthrope forgé de pièces fausses, le tribut de leur affection. Ce tribut, il nous est impossible de ne le point rappeler, car, en mettant l'accent sur les qualités réelles de Thackeray, il forme la transition entre le « pseudo-cynisme » et le « sentimentalisme » véritable. « Lui, cynique ?, s'écrit Shirley Brooks....

» Lui, cynique ?... Par sa vie toute pétrie
 » De générosité, de douceur, de pardon,
 » Par son cœur, grand ouvert aux pensées bienveillantes,
 » Sa lèvre prompt à louer, et sa main prompt au don ?

» Lui, cynique ?... En trouvez-vous la preuve
 » Dans ce vaste front couronné d'argent,
 » Dans ces yeux bleus brillants de candeur enfantine,
 » Dans ces lèvres au sourire indulgent ?

» Lui, cynique ? Par l'amour dont les siens
 » Et ses proches l'enveloppaient avec ferveur,
 » Par la peine cruelle que la médisance
 » Causait en lui, blessant son tendre cœur... ?

Et Tom Taylor, plus explicite encore :

« Cynique ? Oui, certes, si le rôle du cynique
 » Est de suivre la trace du serpent d'un regard attristé,
 » De noter que le mal et le bien se partagent le cœur...
 » ...Que le mieux lui-même s'allie au pire
 » Par la communauté des faiblesses, des péchés, des douleurs.
 » Mais que, même du pire, peut jaillir l'étincelle
 » Pour montrer que tout n'est point ténèbre ici-bas... ¹ »

Transition, disions-nous. Nous voici, en effet, parvenus à un tournant décisif de cette étude. Il nous faut chercher, dans le sombre univers que paraît être d'abord le climat de Thackeray, la timide, mais pure lampe de l'espoir et de la foi. Il ne l'a point tendue d'un poing vainqueur. Il a dû bien souvent, au contraire, la protéger d'une main incertaine contre les rafales de l'inquiétude

1. *Punch*, 9 janvier 1864, p. 17.

et de l'adversité. Elle est là, cependant. Elle éclaire, elle réchauffe toute son œuvre. Son rayonnement n'aveugle point, mais il survit. Si la clarté thackerayenne s'infiltré en nous et y demeure, c'est qu'elle vient de son cœur. Peu d'hommes ont été plus fraternels, plus humainement secourables que ce prétendu impresario du vice. Peu d'écrivains ont rendu, comme lui, un constant hommage aux vertus les plus hautes. On ne saurait mieux le dépeindre qu'en lui attribuant le jugement qu'il portait sur Harry Warrington : « Il est certainement enclin au sarcasme, seulement il » n'est amer qu'envers les choses et les gens vils ¹ ».

III

Le scepticisme n'étant que l'élément négatif de la personnalité thackerayenne, il est légitime, pour qui veut acquérir une idée juste de l'homme, de s'approcher du sentimental qu'il aurait pu être *seulement*, si — comme nous l'avons indiqué — le sort ne l'avait accablé sous l'intelligence. S'il est des présents mortels, la tueuse, chez Thackeray, est la lucidité. On dit souvent que bêtise et méchanceté sont sœurs et peut-être est-ce là fréquente parenté. Mais le piquant est, ici, que clairvoyance engendre ironie. Sarcasme, fils du cerveau.

Il n'empêche que, même lorsque la révolte gronde, le fond de la nature thackerayenne reste accessible à la pitié. Ses crises de colère, devant le triomphe de l'injustice et de la force aveugle ², sont loin d'entraîner un mépris général pour l'ensemble des humains. Au contraire, la crise passée, lorsque les poings se desserrent et que le calme affecté laisse place au calme réel, quel apaisement pour lui que de reposer son regard sur les honnêtes créatures qui constituent, en ce monde décevant, la salutaire exception.

1. *The Virginians*, chap. LXII « Arma Virumque », p. 518.

On peut rapprocher de cette appréciation l'opinion de Mrs Gaskell : « Whatever » vinegar and gall, whatever idle froth a book of Thackeray may contain, it has no » dregs, you never go and wash your hands when you put it down nor rinse your » mouth to take away the flavour of a degraded soul. Perverse he may be and he is, » but, to do him justice, not degraded, — no, never ! »

The life of Charlotte Brontë, 1857.

2. Voir dans *Vanity Fair* le commentaire de la scène où Cuff frappe le jeune Osborne :

« And there was every day life before honest William, and a big boy beating a little one without cause ».

Vanity Fair, chap. v « Dobbin of ours », p. 38.

Thackeray

Quelle oasis pour cet assoiffé de tendresse, Et, de là, de ce besoin de voir triompher du muscle ou de la malignité, la candeur, la charité, voire la sottise, le plaisir non douteux qu'il éprouve à mettre en relief les occasions où sonne l'heure de la vertu. Par tout un côté de son tempérament, Thackeray se trouve être le porte-parole de la faiblesse opprimée, de la pureté souillée, du sentiment bafoué. Il est l'apôtre des inquiets et des humbles. Il est, en quelque sorte, *le chevalier du cœur*.

IV

C'est ce cœur aux pulsations rapides, prompt à l'irritation comme à la sympathie, que nous souhaiterions évoquer. Voici bientôt soixante-dix ans qu'il a cessé de vivre, mais il était d'une qualité si rare que l'écho de ses battements éveille et éveillera longtemps une émotion parmi les hommes. Dans le *Journal intime*, dont sa propre fille Hester vient de nous donner tout récemment de précieux extraits, Anne Thackeray Ritchie, comparant le siècle de son père à celui de Fielding, écrivait le 21 septembre 1855 : « Sûrement, » Mr Carlyle est notre Dr Johnson et je ne pense pas que mon père » soit différent de Goldsmith. Je suis sûre qu'il a un cœur aussi » tendre, bien que, sans doute, il ait la tête mieux faite ¹ ». L'homme est délicat, et juste. On est heureux de voir associés ces noms : Thackeray-Goldsmith. On a trop l'habitude de rencontrer réunis, sous le même joug déformant, les fronts de Swift et de Thackeray, pour ne pas saluer avec joie cette critique affectueusement éclairée. Il existe de tels liens de sensibilité entre l'auteur d'*Esmond* et le créateur du *Vicaire de Wakefield* !... Sensibilité avouée, débridée, chez Goldsmith. Sensibilité refoulée, dominée, chez Thackeray — mais cœur semblable, aussi tendre, aussi pur.

On objectera peut-être que le jugement d'Anne Thackeray est suspect de partialité et que la tendresse d'un père envers ses enfants ne permet pas de préjuger de sa tendresse tout court. Mais à cette note fondamentale les témoignages de l'extérieur viennent ajouter le cortège de leurs harmoniques. On a dit de Thackeray que si son visage s'irradiait lorsque, d'aventure, on lui rendait de l'argent, c'était uniquement parce qu'il pensait au nouveau prêt

1. Hester Ritchie *op. cit.*, p. 72.

qu'il allait pouvoir consentir avec la somme rentrée ¹. On cite de lui bien d'autres traits analogues, et d'aucuns fort touchants. Parmi les plus typiques, rappelons le suivant : au cours de la tournée de conférences faite par Thackeray aux États-Unis, un jeune libraire lui proposa d'organiser une série annexe à Boston. L'auteur des *English humourists* accepta. Il advint que, faute de publicité, l'entreprise connut financièrement un grave échec. Le public n'avait répondu que mollement à l'appel de l'organisateur et ce dernier, tout jeune encore et peu fortuné, y perdit des sommes considérables. Thackeray, lorsqu'il eut connaissance de la situation exacte de son « manager », ne souffla mot, mais, au moment de se rembarquer, il lui renvoya par lettre le montant intégral des cachets qu'il avait reçus pour la malchanceuse série ². De tels actes, accomplis sans souci de forfanterie, auxquels il n'est jamais fait allusion et que nous devons de connaître à quelques amis intimes, rendent les louanges superflues. En extrayant de correspondances les passages où il est fait mention de sa générosité, on pourrait tresser une guirlande admirable. Si belle, qu'on ne résiste pas au plaisir de choisir quelques fleurs dans cet éclatant bouquet. « Hom- » me par les qualités de son cerveau, c'était un enfant par les qua- » lités de son cœur ³ ». « Cet homme avait un cœur de femme » ⁴. « Il était tendre comme la charité même ⁵ ». Enfant, femme, charité ; quel éloge plus touchant pour un cynique ! On comprend l'exclamation de Charlotte Brontë, qui, dès 1847, le pénétrait de toute son intuition féminine : « Je me doutais qu'il avait des sen- » timents profonds et sincères sous son apparente dureté. Je sais » maintenant qu'il les a. Des pages entières d'éloges de critiques » ordinaires ne vaudraient pas une seule parole amicale d'un tel » homme ⁶ ».

« Un homme, a dit par ailleurs Thackeray dans l'une de ses conférences sur les humoristes anglais, un homme est rarement plus

1. cf. sur ce point, Lewis Melville. *Op. cit.*, 1899, II, pp. 100-102.

2. cf. Lewis Melville. *Op. cit.* 1910, vol. II, p. 9.

3. « While a man in all the qualities of intellect, he was still a child in all the qualities of heart ».

Henry Vizetelly, *op. cit.* II, p. 110.

4. William H. Rideing. *Thackeray's London : a description of his haunts and the scenes of his novels*, 1885, p. 99.

5. Anthony Trollope, *op. cit.* p. 61.

6. « A letter to Mr Smith Williams, 28 oct. 1847.

Clement K. Shorter *The Brontës, life and letters*, 1908, I, p. 363.

» viril que lorsqu'il est ce qu'on appelle « féminin », la source de son
 » émotion est l'esprit chevaleresque, la pitié, le courage, le désir
 » instinctif de chérir ceux qui sont innocents et malheureux et de
 » défendre ceux qui sont tendres et faibles ¹ ».

Éloge de Steele. Éloge de soi.

La louange, chez un sincère comme Thackeray, ne se force point. Il est près de Steele, parce que sa poitrine est également « gonflée de bonté pour les humains ² ». Si, contre les méchants, il n'a pas de traits assez aigus, sur les déshérités sa pitié s'étend comme un ample manteau. Au-dessus du monde de l'intrigue qu'il exècre, il sait qu'il est un autre monde dont la clarté, à l'heure amère du doute, illumine son âme de la grande récompense. Ce monde, c'est le monde du cœur, que Dieu a créé pour ses élus, « ce beau, cet » admirable monde du cœur, dans lequel rien d'égoïste, rien de » sordide ne saurait exister ³ ».

V

La croyance de Thackeray en un monde supérieur, dispensateur des vraies joies, réconfort et suprême espoir, domine tout un côté, et non le moindre, de sa nature intime. Les triomphes de l'ambition ou de la cabale ne sont, à tout prendre, que poudre légère, tôt volatilisée. Le prix de la vie est ailleurs. Dans le ministère de la bonté. Avec autant d'ardeur qu'il fouaillait les gredins, Thackeray se porte au secours de la vertu. Ce Thackeray-là, champion du bien, est, en général, tenu dans l'ombre. Moins brillant que l'incisif spécialiste de la psychologie du Mal, il apparaît fade et plat. A côté du créateur de Becky, celui de Dobbin fait figure d'écolier. C'est la loi. Dante aussi, et Milton, saisissent plus par leurs descriptions infernales que par leurs tableaux du Ciel.

N'importe. Une étude impartiale ne doit point fuir le terne. Pour pâle que puisse paraître un Thackeray, apôtre des vertus, il n'en reste pas moins que le même homme qui a écrit l'appareusement

1. *The English Humourists*. III « Steele », p. 514.

2. « One whose own breast exuberated with human kindness ». *ibidem*, p. 519.
 Et on a dit de Thackeray :

« He was the tenderest man of letters of our age ». Sir W. W. Hunter, *op. cit.*, p. 184.

3. *The Paris Sketch Book*. « Caricatures and lithography in Paris », p. 146.

monstrueux *Barry Lyndon* ¹ a également lancé de toute son âme ce défi au snobisme coupable d'étouffer l'amour. « Mon cœur se serre quand je vois les ravages du grossier tyran... Avance, lui » dis-je, stupide matamore, avance et rends le dernier soupir. Et » je m'arme de l'épée et de la lance... et m'en vais combattre cet » odieux ogre et géant, ce brutal despote du château des Snobs, » qui tient tant de cœurs tendres dans l'esclavage et la douleur ² ».

VI

Défi. Non de parole seulement. Le chevalier Thackeray a combattu loyalement, intrépidement. Chaque fois qu'il a trouvé le mal sur sa route, il s'est porté à sa rencontre. Il a défendu l'orphelin, qui était sentiment. Il est ainsi advenu, par un effet de sa nature complexe, que ce réaliste-né nous a donné une œuvre toute baignée d'idéal. Il s'est fait l'avocat inlassable du généreux, le champion des timides et des amoindris. Parlant de Goldsmith, il a un mot bien joli. « La colère monte, dit-il, en lisant ces calomnies, comme » elle s'amasse à voir outrager une femme ou battre un enfant, » à la pensée qu'une créature si douce et si faible et palpitante » d'amour doive souffrir ainsi ³ ».

On s'explique ces accents de bonté, ces étincelles de générosité qui flambent dans son œuvre. L'inspiration générale, de même que les détails de ses romans, ne se concevraient pas sans cet instinct de protection, sans cet apostolat inné. De là ses regrets. Chevalerie est morte : « Ah ! Saint George d'Angleterre peut bien » regarder ofrir vierge après vierge à Mammon, monstre dévorant... » Jamais un champion ne s'avance pour les sauver ⁴ ». De là ses indignations. Fanny Bolton, qui a été si bonne pour Arthur Pendennis, est abandonnée de tous, maltraitée, soupçonnée. Et le jeune homme se sent tellement révolté que, bien qu'enveloppé de

1. Barry, qui convoite la fortune de Lady Lyndon, dont le mari paraît être à l'article de la mort, s'exprime ainsi, en apprenant qu'une amélioration vient de se manifester :

« I do confess, the Knight made another rally. It seemed as if nothing would » kill him... What's the use of my following the Lyndons to England, says I, if the » knight won't die ». chap. XIII « I continue my career... », p. 169.

2. *The Book of Snobs*. chap. XXXIII. « Snobs and Marriage », p. 417.

3. *The English Humourists*. ch. VI « Sterne and Goldsmith », p. 609.

4. *The Newcomes*, chap. LVIII « One more unfortunate », p. 617.

conventions et de faux respects, il les secoue comme autant d'importunes banderilles et se déclare loyalement son défenseur ¹. De là, enfin, sa conception du rôle de l'écrivain. « Chevaliers de » la plume, s'écrie-t-il, puisse l'honneur être votre bouclier et la » vérité aiguïser le bout de vos lances. Soyez bons envers les braves » gens. Soyez respectueux envers les femmes. Soyez tendres envers » les enfants. Et quant à l'Ogre du mensonge, tirez l'épée et sus » à lui ² ».

1. *Pendennis*, chap. LVI « Foreign Ground », p. 558.

2. *Roundabout Papers*. « Ogres », p. 315.

CHAPITRE II

LE ROMANTIQUE

I

Prédominance du sentiment et goût de cette prédominance gisent au profond de la nature thackerayenne. Il y loge aussi un hôte, par malheur trop fréquent, qui est sentimentalité.

Après la grandeur, la faiblesse. Non toujours, certes. Thackeray, le plus souvent, contient son émotion dans les limites d'un sobre pathétique ¹. Il est des heures, toutefois, où sa réserve cède devant l'acuité de ses impressions. C'est la rançon d'une sensibilité en alerte. La richesse même de sa réceptivité nerveuse le conduit alors aux frontières de la sensiblerie.

On ne peut que s'étonner, par exemple, de rencontrer chez un homme, par ailleurs mesuré, la remarque suivante, où se trahit une surtension des facultés d'attendrissement : « Je me sens tous » jours ému, dit-il, ne serait-ce qu'à un hôtel où j'ai l'habitude de » descendre, quand je vois les malles et les chaussures d'autres » gens à la porte de l'appartement qui autrefois a été le mien. Ces » chaussures se sont peut-être étalées sur le sofa où j'ai pu jadis » m'allonger ? Je vous chasse de devant moi à coups de pied, » boueux et vulgaires souliers » ² !

1. « Sentiment does not come glibly from under a grizzled moustache, so I will » drop it, if you please ».

The Paris Sketch Book. « The story of Mary Ancel », p. 120.

Il est remarquable, en fait, que certaines grandes émotions de la vie paralysent sa plume :

cf. « What passed between that lady and the boy is not of import. A veil should » be thrown over those sacred emotions of love and grief. The maternal passion is » a sacred mystery to me ».

Pendennis, chap. II, p. 19.

« I do not care to pursue this last scene. Let us close the door as the children » kneel by the sufferer's bedside, and to the old man's petition for forgiveness and » to the young girl's sobbing vows of love and fondness, say a reverent Amen ».

The Adventures of Philip, chap. xxix, p. 466.

2. *The Virginians*. chap. LVII « In which Mr Harry's nose continues to be put » out of joint », p. 480.

Est-ce bien là le « froid cynique » qui nous parle ? On en douterait si l'on ne faisait, dans des remarques de ce genre, la part toute-puissante des nerfs. On pourrait presque dire que ce sont moins des *réflexions* que des *réflexes*. D'où ces débordements d'émotion qui le mènent souvent, non pas au bord des larmes, mais au cœur même des pleurs. Lowell a raconté comment Thackeray l'aborda un jour, le visage crispé, la voix tremblante : « Venez chez » Evans, lui dit-il, je vais tout vous dire. *Je viens de tuer le colonel !* » Les deux hommes entrèrent et Thackeray, prenant les feuilles toutes fraîches de son manuscrit, lut le chapitre si touchant qui relate la mort du colonel Newcome. Quand il en arriva au suprême « Adsum », les larmes, qui depuis quelque temps gonflaient ses paupières, ruisselèrent sur son visage et le dernier mot se perdit, presque inarticulé, dans un sanglot ¹.

James T. Fields nous a raconté une autre scène qui est typique de ces abandons de Thackeray à l'empire de sa sensibilité. L'auteur de *Vanity Fair* était sorti avec lui et leurs pas les dirigèrent vers Saint-Paul. « C'est là, dit Fields, que je vis le « cynique en chef de » la littérature », le « haïsseur de l'humanité », comme l'appela un » âne, critique au *Times*, cacher dans ses mains son visage ruisselant de larmes, tandis que tout son corps tremblait d'émotion » en écoutant les enfants assistés chanter leurs louanges au Seigneur ² ».

Brusques élans d'une sensibilité trop durement refoulée, irrésistibles emportements d'une tendresse qui rompt l'étreinte du scepticisme et reprend momentanément son cours naturel. On n'est point héroïque à toute heure. La défaillance guette l'homme. Dé-

1. « He said : « Come into Evan's and I'll tell you about it. *I have killed the colonel* » So they went in. Thackeray, taking his fresh sheets of Ms from his pocket, read » through that exquisitely touching chapter which records the death of Colonel » Newcome. When he came to the final « Adsum », the tears which had been swelling » his lids for some time trickled down his face and the last word was almost an inarticulate sob ».

F. E. Underwood. « James Russell Lowell ». *Harper's Magazine* (New-York), janvier 1881, pp. 265-6.

Citons encore ce témoignage de la sensibilité thackerayenne :

« Thackeray was one of the intimates of Gore House, and when the crash came » in 1849 and the place was sold up by the creditors, it is on record that the author » of *Vanity Fair* was the only person who showed emotion. « Mr Thackeray came, » wrote the valet to his mistress, and he went away with tears in his eyes, he is » perhaps the only person I have seen really affected at your departure ».

Sir W. Besant. *Fifty years ago*, 1888, p. 205.

2. James T. Fields, *op. cit.* 1872, p. 33.

faillance précieuse. Elle nous permet d'entrevoir le fond de la personnalité thackerayenne, laquelle est toute nourrie d'aspirations romantiques...

II

Thackeray, en effet, bien qu'il s'en soit défendu, bien qu'il ait, à maintes reprises, combattu le mensonge, l'illusion, la déception romantiques ¹, est lui-même un fils fiévreux du romantisme. S'il lutte contre ses aveuglements, il ne peut, tout au fond de soi, s'empêcher de subir sa loi. Et quand, enfin, il s'abandonne, quelle puissance de lyrisme, quelle royale élégie. Certaines pages de Thackeray sont d'un envol splendide. Ainsi la description de l'univers poétique évoqué pour J. J. par la musique de Miss Cann ². Ainsi, encore, telle image de l'amour virginal, impatient et craintif ³. Ce lyrisme, malheureusement, est le plus souvent réprimé par Thackeray. Il se surveille trop pour ne pas l'accompagner d'un sourire forcé, qui finit par tromper sur sa réelle valeur. Dans l'élégie, au contraire, il s'abandonne sans réserves. L'état de sensibilité que suppose le désespoir romantique s'accorde trop bien avec le mélange que font en lui et sa tendresse et son sarcasme pour qu'il ne s'y livre point tout entier. Il est dans l'élégie comme dans son élément propre. L'atmosphère sombre et chérie des clairs-obscurs ⁴,

1. cf. l'ironie avec laquelle il traite dans *Barry Lyndon* le romantisme : « My passion for Nora began in a very vulgar and unromantic way ; I did not save her life,... » I did not behold her by moonlight playing the guitar, or rescue her from the hands » of ruffians, etc... », chap. I, p. 16.

2. « She plays old music of Handel and Haydn and the little chamber anon swells » into a cathedral... Piano, pianissimo, the city is hushed... That great sombre street, » all in shade, can it be the famous Toledo?... it is Fancy Street — Poetry Street, » Imagination Street — the street where... etc. »

The Newcomes, XI, p. 121.

3. « So it was a premature sentiment on the part of Miss Theo, that little tender » flutter of the bosom which we have acknowledged she felt on first beholding the » Virginian, so handsome, pale, and bleeding. *This* was not the great passion which » she knew her heart could feel. Like the birds, it had wakened and begun to sing at a » false dawn. Hop back to thy perch, and cover thy head with thy wing, thou tremu- » lous little fluttering creature! It is not yet light, and roosting is as yet better than » singing. Anon will come morning, and the whole sky will redden, and you shall soar » up into it and salute the sun with your music. »

The Virginians, chap. XXIII, p. 192.

4. « In the grey of the gloaming, in the dusky corner where stands the shrouded » companion of song, what is that white figure flickering round the silent harp ? »

Lovel the Widower, chap. IV « A black sheep », p. 110.

la lointaine perception des êtres invisibles ou des esprits des choses ¹ hantent sa vision, accompagnent ses rêveries, font partie de son être le plus intime. On ne saurait concevoir Thackeray sans cette sorte de sensibilité au défunt, sans, peut-on dire, ce *halo de mystère*. Constatation étrange : ce pseudo-cynique balbutie des paroles de reconnaissance, ce réaliste éprouve toutes les angoisses et tous les rêves de l'idéaliste.

Thackeray a porté sur l'existence présente le regard le plus aigu, mais au fond de son âme pleurait le passé, pleuraient les souvenirs et pleurait tout ce qu'il y a d'inassouvi, d'inquiet et d'irréalisable dans nos désirs. Il a connu, jusqu'à la détresse, la sensation du manqué, de l'insatisfait, du trop tard ². Et il s'est laissé glisser à cette détresse, il s'est complu dans la chute. L'appel du romantisme a été pour lui une sirène dont l'enchantement l'a grisé. En ce sens, et en ce sens seulement, a-t-on pu parler de morbidité. Encore faut-il se hâter de dire que Thackeray est exempt de sentimentalité trouble ³ et que le microbe romantique a trouvé, dans le robuste fond de santé du malade, un puissant antidote. Thackeray n'a pas eu besoin d'aller chercher au dehors les remèdes. Sa nature était de celles qui survivent aux inoculations. Qu'il en ait été atteint et affaibli, voici, malgré tout, qui n'est point discutable. « Si l'on » interroge, a écrit un critique français, la fascination qui attache » l'analyste aux fibres douloureuses qu'il fouille, on la trouve faite... » de cette secrète et profonde dilection dans la tristesse, de cette » préférence du désespoir, de cet amour du mal, qui sont propre- » ment un état de sensibilité romantique ⁴ ».

1. « Friend, the unseen ones are round about us. Does it not seem as if the time were drawing near when it shall be given to men to behold them ? »

Roundabout Papers. « The notch on the axe. A story à la mode. » Part I., p. 349.

2. « You remember ?... It may be all dead and buried, but, in a moment, up it springs out of its grave and looks and smiles, and whispers as of yore when it clung to your arm and dropped fresh tears on your heart. It is here and alive, did I say ?.. Oh, far, taraway ! O lonely hearth and cold ashes ! Here is the vase, but the roses are gone, here is the shore, and yonder the ship was moored, but the anchors are up, and it has sailed away for ever ».

The Virginians, chap. LXVI. « In which we go a-courting », p. 563.

3. Voir, pour la répugnance de Thackeray au sensualisme pervers, les pages sur l'exécution du condamné à mort.

The Paris Sketch Book « The case of Peytel », pp. 232-3.

Voir aussi son jugement sur Sterne :

« There is not a page in Sterne's writing but has something that were better away, a latent corruption, — a hint, as of an impure presence ».

The English humourists. « Sterne and Goldsmith », p. 600.

4. L. Cazamian, *op. cit.* p. 1139.

III

L'abandon thackerayen ne s'est pas seulement manifesté dans les larmes de son lyrisme ou la plainte de son élégie. Il est visible ailleurs, où il prouve plus et mieux. Car l'élan, comme le regret, ne sont, à tout prendre, que des réactions envers le réel, qu'une façon d'accepter ou de refuser l'univers. La sentimentalité de Thackeray ne s'est point contentée de demeurer passive. En face d'un monde hypocrite, cirque de Baal et de Mammon, l'idéalisme thackerayen a éprouvé, pour se satisfaire, le besoin de créer un autre monde, celui où ne serait point victorieux le mal, mais où des êtres comme Laura, Ethel, Dobbin et Clive recevraient leur récompense. Trahissant en cela son romantisme, l'écrivain a composé une œuvre où une justice, que nous ne connaissons ¹ point ici-bas, dispense les sentences équitables. Ce besoin d'idéal a été si pressant qu'il n'a pu se résoudre à abdiquer devant les suggestions pourtant dictatoriales de son scepticisme. Il s'est, au dernier moment, toujours insurgé. La fin de ses livres est caractérisée par la constante révolte de sa sentimentalité et sa constante victoire ². Aveu de sa nature secrète. Thackeray a, par sentimentalité, déformé le réel ; il est allé à l'encontre de la vraisemblance et de ses caractères mêmes, pour finir selon la loi de son cœur. C'est le triomphe de la faiblesse. On comprend le jugement de Carlyle sur lui : « Un homme énorme, » sauvage, les yeux ruisselants de pleurs, pas un homme fort » ³.

1. Voir Livre III, pp. 311 à 313.

2. « Thackeray is a romanticist since he avoids many a logical outcome of circumstance by killing off somebody and blinding the reader with a tear-drenched handkerchief ».

James Branch Cabell. *Beyond life*, 1925, II, p. 33.

3. Lettre à Lord Houghton, citée par Mary Duclaux, *op. cit.* p. 163.

CHAPITRE III

LE CHRÉTIEN

I

A cet homme prompt aux larmes, à ce tendre, à ce faible il fallait un refuge et une consolation. A ce sentimental poussé jusqu'au sarcasme, non par cynisme, mais par passion, il fallait, pour qu'il ne sombrât point dans la misanthropie d'un Swift, pour qu'il écartât de soi la griffe de la folie, il fallait une foi. Mais non aveugle. La foi de Thackeray, pour profonde qu'elle ait été, n'a point connu l'ostentation des rites. Par nature timide et cachée, elle s'est moins adressée à la lettre qu'à l'esprit. Elle a fui les doctrines orgueilleuses en ce qu'elles ont d'arbitraire et de médiocrement humain.

Les défaillances et les ambitions du culte, l'incompétence, les mensonges, la bassesse même de certains de ses ministres ont trouvé en Thackeray juge sévère ¹. Mais le Thackeray, critique des serviteurs de Dieu restés esclaves des mesquineries terrestres, s'est effacé devant la créature du Seigneur consciente de la puissance de son Maître et confiante en sa bonté. En cette abdication de la vanité devant la Volonté géante, en cette humiliation totale, se révèle l'aspect ultime de l'homme. Sens de la fragilité de la chair et de la prescience de Dieu. Ainsi va Thackeray, « pleurant des larmes d'émotion virile et disant ses prières de soumission au Suprême Dispensateur de la mort, de la vie, de la bonne et de la mauvaise fortune ² ». Pleurs, prières, soumission, foi. Visage de cynique ? Visage de Thackeray. Celui qui nous apparaît, mélancolique, charitable, résigné, sous les traits de Dobbin, du Colonel Newcome ou de Warrington ; celui que l'on retrouve encore dans ses lettres et dans les relations avec ses amis. Parmi tant de témoignages, rapportons simplement l'épisode d'Edimbourg.

1. cf. notamment le portrait de Ch. Honeyman dans *The Newcomes*. Voir, pour la discussion du point de vue de Thackeray sur l'Église, notre Livre Deuxième, B, chap. I, pp. 180-181.

2. *Henry Esmond*. III. chap. VII « I visit Castlewood once more », p. 355.

II

Le crépuscule descendait lentement. Thackeray était sorti avec quelques intimes et leur promenade les entraîna vers la colline de Corstorphine. Sur la hauteur, des travaux étaient en cours. Se détachant à contre-jour sur le ciel empourpré, une grue étendait en forme de croix ses bras d'acier. Thackeray, qui bavardait avec bonne humeur, leva les yeux et, apercevant ce spectacle, demeura soudainement muet. Une tristesse succéda dans son regard à la gaieté qui y brillait encore quelques instants plus tôt, sa gorge se serra, puis, donnant cours à son émotion, il murmura plusieurs fois d'une voix sourde : « Le calvaire... le calvaire !... » Le retour fut empreint de solennité. Thackeray, songeur, ne disait mot. Dans la soirée seulement, il sortit de son recueillement et parla avec humilité de « sa simple foi en Dieu et en son Sauveur »¹. Note finale de ce génie divers. Note d'apaisement. Note presque heureuse. En cette « simple foi », comme il disait lui-même, Thackeray a découvert la forme de bonheur à quoi pouvait prétendre sa nature partagée. Il est consolant, pour qui s'est un peu penché sur cet homme attachant, de penser qu'à défaut d'une félicité ravie par le destin, il trouva dans la foi le réconfort. Il est consolant de savoir qu'il a écrit ces vers, où il a dit son attente assurée de la consolation suprême :

« Un moment encore et tu t'endormiras
 » Pour t'éveiller peut-être parmi les anges élus,
 » Dans la présence illustre du Seigneur !
 » O pénible est à tous le chemin de la vie.
 » Dur est l'effort et facile est la chute,
 » Mais merveilleuse la récompense »².

1. « He was very gentle and serious that evening, speaking of his simple faith in God and his Saviour ».

D^r John Brown, *op. cit.*, rapporté par Lewis Melville, *op. cit.* 1899, II, pp. 102-103.

2. « To an old woman » *W. M. Thackeray and Ed. Fitzgerald. A Literary Friendship*, 1916, p. 22.

Notons encore le calme symbolique avec lequel Thackeray envisageait l'idée de la mort :

« I thought myself a dead man once and protest the notion gave me no disquiet ».

Extrait d'une lettre de Thackeray (1853), citée par William B. Reed « Haud Immemor ». *Blackwood's Edinburgh Magazine*. June 1872, p. 681.

III

L'affirmation de la foi thackerayenne n'a sans doute pas été toujours au premier plan. Il serait téméraire de se représenter Thackeray égal à lui-même et parvenu sans effort, dès les premières années, à la certitude. L'homme a évolué. Il est assez clair que le jeune Thackeray, de Cambridge, de Paris, et de *Barry Lyndon*, s'il contient déjà en puissance le Thackeray de la pleine maturité et des *Roundabout Papers*, est encore fort loin de la sérénité. Le sarcasme qui crispe son visage accompagne trop souvent une ardeur combative. Le doute le mord et les traits pleuvent. Et la tristesse habite son âme de tendre indigné. Mais, peu à peu, le temps, la notoriété montante aussi et, surtout, la part croissante accordée au sentiment, détendent le masque du sceptique et délivrent cette intelligence de ce qu'elle a d'offensif. Le romantisme latent jaillit plus fréquemment. Et avec la détente s'accroît l'ascension vers un bonheur relatif. L'évolution de Thackeray est ainsi dominée par la lente victoire de sa vraie nature, d'abord réprimée, et par la même vengeresse, sur le « cynisme » de l'aube. Parlant de Juvénal, il écrivait à James Hannay : « Je n'admire plus ce genre de puissance satirique comme je l'aurais fait, il y a quinze ans. L'amour » est un exercice intellectuel plus noble que la haine » ¹. Et les *Roundabout Papers* viennent couronner l'évolution ². Avouons-nous que c'est, de Thackeray, notre livre préféré. L'on y trouve, plus que partout ailleurs, l'homme. D'autres œuvres sont plus brillantes, mieux faites, et connaissent une gloire plus vive. Mais pour qui veut avoir de la personnalité de Thackeray une vue équitable, c'est aux *Roundabout Papers* qu'il la faut demander ³. Ils

1. « Letter to James Hannay » 1854, citée par Lewis Melville, *op. cit.* 1911, pp. 39-40.

2. Que l'on compare, par exemple, l'inspiration de *Vanity Fair*, du *Book of Snobs* ou de *Barry Lyndon* avec celle qui dicte à Thackeray le passage suivant :

« There's my enemy ; who got the place I wanted ; who maligned me to the woman I wanted to be well with ; who supplanted me in the good graces of my patron. I don't say anything about the matter : but, my poor old enemy, in my secret mind I have movements of as tender charity towards you, you old scoundrel, as ever I had when we were boys together at school ».

Roundabout Papers. « On two Roundabout Papers I intended to write », p. 316.

3. Mr. George Saintsbury ne cache pas son admiration pour les *Roundabout Papers*. « With a little less quintessence, it has far greater range and variety than *Elia* itself ; with less *diable au corps* and far less critical power, it is in the same

sont la confession d'un être qui a lutté, qui a douté et qui doute encore, mais qui a compris la facilité du sarcasme, reconnu le prix du pardon et la supériorité de la bonté. L'ouvrage est de ceux qu'on aime relire, car il nous livre Thackeray. Il n'a point le goût de fruit vert de *Barry Lyndon*, acide et astringent. Il est d'une qualité plus haute, plus rare. La maturité de Thackeray le pare d'une splendeur automnale. Et sur ses pages il semble voir ruisseler, vaste et blonde, la chaude lumière des moissons.

IV

L'heure est venue de nouer notre jugement. Les multiples Thackerays se doivent fondre en William Makepeace Thackeray. Ce dernier était tendre, sentimental, aimant, romantique parfois jusqu'à la faiblesse. Et la société des hommes lui offrait le spectacle de la dureté, de la jalousie et du mal. De là, son douloureux partage, selon qu'il s'abandonne à son rêve intime ou, au contraire, à la vision brutale que son intelligence lui présente dans toute sa navrante crudité. De là, ces contradictions ; de là, tout le paradoxe thackerayen : sa tristesse profonde, fille chérie de son cerveau déçu et de son cœur meurtri, sa fantaisie, antidote nécessaire, détente impulsive, jaillie des heures où le sang qui bat dans ses veines s'insurge contre la tyrannie de l'esprit et vient chanter sa jeunesse éternelle ; — son goût pour la bohème, issu de son sens du relatif, comme son snobisme, fait de l'amour instinctif de l'élégant et du beau ; — son scepticisme, son sarcasme, sa cruauté même, nés de sa sensibilité à vif, et sa charité, sa foi, son humble acceptation de la volonté suprême, dictées par le sentiment de l'inéluctable justice de Dieu. — L'apparent dualisme de Thackeray, quelle que soit sa forme, provient toujours de ce qu'il portait en soi, couple hostile, une intelligence cultivée d'aristocrate, fière de sa valeur, impatiente de ses droits, et un cœur simple, ouvert, charitable, ami des humbles et des déshérités. Froissements, heurts, angoisses, combat. Le charme unique de Thackeray est fait de cette lutte contre le monde, de cette lutte contre soi. Son malheur a été de s'apercevoir trop tard que notre plus grand ennemi est

nous-même ¹ et qu'il y a dans l'abandon au cœur plus de grandeur et de joie que dans la dissection de nos vices. Son malheur a été de surmonter trop tard l'égoïsme, même dans ce que le terme peut comporter de plus légitime et de plus pénétrant ². L'eût-il fait qu'il n'eût compté que le sourire de la sympathie. Par la sincérité et la grandeur de son effort vers plus de lumière et de bien, il provoque, malgré tout, l'attachement. Lewis Melville a bien pu consacrer, dans l'une de ses études, un chapitre au « culte » de Thackeray ³. Déjà les fidèles du « misanthrope » lui ont appliqué le jugement qu'il émettait lui-même sur tel autre romancier : « Etre le plus aimé des » écrivains anglais, quel titre pour un homme ! » ⁴

1. Il le dit bien dans *Pendennis* : « The history of Pendennis, his fortunes and » misfortunes, his friends and *his greatest enemy* », mais le livre, — biographie introspective —, s'inscrit en faux contre son titre.

2. Voir notre étude de l'évolution de la pensée de Thackeray, pp. 237 à 239.

3. *Op. cit.* 1911, pp. 242-250.

4. *The English Humourists*. « Goldsmith », p. 601.

LIVRE DEUXIÈME

LE PENSEUR

PREMIÈRE PARTIE

LES MODÈLES

THACKERAY HISTORIEN ET LE XVIII^e SIÈCLE

A. — L'Appel du Passé

CHAPITRE PREMIER

LE GOUT DU XVIII^e SIÈCLE

I

La pensée de Thackeray se comprendrait malaisément si on ne la sentait, dès l'abord, dominée par le souci historique. Sans parler des œuvres proprement inspirées par tel fait ou telle époque, tels que *Barry Lyndon*, *Henry Esmond*, *Denis Duval*, les *Humoristes anglais* et les *Quatre George*, où la tendance à recréer les périodes et les hommes s'avoue visiblement, il est clair que, dans tout roman de Thackeray, une large place se voit régulièrement attribuée à Clio, muse favorite, muse chérie ¹. La préférence est de celles qui situent un penseur.

Dans un âge, en effet, où dominant le positivisme utilitaire et le mécanisme, et que la science victorieuse oriente vers l'avenir, Thackeray constitue une négation du siècle en marche. Alors qu'une George Eliot se laisse entraîner par le courant de la philosophie évolutionniste et se tourne résolument vers les lendemains, l'auteur de la *Foire aux Vanités*, en travers du flot, se désintéresse du Devenir. C'est le Passé qui le séduit. Ses goûts, sa formation, sa mélancolie même l'inclinent à retourner ses regards vers ce qui fut. Maître-appel. Toute atteinte au passé le blesse. Il lui semble qu'on détruit une relique qui donne à l'existence sa valeur. L'homme est, d'abord, fils de l'homme. Il porte en lui le poids d'une ascendance millénaire. Comment ne point sentir le prix de la mémoire ? Comment n'être point impressionné par la grandiose leçon des jours enfuis, par la chère amertume du temps qui passe et nous survit ?

1. cf. Livre Troisième, II, II, p. 302.

Le goût de Thackeray pour l'histoire sort des profondeurs mêmes de sa personnalité ; d'autres aspirations l'y mèneront, que nous verrons en leur temps. Mais elles seront auxiliaires ; centrales non. A l'origine de sa curiosité historique, en dehors de toute formation d'esprit, est l'amour instinctif du « Jadis ». « Demain » lui demeure étranger. « Aujourd'hui », même, ne réussit point à retenir ce regard, qu'éclaire, en demi-teinte, la lueur caressante du Passé.

II

Aussi, constamment, le fait-il revivre. Sa vision des choses, pour aiguë qu'elle soit, n'est point satisfaite par la seule *présence* des objets ou des êtres. Une ombre se projette presque toujours sur elle. Celle des maisons qui furent et des gens qui aimèrent et souffrirent là. Parcourt-il un pays, visite-t-il un village, s'attarde-t-il à observer les chaumières endormies ou bruyantes ? Aussitôt il perçoit, au-delà du monde sensible, non celui qui le suivra, mais celui qui le précédait. Les perspectives d'avenir du lieu ne le retiennent nullement. Il ne les envisage pas. Mais des fantômes s'agitent autour de lui, un monde défunt s'éveille, se lève et vit. Nous sommes replongés dans les siècles morts. Et nous les sentons, là, si vivants, si réels... Dans ces murs vénérables qui ceinturent le silence de la ville assoupie, voici que, soudain, des bandits armés, montés sur leurs chevaux rapides, font irruption dans notre pensée. Ils assaillent les voyageurs apeurés. Monde du rêve, monde du souvenir que Thackeray, méditatif, voit dans les songes que font naître en lui les vieilles pierres ¹. Reconstruction instinctive qui ne va point sans soupirs. Si l'anticipation lui est inconnue et ne lui cause, par conséquent, nulle angoisse, l'évocation, qui est son état normal, se nourrit toujours chez lui de regrets. Thackeray a vécu dans un perpétuel désir du Passé, désir avivé par l'infériorité du Présent et l'insouciance générale des êtres pour ce qui n'est pas leur temps. Le triomphe de la mécanique, de la locomotion à vapeur notamment, qui a ravi les hommes de sa génération, lui a,

1. « Those vast venerable walls were not made to keep out cows, but men-at-arms led by fiery captains, who prowled about the gates and robbed the traders as they passed in and out with their bales, their goods, their packhorses, and their wains ».

Roundabout Papers. « On a lazy, idle boy », p. 168.

par réaction, inspiré des pages touchantes, écrites avec cette grâce voilée de tristesse demi-souriante qui est sa meilleure manière et qui montre clairement combien il a désapprouvé l'abandon par les hommes des coutumes ancestrales. « Miséricorde ! dit-il, » nous qui sommes nés avant les chemins de fer, nous appartenons » à un autre univers... Nous sommes du temps de la chevalerie, » comme le Prince Noir ou Sir Walter Manny... Vous autres, jeunes » gens, vous ne l'avez point vu et Waterloo, pour vous, n'a pas plus » de sens qu'Azincourt, ni George IV que Sardanapale... Mais » nous qui sommes nés avant les chemins de fer et survivons à » l'ancien monde, sommes comme Noë et sa famille descendus » de leur Arche... Nous qui sommes nés avant les chemins de fer, » sommes antédiluviens. Nous diminuons tous les jours et ne som- » mes déjà plus que de vieilles, très vieilles reliques du temps où » Saint-George combattait le Dragon ! » ¹

Cette nostalgie du monde *prérailien* est typique de la pensée de Thackeray. Elle le mène directement à l'histoire, à la reconstruction par l'esprit et la plume de ce que les traverses, les boulons et la vapeur sifflante ont anéanti. Elle explique aussi cette prédilection de l'auteur de *Pendennis* pour la jeunesse. Thackeray, peut-on dire, c'est le passé ; Thackeray, c'est notre passé à tous. Dans son œuvre, a écrit tel critique, « s'agitent les cent fantômes de soi ² ». Qui n'a senti les vertus de cet étrange spiritisme ? Lire Thackeray, c'est revivre en lui. Or, s'il a décrit la jeunesse avec tant de bonheur, c'est parce qu'elle est l'aube de l'homme. La puissance de reconstruction qui lui a fait tracer les portraits de Pendennis, Clive, Warrington, Philip, tient au même intérêt qui lui a inspiré les plus beaux moments d'*Henry Esmond*. Son roman s'est penché, de préférence, vers la littérature et les hommes disparus, comme sa psychologie, de préférence, s'est orientée vers le matin de la vie. La tendance, rarement contrariée, lui donne une place de choix dans les lettres anglaises. Il est l'homme du souvenir, l'historiographe mélancolique de la splendeur qui passe ³. Malgré la tristesse que

1. *Roundabout Papers*. « De Juventute », p. 232.

2. « There stir in all his little rooms at once the hundred ghosts of one's self ». G. K. Chesterton, *op. cit.*, p. 127.

3. « The festivity of that period revives in our memory but how dingy the » sure garden has grown, how tattered the garlands look, how scant and old the com- » pany... gray hairs have come on... well, friends, let us walk through the day, sober » and sad, but friendly ».

Pendennis, chap. xxx « The Knights of the Temple », p. 292.

lui cause la mémoire de ce qui ne peut plus être, une force toujours le ramène au Passé. Dominé par son goût historique, il a fait le voyage de la vie à reculons. Et c'est bien ainsi qu'il s'est voulu et qu'il s'est jugé. « L'auteur, a-t-il écrit dans une de ses pages « les plus émouvantes, aime beaucoup mieux se souvenir que faire » des prophéties. Il ne peut, sans doute, s'empêcher d'être entraîné » en avant, et de descendre la colline de la vie, les bornes kilométriques marquant avec rapidité quarante, cinquante (encore » combien de décades ou de lustres ?) ; mais en-dessous du Temps, » conducteur à la blanche perruque, il est assis, le dos tourné aux » chevaux, et, les yeux vers le passé, regardant s'enfoncer le paysage et s'estomper les collines dans la lointaine grisaille ¹ ».

III

Thackeray a ainsi été conduit, par une sorte de pente naturelle, à l'Évocation. Simple transcription littéraire d'une marque dominante de l'esprit. Attirance irrésistible vers le *genre* historique. Non point seulement le *roman* historique, tel qu'il l'a, en fait, écrit dans *Esmond* et *The Virginians*, et ébauché dans *Denis Duval*, tel qu'il l'avait encore conçu (le fait est curieux) pour d'Artagnan, quand A. Dumas le devança avec le succès que l'on sait ². Mais l'histoire véritable, le traité sans fiction qui s'attache à rétablir la vérité, à la manière de Gibbon ³ ou de Macaulay.

A deux reprises, en effet, Thackeray faillit s'essayer à l'histoire pure. Une première fois, nous l'avons vu ⁴, en 1844. Les éditeurs Chapman et Hall lui avaient demandé d'écrire une vie de Talleyrand. L'auteur de *Catherine* accepta et le livre fut même annoncé en publicité, mais, sur ces entrefaites, Thackeray s'embarqua

1. *Roundabout Papers*. « On a joke I once heard from the late Thomas Hood », p. 261.

2. « Dumas is wonderful, better than Scott. I remember picking up a dingy copy » of d'Artagnan's memoirs on an old bookstall in London, 6 pence, and intended to » make something of it but Dumas got ahead of me », (1840), cité par Lewis Melville, *op. cit.*, 1911, p. 33.

3. Il disait de Gibbon : « To have your name mentioned by Gibbon is like having » it written on the dome of St Peter's. Pilgrims from all the world admire and behold » it. » *Ibid.*, pp. 45-46.

4. Cf. Introduction, p. 19.

pour l'Égypte et, à son retour, Talleyrand céda la place au *Voyage de Cornhill au Caire* ¹. La seconde tentative le sollicita plus fortement. Il s'agit de l'offre qui lui fut faite, en 1860, de continuer l'*Histoire d'Angleterre* entreprise par Macaulay et restée inachevée à la mort du grand historien ². Thackeray en fut très touché et balança longtemps. La pensée d'écrire une histoire du règne de la Reine Anne évoquait en lui tant de souvenirs !... « Écrire cette » histoire, avouait-il à Bayard Taylor, est une de mes tentations » favorites depuis bien des années ³ ». Il y songea avec application et relut de nombreux livres du temps.

Il sentait qu'un ouvrage de ce genre nécessitait une communion d'idées parfaite avec l'époque et que, bien que préparé par *Henry Esmond* et ses *Humoristes*, il lui faudrait, avant de pouvoir prendre la plume, « absorber des matériaux pour se pénétrer de son sujet ⁴ ». Ce fut la pensée de l'effort représenté par la mise à bien d'un pareil travail qui l'effraya. Il était, à l'époque, fatigué, surmené. Il hésita. Un regret le prenait de ne pouvoir réaliser son rêve. « Il y a long- » temps, écrivait-il au Docteur Skelton, que la Reine Anne est » mon ambition. Mais elle me coûtera de longues années de labeur » ⁵. Finalement, il n'accepta ni ne refusa. La mort vint le terrasser avant qu'il eût choisi ⁶.

IV

Goût du Passé. Goût de l'histoire. Goût, surtout, d'un siècle. Dans l'immense province du souvenir forgé, Thackeray possède en propre un champ : le dix-huitième. Les deux premiers tiers, du moins. Dès que le siècle s'inquiète, frémit et se laisse, à la voix des précurseurs romantiques, bercer de songes ou entonne des

1. Lewis Melville, *op. cit.*, 1911, p. 28.

2. *A history of England from the Accession of James II.* 5 volumes, 1849-61. Macaulay était mort en 1859.

3. Conversation rapportée par J. G. Wilson, *op. cit.*, II, p. 49.

4. *Ibidem.*

5. *Letter to Dr Skelton*, citée par L. Melville, *op. cit.* pp. 28-29.

6. Un an avant sa mort, il avait consulté un médecin de Paris. Celui-ci ne lui avait point caché l'extrême gravité de son état.

Le 30 avril 1862, Thackeray écrivait à George Smith ces lignes où, sous la plai-

chants de révolte, Thackeray s'en détourne, instinctivement. Il ne l'attire qu'en tant qu'il représente une formule d'équilibre. La littérature anglaise a connu, en cet âge, des hommes dont Thackeray se sent l'héritier spirituel et à qui il demande une leçon de pensée. La sereine mesure d'un Addison¹, la clarté virile d'un Fielding² sont qualités maîtresses en lesquelles il vient, non seulement trouver confirmation de certaines impulsions de son être, mais aussi, et surtout, chercher un refuge contre la secrète anxiété de sa nature. L'attrait du XVIII^e siècle s'explique ainsi par le dualisme de sa personnalité. Le réaliste qu'il est, et qu'il veut être, ne saurait choisir de meilleur guide que Fielding, mais au même temps le romantique réprimé, le lyrique manqué qu'il est également, s'en vient chercher auprès de Steele, Addison ou Pope, protection contre la tristesse déprimante et l'amertume qui, trop souvent, envahissent sa raison. Modèle et antidote. Exemple et remède. De ce double caractère vient le magnétisme du XVIII^e siècle sur la pensée de Thackeray. Il a, au commerce de ses écrivains, à la résurrection de ses mœurs, goûté le charme jumelé de l'abandon à une tendance et de la lutte contre une autre. Ainsi se comprend que, parmi tous les âges qui s'offraient à l'imagination récréatrice de ce préraïlien, le siècle de *Tom Jones* ait arrêté son choix.

V

Cette prédilection se développa très tôt. Déjà, à Fareham, alors que Thackeray était encore enfant, il vivait, pour ainsi dire, dans une atmosphère de Passé. Sensible aux signes extérieurs comme aux pensées profondes, il dut être entretenu par la présence de

santerie, perce son amertume : « in which case, good bye, Queen Anne, or rather, I shall see her sooner than I expected ! »

cf. *Works*, XI, Introduction, p. xxxviii.

1. « A wit that makes us laugh and leaves us good and happy, one of the kindest » benefactors that society has ever had, and I believe you have divined already that I am about to mention Addison's honoured name ».

The English Humourists. chap. II « Congreve and Addison », p. 472.

« Serene and courteous, cheerful and calm ».

Ibid., p. 475.

2. « What multitudes of truths has that man left behind him what generations » he has taught to laugh wisely and fairly ».

Ibid., chap. v « Hogarth, Smollett and Fielding », p. 584.

son arrière-grand'mère dans son amour inné des belles et vieilles choses. Ainsi qu'on l'a noté, M^{me} Becher, bisaïeule de Thackeray, datait du milieu du grand siècle, et c'était assez pour que son seul aspect évoquât chez lui toute une époque défunte¹. Il ne faudrait sans doute pas attribuer à ces impressions de jeunesse une importance démesurée et notre dessein n'est pas d'expliquer la future production des *Humoristes anglais* et des *Quatre George* par le seul contact du jeune Thackeray avec sa vénérable parente. De tels faits, cependant, ont un sens, et qui se manifeste parfois longtemps plus tard. Il n'est pas interdit de penser que cette présence, et l'atmosphère qu'elle suppose, contribuèrent à fortifier en W. Makepeace cette idée que le siècle disparu était un siècle de grâce élevée et harmonieuse et à lui donner le désir de le mieux connaître, afin de mieux l'aimer.

A Cambridge, en effet, s'il ne fut pas un étudiant modèle, (quelque chargé que soit le portrait d'Arthur Pendennis de Boniface, certains traits de ce dernier rappellent étrangement son auteur) il se signala du moins par une ardeur extraordinaire à la lecture. Il lut et relut, et parvint à s'assimiler complètement les œuvres de Swift, Sterne, Addison, Steele, Pope et Goldsmith, qui étaient, à l'époque, encore des modernes et se trouvaient facilement à sa disposition². Il acquit de la sorte, dès la vingtième année, une connaissance précise des hommes et des choses de l'âge précédent. Connaissance à laquelle les hasards de sa carrière de journaliste ne firent qu'ajouter. Il lui arriva, maintes fois, d'avoir à rédiger pour le *Times* des comptes rendus d'ouvrages historiques ou de mémoires, parmi lesquels *La Correspondance de la Duchesse de Marlborough* lui inspira, notamment, des réactions assez vives³. Si l'on ajoute à ces matériaux déjà solides la documentation qu'exigèrent les *Humoristes anglais* et les *Quatre George*, on saisira comment il avait acquis une érudition qui le place très haut parmi les romanciers de son temps. « Ses lectures, a écrit très justement James Hannay, étaient des » plus vastes en ce qui concerne les Mémoires, l'Histoire Moderne,

1. cf. Mary Duclaux, *op. cit.*, p. 104.

2. *Ibidem*, p. 113.

3. cf. sur ce point, p. 153.

Voir aussi son compte rendu indigné, dans le *Times* du 11 janvier 1838, de *A diary relative to George IV & Queen Caroline* :

« We never met with a book more pernicious or more mean », *Works* (Oxford), I, p. 93.

» la Biographie, la Poésie, l'Essai et la Fiction, et, mises en parallèle avec sa culture, le plaçaient probablement, comme homme de lettres, au-dessus de tout autre romancier, à l'exception peut-être de Sir Bulwer Lytton ». ¹

VI

Érudition par goût de la claire pensée. Préférence choisie de la raison, maîtresse des équilibres. Mais, également, éducation artistique. On sait le don de Thackeray pour la caricature, aide et sœur du roman. Il avait même eu des ambitions plus hautes et envisagé, un moment, de vivre de son pinceau ². Son stage au Louvre lui fut un ravissement. A Londres, il passait de longues heures à la National Gallery. Il avait levé de nombreuses copies de ses maîtres favoris, Reynolds, Kneller, Gainsborough et Hogarth. Sa vision ainsi se peuplait de souvenirs exacts. Peu à peu se créait à ses yeux cette atmosphère dont il souhaitait la résurrection. Le pittoresque des maisons et des rues, la saveur des costumes élégants, frais, pimpants, la joliesse dédaigneuse des ruches et des jabots de dentelle, comme, aussi, le coloris empourpré de tels buveurs truculents, tous ces détails de palette exerçaient sur lui un appel auquel il s'abandonne avec une visible joie esthétique ³. Puissance de réalisme et regret du passé se mêlent ici pour donner à sa préparation au roman historique une force conjuguée. Il a tant lu sur le siècle précédent et s'est tant complu à cette lecture ; il a, d'autre part, tant vu sur lui et s'est tant délecté à cette vision concrète qu'il ne sait plus parfois s'il transcrit ou s'il imagine. Le Londres qu'il nous dépeint se divise ainsi en deux parties : celui, sans doute, qu'il voit, mais également, et avec autant de

1. James Hannay. *A brief memoir of the late Mr. Thackeray*, Reprinted from the *Edinburgh Courant*, 1864, p. 18.

2. cf. l'Introduction, pp. 16-17.

3. « There was a difference between a gentleman and a common fellow in those times. We wore silk and embroidery then. Now every man has the same coachman-like look in his belcher and caped coat, and there is no outward difference between my lord and his groom. Then, it took a man of fashion a couple of hours to make his toilet and he could show some taste and genius in the selecting it. What a blaze of splendour was a drawing room, or an opera, of a gala-night !... »

Barry Lyndon, chap. xvii « I appear as an ornament of English Society », p. 218.

netteté, celui de la Reine Anne ou des trois premiers George¹. Mieux encore. Thackeray lui-même se dédouble. La pensée du XVIII^e siècle le hante à ce point qu'il en vient à ne plus savoir à quelle époque il vit. Son esprit hésite à s'attribuer une date. « J'ar- » rive, a-t-il lui-même écrit, avec un charmant abandon, à m'ima- » giner être presque aussi à l'aise avec l'un des deux siècles qu'avec » l'autre. Oxford et Bolingbroke m'intéressent autant que Russell » et Palmerston... Parfois je me demande à quel siècle j'appartiens : » suis-je du XVIII^e, suis-je du XIX^e ? Je passe mes journées dans » l'un et mes soirées dans l'autre ! »²

1. « The London of Thackeray's novels may be divided into two periods : that » of the 18 th. century from the reign of Queen Anne to George the 3d, then the » London of the earlier half of the 19 th century ».

E. B. Chancellor. *The London of Thackeray*, 1923, p. 13.

2. Mary Duclaux, *op. cit.*, p. 156.

CHAPITRE II

LES HUMORISTES ANGLAIS

I

De ce XVIII^e siècle qui hante toute une partie de son œuvre et semble former comme l'arrière-fond à peine voilé de sa vision, Thackeray retient d'abord les hommes et, parmi ceux-ci, au premier plan, les écrivains. Sa pensée va vers eux, avant tous autres, Marlborough, la Reine Anne, Washington ou les George l'attirant beaucoup moins que Swift, Addison, Steele ou Fielding. Des hommes de lettres du XVIII^e siècle, il nous a, on le sait, laissé des portraits dans *Henry Esmond* et, surtout, dans les *Humoristes Anglais*. A qui vont ses préférences et son admiration ? Qui, parmi eux, a eu sur sa pensée la plus forte influence ?

II

Écartons d'abord ceux qui, dans cette galerie célèbre, choquent sa nature, ceux dont le visage soulève en lui l'indignation ou la colère, ceux dont le souvenir crispe sa lèvre et assombrit ses yeux. Que l'on se reporte à sa première conférence sur Swift. Comme il se sent gêné pour parler du gigantesque misanthrope. Il ne sait comment concilier en formules le respect admiratif que lui inspire l'écrasant génie du doyen de Saint-Patrick et la révolte instinctive de son être devant tant de haine, de superbe et de mépris !¹ On dirait qu'il lui faut manier un objet d'art sur un terrain semé d'embûches. Il connaît la valeur de son précieux fardeau et s'efforce

1. « As for the humour and conduct of this famous fable, I suppose there is no » person who reads but must admire ; as for the moral, I think it horrible, shameful, » unmanly, blasphemous ».

The English Humourists, I, Swift, p. 445.

à l'équilibre, mais le pied trébuche et c'est la catastrophe. Que l'objet soit à terre, il ne s'en étonne plus. Tant de pierres hérissaient son chemin : dureté de cœur, arrogance, « snobisme »¹. Malgré lui, toutefois, une force le pousse à se baisser, à ramasser les morceaux épars du vase pétri de si rare substance ! Et tandis qu'il les contemple, rêveur, voici qu'un regret le prend et qu'il admire la splendeur des débris. Quelle puissance de trait, quelle vigueur de ligne !²... Cet homme haineux, si distant de lui, l'attire insensiblement. La lecture de ses œuvres, qui l'irrite au vif, le marque cependant. Sa dureté propre, son acuité dans le dard satirique, il les doit, en partie, à l'influence de Swift. Influence non de détails et qu'il serait vain de vouloir rechercher dans des rapprochements d'images ou de similitudes de construction. Thackeray n'est point de ceux qui imitent mécaniquement. L'influence de Swift sur lui a été plus vaste. Elle a accentué le penchant de son esprit à la dissection, à la caricature. Elle l'a, surtout, marqué jeune. Elle a inspiré sa première manière, celle de *Barry Lyndon* et de *Vanity Fair*. Et, même, quand sa satire s'est progressivement attendrie, sous le velours est restée, souvent proche, cette griffe que le contact de Swift avait aiguisée.

Attitude donc gênée de Thackeray vis-à-vis de l'auteur de *Gulliver*. Il le renie et l'accable³, mais il ne se dégage point sans difficultés de celui dont l'a fasciné le génie satirique. Et puis, il est dans Swift un élément qui le rend, aux yeux de Thackeray, partiellement excusable : c'est sa sincérité, sa souffrance. La réflexion douloureuse de Swift : « Rien que des cheveux de femme »⁴, écrite sur la boucle de Stella, rachète sans doute beaucoup de

1. « He insulted a man as he served him, made women cry, guests look foolish, bullied unlucky friends, and flung his benefactions into poor men's faces ».

Ibidem, p. 438.

2. « As fierce a beak and talon as ever struck — as strong a wing as ever beat — » belonged to Swift ».

Ibidem, p. 431.

3. Le réquisitoire ne fait que s'accroître dans *Henry Esmond* où le Swift des *Humouristes* est encore noirci.

« This Irishman, when St John was about to pardon a poor wretch condemned to death for rape, absolutely prevented the secretary from exercising this act of good nature and boasted that he had had the man hanged ; and great as the Doctor's genius might be, and splendid his ability, Esmond for one would affect no love for him, and never desired to make his acquaintance ».

Livre III, chap. V « Mohun appears for the last time », p. 343.

4. Voir *The English Humourists*, p. 454.

blasphèmes et d'inutiles cruautés. Ainsi s'explique que la sévérité seule n'habite pas le cœur de Thackeray et que son dernier jugement soit celui de l'indulgence : « Je crois qu'il souffrit terriblement de la conscience de son scepticisme... Quel vautour torturait le cœur de ce géant !... On ne pense pas sans effroi à l'immense douleur de ce grand homme », ¹

III

Aversion et attirance tout ensemble. Influence de l'âpreté swiftienne progressivement secouée. Rien de tout cela avec Sterne. La répugnance est seule reine. Et un dégoût saisit Thackeray à prononcer son nom.

On a beaucoup épilogué sur la célèbre présentation du charlatan Sterne et cette terrible vigueur avec laquelle Thackeray a fouaillé le sentimentalisme de l'auteur de *Tristram Shandy* ². Il est certain que le jugement est sévère à l'excès et l'on peut se demander si Thackeray, en se montrant si brutal, n'a pas manqué de pénétration. Il est permis de croire qu'il n'y avait pas, dans le cas de Sterne, une affectation consciente et, encore moins, d'hypocrisie, mais simplement une inconstance naturelle, et une frivolité qui n'était que de la persistance involontaire dans l'être. Quoi qu'il en soit, le simple fait d'avoir « manqué » l'homme, est assez significatif en lui-même. Il montre qu'il y avait, entre les deux écrivains, un abîme. Il fait pressentir, par contraste, le fond de la pensée thackerayenne : sincérité ³, pudeur ⁴.

IV

Passons rapidement sur les autres humoristes, pour qui Thackeray avoue, soit une estime pleine de réserves, par exemple Congreve,

1. *The English Humourists* p. 441.

2. « The man is a great jester, not a great humourist. He goes to work systematically and of cold blood, paints his face, puts on his ruff and motley clothes, and lays down his carpet and tumbles on it ».

ibidem — « Lecture the sixth », p. 596.

3. « Does anybody believe that this is a *real* sentiment ? »

— *ibidem* — p. 597.

4. « This man fancies he must rouse you... and whispers a *nasty* story ».

— *ibidem* — p. 596.

dont le brillant, la verve et la rouerie élégante ne parviennent pas à lui faire oublier l'amoralité¹, soit un goût non déguisé, ainsi Smollett, dont il savoure la franche et débordante gaîté², Prior, dont il vante le charme³, Gay, qui le séduit par sa drôlerie affectueuse⁴, Hogarth, dont nous avons déjà vu sur lui la profonde influence⁵ et Pope, enfin, qu'il salue, en dépit de quelques taches de détail, comme un des héros de la littérature anglaise⁶. Ces humoristes-là, Thackeray les connaît bien, il vit avec leurs ombres ; ils les accompagne dans ses rêveries, dans ses promenades ; il prend leurs œuvres dans sa bibliothèque et s' imagine converser avec eux dans un salon du temps. Est-ce à dire qu'ils l'aient marqué d'une façon indélébile ? Non pas. Il était réservé à d'autres, plus proches de sa nature, de l'éclairer plus sûrement. Les noms qui devaient être le plus chers à son esprit, il nous reste à les dire. A chacun d'eux Thackeray a demandé un exemple, ou une confirmation. Il s'est aventuré dans la littérature en pensant certainement à ce qu'ils auraient dit de son œuvre et en souhaitant, du fond du cœur, que leur verdict ait été favorable. On n' imagine pas Thackeray sans le souvenir qu'il porte en lui, toujours présent, de ces quatre écrivains qui ont été, à des degrés divers, ses inspireurs ou ses modèles. On n' imagine pas Thackeray sans Goldsmith, Steele, Addison et, surtout, sans son maître à penser, Fielding.

1. « He is a humourist to whom the world seems to have no moral at all, and whose » ghastly doctrine seems to be that we should eat, drink and be merry when we can » and go to the deuce (if there be a deuce) when the time comes ».

The English Humourists, III, p. 470.

2. « A perpetual fount of sparkling laughter ».

ibidem, V, p. 576.

3. « Prior's (poems) seem to me amongst the most charmingly humorous of » English lyrical poems ».

ibidem, IV, pp. 522-523.

4. « His quality was to perform the drollest little antics.. to sweet music ».

ibidem, p. 531.

5. Il est remarquable que le personnage du docteur Johnson, auquel il fait, de ci de là, quelques allusions dans son œuvre, est toujours présenté par lui avec réticence. Il est le *grand Johnson* sans doute, mais enfin il est aussi un pédant et le contraire d'un homme du monde.

cf *Barry Lyndon*, chap. I, p. 13.

The Virginians, XXVI, p. 218, XXXII p. 269, LXIII p. 540, LXXIX p. 678.

6. « I hail and salute the achieving genius, and do homage to the pen of a hero ».

The English humourists, IV, p. 556.

V

De Goldsmith il aime la charité, la naïveté, la grâce. L'existence errante du bohème irlandais n'est pas sans flatter en lui ce penchant pour la vie libre et quelque peu irrégulière des artistes, qui, nous l'avons vu¹, caractérise un des aspects de sa personnalité. Il lui sait gré d'être tendre, bon, dupe, au besoin, de ses affections. Il lui a rendu le plus bel hommage qui soit : celui de son propre cœur. « Ses faiblesses mêmes, dit-il, nous sont familières et chéries. » Son esprit bienveillant semble encore nous sourire... nous apporter » le secours de sa douce charité, nous apaiser, caresser, pardonner » et plaider auprès des heureux la cause des pauvres et des déshérités »².

En Steele, il estime surtout la bonté mâle, la gaillarde vigueur, le courage honnête et droit. Son activité politique et littéraire, son existence toute d'efforts et de combats agissent sur lui par puissance d'émulation. Lui qui doute et lutte contre soi, admire ce robuste garçon qui, d'un bon rire jovial, passe dans la vie sans se soucier du « qu'en dira-t-on », faillible, sans doute, et enclin, surtout, au péché d'ivresse, mais dont le cœur est accueillant et la main toujours tendue.

Avec Addison, enfin, et Fielding, nous touchons aux deux grandes admirations de Thackeray et, toutes proportions gardées, (étant bien entendu que Fielding a exercé la suprême influence), aux deux hommes qui l'ont le plus modelé et révélé à soi. Deux lumières dans sa nuit. En l'un, il a apprécié d'abord l'équilibre et, en l'autre, la franchise ; mais il a eu, pour eux deux, presque autant d'estime respectueuse et de vénération.

VI

Addison ou la Perfection. Il a symbolisé la synthèse des vertus au regard de Thackeray et ce dernier, qui n'est pourtant point suspect d'avoir eu pour les « héros » une prédilection, n'est pas très éloigné de nous avoir donné, en la personne d'Addison, l'image d'un surhomme, confit dans une excellence qui dépasse le champ

1. Voir pp. 56-57.

2. *The English Humourists* VI, p. 615.

des possibilités humaines. Addison est un parangon. Addison ne connaît point de défauts¹. Il a fait le chemin de la vie sans se départir de la voie droite ; il a su se gouverner. Mais le plus admirable est qu'il ait pu garder, non seulement ce visage souriant et cette urbanité de gentilhomme qui pourraient n'être que des masques ou des accidents, mais une maîtrise de soi et un calme de l'esprit et du cœur qui imposent le respect. Les épithètes qui se présentent naturellement sous la plume de Thackeray, lorsqu'il disserte d'Addison, sont celles de « naturel, bon, noble, souriant, courtois et calme »². Ainsi, l'auteur de *Roger de Coverley* a apporté à Thackeray le bienfait d'une leçon de sérénité. A ce sensitif, qui était la proie du doute et tressaillait d'inquiétude, la grande voix grave d'Addison a rappelé la valeur de la sagesse et de la résignation. La foi thackerayenne s'est intensifiée au contact de la pure, et comme miraculeuse, figure de l'Addison qu'il a dévotement révééré. Citant de ses vers, il s'écrie, le cœur rempli de reconnaissance : « Il » me semble que ces vers brillent comme les étoiles. Ils brillent » dans un immense et profond calme. Lorsqu'il se tourne vers le » ciel, un Sabbat descend sur l'esprit de cet homme, et son visage » s'illumine dans une gloire de prières et de gratitude. La religion » est le sentiment qui inspire tout son être ». ³ Nul doute que ces transports et cet illustre exemple aient agi sur la pensée de Thackeray. Addison a été l'antidote de Swift, le rayon céleste dans l'enfer de haine du grand misanthrope. Il a hâté son évolution, il a fortifié en lui le goût de la prédication, il l'a confirmé dans cette tendance à l'essai moralisateur⁴ qui s'est avérée, à mesure qu'il avançait dans son âge, presque la loi de son œuvre. Les *Roundabout Papers* sont l'aboutissement de l'influence d'Addison. Les excès mêmes de l'admiration de Thackeray, et jusqu'à cette sorte de béatification par quoi il a rendu hommage à son devancier, sont d'assez sûrs garants de la profondeur de l'empreinte reçue.

1. Il aimait le vin, sans doute, mais c'est encore un charme de plus.

« If he had not that little weakness for wine, why, we could scarcely have found a » fault with him, and could not have liked him as we do ».

The English Humourists, II, p. 476.

2. *ibidem*, passim.

3. *ibidem* p. 486.

4. « On pourrait extraire des romans de Thackeray un ou deux volumes d'essais » à la façon de La Bruyère ou d'Addison ».

H. Taine. *Revue des Deux Mondes*, janvier 1857.

« William Thackeray, son talent et ses œuvres », p. 169.

CHAPITRE III

FIELDING

I

L'affinité entre Fielding et Thackeray est d'un tout autre ordre. Les aspirations de l'âme avaient rapproché ce dernier d'Addison. L'appel de Fielding vient de l'esprit. Des besoins communs les unissent, qui sont une même haine de l'hypocrisie et le ferme désir de ne point se payer d'illusions. De même que Fielding, champion du réalisme, avait visé en Richardson le sentimentalisme pleureur, de même Thackeray rêve de mener, contre un romantisme, fade et vulgarisé, le bon combat de la santé intellectuelle. « Il représente, a » écrit M. Cazamian, devant le Byronisme devenu banal, le bon » sens large et franc de l'humaine nature »¹. C'est donc un besoin profond de sa raison qui le porte vers Fielding. Il voit en lui un chef. S'inspirer de ses méthodes, se pénétrer de sa pensée, sera se préparer à la lutte nécessaire. Il se réclame ouvertement de lui, parce qu'il est l'incarnation de la franchise². Dans cette préface de *Pendennis* où il lance l'appel aux armes, de qui se réclame-t-il, sinon du grand sincère du XVIII^e siècle ?

« Depuis que, dit-il, l'auteur de *Tom Jones* est mort, il n'a été » permis à aucun romancier de chez nous de dépeindre *Un Homme...* »
» La Société ne tolère plus le naturel dans l'Art... »³

Thackeray ayant choisi de renouer la chaîne interrompue par le mensonge romantique, Fielding sera son maître à découvrir le vrai.

1. *op. cit.*, p. 1137.

2. « May I take off my hat... to Jan Steen, Esquire ? He is a glorious composer. » His humour is as frank as Fielding's ».

Roundabout Papers. « Notes of a week's holiday », p. 258.

3. *Works*, II, préface, p. xlviii.

II

Déjà très jeune, Thackeray s'était intéressé à l'œuvre de son aîné. Écolier encore, il avait pris un vif plaisir à illustrer un exemplaire de *Joseph Andrews* de caricatures extrêmement drôles représentant, en particulier, Parson Adams, Joseph et Lady Booby. Le professeur Cross, qui rappelle ce point dans sa *Vie de Fielding*, précise, toutefois, que l'influence de ce dernier sur l'auteur de *Vanity Fair* ne se fit vraiment sentir qu'à partir de 1840¹. C'est à cette date, en effet, que le *Times* lui demanda d'écrire un compte rendu bibliographique de l'édition des œuvres complètes de Fielding par Roscoe².

Thackeray emporta le volume à Margate³ et s'absorba bientôt dans sa lecture au point de négliger, puis d'abandonner totalement *A Shabby Genteel Story*, dont il venait de commencer la rédaction. Fielding lui fut une révélation. Pendant un mois, transporté d'intérêt, il l'étudia, la plume à la main. Son article, enfin, vit le jour. Illuminé par le mérite éclatant d'un tel réalisme, Thackeray avait su faire taire les remontrances de sa propre pudeur. Donnant, dans un âge où Fielding était presque proscrit, un bel exemple de probité intellectuelle, il prenait décidément parti : « Moral ou immoral, disait-il de *Tom Jones*, en tant qu'œuvre » d'art, c'est une providence littéraire »⁴

On sait que Thackeray, non content de cet hommage, a réservé, dans ses *Humoristes*, une place de choix à Fielding. Il l'a constamment salué comme un des plus grands écrivains de la littérature anglaise. Il a dit son admiration pour sa sincérité, comme aussi

1. « Thackeray read Joseph Andrews in his schooldays and illuminated his » copy of the novel with droll sketches of Parson Adams, Joseph and Lady » Booby. *Fielding however meant little to him until 1840* ».

Wilbur L. Cross. *The history of Henry Fielding*, Yale U. Press, 1918, volume III, p. 213.

2. *The Works of Henry Fielding*, complete in one volume with memoir of the author by Thomas Roscoe, 1840.

3. Il s'y était rendu avec sa femme, laquelle commençait à donner des signes de trouble mental.

4. *The Times*, 2 septembre 1840, cf *Works* (Oxford) III, p. 389. Thackeray écrivait encore : « Let us... not accuse Fielding of immorality but simply admit that his » age was more free-spoken than ours, and accuse *it* of the fault... rather than *him* » *ibidem*, p. 385.

pour la netteté de son style¹. On aimerait croire que la critique, à son tour, a associé leurs deux noms dans une même affection. Le contraire s'est produit. Une attaque s'est dessinée récemment contre Thackeray, commentateur de Fielding. Attaque si vive, si sérieuse, qu'il nous paraît impossible de n'en point esquisser les grands traits.

III

L'offensive s'est déclanchée à propos du portrait que Thackeray nous a laissé, non de l'écrivain, mais de l'homme. Les réserves qu'il avait, parfois, pu faire sur certains excès de sa manière² ne sont nullement en cause. On s'en prend aux seules critiques qu'il a formulées sur sa moralité ; on l'accable sous le poids de l'étroitesse d'esprit et, surtout, de la légèreté d'affirmation. Les amis de Fielding ne lui pardonnent pas d'avoir dépeint l'auteur de *Tom Jones* comme menant une vie facilement orageuse et volontiers déréglée ; d'avoir, en d'autres termes, lu l'histoire de Fielding dans les aventures de ses personnages les moins scrupuleux, Tom Jones ou, pire encore, le capitaine Booth. On démontre, preuves en main, qu'il a fabriqué, sous l'empire de son imagination, les détails mélodramatiques qu'il nous donne, dans sa conférence, sur l'ivresse de Fielding et l'on s'indigne qu'il ait ainsi souillé la mémoire de l'illustre romancier³. Dans un ouvrage tout récent, Mr. E. A. Baker, reprenant les arguments du professeur Cross, n'a pas craint de traiter Thackeray de calomniateur et de caractériser son attitude envers Fielding en termes qui appellent une rectification. « Dickens, » écrit-il, a offert l'hommage qui lui était dû à Fielding, mais son » jugement sain a été annihilé par les calomnies de Thackeray, qui, » après avoir appris son art de Fielding, l'a ensuite plus traîtreusement diffamé, sous le couvert de son titre de disciple, que Murphy

1. « My English would have been much better if I had read Fielding before I was » ten », he once remarked.

Lewis Melville, *op. cit.*, 1911, p. 45.

2. « *Joseph Andrews* gives me no particular pleasure as it is both coarse and care- » less and the author makes an absurd brag of his twopenny learning upon which » he values himself evidently more than upon the best of his own qualities ».

A collection of letters of W. M. Thackeray (Aug. 11.1848) 1887, p. 20.

3. « By his little fabrications and subtle interplay between *Tom Jones*, his author » and himself, Thackeray really did more than any other man has ever done to stain » the memory of Fielding ».

Wilbur L. Cross, *op. cit.*, vol III, p. 225.

» ne l'avait fait sous le couvert de l'amitié ». ¹ C'est aller un peu loin. On se laisse entraîner par l'admiration qu'on éprouve à l'égard d'un homme, au point de détester tous ceux qui l'ont moins bien connu et de les juger en perdant toute mesure.

Faire de Thackeray un profanateur de mémoires, un traître qui lance ses flèches dans l'ombre, c'est, d'abord, se tromper sur sa nature et c'est, aussi, commettre une erreur critique. C'est oublier l'époque où Thackeray parlait de Fielding et le courage qu'il lui fallait pour en prononcer publiquement l'éloge. C'est méconnaître les réactions produites précisément par cet éloge et l'espèce de scandale qu'elles provoquèrent, même parmi des lettrés. Il faut lire, par exemple, les impressions de Charlotte Brontë, qui assistait à la célèbre conférence, pour comprendre combien peuvent différer les sons de cloche. De l'anxiété ici, et de l'indignation. Mais pourquoi ? Parce qu'on nous présente un Fielding *trop séduisant*. Qu'elle est dangereuse cette admiration de Thackeray ; quelle folie d'adorer ce dieu ! Dans la voix du charmeur, quel péril pour la jeunesse ! Et la romancière de conclure : « Certes, je n'eusse » pas demandé à Thackeray d'injurier Fielding, ou, tel un pharisien, » de condamner sa vie ; mais il me peine qu'il n'ait pas éprouvé » le danger d'une telle carrière ». ²

Le rapprochement des deux opinions est saisissant en soi. Quelle leçon en tirer, sinon que le temps seul a marché et que notre vue de Fielding s'est transformée au fur et à mesure que de nouveaux documents sont venus éclairer les chercheurs. Que Thackeray se soit trompé ; qu'il nous ait donné souvent des détails inventés ; qu'il ait interprété trop librement ; voilà, sans doute, qui n'est plus discutable après les travaux des commentateurs récents de

1. Ernest A. Baker. *The history of the English Novel*, 1929, IV, p. 195.

cf plus loin : « Thackeray, in the same collection of lectures, in which he had done his worst for Fielding »...

ibidem, p. 271.

2. « I'll like to read his lectures again. Thackeray's worship of his Baal-Bel-Bülze-bub (they are all one), his false god of a Fielding, I greatly desire to consider deliberately... I was present at the Fielding lecture. The hour spent in listening to it » was a painful hour. I felt Thackeray was dangerously wrong. Had I a brother yet » living I should tremble to let him read Thackeray's lecture on Fielding. If it » fell into his hands, I should pray him not to be misled by the voice of the charmer. Not that I would have had Thackeray to abuse Fielding or pharisaically to condemn his life, but I grieve that he didn't feel the peril of such a career ».

Mrs Gaskell. *The life of Ch. Brontë*, 1857, incluse dans *The Works of Ch. Brontë*, 1873, vol VII, p. 428.

Fielding¹. Mais, quoi ? Est-ce là raison suffisante pour le condamner sans appel ? La méprise de Thackeray n'est, à tout prendre, qu'une erreur de faits ; il s'est trompé, faute de références. N'oublions pas, avant de le qualifier de diffamateur, que le souci de la documentation précise était loin de connaître, au temps de Thackeray, la faveur dont il jouit aujourd'hui. N'oublions pas, non plus, que des inexactitudes de détail n'engagent pas la responsabilité d'un homme². Elles peuvent, et ce n'est d'ailleurs pas le cas, révéler une inaptitude à classer des fiches ; elles ne sauraient, en aucune manière, entacher les qualités de l'esprit et de l'âme. Au-dessus des erreurs matérielles, il y a la droiture de l'idée. Et qui se risquerait à dire que le portrait de Fielding par Thackeray n'est pas de ceux qui honorent un esprit ? La réponse la plus efficace qu'on puisse faire aux détracteurs de Thackeray est encore de le citer. L'hommage de son cœur fera justice des défaillances secondaires dont il a pu se rendre coupable : « Quel génie, s'écrie-t-il, quelle vigueur ! Quelle intelligence à » l'œil clair, quelle observation, quel sain dégoût de la lâcheté » et de la mesquinerie, quelle immense sympathie ! Quelle bonne » humeur ! Quel goût viril de la vie ! Quel amour de l'humanité ! » Quel poète ! — Observateur, rêveur, créateur ! Que de vérités » cet homme a laissées derrière lui ! Que de générations il a formées » à un rire sage et loyal. Que de chercheurs il a préparés à l'exercice » d'un pensif humour et au jeu viril de l'esprit ! »³.

IV

On ne saurait, plus clairement, faire état de sa dette. Thackeray s'est formé à l'image de Fielding. Il a eu pour ambition de retrouver cette force, cette vigueur satirique et, surtout, ce rire confiant, cette ardeur tranquille. En même temps qu'il s'efforçait de prendre à l'homme ce qui lui faisait le plus cruellement défaut, il s'est

1. « Le moins excusable de ces fantaisistes fut certainement Thackeray qui a » campé, dans ses *Humoristes du XVIII^e siècle*, un Fielding ivrogne et débauché, un » bohème griffonnant ses œuvres au sortir d'une orgie : admirable physionomie de » roman, qui, par sa truculence même, s'est longtemps imposée. Mais ce n'était pas » Fielding ».

A. Digeon. *Les romans de Fielding*, 1923, p. 55.

2. Ce n'est pas ce que semble penser M^r. Ch. Whibley qui écrit :

« In his lectures, the novelist always got the better of the historian... The facts » were last of all... he had no references.... He missed them all (the humourists) ».

op. cit., pp. 164, 172.

3. *The English Humourists*, V, p. 584.

appliqué à faire revivre la netteté de l'écrivain, et, pour tout dire, son réalisme. Sa manière même l'a inspiré. Il a écrit *Barry Lyndon* à l'imitation de *Jonathan Wild*. Certaines de ses pièces héroï-comiques les plus achevées, ainsi la satire amusée de Scott dans *Rebecca and Rowena*, rappellent avec évidence le burlesque des tragédies de Lee et Dryden dans *Tom Thumb*. Ses personnages les plus typiques, on en retrouve sans grande peine les prototypes chez le romancier du XVIII^e siècle. Rawdon Crawley n'est-il pas un second capitaine Booth, et Shandon ne conserve-t-il pas, avec ses amis, les traditions de Grub Street ? On ¹ a pu, enfin, montrer que Lord Steyne et le Commandant Pendennis ne sont que les survivants de l'époque de Lord Fellamar et du Colonel James. Quant à Amélia Sedley et Amélia Booth, la similitude de leurs noms est une de ces rencontres qui fixent assez sur l'identité des intentions. Mais, plus encore peut-être que ces ressemblances de genre, ou ces coïncidences de noms, l'œuvre de Thackeray évoque l'ombre de Fielding par la communauté de l'esprit. Thackeray est tendu vers le même but que son devancier : la lutte contre l'hypocrisie. Le mensonge, il le traquera partout, quelles que soient les formes qu'il lui plaira de revêtir pour s'abriter : sentimentalisme conventionnel, chauvinisme outrancier, fausse estime des valeurs sociales ; toutes ces provinces, exploitées par lui, « appartiennent au même empire, » celui de l'insincérité, dont Fielding avait, avant lui, exploré « l'immense étendue » ². On comprend, dans ces conditions, que Thackeray ait été, parmi les autres Victoriens de sa génération, le seul disciple réel de l'auteur d'*Amelia*. Déjà, dès 1841, à la lecture du *Grand Diamant des Hoggarty*, John Sterling avait, dans une lettre à sa mère, confronté les deux noms ³. *La Foire aux Vanités* ne pouvait qu'avec éclat confirmer le rapprochement. De fait, un cri s'éleva : « Fielding revivendus ! » ⁴

1. Sir Leslie Stephen, qui a consacré à ces rapports entre Fielding et Thackeray un article très documenté, dans la 2^{me} série de ses *Hours in a library*, 1879.

« Fielding's novels », II, pp. 177 et seq.

2. L. Cazamian, *op. cit.*, p. 1137.

3. « I got hold of the two first numbers of the H.D. and read them with extreme » delight. What is there better in *Fielding* and *Goldsmith* ? The man is a true genius, » and with quiet and comfort, might produce masterpieces that would last as long as » any we have and delight millions of unborn readers ».

cité par Mrs Ritchie. *Works*, vol. IV, introduction, p. XXIV.

4. « Like the rest of the world, I had exclaimed on reading the opening chapters » of *Vanity Fair* : Fielding revivendus ! »

A. Z., « article cité », *Lippincott's Magazine*, january 1871, p. 106.

V

Résurrection ? Voire — Qui se risquerait à affirmer que Thackeray a été un second Fielding ? Le problème nous semble appeler une solution moins simpliste.

Que l'influence de Fielding ait été profonde sur Thackeray, qu'elle ait orienté sa pensée vers la quête et le massacre de l'hypocrisie, qu'elle ait été pour lui un stimulant et un réconfort, nous paraît hors de discussion. Que la tonalité de l'œuvre ait été la même ; que les cordes intimes des deux romanciers aient rendu un son identique, voilà qui est notion choquante. Remarquons, d'ailleurs, qu'il ne s'agit point, ici, du degré de vérité, nous entendons de l'audace de chacune des deux œuvres ; la réserve de Thackeray s'expliquant par son temps, d'abord¹. Mais il est, entre les deux écrivains, des dissemblances fondamentales et qui ne tiennent à aucune époque, parce qu'elles sont l'expression de leurs deux personnalités. Dire, pour reprendre la formule de Lord Houghton : « Thackeray, c'est Fielding, sans le rebut de son temps »², est dire le vrai ; mais non point dire assez. Il y a mieux encore. *Tom Jones* tout entier respire une joie de vivre, une exubérance animale, un entrain robuste, que l'on chercherait en vain dans *Pendennis* ou dans *The Virginians*. On trouve bien, certes, des moments de gaité dans Thackeray, mais leur ardeur tombe vite et nous les considérons toujours comme une crise passagère. L'angoisse est là, qui rôde, fiévreuse, affamée. Et, par contre, la ferveur de Thackeray, ces élans de religion qui le laissent au bord de larmes, sont absents dans Fielding. C'est ainsi, qu'en se limitant, se précise l'influence sur Thackeray de son devancier. Elle a marqué son cerveau, mais elle a peu atteint le fond de son âme. Elle n'a pas moins échoué à le délivrer de l'inquiétude qu'à entraver sa confiance en Dieu.

1. Voir notre premier chapitre sur le réalisme de Thackeray, pp. 255-256.

Currer Bell, précisément, ne fait pas, elle, assez la part de l'époque, lorsqu'elle écrit :

« They say he is like Fielding. He resembles Fielding as an eagle does a vulture. » Fielding could stoop on a carrion, Thackeray never does ».

Cité dans « Thackeray's Works » *The Westminster Review*. (avril 1853), p. 363.

2. « Fielding without the manner's dross ».

cité par W. J. Dawson, *op. cit.*, 1905, p. 69.

B. — L'évocation historique

CHAPITRE PREMIER

LA MAITRISE OBJECTIVE

I

Il s'est trouvé qu'à force de vivre dans la société intellectuelle des écrivains du XVIII^e siècle, Thackeray, par une pente naturelle, en est venu à dépeindre leur temps. Il s'est fait romancier historique par goût du passé, sans doute, mais aussi par une sorte de reconnaissance envers ceux qui l'avaient formé. Il a été le peintre du siècle révolu, moins par curiosité que par gratitude. Qui ne voit ce double aspect, risque fort de ne point comprendre la place particulière qu'occupe Thackeray dans la lignée des romanciers historiques anglais. Alors qu'un Walter Scott, dans *Ivanhoe* ¹ surtout, guidé par le pittoresque moyenageux et chevaleresque de son sujet, fait d'abord œuvre d'artiste ; qu'un Bulwer Lytton, dans *Les derniers jours de Pompéi* ², s'attache à faire revivre minutieusement, en érudit, une époque ; que Kingsley, dans *En avant vers l'Ouest* ³, est séduit par l'ampleur d'une fresque épique, et que George Eliot, enfin, dans *Romola* ⁴, voit matière à développer ses thèmes religieux collectifs, Thackeray, à qui ne font pourtant défaut aucune des qualités précitées, est, plus que par elles, conduit par une sorte de sollicitude. Ses romans historiques sont un témoignage de son affection pour un grand siècle dans lequel il eût aimé vivre. Ils sont *hommage*, d'abord.

1. 1819.

2. 1834.

3. 1855.

4. 1863.

D'où le retour constant de Thackeray vers une époque qui crée chez lui *une naturalisation du cœur*. Parmi ceux de ses romans qui, à un degré plus ou moins marqué, contiennent des épisodes exacts, les quatre qui méritent réellement le nom de romans historiques ¹ sont consacrés au seul XVIII^e siècle. En combinant les éléments divers renfermés dans *Esmond*, *The Virginians*, *Denis Duval* et *Barry Lyndon*, on recouvre le champ historique qui s'étend de la fin du XVII^e à l'aurore du XIX^e : *Esmond* nous ramenant, comme on sait, aux campagnes de Marlborough, *The Virginians* nouant la chaîne jusqu'au milieu du siècle, tandis que *Denis Duval* et *Barry Lyndon* traitent des dernières années, *Barry* nous présentant l'Irlande au moment qui précède directement la rébellion de 1798 ².

II

Qui dit « historien », dit chercheur méthodique. Or, la coutume a longtemps été, et se poursuit quelquefois encore, de traiter l'auteur de *Pendennis* comme un bavard impénitent, qui, entraîné par son malin génie, perd constamment de vue et qu'il écrit et ce qu'il écrit. On en fait, volontiers, un écrivain désordonné, nullement soucieux de la solidité de son récit. Nous verrons, en étudiant la technique de Thackeray, ce qu'il convient de retenir de ces reproches. Pour l'instant, nous souhaiterions montrer que l'accusation porte à faux en ce qui concerne la documentation. Les critiques qui se sont occupés récemment de cet aspect du romancier ont fait justice des reproches traditionnels de négligence sous lesquels on l'accablait. Il nous est impossible de rapporter les nombreuses anecdotes citées à ce sujet. Rappelons seulement qu'il arrivait à Thackeray de passer, dans la salle de lecture du British Museum, des heures entières à compulser des ouvrages sur l'histoire du costume, des mémoires privés, des volumes de correspondance, tous les livres, enfin, susceptibles de lui fournir un renseignement précis sur la couleur

1. Il y faut ajouter, bien entendu, les deux séries de conférences sur les *Humoristes Anglais* et les *Quatre George*.

2. On peut noter que la chaîne se continue avec *Vanity Fair* où se trouve l'épisode célèbre de Waterloo, et le *Grand Diamant des Hoggarty*, *Pendennis*, *The Newcomes*, *Philip*, etc... qui présentent l'époque victorienne; mais ce n'est plus là du roman historique.

des hauts-de-chausses de tel personnage, dont il se proposait de faire mention ¹.

Minutie symbolique. Le lecteur peut se confier à Thackeray. Il ne se hasarderà pas à l'aventure dans les évocations. Le terrain sera d'abord soigneusement reconnu.

En douterait-on, qu'il suffirait de se référer aux notes posthumes trouvées dans les papiers de Thackeray et relatives à son dernier ouvrage, à ce roman historique qui promettait d'être dans sa meilleure manière et que la mort laissa interrompu. On se rend compte, alors, de ce qu'écrire un roman historique représentait, pour l'auteur, de labeur grave et de patients efforts. Les notes relatives à *Denis Duval* étaient rangées en bel ordre, classées par faits cités ou par références à tels livres, magazines ou journaux ; en bref, aussi méthodiquement réparties que la plus ordonnée bibliographie pourrait l'être aujourd'hui. On y découvre, à côté des événements connus, des questions posées, avec une place laissée pour la réponse ; en somme, tous les éléments de l'histoire projetée et, pour ainsi dire, un véritable plan de recherches ². C'est là travail normal pour l'historien et, avec tout autre que Thackeray, nous ne songerions pas à en faire état. Mais sa réputation même exige une mise au point. Nul doute, d'ailleurs, que ce soit une raison analogue qui ait incité la rédaction du *Cornhill Magazine* à publier, en 1864, les notes posthumes concernant le roman inachevé. Rendons à César ce qui lui appartient.

1. « Thus he advised a young cousin one day as they were leaving the Reading » Room of the British Museum, where he had been searching for a book that would » tell him of the colour of his breeches ».

Lewis Melville. *op. cit.*, 1911, p. 23.

2. Une de ces notes contenait, par exemple, en style ramassé, une liste chronologique des événements :

Blaise, born, 1763	Mother fled, '68	La Motte's catastrophe,
Henriette de Barr was	Father killed at B., '69	'82
born in 1766-7	Mother died '70	Rodney's action, '82
Her father went to Cor-	Blaise turned out, '79	
sica, '68	Henriette Ιφιγενεία, 81	

Voici, par ailleurs, un specimen des références de Thackeray :

Scrapis, R. Pearson, *Beatson's Memoirs*.

Gentleman's Magazine, 49, pp. 484. Account of action with Paul Jones, 1779.

Gentleman's Magazine, 502, pp. 84. Pearson Knighted, 1780

Commanded the *rethusa*, off Ushant, 1781 } « Field of Mars »,
in Kempenfeldt's action. } art. Ushant.

Voir, pour plus de détails, l'article du *Cornhill Magazine* (juin 1864), intitulé « Note by the Editor » pp. 655 et seq.

III

Voici donc, pour peu que l'on se penche sur Thackeray, écrivain d'histoire, une figure inaccoutumée qui s'esquisse, celle d'un chercheur consciencieux, poussant très loin le souci de l'exploration. Fait d'autant plus méritoire que la méthode n'allait pas sans contrarier certaines tendances de sa nature. Il était loin d'aimer la paresse, mais il en savourait cette forme atténuée qu'est parfois la rêverie. On l'imagine, le plus normalement, pensif, les yeux perdus dans quelque brume, méditant derrière ses lunettes rondes. Par goût de l'histoire, il s'astreignit cependant à de longues et délicates recherches, il consulta de pesants dictionnaires, il lut, relut, prit des notes abondantes. Il s'obligea même à se familiariser d'une façon précise avec les titres de noblesse et les généalogies. Heures de volontaire attention. Or, par tout un côté de son tempérament, le « snobographe » des creuses mondanités éprouvait le mépris de ces hochets. Le titre ne fait point l'homme et peu d'écrivains, comme Thackeray, se sont attachés à le répéter. N'est-il pas à son honneur de romancier historique, qu'il ait, ainsi, surmonté les répugnances de son scepticisme pour faire œuvre probe, pour se garder de la fantaisie ?

Le second auxiliaire de Thackeray dans son effort pour dépeindre le passé est sa vaste culture générale. Les connaissances acquises au prix d'une documentation massive ne suffisent pas à créer de toutes pièces un historien. Elles peuvent assurer une victoire de détail, un triomphe de fait ; elles ne donnent point ce tact d'une époque, qui ne s'acquiert que par un long commerce avec les écrivains. La jeunesse studieuse de Thackeray a préparé, ici, la voie. Il pense presque aussi souvent par le cerveau d'Addison ou de Fielding que par le sien propre. Intime de longue date avec les hommes et le temps, il est doublement indiqué pour réussir dans son évocation.

IV

De fait, le roman historique de Thackeray est, à deux points de vue, une réussite manifeste. Réussite d'exactitude chronologique, d'abord. Le monde que sa plume a fait revivre constitue un ensemble dans lequel les éléments divers se groupent harmonieusement.

A l'encontre de Sir Walter Scott qui, pour reprendre l'expression d'un critique contemporain, estimait que « la chronologie était bonne pour les esclaves »¹, Thackeray, en disciple des classiques, a bâti un somptueux édifice, où les pierres s'encastrent solidement, où les fondations supportent la structure sans défaillances. *Pendennis* est l'arche centrale de ce vaste bâtiment, la date-voûte étant la mort de John Pendennis survenue dans le cours de l'hiver 1828². Autour de *Pendennis*, se groupent les autres romans : *Esmond* venant en tête et se rattachant à *Pendennis* par l'intermédiaire des *Virginien*s — Rachel, fille d'Henry Esmond, ayant épousé, en 1734, George Warrington, ancêtre de l'ami et confident d'Arthur Pendennis. *Barry Lyndon* qui semble, à première vue, isolé dans l'œuvre thackerayenne, se relie cependant aux autres volumes, puisque des descendants de Lord Tiptoff apparaissent dans le *Grand Diamant des Hoggarty*, que Deuceace est le père du comte de Crabs des *Mémoires de la Peluche Jaune* et qu'il est fait, enfin, allusion, dans les *Virginien*s, au chevalier de Barry. Lord Steyne, on le sait, unit la *Foire aux Vanités* à *Pendennis*. Clive Newcome, dont la naissance se situe vers 1816 (le colonel étant né en 1782) et Philip Firmin, qui est le cadet de Clive de près de neuf ans (1825), amorcent les histoires postérieures à *Pendennis*. Les héros de *A Shabby Genteel Story* se retrouvent dans *Philip*, ainsi que le bon docteur Goodenough (rencontré déjà dans *Pendennis* et *The Newcomes*), et, occasionnellement, Hélène et le Commandant Pendennis. Dans *Lovel le Veuf*, enfin, la scène est traversée furtivement par nos vieux amis, Fitzboodle et Warrington. On voit, ainsi, que l'œuvre thackerayenne est toute tissée de fils entrecroisés. Faire un accroc eût été pardonnable dans la complexité de cette trame.³

Le mérite est, justement, que sur ce réseau immense de mailles

1. cf. W. A. Hirst « The chronology in Thackeray's Novels ».

The Cornhill Magazine, novembre 1929, pp. 553-563.

Nous avons emprunté à cet article des plus documentés, auquel on se référera avec profit, une grande partie des renseignements cités ci-dessus.

2. Notons qu'Arthur est exactement de l'âge de Thackeray.

Le Commandant Pendennis remarque que son neveu a 18 ans au cours de l'été de 1829.

3. On sait, par ailleurs, que Thackeray avait l'intention d'écrire un roman du temps d'Henri V, qui eut été son « chef-d'œuvre » et dans lequel se seraient retrouvés les ancêtres de tous ses personnages. Il avait confié ce projet à son ami John Lothrop Motley.

cf. *Works*, X, introduction, p. XXXIX.

entremêlées, Thackeray n'ait commis que d'infimes déchirures. Il a fallu palper minutieusement son travail, pour y découvrir, çà et là, quelques jours. C'est ainsi, par exemple, que Cinquars qui, selon l'arbre généalogique dressé dans *Philip*, meurt en 1824, se bat en duel en 1835, si l'on en croit *A Shabby Genteel Story*. Lord Steyne, qui meurt en 1830 (*La Foire aux Vanités*), semble se porter à merveille dans *Pendennis*. *Henry Esmond*, si minutieux pourtant, si achevé de forme, comporte quelques erreurs assez curieuses : Steele, qui ne fut, en fait, soldat qu'en 1694, y est représenté dans cet état, dès 1688-89 ; le Duc d'Hamilton, qui était marié et fut créé duc en 1698, le fut, si nous nous en rapportons à Thackeray, en 1690 et de plus, était veuf. D'autre part, il est fait allusion, au cours du roman, au livre de Peter Wilkins, qui ne parut qu'en 1751.¹ Enfin, il est assez connu que le caractère du Chevalier de Saint-Georges, tel que nous le trouvons décrit dans *Esmond*, correspond, non point à celui du vieux Prétendant, mais bien à celui de son fils Charles-Édouard, le vaincu de Culloden.

Telles sont les quelques remarques que peut suggérer une étude critique de la chronologie thackerayenne. On rougirait de s'y attarder plus longtemps. Que sont quatre ou cinq vétilles de ce genre, en regard de la solidité et de la puissance d'une œuvre qui comporte des centaines de personnages et rappelle des centaines d'événements ? — L'univers évoqué par Thackeray frappe, au contraire, par sa correction, par sa justesse. On ne peut qu'adopter les conclusions de Mr. W. A. Hirst, qui a longuement passé au crible cette forme de l'activité intellectuelle de Thackeray : « Ses lapsus, » dit-il, sont ou sans importance ou proviennent d'une intention » commandée par le souci de l'intrigue ». ² La remarque est d'importance. Elle met l'accent sur le point essentiel, à savoir que l'œuvre historique de Thackeray s'est exprimée *sous forme de roman*. Comment s'est opéré le mélange de l'invention et de la réalité, comment s'est effectué le dosage de la fiction et de l'histoire, c'est ce que nous voudrions, à présent, étudier.

1. Signalons encore les deux inexactitudes suivantes :

Thackeray nous parle dans le chapitre II du 1^{er} livre d'une certaine « Lady Dorchester, fille de Tom Killigrew ». Cette favorite était, en réalité, la fille du dramaturge Sir Charles Sedley.

Dans la préface d'*Esmond*, Thackeray déclare qu'à la mort de Rachel, ses deux petits-enfants n'avaient pas un an.

Or, dans le chapitre XV du livre II, ces mêmes petits-enfants rappellent ainsi leurs souvenirs : « Notre grand'mère avait l'habitude de nous raconter... »

2. art. cit, *op. cit*, p. 563.

V

Dans ce cadre soigneusement préparé, dans cette armature chevillée de dates, rivée d'allusions, la fantaisie se donne ample carrière. Mais le souci constant de la vraisemblance la drape et la retient. De là, dans les deux grands romans historiques de Thackeray, *Esmond* et les *Virginians*¹, une sorte de solennité qui les situe à part dans l'ensemble de son œuvre. On sent l'austère cape de l'histoire recouvrir cet univers fictif. Des personnages réels, aimés, certains même révéérés, traversent la scène et viennent se mêler aux humains ordinaires, fruits de son cerveau de romancier. Une lumière grave baigne le tout. Mais, et c'est là la seconde réussite de Thackeray, on ne sent à nul moment la gêne. Les deux mondes se pénètrent avec simplicité, sans que le procédé se trahisse. On passe de l'un à l'autre avec aisance, car une même pensée suffit à créer l'unité.

Unité qui résulte de divers éléments. Notons d'abord le naturel des alternances. Un récit de campagnes militaires se voit suivre d'une analyse des pensées d'*Esmond*² et les événements de la Cour d'Angleterre viennent se jouer au travers des préoccupations de l'ambitieuse Béatrix³. Dans les *Virginians*, le même souci se retrouve, quoiqu'avec moins de bonheur, semble-t-il ; les catalogues d'exploits militaires prenant, parfois, une importance excessive⁴. Le lecteur est ainsi conduit du monde de la fiction dans le monde de l'histoire, et inversement. L'atmosphère s'affermir par ce subtil jeu de volant. Notons encore ces prophéties à retardement⁵, qui fortifient de façon experte la vraisemblance. Ce recul dans le temps, cette reconstitution de l'état d'esprit « *avant* », est une des plus saisissantes démarches de la pensée de Thackeray historien. Il excelle à donner l'impression d'ignorance du futur. Quel moyen plus simplement efficace de donner l'impression du passé ?

Naturelle, aussi, cette façon de faire réfléchir, réagir et intervenir

1. C'eût été aussi la dominante de *Denis Duval*.

2. II, V. « I go on the Vigo Bay expedition », p. 181 et seq.

3. III, XIII. « August 1st, 1714 », p. 409 et seq.

4. II, XCI. « Satis pugnae », pp. 787-791.

5. Hetty : « What did Mr Wolfe do at Luisburg !... If there is to be another great campaign in America, papa says he is sure of a great command ».

The Virginians, LXII « Arma virumque », p. 524.

les héros fictifs auprès des personnages historiques. Esmond se pose des questions à propos d'Addison ¹, il lui parle, il discute avec lui de la guerre, il s'indigne qu'il ait pu chanter le massacre et le charnier ². Le lecteur entend leurs voix ; leurs existences deviennent, pour lui, mêlées ; il n'est pas jusqu'à ces rapprochements topographiques qui ne resserrent avec dextérité les liens de la pseudo-vérité ³. Ce dosage savant, et discret tout ensemble, finit par imposer la notion d'un éloignement dans le temps.

VI

Est-ce à dire que le roman historique de Thackeray nous donne du XVIII^e siècle une idée précise ? L'affirmer ne va pas sans réserves, et graves. Car, enfin, pour qui voudrait se faire du siècle lui-même, de sa structure sociale, de son évolution, de son esprit même, une idée nette, il faut avouer que les romans de Thackeray apporteraient de bien pâles lumières. La monarchie ne l'intéresse pas ; ⁴ il n'a aucune sorte de respect pour les rois, quels qu'ils soient ⁵, à plus forte raison pour les George. De la cour, il ne retient que quelques figures d'intrigants ; le travail des chancelleries, le jeu des alliances ou des réformes n'exerce sur lui aucun attrait. La politique l'amuse à l'occasion ; il n'en voit point le côté doctrinal ni les influences ; de même, l'armée ne le touche guère qu'en tant qu'elle fait ressortir les rivalités et les passions de ses chefs. Pas

1. « I doubt whether he was not happier in his garret in the Haymarket than ever » he was in his splendid palace at Kensington ».

Henry Esmond II, XI. « The famous Mr Joseph Addison », p. 237.

2. *ibidem*, p. 232.

3. « His friend Dick Steele was, at this time, courting the young lady, Mrs Scurlock, » whom he married ; she had a lodging in Kensington square, hard by my Lady » Castlewood's house there ».

ibidem, II, X. « An old story about a fool and a woman », p. 226.

4. *Les Quatre George*, eux-mêmes, visent à présenter les hommes beaucoup plus que les rois.

5. cf. son sketch de Louis-le-Roi en trois parties : la première représente le monarque dans toute sa magnificence, la seconde l'homme sans perruque ni chaussures, et s'intitule : Louis. La troisième, enfin, représente seulement souliers et perruque, et porte pour titre : Le Roi.

Voir sur ce point la critique de Walter Frewen Lord dans « The apostle of mediocrity ».

The Nineteenth Century (mars 1902), p. 406.

Thackeray

de tableau d'ensemble de la magistrature ou du clergé. Aucun document, non plus, sur la vie économique du pays. Rien, en un mot, sur l'esprit du siècle et son originalité.

Rien de cela. Par contre, une étonnante résurrection de l'atmosphère artistique. Résurrection si étrange qu'elle tient presque du mystère. Comment, avec quelques allusions, de ci de là, aux événements littéraires du temps, avec, accidentelle, l'intervention d'un Steele, d'un Addison, d'un Johnson, d'un Congreve, avoir pu réunir l'unanimité de la critique ? La victoire, singulière, mérite d'être examinée de près.

CHAPITRE II

L'INCANTATION

I

Délivrons-nous, d'abord, de ce qui est le moins hermétique, à savoir : la perfection de l'imitation du style, et la reconstitution des mœurs littéraires. Là est la récompense, la sanction de la culture. Pénétré de son sujet depuis de longues années, doué, au surplus, d'un talent de reproduction, qui a fait justement dire de lui qu'il était « le plus adroit des mimes »¹, Thackeray n'a pas eu de peine à manier ce qui, pour tout autre moins imprégné de lectures, eût été un lourd instrument : la langue littéraire du XVIII^e siècle. On s'étonne qu'il se soit trouvé des critiques pour regretter l'érudition de Thackeray² et souhaiter qu'il ait été moins livresque. Sa culture a été, précisément, le soutien indispensable d'une pareille entreprise. Elle a permis que, sans forcer sa manière, sans jamais donner l'impression de la fatigue ou de l'artificiel, il fît baigner *Henry Esmond* dans l'atmosphère du passé. Plus longs, moins artistiques, *Les Virginiens* ont également bénéficié de cette habitude d'esprit. Les scènes, on³ l'a noté, qui se déroulent chez White, et à Tunbridge Wells, rappellent, à s'y méprendre, les *Coverley Papers*. Le pastiche, enfin, du *Spectator*, dans *Esmond*, est un triomphe assez connu pour que nous nous dispensions d'insister. On comprend que Thackeray ait été dénommé « l'écrivain le plus » élégant et le plus cultivé de l'époque victorienne »⁴.

1. « He was the most skilful of mimes »

Oliver Elton : *Dickens and Thackeray*, 1924, p. 78.

2. « Now, he (Thackeray) is imbued with literature and I say that the greatest » talent is not that which breathes of the library, but that which breathes of the » street, the field, the open sky, the simple earth ».

W. D. Howells : *op. cit.*, p. 137.

3. Ernest A. Baker. *A guide to historical fiction*, 1914, p. 119.

4. « The finest novelist and the most scholarly writer of the Queen's English of » this age ».

The Morning Star, 14 décembre 1863, p. 3, (citation de « The lounge at the club », article publié par *The Illustrated Times*, 12 déc. 1863, p. 375).

II

La couleur historique tient également (bien que le décor, si on le compare à celui de Scott, soit, chez Thackeray, la partie sacrifiée) aux descriptions exactes de costume, aux allusions bien venues, à des traits de mœurs typiques¹. Mais, il y a mieux, dans la fascination du roman historique de Thackeray, que ce travail de mosaïque, pour achevé qu'il soit. Il y entre une qualité supérieure, tellement spéciale qu'on hésite à avouer son impression. On dirait d'une sorte d'envoûtement. Le mot peut sembler bizarre, à propos d'un artiste aussi lucide que Thackeray. Et, cependant, qui n'a ressenti à la lecture, notamment, d'*Esmond*, comme l'enveloppement d'un charme ? Charme fait de demi-teintes, de sons adoucis, de clairs-obscurs, d'ombres évoquées par le plus habile des magiciens. Le fait que les personnages historiques sont recréés par touches éparses, et ne se dressent pas, devant nous, d'un jet, mais apparaissent et disparaissent, laissant au lecteur le soin d'établir entre eux le lien manquant, ne renforce pas peu cette impression de fantômes rappelés à une vie passagère. La solennité qui recouvre l'ensemble d'un manteau impalpable, mais senti confusément, met comme un voile à la réalité, veloute les tons, répand sur les arêtes vives une lueur tamisée, où s'estompe toute ardeur. C'est bien une résurrection. Ce n'est pas la vie. Addison, Steele, même, quoique plus accusé, Johnson, Washington semblent sortir de limbes crépusculaires. Ils ont des éclairs parfois et parlent comme des hommes. Mais ces moments d'énergie ne peuvent faire oublier qu'ils sont les ombres lointaines d'un âge révolu. L'histoire, à ce degré de ferveur évocatrice, est moins de l'histoire que de la

1. « That day My Lord — My Lord Murderer — was let loose, a woman was » executed at Tyburn for stealing in a shop ».

Esmond, II, II, « I come to the end of my captivity », p. 163.

« The French officer I have spoken of, as taken along with me, was in my company » and caned like a dog ».

Barry Lyndon, VI. « Military episodes », p. 87.

« The sentence, as we all know in these cases, is that the culprit lies a year in prison, or during the king's pleasure, and is burned in the hand or only stamped » with a cold iron ».

Esmond, II, I. « I am in prison... », p. 155.

« And here my good doctor puts his hand to his ear and indicates the punishment » for piracy which was very common in my young time ».

Denis Duval, VI. « I escape from a great danger, etc... », p. 516.

sorcellerie littéraire¹. Elle est *Incantation*. L'auteur semble se pencher sur les années défuntes et murmurer, avec foi, les noms chers. Il les murmure, longtemps, souvent, et voici qu'à sa voix, les fantômes émus se lèvent de leur tombeau. Ils s'avancent et sourient de leurs lèvres pâles. Miracle. Ils vivent. Et Thackeray, de lui-même, nous livre son secret. Il a regardé longuement les images aimées, en prononçant lentement, gravement, des paroles consacrées, et la formule magique a fait revivre les morts².

III

Incantation. Avec ses charmes. Avec, aussi, toute sa fragilité... Le halo mystérieux qui donne son prix à *Esmond* est, également, une condamnation. Tant que les personnages historiques se drapent dans leurs voiles transparents, ils nous donnent l'illusion merveilleuse d'un retour sur la terre. Dès que les traits se précisent, dès que le réalisme se venge de la magie, l'illusion meurt et nous sommes en présence d'êtres contemporains. Quant aux personnages fictifs, qui n'ont bénéficié que partiellement, et par contagion, de la brume évocatrice, ils engendrent, avant tous autres, la déception. Il faut avoir le courage de le dire. Aux allusions près, à l'habileté matérielle près, les personnages des romans historiques de Thackeray sont identiques à ceux de ses autres œuvres. Ils ont les mêmes tendances, les mêmes désirs, les mêmes vices, la même âme. Barry Lyndon, Steyne, Beatrix, Lord Farintosh, Harry Warrington, Dobbin, M^{me} de Saverne et le docteur Firmin appartiennent tous à un même monde, celui de la pensée thackerayenne, que régissent les mêmes lois immuables. Ils sont tous, à des degrés divers, susceptibles d'être rangés dans les grandes classes de l'univers thackerayen : dupes et dupeurs, âmes loyales et peu douées, artistes et coquins. Ils appartiennent à la même famille, et Thackeray a échoué à se dédoubler dans le temps. L'entreprise redoutable s'est révélée

1. cf ce jugement, où il est, à propos de *Rebecca and Rowena*, question de « magie noire » : « Gentle Ivanhoe has been recalled to life for a space by the *black art* of » Mr Thackeray ».

« A ride for the ring », *Fraser's Magazine*, octobre 1860, p. 463.

2. « If he (any contemporary of that coin) will but *look* steadily enough at the » round and utter the proper *incantation*, I dare say he may *conjure* back his life » there ».

Roundabout Papers. « De Juventute », p. 230.

trop difficile pour lui. Il n'a pas échappé à l'inévitable. Il n'a pas pu ne pas penser comme aurait pensé Thackeray. Il n'a pas eu la force de s'oublier. Le magicien s'est trop souvent mêlé à ses images¹. Les opinions de ses héros sont des jugements de critique ultérieur, non de contemporains² ; la mélancolie d'Henry est celle de son créateur ; les envolées romantiques ne sont pas rares dans *Esmond* ou *The Virginians* ; Lady Castlewood, enfin, complexe et capricieuse, est trop la sœur de la *Femme de trente ans* de Balzac pour incarner un siècle dominé par la suprématie de la raison froide et probe. Concluons à l'échec de Thackeray historien. Per-ruques et fraises, jabots de dentelles et broderies des pourpoints ne sont qu'un travesti, et qui ne saurait tromper.

1. « I love to talk from time to time, stepping down from the stage where our » figures are performing, attired in the habits and using the parlance of past ages ». *The Virginians*, LXII : « Arma virumque », p. 516.

2. cf *La Campagne* d'Addison, critiquée par *Esmond*, (II, XI, pp. 232-3).

On déclare, en général, que la tirade d'*Esmond* contre la guerre est essentiellement moderne (cf. Ch. Whibley). Ce n'est pas là le reproche que nous ferions à Thackeray, puisque Swift et La Bruyère ont, eux aussi, tenu les mêmes propos.

Mais *La Campagne* avait obtenu, on le sait, un succès immense et il apparaît peu vraisemblable qu'un contemporain ait été sensible à ses défauts...

CHAPITRE III

HISTOIRE ET FICTION

I

Échec, sans doute. Mais, ici, prenons garde. Car c'est peut-être à la critique qu'incombe la première faute. Nous avons demandé compte à Thackeray de son roman historique et force nous a été, ensuite, de dire qu'il n'avait point réussi dans sa tâche. Mais n'avions-nous pas été plus ambitieux que l'auteur ? N'avions-nous pas, inconsciemment, eu du roman historique une idée toute faite ; notre conception ne reposait-elle pas sur une formule à laquelle l'œuvre thackerayenne reste entièrement étrangère ? La vérité est que comparer *Esmond*, par exemple, ou *Barry Lyndon*, ou *The Virginians*, à *Quentin Durward* ou *Ivanhoe*, est légitime, à la seule condition qu'on ne cherche pas à établir, entre les deux genres, de rivalité ou de question de supériorité historique. Le roman évocateur de Thackeray se situe à part. Son originalité consiste à n'être, en aucune mesure, une épopée. Comme l'a dit Auguste Angellier : « Au lieu des peintures à fresques et à tentées épiques des romans historiques de W. Scott, c'est de l'art hollandais. C'est le roman historique d'un peintre de l'école hollandaise, intime, familier et non héroïque... Ce n'est pas de l'histoire avec personnages, quelque chose comme des cavalcades ou des cortèges historiques. C'est l'histoire dans l'âme des personnages », ¹

II

Là réside, au temps de Victoria, la marque de Thackeray. Et, fait curieux à constater, si, par là encore, il se rattache à une tradition du XVIII^e siècle, si, par là, il continue un genre qu'avait illustré,

1. *Cahier Angellier*, 1928-29, p. 9.

cent ans auparavant, un écrivain célèbre, de cet écrivain il n'a pas parlé : le nom qu'évoque naturellement le roman à la *Virginiens* ou à l'*Esmond* est celui d'un homme qui ne se trouve pas dans la célèbre série des Conférences sur les Humoristes, et dont, cependant, la ressemblance avec Thackeray, à cet égard, nous paraît saisissante. De qui pourrait-il s'agir, sinon de Daniel de Foe, qui, dans son *Journal de la Peste* et, surtout, ses *Mémoires d'un cavalier*, a écrit une histoire si plausible, que l'on s'y est, de fait, trompé. Thackeray, poussé par le même souci de la vraisemblance, a adopté le genre de la relation autobiographique ; ainsi Marlborough nous est présenté à travers le récit d'*Esmond*. On peut dire que Thackeray a remis en vogue, en plein XIX^e siècle, le genre du récit familial, le genre des mémoires pseudo-véridiques à la de Foe.¹ Considérés de ce point de vue, qui est le seul conforme aux intentions de Thackeray, et par conséquent légitime, ses romans se réhabilitent en se limitant. Ramené à sa vraie taille, *Esmond* est encore grand. Et, si ses frères ne le valent point, ils suffisent quand même à assurer une place d'élite à Thackeray mémorialiste. Quelles que soient, par ailleurs, ses frontières, il a, dans son genre propre, fait œuvre d'artiste et de maître-ciseleur.

III

Au reste, l'attitude de Thackeray vis-à-vis de l'histoire se confirme, quand, sortant de son œuvre, on se réfère à ce qu'il en a dit comme critique. On s'aperçoit bientôt que Thackeray n'a pas aimé l'histoire pour le document. Il a eu, au contraire, une sorte de répulsion pour la dégradation qu'il entraîne. Quoi, ces figures qui, dans le passé, nous paraissaient si belles, sont si proches de notre pauvre nature ? Faut-il donc que l'histoire nous montre la vanité de ce qui nous semblait supérieur ? La dignité en souffre, hélas ! « Nous ne sommes pas, disait-il, la Muse de l'histoire, mais » le domestique de Madame, son porte-traine, son valet de chambre » pour qui personne n'est héroïque ». ² Ne nous étonnons pas si le résultat n'est point engageant. La vérité, nue, est assez laide.

1. « There is abundance of incident in the book but not much more plot than in » one of de Foe's novels ».

George Brimley : *Essays*, « *Esmond* », 1858, p. 260.

2. *The Four Georges*, « *George the First* », p. 639.

Connaître, c'est enlever le manteau de la poésie. Il le remarquait lui-même avec mélancolie : « La diginité de l'histoire diminue » tristement à mesure que nous avons une idée plus nette des » matériaux qui la composent. Ces grandes figures s'évanouissent » en quelque chose de bien mesquin. On se demande comment les » flambeaux et la distance avaient pu les rendre à ce point ensorcelantes »¹. La remarque est capitale. Qui n'y verrait l'aveu, par l'auteur même, que le charme d'*Esmond* est fait de son éloignement et de ses lumières de rêve ? Par sentiment esthétique² et par affection pour une période chère à son cœur, Thackeray romancier a sacrifié Thackeray historien.

Et nous voici amené, insensiblement, à la conclusion qui s'impose en cette première partie de notre étude sur la pensée de Thackeray. L'histoire qui, de prime abord, paraît chez lui jouer un rôle essentiel, puisqu'on en trouve des épisodes dans ses romans les plus divers d'époque, n'a, en réalité, joué qu'un rôle de second plan. Dans ses meilleurs moments, même, elle n'a jamais été que de l'histoire subjective. Tranches de souvenirs. Mémoires. Mais, en général, elle n'a été que pur prétexte. Prétexte aimé, sans doute, pour de multiples raisons : sympathie pour une époque où le culte des lettres n'était pas un vain mot³; répulsion pour le progrès mécanique; soupçon de dilettantisme et désir de peindre un joli tableau ; occasion, surtout, de prêcher avec plus d'éclat son évangile, de lancer avec plus de retentissement sa foudre. « Jamais, dit-il, parlant » des « Lettres de Walpole », jamais il n'exista une Foire aux » Vanités plus brillante, plus dansante, d'une minauderie plus » souriante que celle à travers laquelle il nous conduit ». ⁴ Cadre idéal pour l'artiste-philosophe. L'historien cède devant le roman-

1. « *The Duchess of Marlborough's private correspondence* ».

Compte rendu dans *The Times*, (january 6, 1838),

cf. *Works* (Oxford) I, p. 79.

2. cf. ce jugement d'un philosophe contemporain :

« C'est le roman qui éclaire l'histoire. Et si l'histoire est un art de faire revivre, » c'est au mieux qu'elle égale le roman ».

Alain. *Système des Beaux Arts*, 1926, Livre X, V, p. 318.

3. « Letters were loved in those quaint times and authors were actually authorities ».

The Virginians. LXIII : « Melpomene », p. 532.

4. Cité par Marguerite Weill. « Thackeray et la Société Anglaise du XVIII^e siècle ».

La Revue Anglo-Américaine, octobre 1924, p. 17.

cier. Ce dernier reste le seul maître de l'heure. Il lui sera permis de traiter l'histoire assez librement ¹, car elle est moins importante que la fiction.

IV

Nous touchons ici à l'une des idées-forces de la pensée thackerayenne, à l'un de ses principes fondamentaux. Le jugement est revenu à la façon d'un leitmotiv dans l'immense symphonie de son œuvre. On le trouve exprimé dans ses essais, dans ses conférences ², dans ses notes de voyage ³ et dans ses romans ⁴. Considérées synthétiquement, les formules qu'il a employées, selon l'occasion, se ramènent à l'affirmation très nette que le personnage historique nous touche souvent moins par sa vraisemblance que le personnage de fiction, quand celui-ci est la création d'un maître ⁵. Credo de réaliste en même temps qu'idéal d'écrivain. Thackeray a mis moins de soi dans son évocation de Swift ou de Washington que dans sa création de Becky Sharp ou du Colonel Newcome. Il a visé à être l'auteur d'un « type », beaucoup plus qu'à ranimer tel ou tel individu.

1. « Some trifling liberties are taken with history, but what liberties will not the merry genius of pantomime permit himself ».

Roundabout Papers. « Roundabout the Xmas tree », p. 275.

cf. aussi, dans *The Virginians*, la lenteur à en venir au sujet historique ; (celui-ci n'est vraiment traité en soi qu'au chapitre LXXXIX « A colonel without a regiment ».)

2. « Fiction ? why fiction ? why not history ? I know Amelia just as well as Lady Mary Wortley Montagu. I believe in Colonel Bath almost as much as Colonel Gardner in the Duke of Cumberland ».

The English Humourists, V, p. 583.

3. « Tom Jones.. gives us a better idea of the state and ways of the people than one would gather from any more pompous or authentic histories ».

The Paris Sketch-Book, « On some French fashionable novels », p. 83.

« O wondrous power of genius ! Fielding's men and women are alive though History's are not ».

ibidem, « Caricatures and lithography in Paris », p. 155.

4. « Kind faith of Fancy ! Sir Roger and Mr. Spectator are as real to us now as the two doctors and the boozy and faithful Scotchman. The poetical figures live in our memory just as much as the real personages ».

Pendennis. XLIX. « In or near the Temple Garden », p. 479.

5. « I take up a volume of Dr Smollett or a volume of the Spectator and say the fiction carries a greater amount of truth in solution than the volume which purports to be all true ».

The English Humourists, III, p. 489.

La démarche historique de la pensée de Thackeray ne doit donc point faire illusion sur sa véritable valeur. Son effacement même fait tinter la note juste. L'influence sur Thackeray du XVIII^e siècle ne s'est pas fait sentir, surtout, dans ses reconstitutions. Le tableau qu'il a tracé de l'époque de ses maîtres n'a pas été le plus saisissant effet de leur magnétisme. Celui-ci s'est exercé, ailleurs, plus heureusement. Si Thackeray est grand, *ce n'est pas par l'image, plus ou moins intuitive, qu'il nous a laissée d'Addison ou de Fielding, c'est par son application de la méthode d'Addison et de Fielding à son propre siècle.* La résurrection du passé a été miracle esthétique et un acte de foi. La satire du présent est de qualité plus forte et de sens plus profond. C'est en elle que s'est manifesté surtout l'enseignement du XVIII^e siècle. La critique sociale et humaine de Thackeray est le véritable fruit de ses leçons de réalisme. Il s'y est donné tout entier, convaincu, comme il l'a dit lui-même, « que » sur le tempérament et les mœurs d'un pays, les œuvres satiriques » apportent une lumière que l'on chercherait en vain dans les » livres d'histoire ». ¹

I. *The Paris Sketch Book*, II « Caricatures and lithography in Paris », p. 154.

DEUXIÈME PARTIE

LA SATIRE SOCIALE ET HUMAINE

A. — Le Principe

CHAPITRE PREMIER

THACKERAY ET LES SNOBS

I

Que Thackeray ait voulu donner de la société une image sans douceur, est fait assez connu de chacun. Conduit par son observation et l'exemple de Fielding, il a visé à faire de son œuvre une protestation contre l'ignorance ou la lâcheté sociale. Convaincu, non sans une sourde tristesse, de la médiocrité générale des âmes, il a voulu montrer comment cette pauvreté exerçait ses ravages dans l'organisme collectif, comment, du haut en bas de l'échelle, sévissait endémiquement le mal, et quelle était la gravité de la gangrène. Il ne se dissimulait pas la puissance séculaire de l'ennemi. Mais l'attraction était plus forte que le sentiment du péril. Une sorte de magnétisme le poussait à s'approcher du désastre, à en examiner de très près les causes et les conséquences. Dans ce cerveau, habitué de longue date par son éducation et sa culture classiques à faire suivre l'analyse minutieuse d'une synthèse, s'esquissait peu à peu une doctrine, s'ébauchait lentement un type social que nul, avant lui, n'avait su camper : le « Snob ».

Le snob et sa maladie constitutionnelle : le snobisme, marchent en tête de la satire thackerayenne. Ils en sont les hérauts distinctifs. Que l'on ouvre, au hasard, un volume de Thackeray, on y trouvera un avarié moral. Le snobisme enveloppe cette œuvre de ses ailes pesantes. Telle est la force de son étreinte, qu'on se demande, parfois, s'il ne va point l'étouffer. Sombre épervier, il étend, sur le monde de sa fiction, son vol lourd, et sa griffe enserre d'innombrables victimes. Si Jonathan Swift nous a fourni, surtout, la

satire de l'ambition et de la corruption, Thackeray nous a laissé, d'abord, la satire du « snobisme ». A ce titre, une étude de sa critique sociale ne saurait débiter autrement que par une analyse de ce monstre complexe et redoutable : le snob.

II

Qu'était le snob avant Thackeray ? Le connaissait-on ? Avait-il une existence officielle et luttait-on ouvertement contre lui ? A toutes ces questions, pour la plus grande gloire du « snobographe », on ne peut répondre que par la négative. L'être existait, puisque nous savons que son origine se confond avec celle de la vie ; mais nul n'avait songé à l'isoler, à l'étudier scientifiquement, à lui apposer une étiquette et à le désigner à la vindicte publique. Il existait, avant Thackeray, des niais, des orgueilleux, des lâches, des hypocrites. De snobs, point. Il fallut 1846, et les très curieux articles que l'on sait ¹, pour que le monde s'aperçût qu'un nouveau type venait d'être découvert.

Il est clair qu'à l'origine de la conception de Thackeray, il y avait moins gravité qu'amusement. Le point de départ fut l'exercice d'une verve sarcastique, suivant, sans plus de malice, les penchants de sa propre nature ². Dans cette façon volontairement originale, mais quelque peu affectée, de considérer la société à l'envers et de faire juger ses usages par un valet, M. de la Peluche Jaune, perçait le dessein de se divertir, plus que de livrer les fruits mûrs d'une méditation. L'ouvrage ³, où abondent les erreurs de langue et où Thackeray risquait ce paradoxe de soumettre des œuvres littéraires à l'appréciation d'un illettré, était d'une drôlerie manifeste, mais la caricature y demeurait à fleur de sujet. Ces gageures, cependant, ne lui avaient point été inutiles. A s'exercer au sarcasme, la pensée thackerayenne s'était lentement fortifiée ; l'irrévérence s'était élargie en un jugement critique plus souple. Son renversement, amusé d'abord, de la hiérarchie sociale l'avait

1. « The Snobs of England », *Punch* (28 février 1846 — 27 février 1847), publiés en volume sous le titre de *The Book of Snobs* (1848).

2. On notera que nous ne faisons ici aucune allusion à *The Snob*, journal auquel collabora Thackeray pendant son séjour à Cambridge. Nous en donnons les raisons p. 170, note 1.

3. *The Yellowplush Papers*.

cf. aussi « The Diary of C. Jeames de la Pluche. »

conduit à un examen plus poussé des conventions reçues. Dans le *Livre des Snobs*, aboutissement logique de ses charges de jeunesse, Thackeray abandonnait la forme frivole pour se placer résolument sur le terrain de l'essai satirique. L'ironie spirituelle des débuts allait céder le pas à l'indignation et à la révolte.

III

Le *Livre des Snobs*, prélude de sa grande manière, forme ainsi, tout naturellement, une sorte de préface-exposé de la pensée de Thackeray. Préface, à vrai dire, hésitante. Exposé qui n'apporte sur le fond du sujet qu'une clarté confuse, parfois brillante, fumeuse le plus souvent. En dépit, cependant, des défauts nombreux qui le déparent, le *Livre des Snobs*, ne serait-ce que pour sa valeur de fanal, mérite une étude spéciale. Le domaine de Thackeray nous sera moins fermé, quand nous aurons examiné en détail ce livre, où la pensée de l'écrivain est déposée en germes.

L'ouvrage débute fort plaisamment et l'on pourrait bien croire que le nouveau livre ne sera que la continuation de l'aimable persiflage des essais précédents. Le ton pseudo-épique du début même, cette enflure bouffonne donnée à la voix et au style ne dépareraient point un poème héroï-comique à la manière de *The Rape of the Lock*¹. Nous sommes au pays heureux des fantaisies et l'atmosphère s'en trouve presque réjouie. Il n'est pas jusqu'à la feinte gravité du snobographe, cette façon appuyée qu'il a d'annoncer l'heure des révélations, qui n'accentue la joie du lecteur². Le procédé des majuscules employé par Thackeray pour symboliser l'obsession de son sujet donne à l'analyse une tonalité de bonne humeur. J'ai depuis longtemps, nous dit-il, la conviction que j'ai une mission à remplir, « Un Grave Mal social à découvrir » et à Guérir. Cette Conviction me Poursuit depuis des Années. » Elle me Suit dans la Rue Affairée, elle S'Asseoit Près de Moi » dans mon Bureau Solitaire, elle Pousse Mon Coude, quand il

1. Pope. *The Rape of the Lock*. 1712.

2. « The necessity of a work on Snobs demonstrated from History and proved by » felicitous illustrations. I am the individual destined to write that work. My vocation is announced in terms of great eloquence. I show that the world has been » gradually preparing itself for the work and the man ».

« Prefatory Remarks », p. 303.

» Lève le Verre de Vin à la Table du Banquet, elle me Pourchasse
 » dans le Labyrinthe de Rotten Row, elle me Poursuit dans les
 » Terres Étrangères. Sur la Plage de Galets de Brighton ou le
 » Sable de Margate, la Voix Dépassait le Rugissement des Vagues.
 » Elle se Niche dans mon Bonnet de Nuit et Elle Murmure : « Éveil-
 » le-Toi, Dormeur, Ta Tâche n'Est Pas Encore Terminée ! ».
 » L'Année Dernière, Au Clair de Lune, au Colisée, La Petite Voix
 » Insinuante Vint A Moi et Dit : « Smith, ou Jones, (Le Nom de
 » l'Auteur n'est Ni Ici, Ni Là) Smith, ou Jones, mon bon garçon,
 » tout cela c'est très bien, mais tu devrais être chez toi à écrire
 » ton grand ouvrage sur les SNOBS ». ¹

Ce ton plaisant, est-il besoin de le dire, ne se poursuit pas au-delà du second chapitre. La curiosité du lecteur éveillée, son goût du plaisir intellectuel flatté, l'auteur se ressaisit et définit le nouvel échantillon d'humanité qu'il se dit justement fier d'avoir découvert. Tente de définir, plutôt. Car la première constatation qui s'impose dès que l'on s'interroge à propos de *The Book of Snobs*, c'est qu'il est extrêmement malaisé de dire ce qu'est, au juste, un snob. Thackeray n'est peut-être pas le moins gêné. Il éprouve, à fixer sa pensée, cette difficulté qui ne tient pas seulement à la loyauté du juge, mais aussi à la nature fuyante du sujet. Que l'on songe au très grand nombre de snobs qu'il a dépeints, afin de mieux mettre en relief les divers traits du genre ². Que l'on se reporte surtout à la conclusion de son traité. Le résultat assez décevant de son examen est que la notion du snobisme se sent beaucoup plus qu'elle ne se laisse énoncer clairement. « Le mot « snob », » déclare-t-il avec une assurance quelque peu feinte, et que l'on » souhaiterait plus convaincante, s'est taillé une place dans notre » honnête vocabulaire anglais. « Nous ne sommes pas capables de » le définir, peut-être. Nous ne pouvons dire ce qu'il est, pas plus » que nous ne pouvons définir l'Esprit, l'Humour ou le Faux. Mais » nous éprouvons parfaitement ce qu'il est » ³. Pour ingénieuse

1. *The Book of Snobs*, p. 304.

2. « We have to examine, perhaps, a thousand snobs, before one is expressed » upon paper ».

VIII. « Great city Snobs », p. 330.

« A single eye can but trace a very few and simple varieties of the enormous universe of Snobs... One can only fix a stray, here and there. The individuals are caught — the thousands escape ».

XXIII. « English Snobs on the continent », p. 381.

3. Chapter Last « Concluding Observations », p. 461.

Thackeray

qu'elle soit, la parade ne satisfait point. Elle est un aveu, sinon de renoncement complet, du moins de gêne évidente. Elle provoque, par émulation, la curiosité du critique. Le snob, vraiment, est-il à l'abri de l'analyse ?...

CHAPITRE II

LES DEUX SNOBISMES

I

Reprenons les définitions partielles qu'en a données Thackeray, au hasard de l'inspiration. Les présenter en chaîne sera exposer les raisons de l'embarras où il s'est ensuite trouvé plongé, lorsqu'il a voulu procéder au rassemblement de ses formules fragmentaires. Ce sera également préparer le terrain à un jugement sur la critique du snobisme par son historiographe. Bornons-nous, pour l'instant, à rappeler les cas « spécifiques » de snobisme que Thackeray diagnostique dans ce traité de médecine de l'esprit.

Georges Marrowfat est le premier malade qui nous soit présenté. Il est coupable d'avoir, dans un restaurant des plus mondains de Naples, mangé des petits pois avec le secours de son couteau ¹. Snobisme, ici, égale outrage aux conventions réciproques de politesse sociale ; déchirure, si l'on veut, au code du savoir-vivre.

Snobisme, au chapitre qui suit, se trouve représenter la tendance de celui « qui admire, avec vilenie, des choses viles ». ² Notons le vague de la définition et venons-en à cette espèce de snobs dont le principal défaut est d'admirer, sans la moindre lueur d'intelligence, les titres nobiliaires des grands de ce monde. Le Lordolâtre est l'un des snobs le plus amèrement pourchassés par Thackeray ³. Snob, également, cette perruche de Miss Snobky, qui se régale à

I. « I once knew a man who, dining in my company, at the Europa coffee-house, » (opposite the Grand Opera and, as everybody knows, the only decent place for » dining at Naples) ate peas with the assistance of his knife ».

I. « The Snob playfully dealt with », p. 306.

2. « He who meanly admires mean things is a Snob, perhaps that is a safe definition of the character ».

II. « The Snob Royal », p. 311.

3. « This incident gave me matter for... wonderment at the extent and prevalence » of Lord-olâtry in this country ».

III. « The influence of the aristocracy on snobs », p. 313.

la lecture, dans les journaux mondains, de la description de sa robe, si belle avec ses « bouquets de choux de Bruxelles... et ses festons... de radis blancs »¹. Snobisme, ici, n'est pas autre chose que frivolité, souci de bagatelles ridicules. La même plaie ronge le jeune lieutenant Wellesley Ponto, dont la note de tailleur est un véritable scandale, qui arrache à Thackeray un appel au bon sens, régulateur des pensées droites².

Et vous aussi, Lady Susan Scaper, vous faites partie de la grande famille. Vous êtes austère et chaste, et vous seriez bien surprise si l'on vous appelait snob, mais vous l'êtes, cependant, car vous vous privez de manger, au besoin, pour conserver votre rang et ne pas perdre contact avec cette aristocratie dans l'ombre de qui vous ne pouvez pas ne pas vivre.³

Snobisme encore, et détesté entre tous, celui-là, par Thackeray, que l'adoration de Mammon. Le culte de l'argent avec tout ce qu'il suppose de reptation, de patronage et d'égoïsme a été, pour lui, cible favorite. Le snob qui se vend est, de toute l'espèce, le plus odieux⁴.

Le snob mondain⁵, qui se croirait déshonoré, s'il ne connaissait à fond la liste des dîners donnés à telle époque par la noblesse de la capitale ou de province, paraît, après lui, presque anodin. Il faut la venue du snob arrogant⁶, chauvin⁷, ou indiscret en amour⁸,

1. « Habit de cour composed of a yellow nankeen illusion dress over a slip of rich » pea-green corduroy trimmed en tablier, with bouquets of Brussels sprouts... the » body and sleeves handsomely trimmed with calimanco and festooned with a pink » train and white radishes. Head-dress, carrots and lappets ».

IV. « The Court Circular », p. 317.

2. « O you, parents and guardians! O you, men and women of sense in England. O » you legislators... read over that absurd catalogue of insane gimcracks and mad- » man's tomfooleries and say how are you ever to get rid of snobbishness when society » does so much for its education ? ».

XXIX. « A visit to some country snobs », p. 406.

3. « A snob she is, as long as she sets that prodigious value upon herself, upon her » name, upon her outward appearance and indulges in that intolerable pomposity » VI. « On some respectable snobs », p. 325.

4. « A comfortable thing it is to think that birth can be bought for money. So » you learn to value it... and... to admire the double baseness of the bargain ».

VIII. « Great city snobs », p. 332.

5. « What is worldliness but snobbishness ? »

XII. « On clerical snobs... », p. 344.

6. « To be arrogant is to be a snob ».

XXXII. « Snobbium gatherum », p. 416.

7. « The two colonels », XVII, p. 379.

8. « Wiggle, the Lady-killing snob ».

XXXIX. « Club snobs », p. 442.

pour que nous sentions de nouveau, vivace, la colère de Thackeray. Mais sa rancœur se manifeste surtout avec les snobs envieux¹, les snobs pétris de sentimentalisme facile², les snobs, enfin, de la médisance et de la calomnie³. Là, le ton monte et nous retrouvons les accents indignés du grand satiriste. On est presque heureux d'être mis en présence, pour finir, de ce snob à la colossale bêtise, qui affirme gravement, dans les salons où l'on discute littérature, qu'étant donné l'immense génie de Shakespeare, quelque noble gentilhomme devrait lui faire obtenir une pension⁴.

II

Quels résultats se dégagent de ce catalogue désordonné, où les exemples divers se mêlent, sans plan préconçu, dans un abandon qui risque d'engendrer, d'ailleurs, la satiété ? La complexité — d'évidence — de la notion. Mais, aussi, et surtout, la valeur inégale des cas examinés.

Le principal défaut du *Livre des snobs*, beaucoup plus, en effet, que sa présentation cursive, dans laquelle tout n'est peut-être pas à blâmer⁵, est son manque d'homogénéité. Il se manifeste doublement. Dans la conception de la notion même. Dans ses modalités ensuite.

Dans la conception. Le snobisme nous est, à l'origine, présenté comme un vice spécial de la nature humaine, se manifestant par un respect irraisonné pour des conventions sans valeur. Et déjà l'on s'attend à une étude originale de cette forme particulière de la vanité, lorsque, très vite, on s'aperçoit que Thackeray, obéissant à son instinct satirique, oublie son point de départ pour se lancer dans une critique plus ample, mais plus vague, laquelle ne répond plus au titre choisi. Le snobisme, que nous avons cru être, d'après Thackeray lui-même, un simple excès de déférence pour des supériorités artificielles, se trouve progressivement transformé en un synonyme extrêmement lâche de sottise, méchanceté, jalousie,

1. Miss Trumps. XV, p. 354.

2. Wiggle. XL, p. 443.

3. « Dining-out snobs », XIX, p. 367.

4. Goldmore. XXXIV, p. 421.

5. Voir p. 316.

ambition, égoïsme, sentimentalité, médisance, arrogance, avarice, mensonge, duplicité, affectation, ostentation, etc... etc... ¹. On conçoit ce qu'à gagner de la sorte, en extension, la notion perd en compréhension. Ce n'est plus l'étude de tel défaut considéré en soi, c'est un procès de notre nature, c'est une série de « Caractères », où l'espèce humaine en général est prise à partie.

Un critique récent, qui a consacré dans ses *Études sur Thackeray* de jolies pages au *Livre des snobs*, en a fait un vif éloge qui n'est pas sans surprendre quelque peu. « Sa satire rappelle, dit-il, par » sa rare qualité, l'*Éloge de la Folie* d'Erasme,... elle est délicate, » subtile, à l'occasion enjouée. Sa source n'est point dans la misanthropie, mais dans cette large humanité des Réformateurs d'Oxford au XVI^e siècle qui détestaient tous les mensonges sociaux ». ² Peut-être. Elle nous paraît, personnellement, plus près de l'esprit révolutionnaire, dont certains chapitres évoquent nettement l'effort de nivellement ³. Mais un éloge de ce genre a, surtout, le désavantage de ne pas faire ressortir le vice fondamental de la conception de Thackeray — à savoir ses hésitations, ses retours et tout son embarras, enfin, qui font de ce livre, non point une satire « subtile et enjouée », mais bien un traité vacillant, où la gêne du penseur se trahit à chaque page.

III

Comment, en effet, expliquer, autrement que par l'impossibilité où est Thackeray de fixer sa pensée, ce manque d'homogénéité dans la valeur des cas présentés, qui est le second grand défaut du *Livre des Snobs* ? Défaut qui frappe le lecteur le moins averti et devient tôt presque choquant. Voici des gens classés par le spécialiste dans une même catégorie méprisable : celle des snobs, et dont les symptômes sont aussi dissemblables qu'une tenue peu

1. « Stinginess is snobbish. Ostentation is snobbish. Too great profusion is » snobbish. Tuft-hunting is snobbish... »

The Book of Snobs, XIX « Dining-out snobs », p. 368.

2. A. J. Romilly, *op. cit.*, p. 52.

3. « What, gentlemen, can't we even in the Church acknowledge a republic ? » There, at least, the Herald's college itself might allow that we all of us have the » same pedigree and are direct descendants of Eve and Adam, whose inheritance is » divided amongst us ».

The Book of Snobs, XII « On Clerical snobs... », p. 344.

correcte à table, et la vente d'une vierge pour une couronne ducale. A côté de maux sociaux véritables, que de puérités ! Trop de cas cités, vraiment, n'émeuvent que peu notre intérêt ou notre indignation. Que le comte Diddloff témoigne par une grimace inconvenante qu'il n'aime point la nauséabonde cuisine de Leckerbiss Pacha, son hôte, voilà qui paraît ne pas nécessiter absolument l'étiquette de snob¹. Ne pas aimer la viande crue serait donc du snobisme?... Le vieux Jawkins, ce pilier du « No Surrender », poursuit, avec les autres membres du Club, une conversation d'une banalité, certes, navrante, mais qui ne nous indigne aucunement². Parler du temps qu'il fait, serait donc du snobisme ?... Et, même, lorsque Lady Snobky, imitée par sa fille, se complaît à lire les comptes rendus mondains de ses réceptions, nous ne nous sentons pas projetés dans un délire de protestations³. Vêtir un habit neuf et se regarder dans la glace serait donc du snobisme ?...

Voilà qui, accumulé, finit par gêner le *Livre des Snobs*. Thackeray nous demande notre sympathie pour sa critique d'usages qui sont ou bien inoffensifs, ou bien sans gravité. Approuvez l'ouvrage dans son intégrité et vous vous séparez du monde, vous fuyez la société, vous niez la possibilité de la vie en commun. Robinson Crusœ non par naufrage, mais par vocation. Ce qui ajoute encore à la gaucherie de la discussion et aggrave l'échec de la démonstration, c'est le sentiment très net que Thackeray lui-même serait le premier à souffrir de la réclusion et à souhaiter le retour au rivage des hommes. Le même satiriste, qui raille Jawkins et ses pareils, se moque avec autant de sincérité des niais dont un mutisme persistant est la falote parure⁴. Alors ? Entre ceux qui parlent pour ne rien dire et ceux qui ne parlent pas du tout, il est certain que son choix est fait. Thackeray, le sociable, Thackeray, l'urbain, Thackeray, le « grégarien », comme on l'a pittoresquement appelé⁵, aimait trop le monde pour que sa réponse puisse passer pour douteuse.

1. I. « The Snob playfully dealt with », p. 306.

2. XXXVIII. « Club snobs », p. 437.

3. IV « The Court Circular », p. 316.

4. « There are some Clubs in the town where nobody ever speaks to anybody. They sit in the coffee-room, quite silent, and watching each other ».

The Book of Snobs, XXXIX. « Club snobs », p. 440.

5. « Social, gregarious, urban ».

Henry A. Beers. *op. cit.*, p. III.

IV

Est-ce à dire que le *Livre des Snobs* soit un ouvrage manqué ou inutile ? Non pas. Les restrictions, en permettant de juger sa véritable valeur, dégagent du puéril et du forcé les grandes lois de la critique sociale de Thackeray. Au-dessus des snobs à la Jawkins, à la Lady Snobky, à la Ponto, à la Marrowfat, simples créations d'un journaliste railleur, il est d'autres snobs dont la satire engage décidément le penseur : ce sont les prêtres serviles du culte des *titres* et de l'*argent*.

Là est le prix du traité. Il énonce clairement, sous forme presque pédagogique de théorèmes sur la nature humaine, ce qui est ressenti confusément dans l'ensemble de l'œuvre. Le roman thackerayen, satire de la société, n'est que l'application pratique des deux grands principes posés dans le *Livre des Snobs* : le monde est mauvais parce qu'il s'adonne à la vénération non raisonnée des dignités héréditaires et s'avilit devant les puissances d'argent. Sur ce double piédestal, la société porte à faux. Les valeurs réelles sont ignorées. Seuls brillent, d'un trompeur éclat, l'or des coffres et l'or des blasons.

Situé ainsi à sa vraie place dans la pensée de Thackeray, dégagé de ce qui l'alourdit et le gêne, le *Livre des Snobs* se délivre en même temps des accusations qu'on s'est acharné à porter contre lui. Tous ceux ¹ qui ont reproché à Thackeray d'être un snob lui-même ne nous semblent pas avoir compris qu'il y a deux parties dans son ouvrage, de valeur très différente : l'une, confuse, où sont traités des points sans gravité ; l'autre, très nette, qui pose résolument le problème. Dire que Thackeray était snob parce qu'il aimait dîner chez les gens de qualité, c'est attacher à ce genre de « snobisme » une importance qu'il ne mérite pas ². Peu nous importe qu'un an après la publication de son livre, il ait été heureux de se promener avec un duc, à Spa ³. Souligner de tels faits avec une

1. Citons notamment :

E. S. Nadal : « He was the arch-snob »

Scribner's Magazine, feb. 1880.

Ch. Whibley, *op. cit.*

W. D. Howells, *op. cit.*

2. « From beginning to end, in *The Book of Snobs*, his bias is evident... At the very time he was scarififying the snob, he was dining where he could ».

Ch. Whibley, *op. cit.*, pp. 82, 85.

3. « A year later, at Spa, he was delighted in riding with dukes ».

ibidem, p. 85.

joie singulière prouve simplement que l'on n'a pas saisi l'importance primordiale donnée par Thackeray au « snobisme fléau », au seul qu'il ait traqué vraiment et qui est, ne nous lassons pas de le répéter, l'*adoration non raisonnée* de l'argent et des titres nobiliaires. Thackeray n'a jamais prétendu qu'un marquis était, de nécessité, une buse, ni tout homme riche, un bandit. Se promener à Spa avec un duc n'est donc pas, fatalement, du « snobisme », au sens *tragique* du mot. L'écrire, c'est refuser le droit à Thackeray de trouver intelligent un compagnon parce qu'il porte couronne. C'est donner une preuve éclatante de parti pris. C'est être aussi snob que le plus snob des snobs.

Autre reproche, plus cinglant, non moins partial. On a dit de Thackeray qu'il pipait ses lecteurs. De tous les faux semblants par lui montrés, il était lui-même le plus faux, a-t-on prétendu¹. On a ajouté que ses écrits portaient en eux comme une toxine secrète parce que, tout en dénonçant les inégalités de la société, il en était féru. Sa devise pouvait se ramener à la formule : « Méprisez les ambitions du monde, mais pliez-vous à ses règles »². Si l'on entend par là qu'il n'a pas prêché la révolte ouverte et l'appel à la force subversive, la remarque est trop claire pour ne pas être vaine. Le sage qui déplore les abus peut bien ne pas souhaiter l'effusion du sang, qui est un mal d'un autre ordre. Mais si l'on veut dire, comme c'est le cas, qu'il s'est enfermé dans un compromis douillet et hypocrite, on déforme sa pensée ou on ne la comprend pas. Toute l'œuvre de Thackeray, toute sa vie même, sont une protestation magistrale contre l'accusation de « snobisme », au sens grave du mot, tel que nous l'avons expliqué. Quelle plus belle conformité, au contraire, entre la doctrine professée et l'exemple de sa vie. Aucune tache d'adulation intéressée, aucune souillure de vil commerce dans cette existence droite, austère, loyale. Du snobisme secondaire, c'est-à-dire des mondanités. Oui, bien sûr, mais nous en avons dit la puérilité. Le grand snobisme, le tueur d'innocences et de joies pures, ne l'a pas même effleuré.

1. « Sham for sham, *he* was unwittingly the greatest sham of all ».

W. D. Howells, *op. cit.*, p. 131.

2. « The highest hope he holds out is that you may be in the world and despise » its ambitions whilst you compass its ends ».

ibidem.

V

Ainsi se dégage avec netteté ce fait qu'il y a eu pour Thackeray deux snobismes. Remarque essentielle qui va nous permettre, pour conclure, de montrer avec précision quelle a été la nouveauté de son apport.

Le premier exemple du mot « snob », donné par le *New English Dictionary* de Murray, date de 1781, avec le sens dialectal de « cordonnier ». Le second, qui apparaît en 1796, est, dans l'argot de Cambridge, synonyme de « personne étrangère à l'Université »¹. Les troisième et quatrième, très voisins, (1831-1843) établissent la notion d'« inférieur socialement », de « vulgaire » et d'« affecté ». Le cinquième, enfin, qui est extrait de *The Book of Snobs* (1848), reprend la définition : « quelqu'un qui admire, avec vilenie, des choses viles ».

Si l'on examine maintenant cette liste à la lumière de l'analyse qui précède, une déduction s'imposera aussitôt. Écartons d'abord les sens dialectal et argotique qui ne nous intéressent pas ici. Que nous reste-t-il ? Le sens que l'on pourrait appeler « mondain » et celui que l'on pourrait qualifier de « moral ». Or, quand Thackeray écrivait ses « Snobs of England », le sens « mondain » existait depuis une quinzaine d'années. *Le sens « moral » ne date que de lui.*

Par là s'expliquent et l'embarras de Thackeray et la valeur de sa découverte. Au début de son ouvrage, l'écrivain se cherche avec anxiété, il hésite encore entre la frivolité relative que comporte, de son temps, la notion, et la signification profonde, qu'en précurseur, il lui attribue. Le sens reçu du mot le gêne et le contraint de sacrifier à un usage banal. D'où ces esquisses de snobs anodins

1. C'est pourquoi, contrairement à l'usage [Anthony Trollope l'institua et M. Constantin Weyer s'y conforme encore. cf ; *Le Livre des Snobs*, traduction, 1922, page X], nous n'avons établi aucun lien entre le journal étudiant *The Snob* (1829), et les articles de *Punch*. La feuille de Cambridge à laquelle, d'ailleurs, Thackeray ne donna guère que le poème « Timbuctoo » est manifestement conçue sous le signe de l'argot. Le titre intégral ne saurait laisser de doute à cet égard : *The Snob. A literary and scientific Journal « Not » conducted by « Members of the University ».*

La lettre adressée par Thackeray au rédacteur du journal, à propos de « Timbuctoo », confirme décisivement notre point de vue : « To the editor of *The Snob*... « Sir, though your name be « Snob », I trust you will not refuse this tiny poem of a « Gownsmen ». *Works*, XIII, p. 531.

cf. enfin cette définition :

« The Snobs, which is the Townspeople », extraite de *The Gownsmen*, 12 nov. 1829. *Works* (Oxford), I., p. 10.

« vulgaires », ou « affectés », à la Marrowfat, à la Lady Snobky. Petit à petit, cependant, la notion se creuse, se précise en son esprit. Il conçoit le snobisme moral, il le fonde, il y attache son nom. L'analyse des textes et l'histoire de la langue se rejoignent donc ici pour imposer cette conclusion : c'est à Thackeray que l'on doit la nuance éthique du mot « snob ».

Première avenue, parmi celles qui conduisent à déceler, sous le satiriste social, le moraliste...

B. — L'Objet.

CHAPITRE PREMIER

LA SOCIÉTÉ ANGLAISE

I

Le domaine thackerayen est dominé par la hantise du snobisme. Comme obsédé par la profondeur d'un mal qui lui paraissait ruiner l'organisme social tout entier, l'écrivain s'est mis à l'œuvre, conscient de son rôle et décidé, ainsi qu'il nous l'a dit lui-même, à « forer des puits dans la société et chercher de riches filons de » minerais de snobisme »¹.

Thackeray, prospecteur du snobisme. Acharné. Infatigable. Doué, au demeurant, d'une sorte de flair, qui lui fait subodorer les snobs, « comme certains petits chiens du Hampshire hument » le parfum des truffes »². Ne nous étonnons pas si son tableau de la société offre une galerie de snobs de toutes classes, pris dans les milieux les plus divers, depuis l'office où s'esclaffent les laquais jusqu'aux vastes palais des cours impériales ou royales.³

Le faste des souverains n'a exercé aucun prestige sur l'esprit de Thackeray. Réfractaire au respect de convention imposé par des usages traditionnels, il s'est refusé à admettre la supériorité héréditaire des monarques. Extrêmement hardi sur ce point, pour son époque et son pays, il s'est gaussé, avec une verve presque révolutionnaire, des mesquineries d'hommes appelés par la faveur du sort à régner sur les autres³. Ses portraits des *Quatre George* sont trop célèbres pour que nous y insistions. Il n'est pas que là,

1. *The Book of Snobs*, « Prefatory Remarks », p. 305.

2. *ibidem*, p. 305.

3. cf. plus haut., p. 145.

d'ailleurs, que se soit manifestée son ironie. Que l'on ouvre les volumes de notes pittoresques, comme le *Paris Sketch Book*, ou les romans proprement dits, la même lueur insolente vient frapper les yeux du lecteur. C'est Louis-Philippe, la « vieille poire », qui suggère, par ses histoires misérables, à Bertrand, l'illustre compagnon de Macaire, ce mot : « Ah, vieux blagueur ! », lequel transporte Thackeray de ravissement ¹. C'est Clavering, le faussaire, le parjure, qui se voit comparer, avec quelle amertume, cette fois, à un prince héritier et traiter, par suite, de veule, d'inutile, de débauché et d'ingrat ². C'est la comtesse de Yarmouth-Walmoden, qui provoque une allusion blessante à sa Royale Majesté Georges II, de Grande Bretagne, France, Irlande et Défenseur de la Foi, l'énumération voulue ne servant qu'à jeter plus de discrédit sur le personnage crapuleux ³. C'est Rebecca Sharp, l'intrigante maîtresse de Lord Steyne, qui parvient à se faire présenter à la Cour, la présence du Roi sanctionnant la honte de ces cérémonies hypocrites où une pseudo-grandeur délivre au vice le certificat de vertu qu'il a l'impudeur de revendiquer ⁴. C'est le Prétendant Stuart, enfin, dont la conduite licencieuse amène sur les lèvres de Thackeray cette réflexion typique : « C'est pour des mortels de cet ordre que les » nations souffrent, que les partis se combattent, que les guerriers » luttent et versent leur sang » ⁵.

II

Déçu par les portraits de figures royales et princières, descendons d'un échelon la hiérarchie sociale. Nous voici au milieu des plus

1. « Only those who know the value of an epigram in France, an epigram so wonderfully just, a little word so curiously comprehensive, can fancy the kind of rage and rapture, with which it was received. It was a blow that shook the whole dynasty ».

The Paris Sketch Book. II « Caricatures and lithography in Paris », p. 153.

2. « He was abject and a shuffler in the very height of his prosperity. Had he been a crown prince, he could not have been more weak, useless, dissolute or ungrateful ».

Pendennis. XLIII. « In which the colonel narrates... », p. 425.

3. *The Virginians*. XXXIV. « In which Mr Warrington treats... », p. 282.

4. « Many a lady whose reputation would be doubtful otherwise and liable to give infection passes through the wholesome ordeal of the Royal presence and issues from it free from all taint ».

Vanity Fair. XXIII. « In which the Reader is introduced to the very best of company », p. 461.

5. *Henry Esmond*. III, IX. « The original of the portrait... », p. 379.

hauts gentilshommes, entouré de ducs, de marquis et de comtes. Allons-nous trouver dans cette aristocratie quelque compensation ? L'espoir ne tarde pas à s'évanouir. Il suffit d'évoquer les noms du duc de Hamilton, du marquis de Steyne, du marquis de Farintosh, du baronnet Pitt Crawley, de la baronne Bernstein ou de Lady Kew, pour se rendre compte que tous ces êtres emplis de préjugés, conduits par leurs seuls intérêts et leurs viles intrigues, manquent totalement à leur rôle de chefs ¹. Ils sont indignes de la place de choix que le snobisme des parasites et des sots leur permet d'occuper. Les moins gâtés d'entre eux, un Lord Kew, par exemple, ne sont, à tout prendre, que d'élégants désœuvrés.

III

Désappointé, pour la seconde fois, descendons d'un nouveau degré l'échelle. Si l'aristocratie faillit à sa mission séculaire, peut-être allons-nous découvrir, dans la masse compacte de la bourgeoisie, rempart de la société victorienne, un réconfort. Hélas, c'est vraisemblablement là que le snobisme sévit avec le plus d'intensité. La bourgeoisie ne rêve que rapprochement avec les grands de cette terre ; elle est prête à toutes les concessions, à toutes les humiliations ². Les Newcome, les Firmin, les Pendennis s'inclinent devant la puissance du titre, en snobs qu'ils sont, toutes et tous. Et l'on en arrive, devant cet inquiétant tableau d'une société dont les castes gravitent autour d'une couronne ou d'une décoration ³, à ne plus savoir qui est le plus coupable, des grands d'aimer la flagornerie ou des flagorneurs d'inoculer aux grands l'illusion de leur importance.

Adoration de la fortune. Plaie seconde de la bourgeoisie. Le mal ronge les notions de valeurs, fait mépriser les délicats et aduler

1. On sait qu'à l'arrivée de Becky Sharp, Sir Pitt Crawley lui-même porte sur ses épaules la malle de la nouvelle venue. Il est si ladre, si négligé, si rapé que Becky le prend pour le portier. La scène est, à cet égard, symbolique.

Vanity Fair. VII. « Crawley of Queen's Crawley », pp. 59-60.

2. On trouvera de bonnes pages sur la société victorienne dans le livre de Sir W. Besant. *Fifty years ago*, 1888, VII, pp. 110-124.

3. Que l'on se reporte à cet égard à la caustique proposition de Thackeray : si l'on créait un ordre nouveau (l'ordre de Minerve) et les conséquences qu'il prévoit...

Roundabout Papers. « On ribbons », p. 192 et seq.

les coquins triomphants. Le paradoxe est montrueux : « Ce devrait » être, dit Thackeray, l'orgueil de notre société que, pour hautaine » qu'elle puisse être, naturellement jalouse de ses privilèges et » méticuleuse sur qui sera admis dans ses cercles, malgré tout, » si un individu est suffisamment riche, toutes les barrières immé- » diatement tombent et, lui ou elle, sont accueillis chaleureusement » comme ils le méritent par leur fortune » ¹.

IV

Mais la société ne repose pas seulement sur l'aristocratie et la haute bourgeoisie. Il s'y rencontre des professions qui, n'étant point métier, devraient laisser à leurs représentants, avec l'indépendance, une certaine noblesse de pensée. Le snobisme sévit-il aussi parmi les politiciens, les magistrats, les administrateurs, les universitaires, les capitaines, les hommes de lettres et parmi ceux, enfin, qui devraient, par la nature même de leurs fonctions, s'élever au-dessus des méprisables querelles de la vanité humaine : les serviteurs de l'Église ?... Parcourons ce vaste domaine. Y serons-nous guetté par de nouvelles déceptions ?

Les politiciens ont peu retenu Thackeray, mais lorsqu'il en a parlé, il nous les a représentés sous un jour des moins favorables : imbéciles ², hypocrites ³. Les diplomates ont été traités avec plus de minutie : un chapitre spécial leur a été réservé. On sait quel en est le résultat. Pumpernickel, royaume d'opérette fantasque et capricieux, est habité par des ambassadeurs et des attachés, dont l'occupation la plus absorbante est de faire la cour aux jolies femmes ⁴

1. *Pendennis*, XXXVII. « In which the Sylph reappears ! », p. 361.

2. « He (Colonel Newcome) knows no more about politics than I do about dancing the polka ; but there are five hundred wiseacres in that assembly who know no more than he does ».

The Newcomes, LXVII, « Newcome and Liberty », p. 695.

3. « He (Pen),... in fine, acted like a consummate hypocrite, and as gentlemen of the highest birth and most spotless integrity act when they wish to make themselves agreeable to their constituents, and have some end to gain of the country folks ».

Pendennis, LXV. « Pen begins his canvass », p. 647.

4. Certains, même, se laissent prendre au jeu. Ainsi Sir Charles Mirabel qui épouse la Fotheringay : « The year before, she (Miss Fotheringay) had been led to the altar by Sir Charles Mirabel, G. C. B., and formerly Envoy to the Court of Pumpernickel ».

Pendennis, XXVIII « Babylon », p. 275.

et de traîner leur oisiveté dans les villes d'eau ¹. Aucun sérieux, ici. De la farce ou presque ².

V

Les magistrats seront-ils mieux partagés ? Va-t-on rendre hommage à la gravité de leurs charges et nous peindre un beau portrait d'homme éclairé, intègre et juste ? Juste, voilà le mot qu'il fallait proscrire. Juste ! mais la justice n'existe pas. Il existe bien une parodie de justice, qui consiste à faire se réunir des individus revêtus d'amples robes et portant impressionnante perruque, mais d'équité vraie, il n'en est point trace. Comédie que tout cela. Esclaves du snobisme, respectueux des castes, ils ne songent point à mettre leur balance en équilibre et tout s'en trouve faussé. Juges et jurys se valent, et provoquent chez Thackeray égale réprobation. Il suffit de lire certaines de ses « Ballades » pour en être convaincu ³.

VI

Venons-en aux fonctionnaires. A ceux, d'abord, du Civil Service. La question est captivante, pour deux raisons. Thackeray connais-

1. « After June, all the little Court Society of Pumpnickel used... to make for » a hundred watering places... The English diplomatists went off to Toeplitz and » Kissingen, their French rivals shut up their chancellerie and whisked away to » their darling Boulevard de Gand »,

Vanity Fair, LXVII. « Contains births, marriages and deaths », p. 667.

2. « After leaving college, he (Pitt Crawley) became Private Secretary to Lord » Binkie, and was then appointed Attaché to the Legation at Pumpnickel, which » post he filled with perfect honour, and brought home despatches, consisting of » Strasburg pie, to the Foreign Minister of the day ».

Vanity Fair. IX « Family portraits », p. 75.

3. cf. par exemple :

« Special jurymen of England ! who admire your country's laws,
» And proclaim a British jury worthy of the realm's applause ;
» Gaily compliment each other at the issue of a cause
» Which was tried at Guilford' sizes this day week as ever was ».

« Damages. Two hundred pounds ». *Works*, XIII, p. 224,
et encore

« Come down from that tribewn,
» Thou shameless and unjust,
» Thou swindle, picking pockets in
» The name of Truth August »

« Jacob Omnium's Hoss ». *ibidem*, p. 205.

sait à fond le Service, puisqu'il était né aux Indes et que sa famille y était attachée par d'étroits liens ¹. Le « Service », d'autre part, peu connu en Angleterre, y était généralement décrié. Il y avait là, pour Thackeray, une occasion de faire apprécier des hommes avec qui il avait conservé des relations et de camper, à tout le moins, un personnage qui y figurât à son avantage. Or, interrogeons l'œuvre thackerayenne : le Civil Service y est représenté par Joseph Sedley et James Binnie. Le premier est un être antipathique, paresseux ², vantard ³, orgueilleux et poltron ⁴. Quant au second, le mieux qu'on en puisse dire est que son souvenir évoque l'image d'un petit homme ridicule et falot ⁵. On aurait pu, sans excès de prétention, espérer des acteurs plus brillants.

VII

Franchissons les portes de l'École. Rendons-nous chez les Universitaires, pénétré du timide espoir que là, peut-être, nous rencontrerons, fières compagnes de la science et de la culture, l'indépendance de l'esprit et la générosité du cœur. Quelle erreur était la nôtre ! Nous voici entouré de maîtres sots ou d'âmes partiales. De sots, c'est la majorité. Aveuglés par l'importance qu'ils accordent d'eux-mêmes à leur savoir, ils font triste figure de pédagogues sans fraîcheur, sans intelligence critique, bons, tout au plus, à écœurer les jeunes gens qui leur sont confiés ⁶. Le directeur de

1. Cf. notre Introduction, pp. 13-14.

2. « Joseph Sedley then led a life of dignified otiosity, such as became a person of his eminence ».

Vanity Fair, LX « Returns to the genteel world », p. 587.

3. « Perhaps he actually worked himself up to believe that he had been engaged » with the army ; certain it is that he made a prodigious sensation for some time » at Calcutta and was called Waterloo Sedley during the whole of his subsequent » stay in Bengal ».

ibidem, XXXVIII « A family in a very small way », p. 369.

4. « Jos's face grew paler and paler. Alarm began to take entire possession of the stout civilian ».

ibidem, XXXII, « Jos takes flight », p. 297.

5. « A jolly young bachelor of three and forty... with a comical face,... and... rosy gills ».

The Newcomes, I, *passim*.

6. « Mr. Buck, the tutor,... might have some stupid humdrum notions about the » metre and grammatical construction of a passage of Aeschylus or Aristophanes, » but had no more notion of poetry than Mrs. Binge, his bed-maker ».

Pendennis, XVIII « Pendennis of Boniface », p. 165.

Thackeray

l'École de Grey Friars tient à Arthur Pendennis des discours invraisemblables, d'où l'on peut extraire des phrases-massues de ce genre : « Misérable ! un élève qui construit *de et* au lieu de *de* » *mais*, à l'âge de 16 ans, n'est pas seulement coupable d'extravagance et d'ignorance et de stupidité inconcevable, mais de crime, » de crime mortel, et d'une ingratitude envers ses parents que je » tremble de considérer »¹. La bêtise des pédants n'est, malheureusement, pas le seul vice qu'ait stigmatisé Thackeray, non oublieux du stupide système d'éducation dont il avait souffert. Les châtimens corporels ne sont que le moindre mal. Le véritable danger est cette école de la fourberie et de la corruption². Les maîtres des Universités, qui devraient porter le flambeau, sont, comme les autres, serviteurs des indignités. L'accusation, nettement formulée, vient cingler, comme d'un coup de fouet, ces laquais de l'aristocratie. « Parce qu'un adolescent est noble, l'Université » lui délivre son diplôme au bout de deux années, alors qu'il en » faut sept à n'importe quel autre »³. Fuyons ces repaires du snobisme.

VIII

Allons-nous trouver quelque compensation chez ceux qui font profession d'offrir leur vie pour le salut du pays ? Des noms chantent à nos oreilles : Marlborough, le Général Webb, le Colonel Newcome... Il semble, cette fois, que notre revanche soit proche. Mais, analysons de plus près. Marlborough est un sot et un intrigant, admirablement servi par la chance, et dont l'égoïsme révolte⁴. Le Général Webb, unique portrait un peu flatté, l'est pour les raisons spéciales que l'on sait⁵. Encore convient-il d'ajouter que

1. *Pendennis*, II « A pedigree and other family matters », p. 16.

2. « I dont say that the boy is lost, but that the shades of the Prison house are closing very fast upon him, and that we are helping as much as possible to corrupt him. »

ibidem, p. 15.

3. *The Book of Snobs*, « On clerical snobs », p. 348.

4. cf. cette réflexion caractéristique :

« Another allusion to *Esmond* and his portrait of Marlborough brought from Mr. Thackeray's lips, in a musing tone, the single word : *Rascal* ! ».

John Esten Cooke : art. cit., *op. cit.*, rapporté par J. G. Wilson, *op. cit.*, I, p. 257.

5. Le héros de Wynendael était apparenté au Colonel Richmond Webb dont la fille était la grand'mère de Thackeray.

sa querelle avec son chef donne une piètre idée du haut commandement. Quant à Newcome lui-même, le preux chevalier, sa loyauté idéale n'est pas sans s'allier à une naïveté benoîte dès qu'il s'agit de mariage ou d'affaires. Or, ce sont là les officiers d'élite que nous présente Thackeray. Que dire de cette armée de coquins, d'escrocs ou d'imbéciles, qui, sous les noms de Rawdon Crawley, George Osborne, Barry Lyndon, et tutti quanti ¹, caractérisent les glorieux régiments de Sa Majesté ?...

IX

Même note sévèrement caustique dans la représentation des hommes de lettres. La classe littéraire, qui aurait pu espérer un traitement plus clément, a subi le même sort que ses sœurs. La caste des gens de lettres n'a pas été épargnée. Elle est l'objet de fermes accusations : ² le Bickerton des *Adventures of Philip*, à la grande indignation du jeune Firmin, se sert de son journal pour attaquer et diffamer ses ennemis personnels ³. L'état-major de la *Pall Mall Gazette* symbolise toute une fraction de cette corporation littéraire qui usurpe son prestige, puisque, nous dit Warrington : « Il est dans cette ville des milliers de gens qui n'écrivent pas de » livres et qui sont, au fond, aussi capables et aussi intelligents » que ces gens-là » ⁴, lesquels, ajoute Pendennis, ironiquement, connaissent souvent moins bien et souvent, même, lisent moins les livres que quiconque.... Le reproche est cinglant. L'on conçoit

1. Le capitaine de Potzdorff (armée prussienne) n'aime que les flatteurs. *Barry Lyndon*, VII, p. 89.

Le général Tufto se laisse bernier par Becky. *Vanity Fair*, XXIX, « Brussels », p. 265

Le Colonel O'Dowd est un sot. *ibidem*, XLIII, p. 417.

Le Capitaine Costigan s'adonne à la boisson. *Pendennis*, passim.

Le Général Lambert est timoré et terne. *The Virginians*, passim.

Le Général Baynes est un faible, doublé d'un ingrat. *The Adventures of Philip*, passim.

2. Ce qui n'exclut d'ailleurs pas la fantaisie caricaturale.

cf. la charge amusée contre les poèmes éminents de l'Honorable Percy Popjoy et de Lord Dodo.

Pendennis, XXXI « The printer's devil », p. 311.

3. « You don't mean to say that the man is base enough to strike at his private enemies through the press !... »

The Adventures of Philip. XXXIV « Philip tells an untruth », p. 525.

4. *Pendennis*, XXXIV « A dinner in the Row », p. 340.

(même quand on n'en approuve pas les termes) que le courroux ait été vif parmi les littéraires. En répondant vertement à Thackeray, l'*Examiner* avait, du moins, l'excuse de la provocation ¹.

X

Déçu encore, déçu toujours. Un refuge nous reste : l'Église. Là, nous trouverons ce que nous avons vainement cherché dans les autres alvéoles sociales. Les hommes qui ont assumé pour mission d'éclairer les consciences ne sauraient pactiser avec le snobisme. La vanité des misérables hochets du monde ne peut qu'être dénoncée par ces esprits d'élite, que leur saint ministère appelle à une plus large conception de la vie. L'illusion, pour légitime qu'elle soit, ne tarde guère à s'évanouir en face de l'œuvre thackerayenne. Il n'est point de noms d'ecclésiastiques qui ne lui suggèrent rire ou indignation ². Que ses figures apparaissent au XVII^e, au XVIII^e ou au XIX^e siècle, elles sont toujours discutables ³. C'est, pour elles, brevet d'honnêteté de n'être que paradoxales ⁴. Le plus souvent, elles blessent notre sentiment de la divinité sacerdotale ⁵. Robert Tusher, pour examiner le plus ancien, nous écœure par son pédantisme et ses façons cauteleuses ⁶, Sampson ⁷, qui constitue l'échelon intermédiaire entre les deux

1. « He caricatured his fellow labourers, in order to pay his court to the non-literary class ».

The Examiner, cité dans *Works*, XIII, p. 629.

2. A l'exception du père de Laura Bell (*Pendennis*) et du Docteur Barnard (*Denis Duval*).

3. « He (The Reverend Edmund Lavender) was one of that sort of men who » would rather be kicked by a great man than not be noticed by him ».

Barry Lyndon, XVIII « My good fortune begins to waver », p. 230.

4. « Et quel abbé, grand Dieu, added he, quite bewildered, un abbé avec douze » enfants ! »

Barry Lyndon, XVII « An ornament of English Society », p. 211.

5. « As he (the Reverend Mr Smirke) spoke, he gave her (Helen) a look which made » her exceedingly uncomfortable. She had seen that look more than once, of late, » pursuing her. He became more positively odious every day, in the widow's eyes. »

Pendennis, VI, « Love and War », p. 56.

6. « Sir, said young Esmond..., she (Nancy) told me that you were a horrid old man and had offered to kiss her in the dairy » — « For shame, Henry, cried Dr. » Tusher, turning as red as a turkey-cock,...if you listen to the falsehoods of an abandoned girl !... »

Henry Esmond, I, VIII « After good fortune », p. 77.

7. *The Virginians*, XXXI. « The bear and the leader », p. 257.

siècles, est cible aisée pour les brocards de l'écrivain ; quant à Honeyman ¹, Tufton Hunt ² et Bute Crawley ³, qui représentent l'Église contemporaine, on ne sait auquel d'entre eux offrir la palme du grotesque ou du révoltant.

Même lorsqu'il ne s'agit pas de personnalités précises, mais des œuvres chrétiennes, Thackeray ne désarme pas. Les efforts évangélistes de l'École de Clapham se voient tournés en ridicule par les allusions à la mission chargée d'éduquer les « Indiens Noix de Coco », et à cette société dont le but est de fournir aux habitants des Iles Fidji une provision de poêles à frire ⁴. Ici, la plaisanterie ne fait qu'égratigner, mais quand le ton monte, le sarcasme se hausse jusqu'à la grande satire, et Thackeray n'a pas de termes assez fulgurants pour flétrir l'Église servile, complice des hypocrites tractations de la société. « Tous les jours, s'écrie-t-il, nous » vendons et nous achetons la beauté, la situation, la fortune. » Nous traitons l'affaire dans les églises avec le secours des sacrements. Les parties traitantes prennent le Ciel à témoin de la » sincérité de leurs vœux. Nous savons que ce sont des mensonges » et nous les scellons avec le nom du Seigneur » ⁵.

XI

Clore la liste est un soulagement. Une telle satire, par son caractère général, ne peut aller sans résistances, et vives. Dénigrement appelle dénigrement. La pensée de Thackeray a fait l'objet des critiques les plus virulentes. Sans parler des contemporains qui déclarèrent, tel Ruskin, que son œuvre distillait du poison ⁶, la

1. « To tell the truth, no French abbé of Louis XV was more lazy, and luxurious » and effeminate than our polite bachelor preacher ».

The Newcomes, VIII « Mrs. Newcome at home », p. 85.

2. « I may have been encouraged in my suspicions of the dingy clergyman by » Philip's own surmises regarding him ».

The Adventures of Philip, VII « Impletur veteris Bacchi », p. 177.

3. « Mr. Crawley, you are intoxicated, as usual » replied his wife... Thus it will » be seen that the parishioners of Crawley were equally happy in their squire and » in their rector. »

Vanity Fair, XI « Arcadian simplicity », p. 95.

4. cf. Walter F. Lord, « The apostle of mediocrity ».

The Nineteenth Century (march 1902), p. 399.

5. *The Newcomes*, LVII « Rosebury and Newcome », p. 605.

6. « Ruskin spoke of his works as *poison* », rapporté par Walter Frewen Lord, : *op. cit.*, p. 403.

postérité a été dure pour sa présentation de la société. On s'est resservi de l'image des propriétés toxiques¹; on a même accusé l'auteur d'être incapable de comprendre la majesté de certains actes ou de certaines fonctions, d'être le contempteur systématique de tout ce qui, dans la société, s'élève au-dessus du moyen. « Il a » délibérément passé sous silence, écrivait en substance un critique » sévère, tout ce qui est distingué et séduisant. Il déteste la supériorité. La grandeur n'existe que pour lui permettre de jeter son » vitriol sur la distinction, le succès, les honneurs »². Le même censeur, voulant caractériser Thackeray par une formule accablante, concluait sur ces paroles lapidaires : « Il a été l'apôtre de » l'évangile mesquin de la médiocrité ! »³.

Fouet hâtif. Une riposte s'impose. L'écrivain, en dépeignant un type, ne prétend pas donner fatalement une image de la collectivité entière. Lorsque l'*Examiner* l'avait attaqué, Thackeray, très justement, s'était défendu en invoquant l'ombre de Fielding et en faisant valoir que les tares d'un individu ne sauraient retomber sur toute la classe sociale à laquelle il appartient⁴. L'argument, évident, est celui qui a été repris pour faire justice des accusations de Walter Frewen Lord. Y répondant, à quelques mois d'intervalle, l'avocat de Thackeray a montré, qu'à suivre le raisonnement de son adversaire, on devait conclure que Ch. Reade était partisan du système des prisons, et que Dickens, peintre des cruautés d'un Squeers, était l'apôtre des écoles du Yorkshire⁵.

Le raisonnement est trop juste pour ne pas toucher. Nous convainc-t-il pleinement ? Voici qui appelle des réserves. S'il est assez clair, en effet, que la présence d'un malade n'implique pas que sa classe sociale soit gangrenée, il est à craindre que des centaines de contaminés finissent par imposer l'idée d'une contagion universelle. Se dire qu'il est, cependant, des anges, n'est point garantie suffisante ; on aimerait mieux entrevoir moins rarement les franges

1. Ch. Whibley, *op. cit.*

2. W. F. Lord, *art. cit.*, p. 402.

3. *ibidem*, p. 410.

4. « I no more plead guilty than I should think Fielding would have done if he » had been accused of a design to bring the Church into contempt by describing » Parson Trulliber ».

Thackeray. *Works* XIII, p. 500.

5. « To portray a vice... is not... to preach it ».

Kathleen Leche: « Another aspect of Thackeray », *The Nineteenth Century*, June 1902, p. 947.

de leurs ailes. Or, si, dans Shakespeare ou Scott, il nous faut réfléchir avant de trouver un personnage odieux, dans Thackeray, au contraire, il nous faut faire un effort prolongé avant de découvrir des noms synonymes de supériorité, à défaut d'excellence. Comment échapper à la tentation de croire que ces exceptions vivent dans un monde de rêve, et que l'univers thackerayen est le miroir du réel ?

XII

Est-ce à dire que l'aristocratie et la bourgeoisie se montrant déficientes, le salut soit dans le peuple ? La vie d'un petit employé besogneux serait-elle d'une leçon plus saine que l'existence luxueuse et frivole d'un mondain ? On en peut douter. Thackeray ne nous a montré des classes socialement médiocres que des échantillons assez rares, qui ne prouvent rien, sinon une sympathie assez lointaine, où la pensée ne se livre pas toute entière. Il y a Raggles, et Fanny Bolton ; Miss Briggs, et Bows. Mais, quoi ? Leur dévouement mal reconnu, payé d'ingratitude et d'injustice, ne manque pas de nous paraître terne et bien pauvre, finalement¹. Nous les plaignons, soit, mais l'immense distance qui sépare intellectuellement Laura Bell de Fanny se fait sentir, cruellement. Le cœur n'en peut mais et soupire. Caste oblige. L'exemple ne saurait venir du peuple. Allons donc plus avant. Un degré nous reste à descendre avant d'atteindre le bas de l'échelle sociale. Ce degré, avant nous, Thackeray l'a franchi. Aux antipodes des lords, de leurs fêtes et de leurs débauches, il s'est plu à observer la vie et les mœurs des laquais.

1. — Raggles est ruiné par les Crawley.

« Becky and her husband had ruined him...He would be sold up and turned out » of his shop and his house, because he had trusted to the Crawley family ».

Vanity Fair, LV « The same subject pursued », p. 532.

— Fanny est punie cruellement de son affection pour Arthur (*Pendennis*).

— Miss Briggs est martyrisée par Miss Crawley.

« What tortures have men to endure, comparable to those daily repeated shafts » of scorn and cruelty with which poor women are riddled by the tyrants of their sex. Poor victims ! »

Vanity Fair, XXXIII, « Miss Crawley's relations », p. 313.

— Bows traîne dans le sillage de la Fotheringay et de Costigan une existence misérable.

(*Pendennis*, passim).

XIII

Le point, qui est d'importance, n'a pas, suffisamment, été mis en lumière. Nous voulons parler de ce souci de la domesticité, de cette curiosité presque inquiète de savoir ce que pensait James ou William ¹. Thackeray a, sur les domestiques, écrit de jolies pages ² ; il a même écrit comme s'il était l'un d'eux ³. L'impression, pour le lecteur, est qu'il a été gêné par le contact, présent et lointain à la fois, de ces êtres hybrides qui sont de la maison et n'en font pas partie. Il y a eu là, pour Thackeray, une source de réflexions éminemment fertiles ⁴. Sa conception du snobisme s'en est affermie. Il a regretté l'abîme qui sépare un marquis d'un valet et il s'est dit avec tristesse : « Ils sont pourtant des hommes ! » ⁵. Il lui a pesé de sentir la vanité des supériorités que s'attribuent les classes dites supérieures. Il en a souffert. Il s'est même trouvé une époque dans sa vie où il s'est penché avec plus que de la sympathie d'esprit sur l'existence active, rude à l'occasion, mais virile des gens de maison.

1. « As all of us, in one way or another, are subject to this domestic criticism, » from which not the most exalted can escape, I say, lucky is the man whose servants speak well of him ».

The Newcomes, XV : « The old ladies », p. 164.

2. « Whilst the good old Bishop of Cambray... described the disconsolate condition of Calypso at the departure of Ulysses, I forget whether he mentioned the grief of Calypso's lady's maid on taking leave of Odysseus's own gentleman. The menials must have wept together in the kitchen precincts whilst the master and mistress took a last wild embrace in the drawing-room... The point to be remembered is, that if Calypso *ne pouvait se consoler*, Calypso's maid *ne pouvait se consoler non plus* ».

The Virginians, XX, « Facilis descensus », p. 160.

3. cf. plus haut, p. 159.

4. « Our lacqueys sit in judgment on us. My Lord's intrigues may be ever so stealthily conducted, but his valet knows them ; and my Lady's woman carries her mistress's private history to the servants' scandal market, and... exchanges it against the secrets of other abigails ».

Henry Esmond, I, XII « My Lord Mohun... », p. 123.

5. « You know no more of that race which inhabits the basement floor, than of the men and brethren of Timbuctoo, to whom some among us send missionaries... With those fellow Christians who have just been saying Amen to your prayers, you have scarcely the community of Charity. They come, you don't know whence ; they think and talk, you don't know what ; they die, and you don't care, or vice-versa ».

The Newcomes, XIV « Park Lane », p. 149.

cf. également l'opinion du commandant Pendennis :

« He thought about his servant as a man thinks of a horse... »

Pendennis, LXVII. « The major is bidden to stand and deliver », p. 676.

Il a éprouvé, à un certain moment, une sorte d'inclination pour les domestiques, et comme un vague espoir en une source neuve d'énergies sociales. Il l'a exprimé curieusement, avec une force presque vulgaire et non sans conviction : « Il a supprimé, dit-il, » en parlant d'*Ernest Maltravers*, la meilleure part de lui-même : » son inclination pour les basses classes... Une indigestion produite » par du « Welsh rarebit », arrosé de genièvre et de bière aurait peut-être... épaissi sa taille svelte, mais l'amélioration mentale qu'il » aurait pu acquérir à suivre un régime semblable, le courage » intellectuel qu'il aurait tiré de cette mâle nourriture, la convergence virile qu'il aurait eue au « Trou de Charbon », seraient autrement meilleurs pour lui que les faibles radotages du Reform » Club »¹.

Aurions-nous découvert le fruit de nos difficiles recherches ? L'enseignement va-t-il surgir du sous-sol ? Les domestiques donneraient-ils au snobisme un soufflet victorieux ? Hélas, non... Thackeray, s'il avait eu des illusions, les a laissées aux épines de la route. Les valets sont snobs comme chacun². Vantards, envieux, haineux. Méfiez-vous, car dans l'ombre ils vous guettent³. Le Commandant Pendennis l'apprend à ses dépens, et il n'est qu'à voir la façon splendide dont il écrase Morgan l'Élu, Morgan le Magnifique, Morgan, incarnation du Valet, Espoir de la Tribu, comme Satan révolté et comme lui déchu, pour se rendre compte que les sympathies de Thackeray sont loin de s'être fixées à l'office⁴. Il n'a point fait son drapeau d'un morceau de tablier.

1. cf. Lewis Melville. *The New Criterion*, octobre 1926.

« Reviewing Lytton's *Godolphin*, he spoke of « the clichés of those literary puffers ». *ibidem*.

2. « Her Majesty's own crimson footmen, with epaulets and black plushes, came » in. It was pitiable to see the other poor Johns slink off at this arrival. Not one of » the honest private Plushes could stand up before the Royal Flunkies. They left » the walk, they sneaked into dark holes and drank their beer in silence ».

The Book of Snobs. II. « The Snob Royal », p. 310.

3. « Mr. Joseph Sedley, luckily for his own peace, no more knew what was passing » in his domestic's mind than the respected reader and I suspect what John and » Mary, whose wages we pay, think of ourselves. What our servants think of us ! » Did we know what our intimates and dear relations thought of us, we should live » in a world that we should be glad to quit, and in a frame of mind and a constant » terror that would be perfectly unbearable. »

Vanity Fair. XXXI. « Jos Sedley takes care of his sister », p. 288.

4. « He (Morgan) looked a piteous image of terror and discomfiture ».

Pendennis, LVIII. « The major neither yields his money nor his life » p. 682.

XIV

Ainsi, aucune classe de la société victorienne n'a échappé aux coups du snobographe. Le tableau de chasse est complet. Quel sujet de caricature pour ce maître-caricaturiste ! Avec quelle verve n'aurait-il pas pu se dépeindre, lui-même, au retour de la battue. On l'imagine, le regard illuminé d'orgueil, dénombrant, dans la salle d'honneur, ses trophées. Ils sont tous là, rangés méthodiquement, selon leur valeur conventionnelle sur le marché des vanités : monarques, gentilshommes, et politiciens ; fonctionnaires et bourgeois ; artisans et intellectuels ; menu peuple et valets..... Tir nombreux ; tir précis. Le soir venu, et déposant les armes, le satiriste peut être fier de soi. Pas une pièce ne manque à sa collection.

CHAPITRE II

LES SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES LA FRANCE

I

Le snobisme a donc, par crainte et haine, orienté la pensée thackerayenne vers une satire sociale sans pardon. Les conséquences heureuses en ont été : relief, originalité, vigueur. Seul, après Swift, Thackeray a jeté l'anathème avec une telle continuité sur toutes les classes de la société. La profondeur qui est résultée de cette obstination est de celles qui s'ouvrent à tous les yeux.

L'influence de la snobophobie sur la pensée de Thackeray n'a pas, malheureusement, été marquée par le seul bénéfice. A s'agiter sans cesse dans son esprit, le snobisme, de *modifiant*, est devenu *déformant*. Son point de vue s'est trouvé non seulement *déplacé*, mais *mal placé*. Le jugement de Thackeray connaît, de ce fait, des limitations dont il convient de mesurer la portée.

II

Disons-le, sans plus attendre : ses erreurs ont été surtout manifestes dans sa satire de l'étranger. Thackeray, juge des mœurs victoriennes, a été, nous venons de le voir, souvent cruel et insistant, mais il a dépeint une tare fondamentale, et sa peinture de l'Angleterre, pour dessinée qu'elle soit vers une critique unilatérale, est une peinture fidèle, avec laquelle il faut compter, et qui restera ¹.

1 « Posterity will read the history of the Victorian Age in the pages of Thackeray ».

Chauncey Wells. *Thackeray and the Victorian compromise*.
University of California. Berkeley, 1929, p. 199.

Rien de cette netteté victorieuse, dans son tableau des mœurs étrangères. Nous ne saurions prétendre, dans les limites d'une étude de ce genre, traiter à fond le problème de Thackeray et l'étranger ; la question, qui déborderait de notre cadre, a d'ailleurs été amorcée dans de nombreux articles¹, et ce serait souvent apporter du tout fait que de dire les défaillances de Thackeray dans sa critique des non insulaires. Rappelons simplement que les sarcasmes, sur ce point, ne lui ont pas été épargnés². Son tableau de l'Irlande, tel qu'il nous apparaît dans le célèbre *Irish Sketch Book*, a eu le don de provoquer la fureur. Les quolibets, voire les injures, sont tombés sur lui, dru comme grêle de mars : « Quand l'Irlande, peut-on » lire dans tel article retentissant, sera de nouveau indépendante, » il faudra que son clergé établisse une cérémonie annuelle d'im- » précations et de malédictions contre la mémoire de William Make- » peace Thackeray. Cette brute odieuse et ricanante a rampé comme » le serpent jusque dans le paradis verdoyant des Celtes, d'où Saint » Patrick, il y a bien longtemps, avait banni toute vermine. Sa » bave a tout recouvert »³.

Nous ne discuterons point cette critique outrancière. La personnalité de Thackeray est, à elle seule, une réfutation de pareilles accusations. Il est des jugements qui se suicident. Le ton de la polémique, au surplus, n'est pas le nôtre. Que le rire thackerayen, aux dépens de l'Irlande, que ces imitations caustiques de son parler, que ces coups de butoir contre ses vanités, que tout cet ensemble, enfin, qu'on a appelé joliment l'« hybernico-thackerayen »⁴, soit de nature à irriter les victimes, voilà qui est trop évident. Et que l'Irlande ait difficilement pardonné Costigan à Thackeray, n'est point fait pour surprendre. Mais ces excès, aux confins de la caricature, ne nous arrêteront pas. Notre ambition serait bien plutôt de mettre l'accent sur l'origine de ces excès, de montrer comment l'étroitesse accidentelle de la pensée thackerayenne, une fois sortie de son terrain national, est due à l'obsession du snobisme, maître et fléau de son intellect. Qui s'étonnerait que, pour illustrer notre

1. cf. sur ce point notre Supplément Bibliographique, p. 393.

2. Parlant de ses princes allemands, Jack écrit :

« The possession of a coronet is enough to provoke his resentment ». *A study of Thackeray*, 1895, p. 37.

3. « Thackeray and Irish minstrelsy. *The Saturday Review*, May 26, 1894.

4. « The hybernico-thackerayan ».

Anthony Trollope, *op. cit.*, p. 174.

argumentation, nous choisissons, dans la critique de l'étranger par Thackeray, le tableau ingrat, plein de préjugés et de couleurs fausses, qu'il nous a laissé de la France et des Français ?

III

On est surpris, d'abord, que Thackeray nous ait mal compris, quand on réfléchit qu'il aimait Paris ¹, qu'il prenait à y venir un vif plaisir ² et que plus d'un lien et d'un tendre souvenir le rattachaient à notre capitale ³. Mais, il faut soigneusement séparer goût de politique. Thackeray se complaisait dans l'esthétique de la Ville Lumière, dans sa vie libre ; il goûtait les trésors artistiques de nos musées ; il nous mettait, à ce point de vue, à cent coudées au-dessus de ses compatriotes « qui ont une galerie d'art ressemblant à un » cabaret de dimensions moyennes » ⁴, et qui ne sauraient nous disputer une « supériorité qui, en ce qui concerne l'art, est incontestable » ⁵.

Mais ses faveurs ne vont pas plus avant. Son affection artistique mise à part, que reste-t-il pour nous, sinon une attitude qui déçoit par sa partialité, en même temps qu'elle précise la nature des ceillères qui étrécissent sa vision.

1. « Great Coram street was the most ghastly thing... Oh, for smiling Paris and » sunshine !... »

Hester Ritchie, *op. cit.*, p. 8.

« God bless my dearest Mammy ; and all at number four : how bright it must » look now. My dear old Paris ! »

ibidem, p. 12.

« Met Mr. Thackeray on the Boulevard, like his old self and delighted to be in » Paris ».

James T. Fields, *op. cit.*, p. 69.

2. cf. son équipée en cachette aux vacances de 1829 et, sur la fin de sa vie, en 1862, pour fêter le succès du *Cornhill Magazine*.

« He seems, écrit Th. Taylor, to have had a peculiar fancy for Paris... », *op. cit.*, p. 37.

3. Il s'y était mariée en 1836 et y avait connu toutes sortes d'existences.

« The French capital, écrit Ch. Whibley, had been his second home, its life and » literature familiar to him since his boyhood, he had lived there not only as an opulent tourist or a light-hearted student in its schools of art, but as a poor stranger waiting for a living ».

op. cit., pp. 46-47.

4. *The Paris Sketch Book*. I. « On the French school of painting », p. 52.

5. *ibidem*, p. 41.

IV

Thackeray, juge de la France, part du principe suivant : les Français sont des snobs, comme tous les hommes, mais avec cette nuance que leur snobisme se manifeste surtout sous un double aspect : le snobisme du chauvinisme et le snobisme de la légèreté. A l'exception des de Florac ¹, on les sent prêts à saisir leur fusil pour envahir l'Angleterre. Quant à leur gaité, elle est synonyme d'immoralité.

Thackeray nous brosse ainsi de nos compatriotes un tableau affligeant, qui semble sorti, comme on l'a dit, de la plume d'un « enfant de Waterloo » ². Waterloo est même trop peu dire. Les romans nous le montrent bien, qui dépeignent la France aux prises avec l'Angleterre, ennemie traditionnelle. Henry Warrington écrit à son frère, en 1758 : « L'expédition est secrète, mais nous ne doutons » pas que la France soit notre destination, et j'espère y rencontrer » mes amis « Les Messieurs » une fois de plus et gagner mes chevrons à la pointe de l'épée » ³. Les Français luttant aux côtés de leurs alliés indigènes, aux atroces raffinements de torture, se révèlent « aussi sauvages que leurs amis Indiens » ⁴. Voici, plus tard, les préparatifs de la lutte contre la France auxquels assiste Denis Duval : « De Margate à Folkestone, dit-il, la côte était gardée et » garnie de patrouilles.... sur le rivage français, nous savions qu'on » se livrait aussi à des préparatifs belliqueux » ⁵. Thackeray, obscurément héritier de cet antagonisme séculaire, ne parvient pas à surmonter le préjugé. Il voit, dans tout Français, l'ennemi qu'il était, il y a peu encore ; l'ennemi qu'il sera demain. Tout Français, pour lui, est un snob du genre militaire et impérialiste. « Si, dit-il, » dans un pays où tant de charlatans ont triomphé, le Prince Louis

1. Voir une excellente étude du caractère de Mme de Florac dans H. Schütz Wilson : « Madame de Florac ».

The Gentleman's Magazine (juin 1886), pp. 561-576.

2. « The airs he gives himself are those of a child of Waterloo ».

« Thackeray and romanticism » *The Saturday Review*, oct. 11, 1884. cf. encore cette formule typique.

« Thackeray, it is said, is *hopelessly John Bullish* ». *Works* (Oxford), II, Introduction, p. xvii.

3. To G. Esmond Warrington, Ryde, June 1, 1758.

The Virginians, LXIII. « Melpomene », p. 543.

4. « The French were as savage as their Indian friends ».

The Virginians, LXXIX « News from Canada », p. 635.

5. *Denis Duval*, VIII. « I enter his Majesty's Navy », p. 540.

» Napoléon pense qu'il pourrait renouveler le charlatanisme impé-
 » rial, pourquoi ne le ferait-il pas ?... N'essayons pas de nous leur-
 » rer, ils (les Français) nous haïssent. Aucune protestation d'amitié,
 » ni la sagesse même de Lord Palmerston... n'y fera rien... Ils
 » nous haïssent » ¹.

Comment s'étonner, dès lors, de cette réflexion si curieuse qui jette un jour révélateur sur la campagne électorale de Thackeray à Oxford et qui couronne, en quelque sorte, le premier aspect de sa conception du Français : « La raison essentielle pour laquelle » je souhaitais entrer au Parlement était de pouvoir prendre la parole » une fois l'an et de dire à mes compatriotes ce qui arrivera quand » les Français nous auront envahis ! » ²

V

Pour marquée que soit cette déformation de Thackeray, juge de notre pays, sa pensée est encore plus faussée en ce qui concerne le vice, selon lui, fondamental de la nation française, qui est frivolité. Du haut en bas de l'échelle, sévit en France le mépris du sérieux et l'on préfère s'imprégner de mensonges plutôt que de paraître grave, c'est-à-dire odieux ³. Tout, dans ce pays, est trompe-l'œil, caricature et bouffonnerie. La Révolution n'a été qu'une « caricature de liberté », comme l'Empire a été une « caricature de la gloire » ⁴. Quant aux fêtes de juillet, elles ne sont que « l'anniversaire farceur » d'une simple farce » ⁵. Monarchie branlante, politique sans fondement, légèreté universelle, rire incompréhensible de Thackeray. Il raille Victor Hugo de traiter d'égal à égal avec le roi, dans un pays où « rien ne se fait sérieusement et convenablement » ⁶. Il croit définitif son jugement sur l'aspect politique de notre activité

1. *The Paris Sketch Book*. I. « Napoleon and his system », p. 107.

2. J. Grant Duff. *Notes from a Diary*, 1897, I, pp. 101-102.

« A conversation with Thackeray », avril 1858.

3. « In their aptitude to swallow, to utter, to enact humbugs, these French people, from Majesty downwards, beat all the other nations of this earth ».

The Paris Sketch Book. « The Fetes of July », p. 34.

4. « Madame Sand and the New Apocalypse ».

ibidem, p. 187.

5. « The Fetes of July ».

ibidem, p. 33.

6. *ibidem*, p. 37.

sociale : « Fausse liberté, fausse monarchie et fausse justice ! » ¹

Si, d'aventure, un Français semble sérieux, méfiez-vous ; il ment ou il se veut, alors, couvrir de ridicule ², car la société, bâtie sur les fondations pourries du snobisme de l'immoralité, n'a d'égards que pour le conquérant de femmes. Aussi, la débauche est-elle une sorte de jeu national, l'impudeur des Français n'ayant d'égale que leur intolérable vantardise ³. Qu'il s'agisse d'un noble gentilhomme ⁴ ou d'un simple maître-coq ⁵, la société porte, gravée dans ses usages, la marque infamante de sa corruption. Brutalement rapide, Thackeray conclut que le peuple le plus policé du monde a surtout pour occupation de « voler la femme de son voisin et, ensuite, de le tuer » ⁶.

VI

L'immoralité fanfaronne qui caractérise le snobisme du Français se reflète dans sa littérature ⁷ et ainsi se comprennent les invraisemblables appréciations de Thackeray sur nos écrivains. Le sno-

1. *ibidem*, p. 38.

On consultera avec fruit, sur l'opinion de Thackeray relative à la justice française, l'article de M. Baldensperger, dont nous extrayons les lignes suivantes : « Thackeray » critique, et prétend amender, avec une foi aveugle dans la supériorité britannique. En France, « un homme est coupable, tant qu'il n'a pas prouvé son innocence ». Dieu soit loué ! les choses, en Angleterre, sont bien différentes. »

F. Baldensperger. « Balzac détective, ou l'Affaire Peytel », *La Revue de Paris*, 1^{er} mai 1928, p. 148.

2. « I think one should always prepare to grin, when a Frenchman looks particularly grave, being sure that there is something false and ridiculous lurking under the owl-like solemnity ».

ibidem, « M^{me} Sand and the New Apocalypse », p. 187.

3. « Who ever yet met a Frenchman come out of England that has not left half a dozen families miserable and brought away as many hearts in his pocket book? » *Vanity Fair*. LI. « In which a charade... », p. 489.

4. « Had not his mother (M^{me} de Florac) been alive, perhaps he would have believed in the virtue of no woman ».

The Newcomes, XXVIII « In which Clive begins to see the world », p. 281.

5. « Whether Alcides was as irresistible a conqueror as his name sake or whether he was simply crazy is a point which must be left to the reader's judgment. But the reader, if he has had the benefit of much French acquaintance, has perhaps met with men... who have made equal havoc in the hearts of Les Anglaises ».

Pendennis, XXIII. « A little innocent », p. 226.

6. *The Newcomes*, XXXVII « Returns to Lord Kew », p. 387.

7. « French novels are a picture of French life, a pretty society... !

ibidem, XXXI « Madame la Duchesse », p. 322.

bisme, ici encore, égare sa plume ; un snobisme à double effet qui le pousse à décrier Balzac et Dumas comme des romanciers pleins d'« horreurs » et, avec une sorte de délire, louer le bon ton de M. de Bernard¹. Ce qui peine ici, surtout, est que la valeur littéraire de l'œuvre est entièrement laissée de côté. Le critérium de Thackeray semble être, uniquement, l'effort de contre-snobisme². On ne peut s'empêcher de déplorer que cette hantise ait déformé la pensée d'un homme, par ailleurs si près de nous³, au point de provoquer un faux courroux devant la gaieté⁴, fût-elle bruyante, d'un peuple en liesse et de lui faire dire gravement que Racine était sans charmes et ne se jouerait jamais plus⁵... !

1. « Such horrors as Balzac or Dumas have provided for us ».

The Paris Sketch Book. « On some French fashionable novels », p. 84.

On sait que, par la suite, il évoluera et se passionnera pour Dumas (cf *Roundabout Papers*). Mais Balzac lui restera toujours fermé.

2. cf. cet autre jugement curieux sur un écrivain anglais :

« Celui qui écrit ces lignes a recueilli sur les lèvres d'un célèbre romancier (l'ingénieux auteur de *Vanity Fair* et d'*Henry Esmond*) ce jugement porté en toute confiance : « George Borrow est un des prosateurs les plus remarquables de l'Angleterre actuelle ».

E. D. Forgues. *Gens de Bohême et têtes fêlées*, 1862, p. 4.

3. Voir pp. 321 à 327, notre étude sur l'aspect français de Thackeray.

4. « He would demand political wisdom and ask the people when they were enjoying fireworks and the fresh air, if their enjoyment were justified by the political situation ».

Ch. Whibley, *op. cit.*, p. 49.

5. « Be not alarmed, Racine will never come to life again and cause audiences to weep as of yore ».

The Paris Sketch Book. « French dramas and melodramas », p. 235.

CHAPITRE III

LA FAMILLE ET L'INDIVIDU

I

Pour qui dresserait le bilan de la pensée de Thackeray, piètre serait actuellement le crédit. Eh quoi, au grand-livre de son œuvre, tout serait Passif ? Si peu de résultats, donc ? Une critique en parti pris de la société anglaise ; une phobie des castes ; une raillerie constante de tous les ordres ; une véritable impuissance à pénétrer la mentalité étrangère ? De la vigueur, assurément, dans l'invec-tive ; une dénonciation des abus et une révolte non sans chaleur contre l'injustice de l'hérédité et les excès de l'inégalité. Mais, en fait, une acceptation de ces castes et de cette société si imparfaite. Comme aboutissement, donc, une gêne visible, un malaise certain et, quoique non suivie de remèdes, une sourde et parfois grondante inquiétude sociale ¹. Est-ce tout ? Allons-nous, sur cette récapitu-lation décevante, déclarer négative et vaine la satire de Thacke-ray ?

Ici, entendons-nous et pesons avec précaution, car juger sans appel la pensée de Thackeray, sous prétexte qu'elle se contente de déceler les fautes, tout en signant un compromis, c'est ne la point comprendre, ou mettre l'accent sur ce qui importe le moins. Quand on reproche à Thackeray d'avoir fait une critique sociale sans issue,

1. « Look at them, said the man, they are almost in rags, they have to put up » with scanty and hard food, contrast them with his other children whom you see » lording in gilt carriages, robed in purple and fine linen and scattering mud from » their wheels over us humble people as we walk the streets ; ignorance and starva- » tion are good enough for these, for those others nothing can be too fine or too dear ».

The Newcomes, chap. LXIX « The election » p. 710.

Voir, encore, dans son volume d'Essais :

« Galley-slaves doomed to tug the oar and wear the chain, whilst my Lords and » dandies take their pleasure, and hear fine music and disport with fine ladies in the » cabin ».

Roundabout Papers. « On a joke I once heard » p. 269.

on en souligne la gêne ; on montre surtout qu'on n'en aperçoit pas le sens profond. La vérité est, en effet, que *Thackeray n'a pas fait de critique sociale*.

Paradoxe, à coup sûr, et qui demande des éclaircissements. Nous voulons dire que la présentation d'un organisme social vicié n'a n'a pas été, ici, fruit de doctrine. Thackeray n'a pas fait de critique sociale, en ce sens qu'il a critiqué indifféremment toutes les classes (ce qui exclut la possibilité d'une thèse sociale), et que, nulle part dans son œuvre, il n'a exprimé le souhait qu'un changement radical se produisît. Se serait-il produit, le peuple eût-il été appelé à prendre la place des nobles, que c'eût été, comme pour la Révolution Française, changer simplement de duperie. Thackeray n'a jamais désiré le triomphe d'un nouveau faux semblant.

Ce qu'a fait Thackeray, par contre, et nous y insistons, est une critique de la société en fonction des cellules qui la constituent. Il a cherché, en d'autres termes, à faire ressortir l'*origine humaine du mauvais équilibre de la société*. Il s'est attaché, avec obstination, à nous signaler les ravages exercés par le snobisme, fléau de la société, sur ses unités organiques, c'est-à-dire la famille et l'individu. Le mal lui a paru être d'abord mal humain, et sa satire, faible, incohérente même, lorsqu'on la juge sur le plan social, devient émouvante et forte quand on la considère chez l'homme. Que les domestiques, s'unissant en un effort de révolution victorieuse, réduisent demain les nobles en esclavage et gouvernent à leur tour, voilà qui laisserait Thackeray indifférent et ne l'empêcherait pas de critiquer, avec autant de mordant, les nouvelles castes. Mais que, rien n'étant modifié dans l'appareil extérieur de la société, le snobisme disparaisse et l'adoration des fausses valeurs laisse place à une estime équitable des qualités réelles d'esprit ou de cœur, la société sera sauvée. La satire, on le voit, est essentiellement humaine, et la pensée de Thackeray, dès qu'on la considère comme de la critique psychologique, reprend, avec son sens, sa valeur véritable. Partie des castes, elle aboutit à l'individu, seul coupable, seul sauveur. C'est lui qu'il nous faut également atteindre. La famille, telle que l'a décrite Thackeray, nous permettra, déjà, de le pressentir.

II

Les problèmes posés par les relations de famille ont, au plus haut point, intéressé Thackeray. Son œuvre, nous aurons l'occasion de le voir plus longuement par ailleurs¹, a été dominée par la peinture des discordes entre parents. Les *Newcomes* sont probablement, à cet égard, l'œuvre caractéristique, mais dans les autres ouvrages, la famille est également au centre du roman. Le fait est d'autant plus remarquable que l'étude des relations de parenté avait, jusqu'à Thackeray, joué un rôle relativement minime dans la fiction anglaise. *Clarissa Harlowe* et *Amelia*, elles-mêmes, sont à peine typiques du genre. Il faut en venir aux ouvrages de Jane Austen², pour découvrir cet aspect mis en valeur. Dans Thackeray, au contraire, la pensée s'exerce à plein sur le problème du snobisme dans la famille. Nous relevons, par exemple, des questions de préséance et de vanité risibles. Mais Thackeray nous mène vite plus avant. Il nous montre la famille qui, unie, devrait être la plus normale formation défensive contre les périls communs, divisée par les deux poisons : snobisme de l'argent, snobisme des titres. La cupidité jette parents contre parents³, dresse le fils contre le père, fait convoiter impatiemment la mort du chef⁴. La suspicion règne en souveraine et la main du maître souvent se fait cruellement sentir. Des drames se passent, journallement, dans les familles, que l'on masque par respect des usages. Le « Seigneur du Foyer » règne à sa guise et torture comme il veut. Des sourires, pourtant, vous accueilleront si vous allez rendre visite aux victimes, car le snobisme est plus fort et l'hypocrisie répondra⁵. Affectation encore, toujours.

1. Voir, pp. 300-301, notre étude de cet aspect de la technique thackerayenne.

2. *Pride and Prejudice*, 1813 ; *Mansfield Park*, 1814 ; *Persuasion*, 1818 (posthume).

3. « Most of the family quarrels... arising from money disputes, when a division » of twopence halfpenny will often drive the dearest relatives into war and estrangement ».

Henry Esmond, II, V. « I go on the Vigo Bay Expedition », p. 186.

4. « Take it as a rule, this sardonic old Eaves would say, the fathers and elder » sons of all great families hate each other ».

Vanity Fair, XLVII, « Gaunt House », p. 456.

5. « In our society, there is no law to control the King of the Fireside, he is master » of property, happiness, life almost... he may kill a wife gradually and be no more » questioned than the grand seignior who drowns a slave at midnight. He may make » slaves and hypocrites of his children... ».

Henry Esmond I, XIII « My lord leaves us », p. 125.

Cette tyrannie domestique engendre, à son tour, la dissimulation et les êtres vivent à côté les uns des autres, se cachant leurs secrets¹. Bref, la lutte est partout, et pour qui saurait lire au travers des âmes, le spectacle sans voiles d'une famille ne peut être qu'écœurant².

III

Là n'est point le pire des maux. Il en est un qui brise les cœurs, détruit les espérances, rabaisse la créature à l'état de marchandise. Thackeray l'a dénoncé sans trêve. Sa voix s'est faite, tour à tour, émue ou indignée pour dénoncer sa virulence et ses pernicioeux effets : c'est le mariage, conçu, non selon la loi naturelle des attirances, mais conclu comme une affaire³, et un marché honteux⁴. Vente aux enchères. Cérémonie tellement fréquente que la décrire est une banalité⁵, et dont les victimes ne se comptent plus. « Évoquons, » vers minuit, s'écrie Thackeray, une réunion de tous ceux que l'on » a vendus en mariage, et quelle assemblée respectable, noble, élégante, brillante, imposante et multiple, nous verrons... Où serait » dans Babylone entière la pièce assez grande pour les contenir » tous ? »⁶

De cette cession vénale des vierges à la sénilité riche ou titrée s'ensuivent des vies entières brisées. Parfois, et c'est un moindre mal, le marché a été volontaire et la victime, si, comme Lady Crawley, elle reconnaît trop tard son erreur⁷, est cependant moins

1. « Oh, Mrs. housekeeper, all the other keys hast thou, but that key thou has not » *The Newcomes*, XI « At Mrs Ridley's », p. 119.

2. « Whilst the husbands had been quarrelling in the dining room over brandy and » water, the wives, the sisters, had been fighting over their tea in the salon ». *The Adventures of Philip*, XXVII « I charge you, drop your daggers », p. 431.

3. « Young Fred Bullock would have liked to make a bid for her (Miss Swartz) » himself, only he was booked to Maria Osborne ». *Vanity Fair*, XXI « A quarrel about an heiress », p. 191.

4. « There shall be no beggar marriages in my family. If you choose to fling away » eight thousand a year, which you may have for the asking, you may do it, but, by » Jove, you take your pack and walk out of this house, sir ! » *ibidem*, p. 197.

5. « This ceremony amongst us is so stale and common that to be sure there is no need to describe its rites, ... ».

The Newcomes, XXVIII « In which Clive begins to see the world », p. 291.

6. *The Adventures of Philip*, IX « Contains one riddle », p. 189.

7. « Her heart was dead long before her body. She had sold it to become Sir Pitt

à plaindre. Plus délicat, peut-être, est le cas d'Ethel Newcome qui songe à se vendre en connaissance de cause ¹, mais avec le sentiment d'un devoir à remplir ². Désolante, enfin, la situation de toutes ces jeunes filles qui, ne pouvant se soustraire à l'obéissance due à leurs parents et ignorantes, au surplus, du sort qui les attend, sont vouées à un lent supplice. La fatalité qui pèse sur Lady Clara Pulleyn ³ est de celles qui émeuvent pleinement. L'invective de Thackeray contre les mœurs familiales, dont elle est la martyre, ne peut que serrer le cœur.

IV

Et la pensée de Thackeray va droit aux fauteurs du mal, qu'elle accuse : à ces parents qui sacrifient leurs filles, à ces mères surtout qui, étant femmes, devraient plus intimement sentir le prix du cœur et qui, cependant, trafiquent au marché de l'amour. Artificieuses et mauvaises conseillères, elles sont là, dans l'ombre, murmurant à leurs enfants les paroles mensongères qui en font des coquettes, des sirènes et, plus tard, quand se dessillent leurs yeux, des sacrifiées ⁴. Rares sont les jeunes filles qui, luttant pour défendre leur amour, ont le courage de se dresser contre leur mère, de démasquer en elle l'ennemie ⁵. La plupart, chapitrées dès l'enfance, élevées dans le culte des couronnes et de l'or, sans force devant ce

» Crawley's wife. Mothers and daughters are making the same bargain every day in » *Vanity Fair* ».

Vanity Fair, XIV « Miss Crawley at home », p. 133.

1. « The proudest woman in the world consents to bend herself to this ignominy » and own that a coronet is a bribe sufficient for her honour ».

The Newcomes, XLVII « Contains 2 or 3 acts... », p. 506.

2. cf. plus haut pp. 67-68.

3. « Poor Lady Clara... you were consigned to a master whose scorn and cruelty » terrified you... a young creature taken out of her home and given over to a hard » master whose caresses are as insulting as his neglect, consigned to cruel usage, to » weary loneliness, to bitter, bitter recollections of the past... schooled into hypo- » crisy by tyranny ».

The Newcomes, LV « Barnes's skeleton closet », p. 585.

4. « And so when a white-armed siren, named Glorvina, was bedevilling me with her all too tempting ogling and singing, I did not see, at the time, but now I know that her artful mother was egging that artful child on »,

Lovel the Widower, II « Miss Prior is kept at the door », p. 180.

5. « With gleaming eyes and flushing cheeks, she (Charlotte Baynes) looked at » her mother, her enemy ».

The Adventures of Philip, XXV « Infandi dolore », p. 406.

que les usages présentent comme l'inévitable, se laissent glisser à une acceptation des rites familiaux. Aux Indes, on sacrifie les veuves ; en Europe, les vierges. Et qui est à blâmer sinon — Thackeray ne dit pas la société, car la société est un fait organique inéluctable et ses castes existent dans l'éternité — sinon *ceux qui attachent à ces castes une importance qu'elles ne méritent pas*, ces parents qui transforment leur foyer en un temple du snobisme et élèvent leurs enfants dans la religion du faux dieu. Ces prêtres de l'intérêt, Thackeray les a cinglés impitoyablement, il les a décrits pratiquant, à la mode orientale, leurs immolations. Sa satire de la famille n'a peut-être été jamais aussi profonde que dans le tableau suivant, où, sous la feinte bonhomie, se masque une terrible clairvoyance : « Que dire de la pauvre Agnès Twysden ? Comment, » sous prétexte de charité, pourrions-nous l'aider ? C'est, comprenez-moi, une jeune femme pieuse et bien élevée, de la secte des » Brahmanes. Puisqu'il la faut sacrifier, le vieux Brahmane, son » père, sa bonne et dévote mère, cet excellent Brahmane, son frère, » et cette admirable jeune fille, sa sœur collet monté, la pressent de » se soumettre, et la parent de fleurs avant de la conduire à la » lugubre flamme de l'autel. Supposons qu'elle ait décidé d'abandonner le pauvre Philippe et d'en prendre un autre. Quel sentiment pour elle emplira notre vertueux sein ? La colère ?... Je viens » d'avoir une conversation avec un jeune garçon en haillons, pieds » nus, qui dort sous les ponts, a été plusieurs fois en prison, dont » le père et la mère étaient des voleurs et dont les grands-parents » étaient des voleurs : allons-nous nous indigner qu'il suive la profession paternelle ?... Je n'ai pas de colère contre cet enfant, ni » contre toi non plus, Agnès, fille de Talbot le Brahmane !... » ¹.

V

Ne nous trompons pas à cette voix qui, semble-t-il, pardonne. L'excuse est de rhétorique et n'accable que plus lourdement, car si la famille enseigne la parole de mensonge, il est un guide que chaque être porte en sa poitrine et qui le devrait instruire sûrement. Ce guide, qui est Conscience, nous ne le suivons pas. C'est pourquoi, en dépit des circonstances atténuantes dues à l'existence antérieure

1. *The Adventures of Philip*, XIV « Contains two of Philip's mishaps », p. 248.

des « rites hindous », le vrai coupable est l'individu. Dans ce duel entre la société et l'homme sur la responsabilité du mal, Thackeray choisit, et ce n'est pas la société qui a tort. La société existe, elle est fait éternel. Qu'y changer ? Rien. Le seul problème est de la juger sainement et d'établir une hiérarchie morale pour se garder du snobisme. Hélas, les hommes sont veules. Ceux mêmes que le sort a doués d'une énergie captieuse (voleurs d'argent, de considération ou de sentiments) sont également des lâches. Car pour échapper aux escrocs, comme pour échapper à la tentation du vol, il faudrait un même héroïsme : l'héroïsme de mépriser le snobisme. Mais les humains de Thackeray, on le sait, « ne sont pas des héros » ¹.

VI

Ainsi peut s'esquisser une interprétation nouvelle de la célèbre défiance thackerayenne à l'égard de l'individu. *Le monde ne contient pas de « héros », c'est-à-dire qu'il ne contient personne qui, à un degré quelconque, ait le courage de se libérer du snobisme.* Le monstre dévorant engloutit l'humanité entière, et, quelles que puissent être les qualités des meilleurs, il est toujours un aspect de leur personnalité qui trahit la contagion ². Snobs, les meilleurs ; snob, le Colonel Newcome, qui conseille mal son fils et, par peur du scandale et faux respect humain, se laisse grossièrement traiter par cette pécore de Mrs Mackenzie ; snob, le tendre, le désespérément fidèle Dobbin, puisqu'il a voué son cœur à une femme qui n'est, à tout prendre, qu'une sotte. Snob aussi, Amélia, qui s'est donnée passionnément à ce fat de George Osborne et ne comprend même pas la valeur du dévouement de son admirateur silencieux. Etres pétris de bonté, de loyauté, sans doute, braves gens, braves cœurs. Non des héros.

Ceux-là, notons-le, sont les moins marqués. Approche d'élite, ils demeurent l'exception. Que ne trouverons-nous pas chez les

1. *Vanity Fair*. « A novel without a hero ».

2. cf, à cet égard, le respect pour l'argent — déjà — de ces trois gamins :

« The present chronicler, being on the roof (of the omnibus) marked three little » children playing in a puddle, very dirty, and friendly and happy. To these three, » presently, came another little one : « Polly, says he, your sister's got a » penny ». At which the children got up from the puddle instantly, and ran off to pay » their court to Peggy ».

Vanity Fair, XXIII « Captain Dobbin proceeds on his canvass », p. 212.

autres, qui sont le nombre immense dans l'œuvre de Thackeray ? Ambitieux, grands snobs, criminels de l'âme, ils hantent sa pensée, ils illuminent son roman de leur trompeur éclat ! Quel défilé, quelle longue théorie de personnages rutilants, chamarrés, couverts de parures et d'honneurs, dans le sillage maudit du snobisme. Jouisseurs sinistres, gentilshommes égoïstes, courtisanes adulées, imbéciles titrés, aventuriers avides, hypocrites, voleurs, ils s'avancent un à un, les Steyne, les Crawley, les Becky Sharp, les Farintosh, les Barry Lyndon, les Honeyman, les Captain Rook, dans une fièvre commune d'arrivisme triomphant. Vision brutale, vision satanique. Il semble passer sur l'univers thackerayen le souffle du démon. Sombre sabbat du faux semblant. L'individu, qu'enivrent ses succès premiers, s'effondre, vaincu par Satan qu'il avait adoré. Et l'on entend, dans le fracas de sa chute, le lent et sourd écho d'une excommunication.

VII

Car c'est à l'excommunication du méchant qu'a abouti la satire de Thackeray. Non tant sociale qu'humaine, elle s'est orientée sans retour vers la damnation de l'Archi-snob, c'est-à-dire de l'Homme Déchu. Thackeray a mené la lutte contre l'individu égaré de sa route et de sa mission et c'est sur lui, par conséquent, et non sur le corps social, irresponsable en sa collectivité, que, semblable à un prophète, il a jeté l'anathème. Le bon combat a imprimé à sa pensée une direction et un but. Il a sonné le ralliement de ses forces intellectuelles. Il a donné à son œuvre son unité et sa grandeur tragique. La constance dans la noirceur, l'obstination dans la peinture du Mal, ont fondé pour une grande part sa puissance. Thackeray y a puisé la vigueur de son avertissement. L'enfer psychologique où il nous mène est de ceux qui hantent l'esprit par leur vérité crue. N'eût-il fait que maudire, le satiriste eût pu passer pour un délirant. Mais sa pensée n'a pas été que négative. S'il a flétri le vice sans trêve, c'est qu'il savait le Ciel possible et comment guériraient les hommes. Il a chanté la rédemption des âmes, source du salut de la Société. Après avoir dénoncé le snobisme, il s'est attaché à nous instruire du remède. Et il est bien qu'il en soit ainsi. Car, s'il n'y avait point dans son œuvre un Message, celle-ci ne serait plus qu'un cri désespéré et, devant tant d'amertume, devant tant de pessimisme désolé, comment ne pas

craindre que la nature finisse par se révolter et que, pour reprendre l'expression de Ch. Brontë, « s'élève une lamentation d'Ichabod » ¹...

1. Samuel, 4, 21.

« I am glad the *Kickleburys* is likely to be successful, it has that interest and that » pitch without which Thackeray cannot write, yet I mentally wrung my hands as » I laid it down. If Mr Titmarsh does not mind, ere long, there will be a cry of » Ichabod ».

Thackeray and Ch. Brontë, being some hitherto unpublished letters to her publisher by Ch. Brontë, 1919, p. 10 (lettre du 7 janvier 1851).

TROISIÈME PARTIE

LE MESSAGE DE THACKERAY

CHAPITRE PREMIER

LE PRÉDICATEUR LAÏC

I

Il existe, en effet, à la critique thackerayenne une contre-partie presque aussi importante. Il se trouve, malheureusement, que, moins accusée que le réquisitoire, elle échappe en général à l'analyse. On dit bien que Thackeray a eu des intentions de réforme ¹, mais on n'indique pas quelles ont été ces intentions ; — on souligne bien qu'il a été conduit par un besoin d'enseignement ², mais on ne précise pas ce qu'il a enseigné. Le mot de « message » même semble mal s'allier avec ce que l'on sait communément de Thackeray. Quoi ? ce satiriste amer aurait apporté au monde une leçon ? Il n'aurait point que dénigré ? Il y aurait dans la *Foire aux Vanités*, dans ce temple du vice et de l'illusion, une bonne parole ? Essayons de l'entendre parmi les bruits confus, les clameurs, les sanglots. Essayons de connaître, à côté de la société telle que l'a vue le satiriste, la société telle qu'il aurait voulu la voir. Efforçons-nous de comprendre le « message » de Thackeray.

II

Que ce message existe, il nous en a prévenus. Textuellement et par les faits. C'est ainsi, nous l'avons vu, qu'à l'ouverture même de son *Livre des Snobs*, il déclare avoir conscience qu'une grande mission l'attend, qui est de « Découvrir un Grand Fléau Social et

1. « Conforming to the great rule laid down by Addison, he fulfils a reformative » as well as a punitive duty ».

Rosina Motti. *A few words on Thackeray's portraiture of women*. Piacenza, 1913, p. 11.

2. « So sincere and noble a teacher as was W. M. Thackeray ».
Ch. Plumtre Johnson, *op. cit.*, 1885, p. 6.

» d'y porter Remède »¹. Il est, par ailleurs, assez clair que sa pensée réproouve l'ironie inféconde et tend, par son rire, à instruire. Que l'on songe à son attitude envers cette bruyante école littéraire qui se donnait le nom d'École du Roman de Newgate². On sait comment, vers les années 1830, s'étaient groupés, autour de Bulwer Lytton et de William H. Ainsworth, quelques romanciers dont l'objet principal était de faire passer dans les nerfs du lecteur ce frisson d'angoisse et de curiosité qui naît d'une aventure criminelle savamment machinée. L'*Eugène Aram*³ de Lytton, suivi bientôt du *Rookwood*⁴, et du *Jack Sheppard*⁵ d'Ainsworth offrait des modèles du genre. Quelle allait être la réaction de Thackeray ? Le point est intéressant. Voilà des romans où le mal se jouait dans un monde corrompu, où la nature humaine, asservie à ses appétits, était représentée dans un esprit non suspect d'aveuglement. Un tel milieu peuplé de coquins aurait, semble-t-il, dû plaire à Thackeray. C'est le contraire qui se produisit.

Catherine, en effet, ne fut écrite que pour tourner en ridicule l'*Eugène Aram* de Bulwer Lytton. Réplique conçue selon la méthode « par l'absurde », elle exposait la gloire d'une aventurière. Dans la pensée de Thackeray, le choix, pour personnage principal, d'une criminelle sans excuse devait suffire à montrer le ridicule de semblables tentatives. Il advint que, par un effet imprévu de Thackeray, le talent même avec lequel était narrée l'histoire l'emporta sur le fond du récit et le public, sans comprendre le véritable dessein de l'auteur, applaudit les forfaits de Catherine⁶. Les intentions de Thackeray étaient pourtant assez claires. Parlant des romanciers de Newgate, il avait pris nettement position. Admettons les coquins, mais qu'il ne puisse y avoir de confusion possible dans l'esprit du lecteur : « Contre leur méthode, dit-il expressément, nous » protestons solennellement. Nous leur disons : que vos coquins » se conduisent dans les romans comme des coquins et vos honnêtes

1. Voir plus haut p. 160.

2. The Newgate School of Fiction.

3. 1832.

4. 1834.

5. 1839.

6. « Unluckily the genius of W. M. Thackeray whose intellect was already saturated with the literature bearing on the manners of the early Georgian Era... » brought about a consequence in this story which fascinated the readers of that » wonderfully realistic fiction ».

G. A. Sala, *op. cit.*, I, p. 100.

» gens, comme des honnêtes gens. Qu'il n'y ait pas de jonglerie entre
 » la vertu et le vice, de façon que le lecteur ahuri n'y voit plus de
 » différence ! » ¹ Par là apparaît l'intention éthique. Un roman qui
 n'enseigne pas la différence entre le vice et la vertu n'est pas un
 bon roman ². L'œuvre de Thackeray, reflet de ce jugement critique,
 est tout entière conçue sous le signe de l'édification.

III

Dans la pensée de l'auteur de *Pendennis*, le roman n'a été qu'un
 moyen commode d'administrer des leçons. L'intrigue n'importe
 pas tellement que le suc qu'elle distille ; les incidents sont des
 appâts qui nous doivent simplement diriger vers le message qu'ils
 voilent. « Si tu n'as jamais péché, explique Thackeray à son lec-
 » teur, et ouvert ton cœur au repentir, si tu n'as jamais commis de
 » sottises et n'as point connu le regret, alors, mon cher, c'est que
 » tu es un sage qui n'a pas besoin de perdre son temps sur un roman
 » inutile, et ce n'est pas *de te* que la fable est contée » ³. S'excusant
 ailleurs, avec une modestie charmante, de parfois laisser le cours
 de son récit pour philosopher, il dit l'émotion qui l'étreint devant
 la gravité des problèmes qu'il pose et résout. Et il prononce lui-
 même le mot qui ne peut pas ne pas le poursuivre, le mot qui
 évoque si bien la résonance intime de son œuvre et l'austère sens
 de sa pensée : *un sermon*. « Ce livre, dit-il, concerne le monde et
 » une de ses très respectables familles. Ce n'est un sermon que lors-
 » qu'il ne peut s'empêcher de l'être, lorsque celui qui parle se trouve,
 » au cours de son récit, devant l'une de ces homélies. O mon ami,
 « dans ta vie, dans la mienne, ne rencontrons-nous pas chaque jour
 » de semblables sermons ? Ne voyons-nous pas chez nous, comme
 » parmi nos voisins, la lutte entre le Mal et le Bien ? De ce côté,
 » l'Égoïsme, l'Ambition, l'Arrivisme, de l'autre, l'Amour et le
 » Droit. Lesquels laisserons-nous triompher en nous-mêmes ? —

1. cité par John Brown, *Thackeray, his literary career*, 1877, Cf. également, sur ce point, Lewis Melville, *op. cit.*, 1911, pp. 90-92.

2. C'est ce que Thackeray exprimait encore, en opposant *Jack Sheppard* à *Tom Jones* « Vice is never to be mistaken for virtue, in Fielding's honest downright books, it goes by its name, and invariably gets its punishment. Ainsworth dared not paint his hero as the scoundrel he knew him to be... *Jack Sheppard* is immoral because it is decorous ».

The Times, 2 sept. 1840, cité par George Saintsbury, *ed. cit.*, III, p. 390.

3. *The Virginians*, LVI « In which the prince marches... », p. 513.

» lesquels en nos enfants ? » ¹ Sermon donc, en dépit des incidents multiples, des événements drolatiques, de l'humour ; sermon grave, sermon constant. La pensée thackerayenne, même lorsqu'elle s'est abandonnée à la joie, aux scintillements de l'esprit ou à l'âpreté du sarcasme, ne s'est jamais abandonnée que pour un temps. Le fond même de sa nature a ramené Thackeray à son sillon pénible, mais chéri et invincible, qui a été le prêche aux autres hommes. La mission s'est peu à peu fortifiée en lui, à mesure qu'il en prenait conscience, certaines de ses dernières œuvres étant, comme parfois *Philip*, du sermon tout pur ².

Si, donc, comme on l'a dit malicieusement, « la prédication est » une démangeaison endémique » de la nation anglaise ³, Thackeray s'en est vu atteint à un rare degré. Il aurait été un admirable pasteur, charitable, amène, cultivé ⁴, et si, parmi tous ceux qu'il a dénoncés comme inférieurs à leur mission, il s'est spécialement attaché à fustiger les hommes d'Église, ne serait-ce point parce qu'il éprouvait l'émouvante grandeur de leur tâche et le tragique de leur désertion ? Il n'a tellement flétri les Honeyman, les Bute Crawley et les Tufton Hunt que parce qu'il se sentait presque personnellement atteint par leur faillite. Il a été, dans toute l'ampleur du terme, un *grand prédicateur laïc* ⁵.

IV

Ainsi poussé vers le sermon par son horreur innée du vice et du mensonge, par son inclination vers la bonté et, aussi, par ce

1. *The Newcomes*, XXXVIII « In which Lady Kew leaves... », p. 402.

2. « Oh blessed they on whose pillow no remorse sits ! Happy those who have » escaped temptation ! »

The Adventures of Philip, VII « Impletur veteris Bacchi », p. 177.

» Honour your father and mother. Amen. May his days be long who fulfils the » command ».

ibidem, V « The Noble kinsman », p. 147.

3. « Preaching is an endemic itch of our nation ».

Sir A. Quiller Couch, *op. cit.*, p. 146.

4. Sa famille comptait *dix-neuf* pasteurs.

cf. sur ce point Sir W. W. Hunter, *op. cit.*, p. 181 :

» The clerical traditions of a family, with nineteen parsons among them, made » Thackeray, quite apart from his intellectual convictions, the friend of true church- » men and filled his imagination with the poetry of the rites of the church ».

5. « He looked upon himself as a lay preacher even more than a maker of stories ». Mrs. Ritchie. « Biographical edition », citée par J. G. Wilson, *op. cit.*, II, p. 67.

refoulement au fond de son être des aspirations romantiques auxquelles la prédication venait, en quelque sorte, ouvrir une large fenêtre sur l'espérance ¹, Thackeray a voulu que son œuvre ne fût pas lettre morte. Il a écrit pour enseigner, non pour distraire. De là, ces digressions moralisantes, sur lesquelles nous aurons à revenir à propos du romancier ² et qui caractérisent si nettement le penseur. Observateur du destin de ses enfants spirituels, il les suit, les explique, en véritable montreur d'âmes. Sollicitude qu'on lui a reprochée ironiquement. On a déclaré, non sans une pointe de pénétration caustique, qu'il s'affairait autour de ses personnages, comme un chien de berger autour de son troupeau ³. Voire. L'image du chien maintenant les brebis dans le droit chemin par aboiements et coups de crocs, sous l'impulsion de l'instinct, est loin de satisfaire l'entendement, dès qu'il s'agit de représenter un être aussi humain et pathétique que l'auteur de *Vanity Fair*. Il vaudrait mieux, dans « sheep-dog », mettre l'accent moins sur *dog* que sur *sheep*. Il est indéniable que Thackeray a considéré ses personnages comme autant de brebis égarées, et si, de la métaphore du troupeau, il fallait retenir quelque trait, ce serait, non pas l'image brutale du chien, mais celle, ô double sens heureux des termes, du pasteur grave et doux. Dans toute œuvre de Thackeray, l'histoire anecdotique est le moindre intérêt. Que le lien entre les épisodes soit relativement ferme, comme dans *Barry Lyndon*, *Henry Esmond* et *Denis Duval*, assez lâche, comme dans *Vanity Fair* et *The Newcomes*, ou complètement distendu, comme dans *The Virginians*, *The history of Pendennis* ou *The Adventures of Philip*, ayons le courage d'avouer, qu'en fin de compte, il nous importe peu. La séduction de Thackeray ne tient pas à la solidité de la trame. Le piquant est que, chez cet illustre romancier, l'accessoire est le roman. Qu'est-ce que *Pendennis*, sinon une suite de réflexions sur l'être humain, une sorte de psychologie animée, une philosophie en action⁴?

1. « His romanticism (suppressed by his too keen view of life) took vent in the » sentiment and didacticism which so oddly colour his satire ».

Emerson Grant Sutcliffe. « Thackeray's Romanticism », *South Atlantic Quarterly* (Durham, N. California), october 9th 1922, p. 313.

2. Voir, plus bas, Livre III, pp. 315-317.

3. « He acts the sheep-dog to his own characters ».

Ch. Whibley, *op. cit.*, p. 95.

4. « His books are... his meditations on life, dramatized and... put upon the mimetic stage ».

William Samuel Lilly, *op. cit.*, p. 61.

Qu'est-ce que *Vanity Fair*, sinon un sermon selon l'Ecclésiaste, appuyé, pour mieux éclairer l'auditoire, sur une histoire comme il en advient chaque jour sur cette terre ? Que sont les *Newcomers*, que sont les *Adventures of Philip*, sinon, sans le moindre autre prétexte à narrer, le simple support esthétique d'une série de réflexions morales sur le grand sujet thackerayen : *Vanitas vanitatum* : « Nous ne lisons pas, a-t-on pu écrire, Thackeray pour » ses histoires, mais pour ses sentiments et sa philosophie de la » vie »¹. C'est vrai. Qui ne l'a encore fait, tente l'épreuve : ouvrir, à l'endroit que choisira le sort, l'un de ses romans — serait-il le plus touffu — et commencer de lire quelques lignes. Quel que soit le degré d'avancement ou d'intérêt de l'intrigue, le lecteur sera pris. Non par les personnages et leurs vicissitudes, puisqu'il sera censé ne les point connaître, mais simplement par la pensée sous-jacente. Les noms sont dénués d'importance, parce que, sous Clive, Esmond, Barnes ou Firmin, il y a l'homme, il y a nous, et le message de Thackeray s'adresse, non pas à Firmin, Barnes, Esmond ou Clive, mais à l'homme, mais à nous. D'où vient cette acceptation des digressions de Thackeray. Nous savions qu'elles allaient se produire ; d'avance, nous les attendions. La paraphrase ne pouvait nous surprendre. De même, n'est pas surpris le fidèle qui entend, au prêché, se développer la parabole.

V

Nous côtoyons, cependant, un rivage semé d'écueils. Qui présenterait Thackeray comme éclairant avec bonne grâce ses fables, donnerait de lui une idée fausse. La leçon ne se dégage pas de l'œuvre aussi aisément qu'on extrait une amande de sa coque. Il est un suc philosophique dans ses romans, soit ; mais son essence est si subtile que l'isoler compte parmi les tâches ardues. La pensée de Thackeray offre à l'investigateur des problèmes renouvelés, par sa complexité, par son anxiété même. Pas d'affirmations claironnantes, pas de jugements tranchants, pas de triomphes. Son message hante plutôt les clairs-obscurs, les réflexions voilées, où le doute se joue en motifs incertains, les questions émouvantes, la gamme angoissante, enfin, des scrupules... S'il est un credo thacke-

1. Rosina Motti, *op. cit.*, p. 23.

rayen sur lequel on ne peut se méprendre, il nous l'a transmis parmi tant de faux semblants et de demi-vérités qu'il est difficile de le dégager de sa gangue pour en faire étinceler les facettes. Étude délicate, donc, que celle du message de Thackeray. Indispensable, pourtant, car elle seule nous permettra de pénétrer le sens et la portée de sa pensée intime. Pensée féconde en dépit de ses hésitations, puisqu'elle nous a légué le double enseignement d'une leçon sociale et d'une leçon humaine.

CHAPITRE II

LE RÊVE SOCIAL

I

Pour comprendre l'orientation de Thackeray vis-à-vis du problème social, il n'est pas inutile de rappeler que parmi les maux qui l'ont le plus frappé se trouvent l'inégalité des conditions d'existence et cette ignorance de la misère d'autrui qui caractérise le mauvais riche. Il a été sensible au malheur des hommes, à la dure existence des ouvriers, des ouvrières surtout. Il nous a donné, dans le personnage de la fille de fabrique séduite, puis abandonnée par Barnes Newcome, un portrait saisissant de détresse physique, matérielle et morale¹. Mais Barnes est un monstre et son crime trop flagrant. La plupart des fortunés de ce monde seraient frappés d'étonnement si on leur déclarait qu'ils ont failli à leur tâche. Ceux-là aussi, Thackeray les invective, car ils ignorent la pitié². Parfois son irritation ne se marque pas à la violence du ton. Elle est alors dans la froideur voulue, dans la rapidité glaciale avec laquelle il passe, le cœur gonflé de révolte. Et cette abstention symbolique ne souligne que mieux le triste sort des opprimés. Ainsi Raggles, bafoué par Rawdon Crawley et qui, pour prix de son désintéressement, reçoit le châtement qu'inflige la société aux pauvres³. Il suffit que la ruine s'abatte sur la maison des Sedley

1. Voir les deux épisodes :

de l'abandon. *The Newcomes*, chap. XXX. « A retreat » pp. 311-312, et du tragique incident, le jour du mariage de Barnes. *The Newcomes*, chap. XXXVI « M. de Florac is promoted » pp. 378-379.

2. « Thou art prosperous and honoured, art thou ? I say thou hast been a tyrant » and a robber. Thou hast plundered the poor. Thou hast bullied the weak ». *Roundabout Papers*. « Ogres » p. 313.

3. « The poor wretch was utterly ruined by the transaction, his children... flung » on the street and himself driven into the Fleet Prison ».

Vanity Fair. XXXVII. « The subject continued » p. 357.

Voir aussi, *ibidem*, LV. « The same subject is pursued » p. 530.

pour qu'un monde, dur aux seuls malheureux, aggrave par ses insultes et son mépris la blessure du destin¹. Lorsqu'Amélia, à bout de ressources, cherche un emploi, elle s'aperçoit, à son désespoir, que la lutte est impossible dans une société bâtie sur l'écrasement des humbles. Et Thackeray, qui sait, qui voit et juge l'antagonisme des classes sociales, confie à Bows le soin de proférer la rancœur du peuple opprimé : » Voilà ce que le monde fait de » vous tous, dandies, jeunes gens à la mode, aristocrates hauts et » puissants, qui piétinez le peuple. C'est un jeu pour vous, mais » pour les pauvres gens, qu'est-ce que c'est, hein ?..., pour ces jouets » de vos plaisirs avec lesquels vous vous amusez et que vous jetez » à la rue quand cela ne vous plaît plus ? Je connais votre classe, » je connais votre égoïsme, votre arrogance et votre orgueil... Il » vous faut vos plaisirs, et le peuple, naturellement, doit en faire » les frais. C'est à cela que nous servons »².

II

Comment s'étonner, dès lors, si la pensée de Thackeray a été sourdement inspirée par une pitié sociale ? Il a dit, en termes touchants, les fatigues des pauvres, leur dure et morne vie³. Il a dénoncé le confort que s'offrent, à leurs dépens, les puissants de la terre et flétri leur conduite avec, sous l'ironie, une chaleureuse conviction⁴. Il a opposé, à leur indifférence coupable, la charité de certains. Si le type de femme incarné par Ethel Newcome est cher à son cœur, n'est-ce pas parce que, comprenant les erreurs de son passé, elle s'est penchée, repentante, sur les déshérités, elle a compati à leurs souffrances, elle a été un exemple et une consolation ? Voilà pourquoi, lorsqu'on déclare que Dickens a été le peintre des malheureux et Thackeray celui de l'aristocratie, on ne dit pas

1. « The butcher was particularly surly, the grocer insolent », *Vanity Fair* XLVI. « Struggles and trials » p. 450.

2. *Pendennis*, XLIX « In or near the Temple Garden », p. 485.

3. « Those oft-darned stockings, those poor boots which had to walk many a weary mile after midnight ».

Lovel the Widower, I « The bachelor of Beak Street », p. 58.

4. « Suppose no coppers ever were known to come out of the royal coach window ? » suppose Sir Miles regaled his tenants with notoriously small beer and his poor » with especially thin broths..., patronised the poor without ever relieving them ».

The Virginians, L « A great deal of the finest morality », p. 416.

une erreur, mais une de ces demi-vérités qui égarent plus que les mensonges ouverts. En réalité, Thackeray a éprouvé, comme Dickens, le frisson de la compassion sociale. Il l'a moins laissé transparaître, simplement. Mais l'auteur de *Hard Times* n'aurait pas désavoué ces lignes, où Thackeray a montré, avec émotion, Ethel Newcome au service de la charité : « Elle était frappée de » stupeur, à la vue d'une pauvreté..., dont le spectacle fait taire » nos égoïsmes chagrins, et la pensée nous conduit vers l'humilité et la » dévotion... La mort toujours renaissante, la faim toujours hur- » lante et, jour après jour, de nouveaux enfants destinés à cela !... » Notre jeune aristocrate londonienne, fuyant les splendeurs » et les folies de sa jeunesse, se trouvait en leur présence : elle » suivait des allées étroites et sombres fourmillant de vies misé- » rables, s'asseyait au chevet de lits abandonnés, où, par la grâce » de Dieu, il lui arrivait parfois d'apporter un peu de réconfort » et de consolation et d'où elle revenait le cœur navré par tant » d'effroyable misère et touchée de la résignation patiente des » nouveaux amis vers qui le sort avait dirigé ses pas » ¹.

III

Le premier aspect du message thackerayen a, ainsi, été de rappeler, sans menaces indignes d'un écrivain courtois et sobre, sans prophéties, ni cris vengeurs, la nécessité d'une orientation sociale vers l'estime de l'être pour soi et non pour sa situation. L'œuvre, par petites touches, lentement et habilement conjuguées, a tendu à la démonstration de cette vérité que l'homme est l'égal de l'homme. L'humiliation de l'individu est un mal que la société se doit d'éviter toutes les fois qu'il provient des caprices de ses semblables et non d'une inéluctable nécessité organique. Il y aura toujours des employeurs et des employés, des maîtres et des domestiques et ce n'est pas humilier un homme que de le faire servir à table. C'est l'humilier, par contre, que de lui faire sentir son infériorité, que de blesser inutilement son amour-propre. Par jeu d'orgueil, telle Lady Anne qui, prenant pension, au bord de la mer, chez Miss Honeyman, se croirait déshonorée si ses propres gens prenaient leurs repas avec les serviteurs, si communs, pense-t-elle, de sa

1. *The Newcomes*, LXII « Mr and Mrs Clive Newcome », p. 649.

logeuse¹. Par désœuvrement, encore, telle Blanche, qui, sentimentale et languissante apparemment, détend ses nerfs sur sa femme de chambre, lui enfonce, au besoin, lorsque celle-ci tarde à la servir, de longues épingles dans le bras². La pensée de Thackeray s'est attardée sur ces inégalités révoltantes. Et il a prêché sinon l'égalité de fait — rêve impossible — du moins une tendance vers l'égalité et la compréhension d'autrui. Secourable aux opprimés, il a invité les puissants du jour à méditer sur la fragilité, sur l'iniquité souvent de leur haute situation. Il n'a pas dit : « Tuez le riche ! », mais il a dit au riche : « Sois moins dur, moins hautain. Songe à ceux que le sort a oubliés, à ceux qui peinent et qui souffrent. Sois charitable. Car, demain peut-être, la roue tournera et tu seras, toi aussi, parmi les humbles et les déshérités »³.

IV

Inspirée par un courant de charité sociale, la pensée de Thackeray s'est appliquée également à plaider la cause de ceux que la société, par convention, considère comme des réprouvés, non plus en raison de leur situation infime dans le mécanisme général, mais pour l'on ne sait quelle tare morale ou prétendue telle. Il a lutté, ici, contre des préjugés enracinés et extrêmement forts, et l'on ne peut qu'admirer l'insistance avec laquelle il s'est institué le champion de victimes innocentes. Par noblesse d'esprit, et non parce qu'il était lui-même romancier et dessinateur, il a écrit en faveur des artistes ; il a dit leur valeur, leur santé morale⁴, leur ingénieuse activité, leur supériorité, souvent, en matière de tact et d'esprit. Il a mis en parallèle, dans une société basée sur le culte du titre et de l'ar-

1. « If your servants cannot eat with mine or in my kitchen, they and their mistress must go elsewhere. And the sooner the better, Madam, the sooner the better. » *The Newcomes*, IX « Miss Honeyman's » pp. 101-2.

2. « She's been... sticking pins into her maid, a minute before. She do stick pins into her and pinch her. Mary Hann showed me one of her arms, quite black and blue ». *Pendennis*, LX « Conversations », p. 602.

3. « Oh, be humble, my brother, in your prosperity. Be gentle with those who are less lucky, if not more deserving. Think, what right have you to be scornful, whose virtue is a deficiency of temptation, whose success may be a chance, whose rank may be an ancestor's accident, whose prosperity is very likely a satire ». *Vanity Fair*, LVII « Eothen », p. 557.

4. « The kindest folks alive I have found among those scowling whiskeradoes ». *The Newcomes*, XVII « A school of art », p. 172.

gent, ces valeurs fictives et le prix incomparable de l'intelligence et du savoir. Il a campé dans le personnage de John James Ridley, fils du peuple et peintre de génie, l'un des caractères qui font le plus honneur à sa plume. Il s'est fait son défenseur ; il a trouvé en lui une cause à illustrer, dont il s'est acquitté magnifiquement ¹. Il a rappelé à l'Angleterre qu'elle sacrifiait, par vanité, ses plus pures gloires ; il a redit sans cesse le non-sens qui fait aduler un pair du royaume, et méconnaître un écrivain du plus haut talent ². Il a exalté les grands noms de la littérature et de l'art anglais ; il a ventilé d'un souffle d'air pur les machines bien huilées des usines victoriennes. Il a lutté contre le béotisme ³. Son œuvre a revivifié la morale de la Finance, du Commerce et de la Bourse.

V

Le parti pris d'une société snob contre les artistes n'a pas été le seul qu'ait dénoncé Thackeray. Il en est un autre, plus délicat, qu'il a abordé avec courage. Nous voulons dire ce préjugé contre la naissance, qui est un signe d'étroitesse d'esprit et de cœur, mais qui, cependant, est intimement lié à l'éducation sociale. La bâtardise est encore, de nos jours, sujet scabreux ; en plein victorianisme, à plus forte raison. Il faut savoir un gré particulier à Thackeray d'avoir osé prendre pour personnage principal de son *Henry Esmond* un enfant sans nom. Le fait de le réhabiliter, dans le cours du roman, ne saurait passer pour une concession au préjugé, car, pendant tout le début du livre, où l'on ignore la vérité, l'audace est frappante et les sympathies de Thackeray non suspectes ⁴.

1. « Mr. Ridley is a man of genius, certainly—but.. why should you be dining with » the sons of footmen.; you pain me, you foolish boy ! » — « For dining in company » of a man of genius ! »... And the young man's brow grew dark... etc. »

The Adventures of Philip, IV « A genteel family », p. 133.

2. « Your brother spoke like a man, cried M^r Wolfe, his pale face likewise flushing » up. I would rather be a man of genius than a peer of the realm ».

The Virginians, XXVI « We are at a very great distance from Oakhurst », p. 220.

3. « Good heavens, said the squire, quite horrified, a literary man. I thought he » had been a gentleman ».

The Paris Sketch Book « On the French school of painting » p. 43.

4. « You little bastard beggar, he (Bryan Hawkshaw) said, I'll murder you for » this !.. » — « Bastard or not, said the other, grinding his teeth, I have a couple of » swords, and if you like to meet me, as a man, on the terrace to night ! »

Henry Esmond, I, VII « I am left at Castlewood an orphan », p. 71.

La façon dont Philip Firmin se voit injurier par Tufton Hunt, la désolation angoissée où le plonge ce mot de « bâtard » qui vient de le cingler, les inquiétudes de la Petite Sœur, les remords du docteur Firmin, le conciliabule qui s'ensuit, prouvent, par ailleurs, la profondeur du préjugé qui s'attache à l'illégitimité de la naissance¹. Thackeray, discrètement, souligne le caractère monstrueux de la honte que fait peser sur l'innocent une société stupide. Et quand, par instants, sa voix s'enfle, la pitié, jusqu'alors contenue, vient, à larges flots, donner à son message plus de force encore et d'ardeur généreuse². Nulle parole ne pouvait être plus vraie, plus secourable, plus utile !

VI

Il s'est agi, jusqu'ici, beaucoup moins de programmes que de souhaits. Thackeray nous a montré les défaillances et exposé comment la société ne pourrait que gagner à s'orienter vers plus de largeur d'esprit, mais il semble que, conduit par sa philanthropie³, plus que par le souci des nécessités concrètes, il nous ait peu conseillé sur la façon pratique de réaliser ses vues. Sans doute ; quoiqu'il ne faudrait point voir en Thackeray une sorte d'apôtre dans les nuages, de sermonneur supra-terrestre. Il est un certain nombre de points sur lesquels sa pensée s'est exprimée avec une fermeté suffisante : ainsi, sur le rôle social de la presse.

Il espère en elle pour éclairer les classes sociales, pour les amener lentement vers une meilleure compréhension réciproque. Il croit la presse de son pays supérieure à celle des autres nations. Il se peut qu'elle ait ses défauts, qu'elle soit, parfois, vulgaire ou sottie, mais elle possède une qualité : elle est honnête et l'on doit attendre

1. « Hands off, bastard, shrieks out the prostrate wretch ».

The Adventures of Philip. XI « Philip is very ill-tempered », p. 217.

Voir également sur ce point le chapitre XII « Damocles », p. 219.

2. « I look to see Sir Barnes Newcome prosper more and more. I make no doubt he » will die an immense capitalist

» And the children whom he has deserted, who, in the course of time, will be sent » by a grateful nation to New South Wales, will proudly say to their brother convicts: » Yes, the Earl was our honoured father ».

The Newcomes. LIV « Has a tragical ending », p. 572.

3. Le terme peut sembler curieux, s'appliquant au « misanthrope ». Thackeray ; mais n'est-il pas l'aboutissement logique de notre argumentation ?

beaucoup de sa loyauté¹. Le développement graduel du journalisme², la force qu'il pressent en lui, ajoutent à la confiance qu'il accorde à sa valeur d'enseignement. Le journaliste peut et doit être un des champions les plus sûrs de la cause des humbles. Qu'il s'honore dans la lice, en ce tournoi contre le Mal Social, où la plume a remplacé la lance des chevaliers d'antan³.

VII

Et, prêchant d'exemple, Thackeray s'est attaqué à divers rouages de l'organisme collectif. Il a défendu l'enfance livrée, dans les écoles, à un système d'éducation basé sur la servilité envers les élèves des sections supérieures et la terreur du fouet magistral⁴. Il a dit et redit que la méthode était fausse, que le contrôle constant de l'enfance était un mal, que le salut résidait en une plus grande liberté, en une initiative plus large accordée aux jeunes⁵. C'est à l'école que se contractent les habitudes de parasitisme, de flagornerie, de duplicité. Le système en vigueur, institué sur la crainte et l'injustice, ne peut qu'éveiller les instincts sournois, déformer l'individu, le provoquer au snobisme. Moins persécuté, au contraire, délivré du spectre du châtiment corporel⁶, guidé dans ses lectures par des maîtres éclairés, l'enfant se développera comme une jeune plante saine. La réforme de l'école est, ainsi, à la base de l'amélioration sociale.

1. « The honesty of the Press in England is like the air we breathe, without it we » die... Call the press stupid, call it vulgar, call it violent, but honest it is ».

The Paris Sketch Book, « Caricatures and lithography in Paris, » p. 158.

2. cf. *The Newcomes*, XIV « Park Lane », pp. 151-4.

3. « O ye Knights of the pen » !

cf. plus haut, p. 102.

4. « There are at this present writing five hundred boys at Eton, kicked and licked, » and bullied by another hundred. Scrubbing shoes, running errands, making false » concords and (as if that were a natural consequence) putting their posteriors on a » block for Dr Hawtrey to lash at ; and still calling it education ».

The Irish Sketch Book, XXXI « Templemoyle », p. 566.

5. « If people would but leave children to themselves... if, I say, parents and » masters would leave their children alone a little more ».

Vanity Fair, V « Dobbin of ours », p. 37.

6. « Under compulsion, Harry. 'Tis « tupto » my lad, or else 'tis « tuptomai », as » thy breech well knew when we followed school ».

The Virginians, VIII « A common disease », p. 65.

VIII

L'enfant, l'adolescent, élevés selon les lois de l'intelligence et du cœur, et non plus sous le signe de l'hypocrisie, seront préparés loyalement à la grande épreuve du mariage. Ils se feront à cette idée que le choix nuptial ne doit pas être guidé par des considérations de fortune ou de prestige, mais bien par l'estime réciproque. Habituels à ne pas juger leurs camarades sur leur généalogie, mais sur leurs aptitudes réelles, ils seront, par une pente naturelle, conduits à apprécier en une femme non le montant de sa dot ou la profession de son père, mais le charme et la valeur de sa personnalité. Thackeray a voulu que ses romans soient l'illustration du calvaire des mal mariés et *du bonheur de ceux qui, passant outre aux préjugés du monde, ont épousé la jeune fille de leur goût*. Le satiriste amer des usages sociaux a été rarement aussi lyrique que lorsque, dépeignant l'existence du jeune ménage Warrington, il nous a, en même temps, confié son idéal des unions : « A vrai » dire, cette existence..... a eu ses épreuves, mais je m'en souviens » sans amertume..... Se marier sans argent est une erreur et un » danger sans doute et un crime contre le code social !... mais » n'y a-t-il pas des milliers de nos semblables qui commettent ce » crime, chaque année, sans autre espoir que Dieu, la santé et le » travail ? » ¹. Et c'est pourquoi, en nous contant le départ dans la vie des Firmin, il ne peut s'empêcher de les encourager, de les admirer, de les envier ². Qu'importent les risques, qu'importent la mer houleuse et les menaces de tempête, si le pilote est secondé

1. « Truth to say, that married life, regarding which my dear relatives prophesied so gloomily, has disappointed all those prudent and respectable people. It has » had its trials : but I can remember them without bitterness — its passionate » griefs, of which time, by God's kind ordinance, has been the benign consoler — » its days of poverty, which we bore, who endured it, to the wonder of our sympathising relatives looking on — its precious rewards and blessings, so great that I » scarce dare to whisper them to this page ; to speak of them, save with awful respect » and to One Ear, to which are offered up the prayers and thanks of all men. To marry without a competence is wrong and dangerous, no doubt, and a crime against » our social codes ; but do not scores of thousands of our fellow-beings commit the » crime every year with no other trust but in Heaven, health, and their labour ? »

The Virginians, LXXXI « Res Augusta Domi », p. 690.

2. « I own sometimes I almost fancy these misguided wretches were to be envied » *The Adventures of Philip*, XXXII « Ways and means », p. 502.

par qui l'aime à son bord. Thackeray, l'hésitant, ici n'a pas hésité. Son message a été ferme. « Ce que vous appelez prudence, s'écrie » Philippe, je l'appelle, moi, de la lâcheté, je l'appelle un blasphème. » Prétendez-vous me faire croire que deux jeunes gens... ne peuvent » vivre avec 500 livres par an !... Regardez autour de vous, Monsieur, » les milliers de créatures de Dieu qui vivent, qui aiment, qui sont » heureuses et pauvres, et sentez toute la honte du doute sacrilège » que vous venez de proférer » ¹.

IX

Parti de cette idée que les classes inférieures sont trop souvent méconnues, que l'homme n'est pas jugé à sa valeur véritable, mais selon un code de conventions iniques, que l'amélioration se produira par une réforme de la mentalité publique, grâce à l'école et à la presse appliquées à la lutte contre le snobisme dans sa conséquence sociale la plus redoutable, c'est-à-dire le mariage, il était normal que Thackeray, remontant les échelons supérieurs, se trouvât en présence du problème de l'élite de la société. Cette élite, il l'avait âprement condamnée. Vaine, oisive, indigne de sa mission. N'a-t-il fait que condamner ? Nous a-t-il proposé un exemple ? Son message s'est-il étendu à l'élite sociale ?

Certes. L'on peut même affirmer que cet aspect du problème l'a très vivement préoccupé. Thackeray, aristocrate lui-même, descendant par sa grand'mère de gentilshommes et de chefs ², s'il a noté avec clairvoyance les défauts de la noblesse, a été loin, en effet, de concevoir une forme de société sans tête. Il a été persuadé de la nécessité d'une élite dirigeante, rempart contre les forces de désordre. Il a cru à la grandeur des individus prédestinés, à l'étingelle qui fait, au moment tragique, jaillir les surhommes ³.

1. *Philip*, p. 499.

2. « Another influence was his descent, through his grandmother, Amelia Richmond » Webb, from the noble Constables of Richmond and Lords of Burton... he used » their crest as his signet ring ».

Sir W. W. Hunter, *op. cit.*, p. 178.

3. « I think of the works of young Pope as I do of the actions of young Bonaparte » or young Nelson...In the presence of the great occasion, the great soul flashes out » and conquers transcendent».

The English Humourists, IV « Pope », p. 556.

X

Ici, arrêtons-nous un peu, car nous venons d'écrire une phrase qui n'est pas sans périls. « Individus prédestinés », « surhommes »... Ne croirait-on point lire un extrait de Carlyle, et allons-nous apparenter l'auteur de *Vanity Fair* au conférencier des *Heroes* ?

La réponse, bien entendu, ne saurait être que négative. Les deux hommes, sans doute, s'estimaient, mais Carlyle tenait au fond Thackeray pour un faible¹ et nous aurons bientôt l'occasion de noter le peu d'enthousiasme qu'avouait Thackeray pour la « forme » carlylienne². Quant à leurs doctrines, il est assez clair qu'elles s'opposent diamétralement. *On Heroes and Hero-Worship* avait fait l'objet de conférences prononcées en mai 1840. Sept ans plus tard, paraissait le célèbre roman, *without a hero*. On pourrait dire que Carlyle constitue, par rapport à Thackeray, le type anti-podique du Victorien.

Et, cependant, voici que nous semblons attribuer à Thackeray une conception voisine de la doctrine carlylienne. Le problème demande considération. La vérité est que, même lorsque les deux points de vue paraissent, comme ici, s'accorder, ils demeurent foncièrement distincts. Pour Carlyle, le héros est « celui qui perçoit la réalité secrète, l'âme divine des choses. La preuve de son intuition est dans l'énergie de son magnétisme moral... Le succès est donc sa marque propre. Le droit et la force... ne font qu'un »³. La doctrine est « combative, agressive même »⁴.

Double caractère, donc, qui est de constance et de brutalité et qu'ignore le « surhomme » thackerayen. Le « héros » — Pope, Nelson, Bonaparte — est un homme comme chacun. Il a ses défaillances, ses lacunes. Simplement, il est capable, à certaines minutes, « in the presence of the great occasion », de marquer sa supériorité sur le commun du troupeau. L'instant critique passé, il retombe à la norme, qui est médiocrité. La conception du chef, selon Thackeray, à l'inverse de la doctrine de Carlyle, reste, on le voit, empreinte d'éphémère et de relativité.

1. Voir, p. 43, note 3, et p. 107.

2. cf. p. 356.

3. Carlyle. *Heroes and hero-worship*, extraits par L. Cazamian, 1925. Introduction, p. IX.

4. *ibidem* p. XII.

Ces réserves faites, reconnaissons que Thackeray s'est incliné avec déférence devant les noms illustres de l'Angleterre ; il a dit la vertu de la saine dévotion¹. Il n'a pas craint de marquer le profit que l'on pouvait tirer, non de la flagornerie, mais d'un contact intelligent avec les supérieurs². Ainsi comprise, la pensée de Thackeray se précise et s'éclaire. Il n'a prêché la fréquentation de l'élite que comme moyen efficace de se juger sévèrement. L'émulation sociale n'est pas seulement nécessité. Elle est aussi bienfait.

De là, les espérances mises par Thackeray en une élite transformée. Il s'est, en dépeignant le Colonel Newcome, dépeint lui-même³. Il fait confiance au « gentilhomme » pour prendre en mains le gouvernail, pour imposer, au besoin, sa loi à la masse des médiocres qui, par mesquinerie instinctive, s'opposeront à ceux qu'ils sentiront leur être supérieurs⁴. La bourgeoisie se devra de soutenir l'élite. Elle le fera volontiers, car elle a toujours aimé la voir s'illustrer⁵. Et quand, enfin, forte de cet appui, l'aristocratie, guidée par de vrais « gentilshommes », s'évadera de ses préjugés, la société anglaise voguera sans entraves vers le mieux-être social.

XI

Tout le problème se ramène à savoir ce qu'il faut entendre par « gentilhomme ». Sur ce point, le message de Thackeray n'a pas

1. Parlant d'articles récents sur Lord Macaulay, il écrit :

« It is a good sign of the times when such articles as these (I mean the articles in » *The Times* and *Saturday Review*) appear in our public prints about our public » men. They educate us, as it were, to admire rightly ».

Roundabout Papers. « Nil nisi bonum » p. 177.

2. « No training is so useful for children, great or small, as the company of their » betters in rank or natural parts, in whose society they lose the overweening sense » of their own importance which stay-at-home people very commonly learn ».

Henry Esmond, II, II « I go home and harp on the old string », p. 333.

3. « His habits were aristocratic.. the kindest and simplest soul alive, he yet » disliked all familiarity and expected from common people the sort of deference » which... »

The Newcomes, LXIX « The Election », p. 713.

4. « There is no character which a low-minded man so much mistrusts as that » of a gentleman ».

Vanity Fair, XXI « A quarrel about an heiress », p. 196.

5. The English ever love their gentlemen, and love that they should distinguish » themselves ».

The Virginians, LXV « Soldier's return », p. 555.

été ambigu. Par « gentilhomme », il a voulu indiquer « l'homme » supérieur, non par sa situation, mais par ses qualités intellectuelles et morales »¹. Ainsi le Colonel Newcome, Warrington, Dobbin. De même, parmi les femmes, les vraies nobles ne seront pas Lady Kew, Lady Anne ou la baronne Bernstein, mais bien La Petite Sœur² ou même, pour toute la bonté et l'humilité de sa morne vie, la pure Amélia Sedley³. Si tout noble n'est pas fatalement gentilhomme⁴, le gentilhomme ne se trouve pas fatalement hors de l'aristocratie. Lord Kew en serait la réfutation. En ce personnage Thackeray nous a légué, en partie, son idéal du gentilhomme. Lord Kew voit juste, il dénonce le préjugé et le surmonte⁵. Prêt à tendre la main aux hommes de bonne volonté, il est simple, ouvert, accueillant. Il sait avoir pour chacun le mot cordial⁶. C'est sur des gentilshommes comme Lord Kew et le Colonel Newcome que repose le devenir social de l'Angleterre. Le mieux-être ne sera possible que par l'alliance de la droiture, de la bonté, même naïve, du Colonel⁷ et de l'intelligence élégante,

1. « What is it to be a gentleman ? it is to have lofty aims, to lead a pure life, to » keep your honour virgin, to have the esteem of your fireside, to bear good fortune » meekly, to suffer evil with constancy and, through evil and good, to maintain truth » always ? show me the happy man whose life exhibits those qualities, and him we » shall salute as gentleman whatever his rank may be ».

The Four Georges, « George the Fourth », p. 710.

2. « The Little Sister is infinitely more lady-like than his dreary aunt or either o » his supercilious cousins ».

The Adventures of Philip, XIV « Two of Philip's mishaps », p. 257.

3. « Guileless and artless, loving and pure, indeed, how could our poor little Ame- » lia be other than a real gentlewoman ? »

Vanity Fair, LVI « Georgy is made a gentleman », p. 545.

4. Parlant d'un noble indigne, il écrit :

« This may be our fine old English gentleman's way. There have been not a few » fine gentlemen and ladies of this sort ».

The Virginians, L « A great deal of morality », pp. 416-7.

5. « Who can be more respectable than a butler ? A man must be somebody's » son. When I am a middle-aged man, I hope humbly I shall look like a butler myself. » Suppose you were to put ten of Gunter's men into the House of Lords, do you mean » to say that they would not look as well as any average ten peers in the House » ?

The Newcomes, XIX « The Colonel at home », p. 190.

6. « He is the friend of half the children in the place... From H. R. H. The Prince » Royal of — who is the greatest guest at Baden, down to Brown the bagman, who » does not consider himself the smallest, Lord Kew is hail-fellow with every body and » has a kind word from and for all ».

ibidem, XXVII « Youth and sunshine », p. 279.

7. « Don Quichotte national, gentleman à outrance, véritable hildago d'oultre- » Manche ».

Mary Duclaux, *op. cit.*, p. 160.

raffinée du Lord. Quand la pseudo-élite du titre et de l'argent aura cédé devant la véritable élite du cœur et de l'esprit, la société anglaise n'aura plus, sur les ruines du snobisme, qu'à dresser son bonheur.

XII

Ce bonheur, Thackeray, type achevé lui-même du gentilhomme¹, l'a-t-il cru possible ? Tourné vers le passé, par préférence instinctive, a-t-il vraiment eu confiance dans l'avenir pour améliorer l'équilibre social ? Il est permis de le penser. L'impression qui se dégage de son œuvre est qu'il a senti sourdement la loi pesante de l'évolution, qu'il a compris que l'organisme entier se modifiait, se modifierait encore, toujours. Et pour que le changement évoluât dans le sens de l'amélioration, il a dit la bonne parole, il a semé le bon grain. Le semant, il a dû espérer qu'un jour la récolte lèverait. Mais sa générosité d'âme n'a pu voiler la lucidité de son intelligence. Il a pressenti les difficultés qui entraveraient le cours de l'évolution et si le cœur lui a dicté son message, son cerveau n'a pas abdiqué. Il a estimé que le progrès s'opérerait lentement, très lentement, sans heurt, sans brusqueries. Arthur Pendennis nous a exprimé le dernier mot de la pensée sociale de Thackeray, lorsque, harmonisant sa confiance dans l'avenir et son respect pour le legs du passé, il a, en termes mesurés, bien que fermes, évalué la complexité du problème : « Mon scepticisme est plus » respectueux et plus modeste que l'ardeur révolutionnaire de » certains autres. Plus d'un patriote de dix-huit ans, plus d'un » orateur du Spouting-Club veut chasser les évêques de la Chambre » des Pairs dès demain, et les Pairs après les évêques, et jeter le

1. « He is emphatically the true gentleman of our generation ».

J. Cordy Jeaffreson, *op. cit.*, p. 281.

cf. encore ce jugement :

« I remember having, some twenty years ago, delight of battle for at least an hour... » on the subject of Thackeray, with the late Mr Henley. At last... I happened to » say « And this, you see, is because he was such a gentleman ». — « No, said Henley, » it is because he was such a genius » — « Well, I said, my dear Henley, suppose » we put it, that it is because *he was such a genius who was such a gentleman* ». — So » we laughed, and shook hands and parted ».

Works (Oxford) XX, introduction de George Saintsbury, p. XXX.

N'est-il pas significatif, enfin, qu'un article tout récent sur Thackeray porte le titre de « The artist as gentleman »

cf. Desmond Mac Carthy, *The Sunday Times*, september 13, 1931.

» trône à la Tamise, après les Pairs et les évêques. Cet homme-là
 » est-il plus sage que moi, qui prends ces institutions comme
 » je les trouve et compte sur le temps et la vérité pour les développer,
 » les fortifier ou (si vous le voulez) les détruire ?... Un législateur
 » héréditaire, qui passe son temps avec les jockeys et les escrocs
 » et les danseuses et qui est appelé à me légiférer, moi et les autres,
 » souvent meilleurs que lui, parce que son grand'père a fait une
 » spéculation heureuse sur les fonds... ne m'inspire pas plus de
 » respect qu'au plus acharné des démocrates. Mais, tel que, il fait
 » partie de la vieille société à laquelle nous appartenons... Et je
 » ne souhaite pas faire sauter sa tête à la guillotine, ni lui jeter
 » de la boue dans les rues... Il y a, survivant parmi nous, faisant
 » partie de nos habitudes, croyance de la plupart d'entre nous,
 » croissance séculaire, symbole de nos traditions les plus complexes,
 » il y a Monseigneur l'Évêque et Monseigneur le Législateur héré-
 » ditaire... et, ceux-là, j'admets qu'ils existent et c'est tout. Quand
 » vous me dîtes que ces institutions, conçues avant l'invention
 » de l'imprimerie ou la naissance de la vapeur, alors que la pensée
 » était dans sa prime enfance, craintive et battue, et que la vérité
 » en tutelle était baillonnée, emmaillottée et aveuglée, sans avoir
 » le droit d'élever la voix... alors que les hommes n'avaient pas
 » le droit de s'unir, de faire du commerce ou de parler ensemble ;
 » quand quelqu'un me dit (comme je l'entends dire à certaines
 » âmes pieuses) que ces institutions sont éternelles et que, ayant
 » changé et subi constamment des modifications, elles sont arrivées
 » au terme de leur développement et ne sauraient s'amoin-
 » drir. je ris et laisse parler mon homme. Mais j'ai, malgré tout, de la
 » tolérance pour ces institutions, de même que je souhaiterais
 » qu'on en eût pour mes propres opinions, et si elles doivent périr,
 » j'aimerais mieux les voir périr correctement et naturellement
 » que d'une mort soudaine et violente ! »¹.

1. *Pendennis*, LXI, p. 611.

CHAPITRE III

LA LEÇON HUMAINE

I

Le message social de Thackeray n'a donc contenu rien de subversif. Évolutionnaire, non révolutionnaire. Il a rappelé aux hommes que les institutions devraient se modifier et il leur a indiqué en quel sens. On conçoit qu'on ait pu, en un temps, parler de sa « philosophie sociale »¹. Est-ce à dire qu'il ait été, d'abord, un *réformateur des institutions* et que sa pensée ait été dominée par le problème de l'amélioration de la société ? A-t-il été, pour nous servir de l'expression d'une enthousiaste admiratrice, « le premier régénérateur social de son temps » ?² Nous ne le croyons pas.

Le point est essentiel. Il s'y amorce une transition entre l'idéal social de Thackeray et son idéal humain. Et des deux, le plus important est, de beaucoup, le second. Thackeray, de même qu'il avait montré que le mal social venait de l'imperfection humaine, a été persuadé que la société s'améliorerait du jour où l'homme serait, lui-même, meilleur. Sa confiance dans le règne du « gentilhomme » n'est-elle pas symbolique ? S'en remettre à l'élite de l'esprit et du cœur pour régénérer une société faussée, n'est-ce pas avouer que l'individu est, non point terme, mais source ? Ce n'est pas une société redressée (comment, d'ailleurs, par qui et où le serait-elle ?) qui façonnera l'homme à son image, c'est l'individu éclairé qui recréera la société selon les lois du cœur. Tel a été, ramené à sa

1. « His writings form a system of social philosophy »

James Hannay. *Studies on Thackeray*, 1869, p. 4.

2. « Why have alluded to this man, reader ? Because I think I see in him an intellect profounder and more unique than his contemporaries have yet recognised—because I regard him as the first social regenerator of the day, as the very master of that working corps who would restore to rectitude the warped system of things ! »

Currer Bell. Preface to *Jane Eyre*, 1847.

Works I, 1872, p. xi.

règle dominante, le credo de Thackeray. Ainsi s'explique que sa pensée se soit surtout tournée vers le problème de la psychologie humaine. Beaucoup plus qu'un sociologue à la Montesquieu, il a été un réformateur selon Montaigne.

II

Son œuvre, dès qu'on la considère comme une suite d'axiomes ou de théorèmes sur l'âme humaine, se charge et s'éclaire à la fois. Les romans de Thackeray ne visent d'autre but que de concourir à une même constatation ou démonstration, qui est la possibilité, partant la nécessité, d'une amélioration de la généralité des âmes. En cette amélioration, c'est-à-dire en la délivrance du snobisme, Thackeray a mis sa foi et sa leçon. Il a souhaité faire comprendre à l'être humain que la félicité ne réside pas dans ce que le monde appelle la réussite sociale. Telle a été l'erreur de Becky Sharp.

Ici, arrêtons-nous un peu. Il est une conception traditionnelle, extrêmement séduisante, selon laquelle Becky serait un vivant porte-questions. Elle est, dit-on, un tel miracle d'intelligence et de grâce, que l'on peut se demander si Thackeray la condamne. Ne serait-il pas permis de supposer que, malgré lui, il subit sa fascination, et qu'il l'approuve de se venger d'une société toute prête, sur de simples préjugés de naissance et de condition, à la piétiner. Becky, mais c'est la revanche d'un esprit supérieur sur une société sottement snob. Tant pis pour la société et admirons Becky Sharp !...

Nous admettons, tout le premier, le brillant de cette théorie. Nous reconnaissons qu'esthétiquement Becky est une merveilleuse réussite et nous ne discutons pas la préférence artistique de Thackeray pour la jeune intrigante ¹. Nous nous refusons, par contre, à admettre qu'il y ait hésitation dans le verdict de Thackeray. Sa pensée sur ce point n'est nullement incertaine ². Lorsque

1. « A desultory conversation ensued on the subject of Becky Sharp, for whom » in spite of her depravity, it seemed very plain that Mr Thackeray had a secret » liking..., at least, an amused sympathy due to the pluck and perseverance with » which she pursued the objects she had in view ».

John Esten Cooke, art. cit, *op. cit.*, rapporté par J. G. Wilson, *op. cit.*, I, p. 259.

2. Il écrit à sa mère, dans le courant de l'été 1848 :

« I finish (*Vanity Fair*) next month — How glad I'll be, for I dislike everybody in » the book except Dob and poor Amelia ».

Works, I, introduction, p. xxxvi.

Becky, pauvre, humiliée, jaillissante de verve et d'énergie, cherche à prendre sa revanche sur les favorisés de la société, bêtes, riches, sans grâce et adules, la société a tort de la mépriser, mais Rebecca a plus tort encore de s'efforcer à la vengeance. Tort, parce qu'elle n'y peut réussir qu'en se diminuant intimement. Quels que soient ses succès et le vertige de son ascension, elle se perd en s'abaissant un peu plus à chaque échelon gravi. Tort, parce qu'elle n'a pas compris cette vérité aristotelicienne, qui pourrait bien former la substance de la pensée de Thackeray, que *le vrai bonheur est en nous*¹. Tort, parce qu'elle a cru en la victoire de l'intelligence sur la conscience ; parce qu'elle n'a pas senti l'élévation de l'humilité et que, à gagner le monde, c'est son âme qu'elle a perdue.

La leçon humaine a donc été la partie capitale du message de Thackeray. Il s'est appliqué à la rendre nombreuse, vivante. Quels en ont été les traits marquants, les limitations et la valeur ultime, c'est ce que nous voudrions, à présent, étudier.

III

Au premier rang des préoccupations thackerayennes a été le souci d'apporter aux hommes un message de *lucidité*. Avant de dire la consolation et l'espoir, il a tenu à les placer en face de la réalité. Il a invité son lecteur à chasser l'illusion, à se souvenir qu'il fut créé d'une poignée d'argile² et qu'une ambition démesurée ne cadre pas avec ses origines³. Nos luttes, nos misères, nos efforts contre l'inéluctable lui ont fourni le thème favori de ses méditations. Il a conclu à la sagesse de la résignation, à la nécessité de mesurer la limite, si vite atteinte, de notre faible puissance. Le message second a été d'acceptation, d'*humilité*⁴. Non synonyme, d'ailleurs,

1. « The greatest good in life is not to be a lord, perhaps not even to be happy. » Poverty, illness, a humpback may be rewards and conditions of good as well as » that bodily prosperity which all of us unconsciously set up for worship ».

Barry Lyndon, XVII « Appear as an ornament of English society (note) », p. 216.

2. « Earthy are we, and of the earth ».

The Paris Sketch Book. « On the French school of painting », p. 56.

3. « O blind race, have you wings !.. Come down, silly Dædalus ; come down to » the places in which Nature ordered you to walk ».

ibidem, p. 51.

4. « My good Shadrach, if you go through life passionately deploring the irrevocable and allow yesterday's transactions to embitter the cheerfulness of to-day and

de tristesse et de rancœur. Car le sage, en se contentant, prend sa part de satisfaction¹. Et le sentiment de l'ironie des choses ne doit pas être entravé à l'effort. Lucidité ne veut pas dire paralysie. Thackeray a, au contraire, formulé la valeur de la persévérance et la nécessité, pour ne pas s'écarter de la voie droite, d'éviter les rivages dangereux². Son œuvre, à la considérer de ce point de vue, a été l'illustration de ce principe que, pour qui ne sombre pas dans les crises aiguës réservées par la vie, l'avenir ne saurait être définitivement fermé. L'existence est cruelle, et il est des instants où le désespoir guette les meilleurs. Courage ! Il faut lutter. N'est-il pas remarquable que Thackeray, qui a tant douté de lui-même, ait écrit une œuvre où s'affirme souvent la vertu de l'énergie³ ? Le trait est en harmonie avec sa vie, faite (en dépit de ses incertitudes intellectuelles et de son angoisse intime) de recherches persévérantes et de travail acharné, creusée au sillon même de la droiture et de l'effort. N'y a-t-il pas eu, chez ce tendre, chez ce féminin, une doctrine sous-jacente de la virilité⁴ ?

IV

Gardons-nous du paradoxe. Le message de Thackeray, en ce qu'il a de plus lumineux, lui a été dicté par la féminité de sa nature. Elle lui a inspiré ses pages les plus émouvantes, celles qui chantent

» to-morrow, as lief walk down to the Seine... and put an end to your sorrows and
» sordid cares ».

Roundabout Papers. « Autour de mon chapeau », p. 416.

1. « It is all vanity, to be sure, but who will not own to liking a little of it. I should
» like to know what well constituted mind, merely because it is transitory, dislikes
» roast beef... down, gentlemen and fall to, with a good hearty appetite ».

Vanity Fair, LI. « A charade is acted », p. 488.

2. « Pull, pull for your lives, ye crews of... the water colour gallery, stop your ears,
» bury your eyes, tie yourselves to the masts, and away with you ».

Character Sketches. « The Artists ». *Works*, III, p. 529.

3. « Some very few and unlucky folks at the game cut their heads sheer off or
» stab themselves mortally and perish outright and there is an end of them. But,
» heaven help us, many people have fingered those sagittas ardentes which love
» sharpens on his whetstone and are stabbed, scarred, pricked, perforated, tattooed
» all over with the wounds who recover and live to be quite lively ».

The Virginians, XXXIII. « A soliloquy by Hester », p. 281.

4. « Obstacles seemed to him insurmountable, which would have vanished, had he
» marched manfully upon them ».

Pendennis, XXIV. « Both love and jealousy » p. 230.

à jamais dans la mémoire des hommes. Il a été le grand apôtre de la simplicité, du dévouement, de la bonté. Il a prêché, contre le jugement étincelant, mais rapide, la supériorité de la réflexion tardive, si elle doit mener à l'indulgence¹. Ce sarcastique a dénoncé la faiblesse du sarcasme, en ce qu'il a d'improductif et, souvent, de superficiel. Il a invité les hommes à se juger sans acrimonie, à ne pas condamner sur de simples soupçons, à pratiquer, non la sottise, sans doute, mais la clémence. Personne, a rappelé Thackeray, n'est à l'abri de l'erreur. Les meilleurs d'entre nous, les plus sages, les plus avancés même sur le chemin de la vie, sont sujets à médire. Ne nous croyons point des maîtres, alors que tout être est, psychologiquement, un écolier². Soyons enclins au pardon, à l'excuse. L'anathème n'est qu'une souffrance, et mieux vaut s'attendrir. Il est dans les pleurs une vertu singulière qui améliore la vue³. Thackeray, par sa devise « Soyez bons ! »⁴ n'a pas été loin de réhabiliter les larmes.

V

Tels sont, ramenés à leurs lignes essentielles, les grands traits de la leçon humaine contenue dans le message thackerayen. Humaine, avec son double sens, est juste terme. Il nous faut voir, à présent, les détails de ce message, la façon dont il touche, plus précisément, à notre nature. Il nous faut examiner, après cette préparation d'ordre général, les caractéristiques de l'être humain tel que l'a souhaité Thackeray. La satire humaine nous avait montré l'homme tel que l'a vu le douloureux auteur de *Vanity*

1. « Again and again in the course of his life Mr George had to rebuke himself » with the same crime of being too hasty. How many of us have not ? and alas, the mischief done, there's no repentance will mend it ».

The Virginians, XLIX. « Friends in need », p. 410.

2. « You see people do wrong, though they are long past fifty years of age. It is » not only the scholars, but the ushers, and the headmaster himself, who sometimes » deserve a chastisement. I, for my part, hope to remember this sweet truth, » though I live into the year 1900 ».

The Adventures of Philip, XXVIII « Mrs. Macwhirter has a new bonnet », p. 444.

3. « There issue from them two streams of that eye-water which, we have said, » is sometimes so good for the sight ».

ibidem, p. 447.

4. « Bear Scott's words in your mind, and « Be good, my dear » !

Roundabout Papers « Nil nisi bonum », p. 179.

Fair. Le message révélera, en un sens, l'homme tel qu'il l'aurait souhaité.

On pourra objecter que Thackeray, en sa lucidité, a trop senti les imperfections de l'être humain pour former un idéal. Lorsque, voulant caractériser la tendance de ses romans, il a fait suivre le titre d'un commentaire, il a choisi celui, significatif, de « sans héros ». Comment, alors, penser qu'il ait pu avoir dans l'esprit la vision d'un phénix éventuel ? Comment, alors qu'il était convaincu de l'indigence des hommes et de leur universelle faillite, a-t-il pu, dans un message, proposer un modèle ?

L'objection fait poids, et nous ne prétendons point passer outre. Mais il suffit de s'entendre pour que les problèmes convergent vers une solution sans effort. Remarquons, donc, dès maintenant, que Thackeray n'a point proposé de « parangon » à notre admiration satisfaite. Son mérite, au contraire, a été, même chez ses meilleurs personnages, de nous faire toucher du doigt l'erreur, la faute, légère peut-être, mais sensible. La supériorité de sa pensée a consisté à ne pas abdiquer entièrement devant le besoin d'idéalisme. Si ses personnages nous hantent, c'est parce que, sujets à des variations, à des chutes, à des redressements, ils sont faillibles à l'instar de chacun. Esmond est parfois ennuyeux et manque de tact ; Lady Castlewood n'échappe pas à une certaine forme de jalousie, M^{me} Pendennis se conduit presque féroceement avec la jeune Fanny Bolton, et Philip est souvent grossier. Par son réalisme, Thackeray a donc joué le jeu et fait mouvoir des êtres humains. Il s'est obstinément refusé à cette théorie dont la simplicité barbare veut que les personnages s'opposent « en blancs et noirs, comme » autant de pions sur le jeu d'échecs de la vie » ¹.

Si le message thackerayen ne nous a pas offert de héros romanesques, à la Scott ou à la Byron, il nous a, tout de même, offert une catégorie d'êtres supérieurs, dont la victoire est apparue souhaitable au prédicateur. Il ne nous a dépeint personne de parfait, mais plusieurs individualités qui peuvent être considérées comme un effort vers la perfection. Sans aller jusqu'à prétendre que son idéal a été une notion de « moindre mal », nous croyons que la vérité s'est située en une espérance lucide dans l'humain, c'est-à-dire le défaillant, mais, aussi, le perfectible. Espérance qui

1. « That barbarous simplicity of theory which divides characters into black » and white, like chessmen opposed in the game of life ».

James Hannay, *op. cit.*, p. 16.

s'est exprimée, avec timidité souvent, avec fermeté parfois, en divers personnages qu'il a chargés de représenter, non le Bien, mais les lisières du Bien ¹. Tel quel, leur exemple n'est point négligeable. Ils ont été, dans la pensée de Thackeray, des *Invites au mieux*. Approchons de ces messagers.

VI

Arrêtons-nous, d'abord, auprès des hommes qu'il a proposés comme modèles en puissance, bien qu'eux-mêmes non complètement développés. Le trait qui frappe, en chacun d'eux, est le désintéressement. Ils sont éloignés des ambitions mesquines. Ils suivent pour guide la loyauté et n'ont que mépris pour les calculs de basse intrigue. Les termes qui les dépeignent le plus souvent sont « honnête » et « loyal » ². Toute leur attitude suggère la générosité. Ils sont dévoués, prompts à l'aide secourable. Dobbin s'intéresse à Amelia, alors qu'éloigné d'elle, il n'est aucunement payé d'affection. Il lui écrit sans cesse, demande des nouvelles du fils de George Osborne, dont il propose, avec une simplicité naïve, de payer les frais d'école ³. Généreux aussi, Harry Warrington, qui, sans ostentation, joue dans la famille des Castlewood le rôle de bienfaiteur, au point de faire dire au chapelain Sampson qu'il est un véritable ange gardien ⁴. Généreux encore, de simples personnages épisodiques, comme ce Lord H. qui, dans la détresse où se trouve plongé soudain le Colonel Newcome, lui tend affectueusement la main, prouvant ainsi que la charité n'est point morte sur cette terre ⁵.

1. « We are not presenting Pendennis to you as a hero or a model, only as a lad » who, in the midst of a thousand vanities and weaknesses, has as yet some generous impulses, and is not altogether dishonest ».

Pendennis, XIX « Rake's progress », pp. 182-3.

2. « I don't know a more honest or loyal creature ».

Pendennis, LIII « Convalescence », p. 517.

« Our honest and dear old friend ». (Dobbin).

Vanity Fair, XLIII « Double the cape », p. 419.

3. « It was time that he should begin to learn, and his godfather and guardian » hinted that he hoped to be allowed to defray the charges of the boy's education ».

Vanity Fair, XXXVIII « A family in a very small way », p. 380.

4. « Great powers, Sir, says he, 'are you a guardian angel that heaven hath sent me ? »

The Virginians, XLIV « What might have been expected », p. 375.

5. « Wasn't it noble of him, Arthur ? God bless him ! There are good men in the » world, Sir, there are true friends, as I have found, in these later days ».

The Newcomes, LXXV « Founder's day... », p. 762.

Généreux entre tous, enfin, Henry Esmond, qui, détenteur d'un secret redoutable, dont la divulgation lui serait d'un éminent secours, se tait, pour ne point porter préjudice à ceux qu'il veut protéger dans la vie. Générosité rare, aux confins presque de l'in vraisemblable, et qui illumine le caractère, par ailleurs, sombre d'Esmond, comme un pur joyau. Générosité qui conduit même, la révélation s'étant produite incidemment, à d'attendrissants tournois d'affectueux sacrifice ¹. Honnête, loyal, généreux, l'homme, selon Thackeray, est, également, simple ² et bon. Il ne s'offense pas à la légère et sait, au besoin, tel le Général Lambert, pardonner les offenses ³. Il est pur, aussi. Il sait que le mal existe, mais il s'en détourne avec une instinctive horreur ⁴. Le jeune homme, notamment, tel que l'a dépeint Thackeray, est d'une pureté sans tache. Certaines formes du mal ne le peuvent atteindre ; elles sont, par essence, trop éloignées de lui ⁵. Vertus nombreuses. Vertus précieuses. Si belles, qu'elles revêtent l'individu d'une sorte de parure physique. Elles l'animent et le transfigurent. L'homme « véritable » porte sur son visage le reflet de son âme. Les modèles masculins de Thackeray sont tous beaux, d'une beauté propre. Non cette beauté mâle et sauvage, à la Don Juan. Non cette joliesse fragile, à la Greuze. Mais une beauté saine, limpide et tendre à la fois, faite de loyauté, de noblesse et de pureté ⁶. Et pour qui, récapitulant ces traits, s'aperçoit que Thackeray a laissé dans l'ombre les qualités généra-

1. Voir *Henry Esmond*, III, II « I go home... », pp. 300-301.

2. « Dobbin was of too simple... a nature... ».

Vanity Fair, LX « Returns to the genteel world », p. 588.

3. « To love and forgive were easy duties with that man. Beneficence was natural » to him ».

The Virginians, LXXIX « Comedy and tragedy », p. 675.

4. Thackeray fait de même : « My modest muse pipes for boys and virgins... No, » my dear wife, thou hast no need to shake thy powdered locks at me !... Papa is » not going to scandalise his nursery with old-world gossip, nor bring a blush over » our chaste bread and butter. »

ibidem, LXXVIII « Pyramus and Thisbe », pp. 667-8.

5. « At first, Mr. Warrington could not understand what the nature of the payment might be ; but when that matter was explained by the old woman, the simple lad rose up in horror, to think that this woman should traffic in her child's » dishonour, told her that he came from a country where the very savages would » recoil from such a bargain ».

The Virginians, XXIX « Otium sine dignitate », pp. 241-2.

6. « Nature has written a letter of credit upon some men's faces... Harry Warrington's countenance was so stamped in his youth ».

ibidem, XXI « Samaritans », p. 175.

lement prisées chez l'homme : force, intelligence, initiative, domination, pour projeter la lumière sur les vertus de bonté, charité et dévouement, la conviction prend corps que, s'il nous a proposé en exemple des hommes, non point efféminés, mais féminins, c'est qu'il a mis son espoir, d'abord, dans la nature de la femme.

VII

Les femmes-modèles de Thackeray composent, en effet, une galerie attachante. Moins fascinantes que ses mauvaises femmes, elles sont peu connues. Simples et modestes, elles vivent trop dans l'ombre des intrigantes pour attirer l'attention. Il leur arrive, nous l'avons vu, de commettre des erreurs, d'être sujettes à des crises d'humeur, de jalousie ou d'aveuglement. Ce sont des femmes et non des statues grecques. Mais le fond de leur tempérament les ramène toujours au chemin des vertus. Et Thackeray ne pense pas à elles sans un certain bonheur. Il ne se fait guère d'illusions sur leurs possibilités intellectuelles ; il sait bien qu'aux parades du monde, elles sont, d'avance, vaincues par les rouées. Il soulignera même, dans le privé, la fadeur d'une Amelia Sedley ¹, mais ce ne sauraient être là que les regrets de l'artiste insatisfait. Ils n'enlèvent rien au message du penseur, qui a basé sa foi sur la femme. Qu'importe l'intelligence, si le cœur est généreux, si l'âme est pure et noble. Amelia est une sotte, sans doute, et l'étincelante Becky n'a qu'à paraître pour l'éclipser, mais là n'est point la pierre de touche. Toutes celles qui ont critiqué Thackeray ² pour ses créations féminines, et en particulier Amelia, ne l'ont fait que parce qu'elles estimaient, chez une femme, les qualités plus masculines de vigueur et d'intelligence. Reprocher à Thackeray d'avoir créé une sotte revient à lui reprocher de n'avoir point fait ce qu'on aurait, soi, voulu faire.

1. « Dobbin shall marry her, he said to Mrs Liddell, and when he has got her, he » will not find her worth having ».

cité par Ch. Whibley, *op. cit.*, p. 96, note.

2. « Even Ch. Brontë said that he was characteristically unjust to women ».

Rapporté par Rosina Motti, *op. cit.*, p. 3.

Mrs Jameson says : « No woman resents his Rebecca, inimitable Becky, but every » woman resents the selfish, inane Amelia... Laura is a yet more fatal mistake.. and » then Lady Castlewood, what shall we say of her?... Oh, Mr. Thackeray, this will » never do... it proves a low standard in ethics and in art ».

Dr. John Brown, *op. cit.*, 1877, pp. 54-55.

C'est refuser à un penseur le droit de choisir son critère. Or, il n'est pas douteux que celui-ci a été, pour Thackeray, la loyauté du cœur.

Si Amelia, de toutes la moins douée, est, quand même, victorieuse, que dire des autres femmes qui nous sont proposées en exemple ? On peut critiquer Laura Bell, parce que, connaissant ses faiblesses, elle épouse Pendennis. Mais n'est-ce point là une preuve de dévouement non méprisable ? Sœur de charité des affections. Et les romans ultérieurs nous montrent l'efficacité de l'œuvre accomplie. On peut critiquer Lady Castlewood, parce qu'elle est jalouse de sa fille, mais, quoi ? Celle-ci n'est qu'une coquette égoïste et frivole et l'attirance qui entraîne la mère vers Henry fera double bonheur alors que Béatrix l'aurait mis en lambeaux. Sagesse et réussite s'allient en cette union mûrie. On peut critiquer Ethel Newcome, parce qu'elle est mondaine, paraît snob et, finalement, épouse Clive qui semble un pis aller. Mais, en définitive, elle est, de toutes, la plus humaine, la plus équilibrée, avec son jugement sain, sa fermeté droite et sa robuste tendresse. Au reste, quel que soit leur degré d'approche en perfection, les femmes thackerayennes sont animées par l'esprit de bonté. Et, de même que les hommes, cette transparence de l'âme les pare d'une beauté irradiante. Non point cette beauté des sirènes, qui laisse après soi un sillage d'amertume, ainsi Béatrix, Becky, Blanche ¹. Mais une beauté sereine et claire, qui est apaisement et réconfort. Telle est, chez les meilleures, la splendeur de leur présence, qu'un mot s'offre, d'instinct, pour les caractériser : des anges ². Quelqu'étrange que le terme puisse paraître, la vraie femme a été, dans la pensée du « cynique » victorien, l'ange dispensateur, sur cette terre, des trésors de tendresse et de félicité ³. Il a écrit d'elle avec une ferveur lyrique qui l'a ému jusqu'aux larmes. Et la mère a, pour lui, symbolisé tout le merveilleux, tout le bouleversant du miracle féminin. Il a parlé des mères comme peu d'autres l'ont su ⁴. Sa voix, à prononcer leurs noms, s'est

1. Du point de vue esthétique, il est intéressant de noter qu'on chercherait en vain une femme laide dans l'œuvre de Thackeray.

2. « Do you suppose there are many angels here ? I say again, perhaps, a woman » or two ».

The Adventures of Philip, V. « The noble kinsman », p. 144.

3. « I see in such women, the good and pure, the patient and faithful, the tried » and meek, the followers of him, whose earthly life was divinely sad and tender ».

The Newcomes, LXXXVI « Christmas at Rosebury », p. 769.

4. « Our mother is an angel with God, Pendennis sobbed out ».

Pendennis, LXX « Fiat Justitia », p. 694.

faite caressante comme une mélodie ; il a dit leur dévouement, leur infinie tendresse, avec, sourdement étouffés, des sanglots de gratitude ¹.

VIII

Qui croirait que cet hommage à la nature féminine, en ce qu'elle a de plus pur et de plus émouvant, a été reproché à Thackeray. On lui a chicané ses abandons. On a souligné son indifférence au brillant ; on a essayé de le rendre ridicule en le représentant comme le larmoyant avocat d'êtres piteux, balourds ou complètement stupides. Bernard Shaw, avec son ironie sauvage, n'a pas craint de parler de cet « esprit servile — Il épuise, a-t-il dit, tout son » faible pathétique en essayant de nous apitoyer sur la fin du colonel » Newcome, cet insupportable vieil imbécile ² ». La remarque est trop violente pour ne pas être injuste. Notre pseudo-cynique a trouvé plus cynique que lui. Mais, dans son excès même, la critique n'est pas sans indiquer la direction nouvelle dans laquelle se doit juger Thackeray. Aux hommes de 1848 il était apparu comme le peintre du vice. La postérité verra surtout en lui l'apôtre de la vertu. Car c'est bien là ce qui se dégage de son message humain. Quels que soient leur situation initiale, leurs revers ultérieurs, la profondeur et la fréquence de leurs malheurs, les « gentilshommes » et les « anges » sortent victorieux du drame de la vie. Les méchants sont punis, les bons récompensés ³. Thackeray a ainsi exalté la supériorité des simples, des naïfs, voire des sots. Sa pensée a été dominée par le précepte de saint Matthieu ; son évangile a été comme l'écho du célèbre « *Beati pauperes spiritu* ».

1. L'influence de sa mère avait été très grande sur lui. La veuve de Richmond Thackeray était une tendre et belle jeune femme. Thackeray garda d'elle un souvenir ému et profond. « *Pray God I may dream of my mother* » disait-il souvent. L'image de sa mère lui a sans doute inspiré ses meilleures pages sur Helen Pendennis...

Voir sur l'amour de Thackeray pour sa mère : Sir W. W. Hunter, *op. cit.*, pp. 176 et 184.

2. cité par Henry A. Beers, *op. cit.*, p. 101.

3. Rebecca échoue : « *All her lies and her schemes, all her selfishness and her wiles, all her wit and genius had come to this bankruptcy* ».

Vanity Fair, LIII « *A rescue and a catastrophe* », p. 521.

de même Barry Lyndon : « *he had lived 19 years an inmate of the Fleet Prison where the records state he died of delirium tremens* ».

Barry Lyndon, XIX « *Conclusion* », p. 268.

etc... etc... Voir, plus loin, pp. 311-313, notre étude du « dénouement-type » à la Thackeray.

CHAPITRE IV

LA MORALE DE THACKERAY

I

La croyance que la vertu possède en soi un élément de robustesse, de santé et de victoire finale a été la marque de la pensée thackerayenne. Qu'est-ce à dire, sinon que le message a visé avant tout à donner aux hommes une leçon de conscience ; que sa province a été, d'abord, l'éthique ; qu'il a été lui-même plus qu'un satiriste, plus qu'un réformateur social, plus même qu'un psychologue, *un moraliste*.¹ Cet observateur aigu des faiblesses humaines, ce sensitif doué d'un tact raffiné des médiocrités, des sottises, des platitudes, a cependant conclu à leur droit d'existence dans l'univers moral. Il a proscrit du temple le clinquant des élégances froides, des intelligences non mises au service du bien. Morale austère, presque rigide. Morale basée sur des principes très nets, et qui, on l'a indiqué non sans justesse, se ramènent aux grands postulats de la Raison Pratique².

II

On retrouve, en effet, dans la pensée de Thackeray ce trait fondamental de la morale kantienne, qu'est la vérité cardinale de la personnalité humaine. Chaque être, est, en lui-même, un univers organisé pour la lutte contre le mal. Les secours extérieurs ne doivent point nous faire oublier que la responsabilité est fait individuel, que nous sommes maîtres de nous-mêmes et que les décisions graves

1. « But you know you will step over that boundary line of virtue and modesty » into the district where humbug and vanity begin and there the *moraliser* catches you and makes an example of you ».

Roundabout Papers, « Small-beer Chronicle », p. 333.

2. « It breathes the spirit of Immanuel Kant ».

W. Samuel Lilly. *op. cit.* p. 65.

ne dépendent que de nous. Nous sommes, on s'en souvient ¹, des îlots d'humanité. Chacun des êtres est, dans le domaine moral, une unité qui doit conquérir honnêtement son salut, et seule.

III

Deuxième grand trait de la Raison Pratique, ainsi que de l'éthique thackerayenne : la vie est un état d'amélioration morale. Les caractères ne sont pas tracés en matière dure. Plastique modelée par la vie. C'est en luttant que nous gagnerons notre ciel. Contre quoi ? Contre le mal, sans doute ; mais, serrons de plus près le problème. Il nous apparaîtra que, quelles que puissent être les formes dérivées, elles proviennent toutes, à l'origine, de l'adoration de soi. *L'égoïsme*, tel est l'adversaire que Thackeray a dénoncé comme « le plus grand ennemi ² » de l'être moral. L'histoire d'Arthur Pendennis n'est que l'illustration des phases de cette bataille intime, laborieuse si, enfin, couronnée. Clive, Philip, Esmond, à des degrés divers, subissent le même destin de combat. Et la moins pathétique de toutes n'est pas la propre lutte de Thackeray. Dans un ouvrage remarquable ³, Mr. N. W. Stephenson, avec une subtilité et une souplesse pénétrantes, s'est attaché au problème de la lutte thackerayenne contre soi, et a tenté de suivre le romancier dans son développement moral. La réussite est de celles qui découragent presque l'émulation. On ne peut faire autrement que de rappeler les conclusions du critique anglais. L'étude du drame spirituel de Thackeray a amené Mr. Stephenson à diviser les œuvres en trois parties. La première est caractérisée par le sentiment de la faillite humaine, de la prépondérance du mal et, en même temps, contraste curieux, par la puissance du souffle et l'ardeur du ton, dues à la révélation d'un génie éclatant ⁴. A cette phase initiale appartiennent *Barry Lyndon*, *Vanity Fair* et *Pendennis*. La grandeur de la création artistique les unit d'un même lien ⁵. L'égoïsme s'y manifeste

1. Voir plus haut, pp. 79-81.

2. The history of Pendennis, his fortunes and misfortunes, his friends and his greatest enemy. Titre de *Pendennis*.

3. *The Spiritual Drama in the Life of Thackeray*. 1913.

4. « A certain buoyancy due, not to any better outlook on life, but to exultation » in the discovery of his artistic power ».

Op. cit. « *Vanity Fair* », p. 89.

5. « That joy of the working which Thackeray discovered in *Barry Lyndon*, by

à plus d'un trait : le raffinement dans la douleur en est un signe probant, comme aussi la joie de la supériorité conquise. Avec l'année 1851, se marque le point décisif. *Esmond*, centre de la seconde phase et point culminant de la courbe thackerayenne, est caractérisé par le combat serré de Thackeray contre cet égoïsme que l'assimilation des humoristes lui a révélé dans son ampleur. *Esmond* serait, selon Mr. Stephenson, une réduction à l'absurde de l'abandon à l'égoïsme, la silhouette d'Addison corrigeant par sa seule présence les faiblesses du sentimental *Esmond*¹. Les romans ultérieurs, *The Newcomes*, *Philip*, *Denis Duval*, qui appartiennent à la troisième phase, marquent l'abdication du souci de soi devant la grande vérité de la sagesse du destin. Dieu sait ce qu'il veut. Soumettons-nous calmement, sereinement. Ethel regarde courageusement la vie en face, Philip est une âme saine, non angoissée comme Pendennis ; le docteur Barnard, enfin, exprime fermement, presque joyeusement, la foi de Thackeray, qui, en se soumettant, a trouvé l'apaisement².

L'argumentation générale de ce livre apporte trop de vérités pour que nous songions à nous inscrire contre lui. Nous y ferons une réserve, cependant. La place de *Pendennis* dans l'évolution de la pensée et de la morale thackerayennes nous paraît discutable. Nous ne croyons pas que la résistance de Thackeray à l'égoïsme se soit signalée avec *Esmond* d'abord. Nous penserions beaucoup plus volontiers que *Pendennis* marque le début du redressement ; le premier groupe, celui de l'abandon au désespoir, du secret raffinement de la tristesse, se bornant à *Barry Lyndon* et à *Vanity Fair*, déjà même hésitante. Avec *Pendennis*, au contraire, Thackeray a commencé la lutte et appris à connaître « son plus grand ennemi ».

A cette restriction près, nous souscrivons entièrement à la théorie dégagée de son étude par Mr. Stephenson. Dobbin épousant Amelia, nous dit-on, ne sera pas heureux³. Thackeray, écrivant *Philip*, ne pense plus ainsi. Il ne considère plus le bonheur comme un *état* qu'il

» means of which he rose to such heights in *Vanity Fair*, and upon which like an eagle with spread wings out of the morning he rested in *Pendennis* ».

ibidem, « Pendennis », p. 101.

1. Il s'agit, bien entendu, non de la sécheresse du cœur, mais de l'importance attachée aux événements de sa propre vie.

2. « The battle is over, and faith triumphant. Thackeray is now secure in his belief that life is right at the bottom ».

N.-W. Stephenson, *op. cit.* « Denis Duval », p. 181.

3. cf. p. 233, note 1.

faut atteindre, comme un enjeu *déterminé* qu'il s'agit de gagner. Thackeray, pourrait-on dire, a évolué d'une *vue statique du bonheur vers une conception dynamique*. Le bonheur est de s'adapter aux circonstances, de se plier aux possibilités, de s'incurver selon l'existence. N'ayons point d'inquiétude, d'ailleurs. La courbe a été tracée par un Maître qui gouverne sagement ses créatures. Croyons en lui. Il est notre seigneur et sera, comme il le fut, notre sauveur.

IV

Et nous voici parvenus au troisième point de la morale thackerayenne, comme, aussi, de la Raison Pratique, à savoir qu'il est un Ordre au-dessus de la Nature, que la vie, si on la dépouille d'un Créateur suprême, Juge et Dispensateur, perd son sens profond et que toute morale se doit couronner par la Foi. Cette foi, elle s'était déjà manifestée par la défaite des méchants. Elle était allée s'affermissant (à mesure que Thackeray faiblissait devant la montée de son sentimentalisme) par la victoire de plus en plus nette, sereine et lumineuse des bons. Ainsi se développait peu à peu, pour Thackeray, la notion d'une Justice Immanente. Parti du fatalisme, poignant en son âpre sécheresse, de *Barry Lyndon*, il s'était acheminé vers la conception d'un univers organisé selon des lois fixes, sans doute, mais éclairé par une Bonté souveraine régissant tout pour notre plus grand bien ¹.

Puisque Dieu nous aime, comment ses créatures ne comprendraient-elles pas que la vertu cardinale est l'Amour ? La foi thackerayenne en la toute-puissance de l'amour s'est exprimée en termes lyriques, tant dans sa conversation et sa correspondance, que dans ses romans mêmes. L'amour ennoblissant lui est apparu comme la réalisation sur cette terre de toutes les possibilités divines de notre nature. Il y a vu le reflet de la bonté céleste, la transfiguration des hommes, la flamme pure, présage des félicités de l'autre vie, signe de la tendresse immortelle du Seigneur ². En l'amour, il a

1. « If you mean to say that there is no such thing as a Superior Power watching » over us, and ordaining things for our good, you are an atheist, — and such a » thing as an atheist does not exist in the world ».

The Adventures of Philip, XXXIV. « I own that Philip tells an untruth », p. 529.

2. « Sure, love *vincit omnia*, is immeasurably above all ambition, more precious » than wealth, more noble than name. He knows not life, who knows not that ; he » hath not felt the highest faculty of the soul who hath not enjoyed it. In the name

chanté la consécration des préceptes moraux. Il ne l'a pas séparé de la vérité. « Je veux dire, moi aussi, écrivait-il au révérend Joseph » Sortain, lequel venait de lui adresser un volume de sermons, que » l'amour et la vérité sont les deux plus grands commandements de » Dieu, et ses deux plus grandes bénédictions » ¹. Ailleurs encore, sa conviction lui arrachait l'une des plus belles paroles qu'il ait jamais dites, un de ces mots qui éclairent les profondeurs d'une âme et sanctifient un caractère : « Bien que mon mariage ait été un nau- » frage, je n'hésiterais pas à le refaire, car, voyez-vous, l'amour est » l'achèvement et la couronne de tous les biens de ce monde » ² !

L'amour ayant été pour Thackeray la divinisation sur terre de la créature humaine, il s'ensuit que le terme final de son message a été la remise de soi à Dieu, l'humiliation heureuse en la volonté reconnue bienfaisante du Seigneur. Dans l'échelle des valeurs constituée par la morale thackerayenne, si l'avant-dernier degré a été l'amour, le dernier s'affirme, avec évidence, la croyance en la justice et la bonté de Dieu ³. Toute son œuvre a tendu à illustrer la chute et la perdition de ceux qui se sont écartés de Dieu, et le salut de ceux qui ont suivi les voies, fussent-elles impénétrables, du Seigneur. *Vanity Fair* elle-même (si tôt placée, pourtant, dans la courbe de l'évolution de Thackeray) n'a pas visé à un autre enseignement. L'histoire de Becky est un sermon sur la fragilité des ambitions humaines dirigées en dehors du chemin d'amour selon Jésus-Christ. « Ce que j'ai » voulu représenter, disait Thackeray, c'est un groupe d'hommes et » de femmes vivant la vie du monde *sans Dieu*, parfaitement satis- » faits de leur moralité supérieure. Dobbin et la pauvre Briggs sont » les seuls à avoir quelque humilité. Mais Amelia deviendra meilleure, » une fois son odieux mari mort. La souffrance, la maternité, la » *religion* seront son salut. Et, déjà, elle possède une qualité bien » rare en ce monde, elle veut aimer. Tout est là. *Dieu* qui m'inspire » ces idées, m'aidera à les mener à bonne fin » ⁴.

» of my wife, I write the completion of hope and the summit of happiness. To have » such a love is the one blessing in comparison of which all earthly joy is of no value, » and to think of her is to praise God ».

Henry Esmond, III, XIII, « August 1, 1714 », pp. 418-419.

1. Cité par L. Melville, *op. cit.*, 1911, p. 21.

2. Letter to W. F. Synge. 1852.

cf. Hester Ritchie, *op. cit.*, p. 13.

3. « The bounties of the Father, I believe to be countless and inexhaustible for » most of us here in life ».

ibidem, p. 139.

4. Rapporté par Mary Duclaux, *op. cit.*, p. 152.

V

De fait, les romans qui suivent, reprenant des thèmes analogues, ont servi au prêche de la même doctrine chrétienne, basée sur la Foi, l'Espérance et la Charité¹. Et c'est en ce sens qu'on peut parler de *l'optimisme* de Thackeray. Nous savons bien ce que le terme peut choquer d'opinions reçues ; mais nous savons également à quelle conviction nous a conduit un commerce prolongé avec le romancier. Nous ne prétendons point, certes, en faire un optimiste allègre ou un optimiste béat. Mais nous croyons sincèrement qu'il a été un optimiste grave, pénétré, persuasif. Nous estimons, de plus, que la fréquentation de ses livres, loin de jeter le désarroi dans les âmes est, en fin de compte, un correctif et un tonique des hésitants. Elle est d'une espérance austère, mais assurée. Comme l'a dit tel critique : « C'est, à coup sûr, une forte invite à espérer et croire, de penser que » lui, qui plus que personne, perçait à jour les défaillances des hommes, avait gardé, dans la nature de l'homme, une foi inébranlable » et son espérance tout entière »².

VI

Nous touchons au terme de cette étude de la pensée de Thackeray et nous souhaiterions, avant d'en venir à l'analyse de sa manière, faire, en quelque sorte, le point. Une question se pose : Thackeray a-t-il été un grand penseur ? Si l'on entend par là un cerveau qui nous ait apporté des conceptions nouvelles sur l'humanité, on est bien obligé de répondre par la négative. Mais il est permis de faire remarquer que ce n'est pas là raison pour l'accabler sous un mépris facile. Dire de Thackeray qu'il nous a soumis une série de « préceptes empreints de banalité » et de « maximes pour albums »³, est chercher la formule piquante, plus que la justesse du trait. C'est oublier que les plus grands penseurs ne sont pas fatalement ceux qui

1. « Faithless, Hopeless, Charityless, let us have at them, dear friends, with might and main ».

Vanity Fair, VII « Private and confidential », p. 72.

2. Kathleen Leche « Another aspect of Thackeray », *art. cit.*, p. 950.

3. « He presents us with nothing better than trite moralities, copy book maxims », William Samuel Lilly, *op. cit.*, p. 65.

prêchent des vérités nouvelles, mais, souvent, ceux qui choisissent de tirer de l'oubli les « anciennes vérités ». Là réside la vigueur du banal. Les paradoxes sont des feux de l'esprit, qui crépitent et, parfois, fulgurent. Mais leur flamme est froide et meurt rapidement. Les vérités, les vieilles et simples vérités, couvent sous les cendres chaudes. C'est l'honneur des penseurs comme Thackeray de venir, de temps à autre, les remuer. Que nous importe, en définitive, que sa morale se ramène à une acceptation terne de la médiocrité et de la monotonie, si nous sentons que ces modestes brindilles, quand même, nous réchauffent le cœur ¹ ?

Thackeray, qui, doué d'une intelligence et d'une verve étonnantes, aurait pu jouer avec les idées, jongler avec les sentiments, tailler, ciseler les fantaisies, a préféré, pour dire le vrai, s'accommoder de l'honnêteté moyenne ². Il a choisi d'être l'apôtre des vérités plates, mais universelles. Il s'est offert volontairement aux traits de la satire en se faisant le messenger de la bonté en Dieu. Il a glorifié l'amour, la charité, l'humilité. A son esprit chrétien Thackeray est redevable de sa plus belle parure. Lui, qui était éminent, s'est penché sur ses frères pour leur dire la vanité de l'éminence. *Sa grandeur a été de savoir se baisser*. Il restera, dans le siècle dernier, celui qui a osé une divinisation de la modestie, celui qui a prêché le saint évangile de l'humble sens commun.

La lutte contre le snobisme, c'est-à-dire la vanité sous toutes ses formes, même les plus secrètement dérobées, restera liée au nom de William Makepeace Thackeray. Il a conduit les hommes à s'interroger, à jeter bas le masque de l'hypocrisie. Il ne nous a pas rendus plus fiers de nos semblables, mais son utilité a consisté à nous rendre « moins fiers de nous-mêmes » ³. Il nous a rappelés au sens de

1. Usant d'une image différente, Thackeray exprimait la même conviction quand il avouait à l'un de ses amis :

« I have a six-penny talent and so have you. Ours is small beer, but, you see, it » is the right tap ! ».

F. Locker-Lampson. *My confidences*, 1896, p. 300.

2. « Philip did not win crosses and epaulets. He is like us, my dear sir, not a heroic » genius at all ».

The Adventures of Philip, XXXIV, « I own that Philip tells an untruth » p. 527.
« He is not transcendently clever : he is not gloriously beautiful. He is not about » to illuminate the darkness in which the people grovel, with the flashing emanations of his truth... Ah, he sins and repents—'pray heaven—of faults, of vanities, of » pride, of a thousand shortcomings. This I say—Ego— as my friend's biographer » *ibidem*, XLI « The last stage but one », p. 617.

3. « He makes us think worse of ourselves ».

Dr John Brown, *op. cit.*, 1877, p. 71.

l'éphémère et de l'immortel. *Il a démontré la vanité, non pas de la vie, mais de la vanité.* C'est en cet esprit qu'il a paraphrasé l'Ecclésiaste.

Il n'a pas, comme le laissent entendre ceux qui l'accusent de cynisme, dit « rien n'existe », car l'amour existe. Et Dieu. Il n'a donc pu croire qu'il est vain d'espérer. Il a simplement cru *qu'il est vain d'être vain*, c'est-à-dire de nous insurger et de nous blesser perpétuellement ¹. La sagesse est ailleurs, et la consolation.

Le plus bel éloge de la pensée de Thackeray est encore de le citer. « Celui, écrivait-il, qui derrière soi laisse un héritage de bonté et » d'amour, ne saurait avoir vécu *en vain* ² ». A qui, mieux qu'à lui, s'appliquerait la formule ?

1. « I have seen many sneaks and much cringing in the world but the fault of » gentlefolks is generally the contrary : an absurd doubt of the intentions of others » towards us, and a *perpetual assertion of our two-penny dignity* which nobody was » thinking of wounding ».

« The Proser » cité par Helen and Lewis Melville :

Thackeray day by day, 1912.

cf. *Works*, VI, p. 685.

2. Rapporté par John Skelton. *Reminiscences of Thackeray*, 1895, p. 35.

LIVRE TROISIÈME

LE ROMANCIER

PREMIÈRE PARTIE

LE RÉALISME DE THACKERAY

CHAPITRE PREMIER

LES DÉFAILLANCES

I

Le réalisme, étant à la fois une manière d'être devant le réel, c'est-à-dire *une forme de pensée*, et une façon de représenter le réel, c'est-à-dire *une forme d'art*, a sa place indiquée en ce chapitre, qui se doit d'être de transition, nous menant de la substance psychologique de Thackeray à son expression matérielle, tendant, en quelque sorte, un pont entre sa pensée et sa technique.

Le réalisme est d'abord une réaction psychologique. Il suppose chez l'individu une conception de la vie sans faiblesse, une volonté de ne pas se contenter des apparences fuyantes, mais bien de saisir sous les enveloppes la vérité nue. Il s'oppose au sentimentalisme, au romantisme par conséquent, puisque celui-ci a pu être défini « une prédominance accentuée de la vie émotionnelle »¹. Il refuse de se laisser bercer d'illusions. Il se veut froid, impartial. Nourri de clairvoyance, il ne consent pas à accepter les mensonges, l'illusion. Il s'impose le courage de regarder la vie telle qu'elle est, sans apprêts ni sans fards, de faire face, en un mot, à la réalité.

Le réalisme est, aussi, forme d'art. Conduit par son inclination psychologique, le réaliste se penche sur le monde pour noter tous ses traits. Mû par son désir de penser clairement et sainement, il éprouve le besoin des expériences concrètes. Le jugement dans l'abstrait lui répugne. Il faut, à son tempérament lucide, des notations précises. La recherche du détail est au premier plan des soucis de l'écrivain réaliste. Le minutieux est son genre ; la vérité, sa loi. Ainsi donnera-t-il de toutes les provinces de la vie des représentations exactes. L'exploration du réel doit conduire à une peinture sans égards du vrai.

Tel est, ramené à ses lignes essentielles, le double aspect, tou-

1. L. Cazamian, *op. cit.*, p. 955.

jours présent, de la tendance réaliste. Les modalités en peuvent être légèrement modifiées ; tel trait peut s'accuser, tel autre s'estomper, selon les lois intimes qui équilibrent les natures. Mais le fond de la doctrine ou de la préférence instinctive est toujours orienté dans le même sens. Le problème qui se pose actuellement est de caractériser la position particulière de Thackeray dans le courant réaliste de l'époque victorienne. Nous nous proposons, dans l'étude qui suit, de montrer comment le réalisme a pénétré l'auteur de *Vanity Fair*. Nous nous efforcerons également d'indiquer en quelle mesure Thackeray lui a échappé. La véritable figure du romancier se dégagera peut-être de cette opposition.

II

S'il est des écrivains qui viennent à une théorie esthétique par entraînement, imitation ou mode ; s'il en est encore qui, après avoir longtemps subi l'attraction de telle forme d'art, en découvrent subitement les défauts et adoptent, par réaction, une doctrine totalement opposée, Thackeray n'appartient point à leur lignée. Point de conversion chez lui, ni de servilité. En renouant, par-dessus le romantisme, la chaîne des réalistes lucides et probes du XVIII^e siècle, il ne fait pas tellement acte de disciple appliqué que geste d'obéissance envers sa nature propre. Comme d'autres sont nés symbolistes, philosophes ou visionnaires, par tout un côté, et le plus instinctif sans doute de son tempérament, Thackeray est né avec le goût de l'observation. Dans ce visage émouvant les yeux ne trompent pas. La bouche est attendrie et moqueuse à la fois, mais le regard, lui, se pose sur le monde, bien droit, bien franc, avec une netteté où la candeur des prunelles ne parvient pas à jeter un voile. Ces yeux-là savent voir et savent juger. Ils sont lumineux avec douceur et perçoivent sans effort. Thackeray n'est pas de ces observateurs qui doivent fouiller pour découvrir et pénétrer, pour ainsi dire, en vrillant. Nulle déformation, nulle torsion. Il regarde calmement, sereinement et la transcription en concept jaillit instantanément. Il le notait lui-même plaisamment avec sa pointe d'humour familière : « Je crois bien, disait-il, que je n'ai pas de tête au-dessus » des yeux »¹.

1. « Thackeray once said he had no head above his eyes ».
cf. Henry A. Beers, *op. cit.*, p. 100.

III

Le réalisme de Thackeray ne doit donc rien à un entraînement suscité par le développement d'un âge positiviste, par l'essor scientifique d'un siècle fécond en enseignements utilitaires. La philosophie de Bentham, avec son arithmétique étroite, lui répugne, au contraire, foucièrement. Quant à la science, elle ne peut apparaître, à ce fervent du passé, que sous sa forme la plus sèche et la plus étrangère. Thackeray a formulé souvent son horreur du progrès pesant, massif, sauvage, sans charme ni pittoresque, tueur de souvenirs, massacreur des coutumes. Il lui est arrivé, à maintes reprises, lorsque, dans ses voyages, il passait devant quelque sanctuaire de la machinerie, de s'attarder un instant et de rêver à l'avenir qui serait celui de ses petits-neveux et il ne l'a jamais fait qu'en soupirant de regret. « Que » sont devenus, s'écrie-t-il lors de son enquête en Irlande, les récits » authentiques des *Voyages du capitaine Bruce* ou des *Terribles aventures de Sawney Bean*... ils ont tous disparu de la surface du monde » pour céder la place à des livres comme *Conversations sur la Chimie*, » *Le Petit Géologue*, *Histoires de Peter Parley sur le théorème des* » *binômes*, et ainsi de suite. Le monde sera bien triste dans quelques » centaines d'années, quand l'Imagination sera morte et que la » Science Impitoyable, qui n'a pas plus d'entrailles qu'une machine » à vapeur, l'aura massacrée »¹. Réflexion significative. Elle donne, entre bien d'autres, la tonalité de la réaction thackerayenne en face de l'invasion mécanique. Elle suffit à montrer combien son réalisme se réclame peu du progrès scientifique.

Au vrai, lorsqu'on tente de trouver quelles ont été les sources de la vision aiguë de Thackeray, on s'aperçoit vite, qu'à l'exception de l'enseignement qu'il a pu demander aux livres d'histoire pour l'éclairer sur les siècles morts, son étude des humains s'est bornée à une simple observation directe de ses contemporains. Il a pu dire de lui-même que lorsqu'il n'était point plongé dans la lecture de quelque ouvrage traitant des mœurs passées, il était accoudé à la fenêtre, regardant de ses yeux clairs les gens qui allaient et venaient dans la rue². Sous la boutade se dissimule malaisément une grande part

1. *The Irish Sketch Book*. Chap. xv « Galway », p. 405.

2. « It is best to devote ones'self to quiet observation and the acquisition of knowledge either by looking out of the window and examining mankind, or by perusing » books and so living with past heroes and ages ».

ibidem, p. 404.

de vérité. Il s'y dégage cette loi du réalisme thackerayen, qu'il a été dicté à l'homme par l'impulsion décisive de son être tout entier.

IV

Ici, pesons, sans hâte, les termes. Le seul fait d'avoir énoncé que le réalisme de Thackeray n'est pas venu de l'extérieur, mais bien des profondeurs intimes de sa personnalité, doit nous mettre en garde contre les conclusions précipitées, et l'affirmation, d'après telle ou telle réussite de détail, qu'il a été un maître du réalisme ou toute autre formule vague, partant inexacte. Ce que nous avons vu de l'individualité thackerayenne doit nous faire pressentir les multiples précautions dont nous devons nous entourer avant de classer le réalisme de l'auteur de *Pendennis*. Il nous faudra, avec ce sceptique attendri, ce cynique prédicant, ce satiriste porteur de messages, nous attendre à découvrir un réaliste complexe, un réaliste à paradoxes, un réaliste, enfin, qui semble s'être donné pour gageure de jouer les idéalistes. Nous n'aurons pas trop de toute la prudence que nous a enseignée un long contact avec Thackeray, pour prévenir les surprises que réserve l'analyse de son réalisme. Nous devons ne pas perdre de vue que le « cynique victorien » a été un observateur spécial, sollicité d'impulsions diverses, contradictoires parfois, qui lui ont façonné une physionomie à part, et donné une place particulière dans l'allure générale du réalisme anglais.

V

Chez cette nature instinctivement éprise du vrai, la marque curieuse est, en effet, que *le vrai a été beaucoup plus l'objet d'une recherche, d'une sorte de quête passionnée, que la caractéristique d'une réussite*. Nous voulons dire que la ferveur, non douteuse, avec laquelle Thackeray, poussé par son tempérament, est parti à la conquête du vrai, s'est tôt heurtée à d'autres tendances et en a subi un froissement qui l'a laissée moins assurée d'elle-même, chancelante et comme mutilée. La réalité, lorsqu'il l'a forcée dans sa tanière, lui est apparue si sombre, qu'il a éprouvé la détresse des vérités sans voiles et qu'il a cherché dans le sentimentalisme un refuge et une consolation. N'est-ce pas un fait non équivoque, que la vision du

monde, tel qu'il est, se soit accompagnée chez Thackeray d'un constant commentaire ? Le réaliste, si l'on peut dire, « à l'état pur », expose et constate. Il ne s'indigne, ni ne déplore. Or, le roman thackerayen, quand il dépeint le réel, ne nous le livre jamais brut. Difficulté insurmontable pour lui. Il n'est pas jusqu'à *Barry Lyndon*, dans lequel l'auteur a cependant poussé, aux limites de ses forces, la tentative d'exposition sans paraphrase qui ne trahisse, à plus d'un signe, l'incapacité de Thackeray à montrer le vrai pour le vrai. Il lui faut expliquer. Il a beau s'en défendre, la tendance est trop forte et le voici qui tire de la réalité la leçon qu'elle comporte ¹. Or il s'agit ici du plus dépouillé de ses romans. Que dire du réalisme des autres ? Arthur Pendennis doit reconnaître qu'il porte en soi « une fatale acuité de perception » ² qui le contraint d'analyser le mal avec une peine presque infernale. Beatrix avoue que ses pensées secrètes la glacent d'épouvante et que sa vraie nature, quand elle a le courage de la regarder en face, la laisse effrayée et tremblante ³. Et, plus ou moins, les personnages de Thackeray sont tous ainsi. Ils portent en eux le germe de trouble que leur a légué leur créateur. La réalité les attire et leur fait peur tout ensemble. Ils sont les fils douloureux d'un réalisme hésitant.

Douleur. Remède. Le remède thackerayen a été le sermon, mais son réalisme en a reçu un nouveau coup. Le prêche constant de la bonté ne peut que nuire à l'impartialité de la reproduction. Le terrain livré à l'émotion est détourné, d'autant, à la puissance réaliste. On a trop souvent l'impression, en lisant Thackeray, d'une déperdition de force, d'une abdication. La morale y gagne, mais le réalisme en sort appauvri. Les fins sont systématiquement transformées. Au lieu de se dérouler dans le plan du réel, qui eût été, de nécessité, cruel, elles se terminent avec une régularité non due au seul hasard, dans le plan des souhaits vertueux et des récompenses d'ordre éthique. Prêche et regrets s'allient ainsi pour tracer au goût de la réalité des barrières dont le cercle est allé, avec les années, toujours diminuant.

1. « And now, if any people should be disposed to think my history immoral... » I will beg those cavillers to do me the favour to read the conclusion of my adventures, etc... »

Barry Lyndon, XVIII « My good fortune begins to waver », p. 224.

2. « A fatal keenness of perception ».

Pendennis, XLV « Miss Amory's partners », p. 452.

3. « I was frightened to find I was glad of his death ».

Henry Esmond, III, VII « I visit Castlewood once more », p. 360.

VI

Limité par le jeu accordé à l'émotion pathétique ou morale, le réalisme de Thackeray est également endigué par cette façon très personnelle qu'il a de découper dans le réel des provinces exclusives. Qui dit réalisme laisse supposer une curiosité en alerte, qui tentera la réalité, quelles qu'en puissent être les formes. On imagine mal un écrivain épris de vérité qui, se voyant offrir un domaine d'observation, refuserait d'y pénétrer sous prétexte que le point de vue ne lui plaît pas. Or, Thackeray est un peu ainsi. Il n'irait peut-être pas jusqu'à refuser délibérément, car il est trop courtois, mais il est assez clair qu'après avoir parcouru rapidement le terrain et jeté un coup d'œil hâtif sur le panorama, il s'éloignerait sans esprit de retour. Certains aspects de la réalité ne lui inspirent qu'indifférence. On objectera que « réaliste » n'est, en aucune manière, synonyme d'« encyclopédiste » et que l'écrivain n'est point tenu, pour mériter le titre d'observateur, de nous présenter un catalogue complet de tous les aspects de la réalité. Nous entendons bien, et là n'est point le reproche que nous adressons à Thackeray. Nous estimons simplement que la réalité dans son œuvre est moins la réalité tout court que la réalité thackerayenne. L'écrivain ne parvient pas, même dans ses moments les moins subjectifs, à se délivrer du soupçon d'avoir donné du réel une vision réduite. Partielle, partielle. Tous les types de ses romans appartiennent à une même famille, à une même portion de réalité. Qu'ils soient vivants, qu'ils soient aussi réels que des êtres en chair et en os, personne ne le conteste ; mais qu'ils ne soient pas le fruit d'une enquête faite en biais, d'une exploration conçue d'après un parti pris, apparaît comme moins sûr. L'accusation qui l'a si longtemps accablé d'avoir dépeint les « hommes pires qu'ils étaient »¹, n'est, à tout prendre, que l'exagération de cette remarque. Nous n'y souscrivons pas, car nous croyons que la peinture que nous a laissée Thackeray des êtres humains, pour noire qu'elle soit, n'a jamais été plus noire que la réalité. Mais si le reproche précédent porte à faux en ce qui concerne la qualité de la représentation, il est permis de penser qu'il contient plus de justesse pour ce qui a trait à la *quantité* des tableaux. Si le réalisme de Thackeray

1. « He is accused of representing men and women as worse than they are ». cf. Frederick Lawrence « The Newcomes ».

The North British Review (nov. 1855), p. 197.

a été déformé en un sens, c'est dans la prépondérance numérique qu'il a accordée au vice. Il a retenu surtout de l'expérience du monde de ce qui le fascinait, c'est-à-dire le mauvais côté de la nature humaine. Entre une Rebecca et une Amelia, il n'a pas pu s'empêcher d'observer d'abord l'intrigante. Le relief d'une Beatrix ou d'une « Campaigner » tient à cette espèce de séduction dans la contemplation d'un ennemi auquel il est revenu toujours, comme malgré soi. Les peintures d'honnêtes gens sont plutôt fades. On voit mal Dobbin, Newcome. Les femmes, les « anges » notamment, sont lointaines, vagues, peu esquissées : une Mrs. Pendennis, par exemple, semble le plus souvent échapper à la prise concrète. Que conclure ? sinon que son réalisme n'a pas été d'aplomb, que l'équilibre de sa vision a été rompu par le magnétisme du mal. Nous n'allons pas jusqu'à dire qu'il s'est seulement complu avec délices à « plonger son cruel stylet dans les ulcères frémissants »¹. Thackeray nous a cependant laissé l'impression que s'étendaient devant son réalisme des champs d'expérience, sinon fermés, du moins malaisément entr'ouverts.

Nouvelle limitation, celle-ci due en partie à son tempérament, mais en partie aussi à des circonstances extérieures. Nous voulons parler de cette pudeur à effleurer certains sujets. Thackeray en peut personnellement répondre. C'est ainsi que, d'instinct, il s'arrête au bord des émotions les plus hautes. Quand il lui faut, dans ses romans, dépeindre un de ces chocs intimes ou s'éprouvent fortement les natures, ainsi la mort² d'un être cher ou le retour imprévu de celui que l'on pleure comme perdu³, sa plume hésite à poursuivre. Avouant son trouble, l'écrivain nous confie son renoncement. Ainsi volontairement fermé aux grandes minutes de l'existence, le réalisme thackerayen se confesse incapable de rendre toutes les nuances de la vie. Non qu'il s'agisse d'expression matérielle. Les mots ne doivent point tromper. Nous possédons, par ailleurs, trop de preuves des ressources d'un art ingénieux, pour ne pas penser que, s'il le voulait, Thackeray serait susceptible d'une égale maîtrise dans le

1. « Thackeray likes to dissect an ulcer or an aneurism, he has pleasure in putting » his cruel knife or probe into quivering living flesh ».

Mrs. Gaskell. *op. cit.*, p. 394. (letter from Ch. Brontë to Smith, feb. 14, 1852).

2. Voir plus haut, p. 103, note 1.

3. cf. le retour de George Warrington :

« Harry runs forward to the room — where, if you please, we will pause a little » minute before we enter... Come away, James ! I think we are not wanted any » more... »

The Virginians, XLIX « Friends in need », pp. 413-4.

pathétique le plus secret. S'il ne le fait pas, c'est qu'il a choisi de ne le point faire, suivant, en cela, un penchant naturel. Ici, encore, s'il découpe dans le réel, la province exclue ne l'est que par une réserve innée.

VII

A d'autres causes est due la gêne de Thackeray devant le scabreux. A l'extrémité inférieure de l'échelle des émotions, se trouvent celles qui confinent presque à la sensation. Après le sublime, le sensuel. Le réaliste intrépide qui a le courage de porter son clair regard sur le monde ne peut pas ne pas être frappé par les mœurs dépravées d'une humanité corrompue. Les vices que Fielding avait déjà notés, Thackeray aussi les a relevés : l'appel du sexe, la débauche, l'adultère caché sous des dehors corrects et les faveurs achetées à prix d'argent ou de protections. Mais, alors que Fielding avait transcrit dans ses romans ce qu'il avait observé par le monde, Thackeray ne l'a point osé. On chercherait en vain dans toute son œuvre une Lady Bellaston. Là, sans doute, n'est pas l'un des moindres traits qui séparent les deux réalistes. Il manque entièrement à Thackeray cette ardeur mâle, cette gaillarde verdeur qui font de *Tom Jones* une fresque virile de la nature humaine. Le réalisme de *Vanity Fair* paraît, par comparaison, timide, paralysé par les réticences et les sous-entendus. On nous laisse entrevoir que Becky Sharp est la maîtresse de Lord Steyne, mais jamais on ne se risque à le déclarer nettement. Les plus grandes précautions sont également prises au sujet de Beatrix Castlewood, devenue plus tard la Baronne Bernstein. Là, encore, les indications demeurent fragmentaires et l'auteur glisse avec une discrétion forcée. On ne peut que regretter la crudité joviale de Fielding. Mais il n'entre pas dans nos intentions d'accentuer plus avant. Nous aurions peur, qu'en face du réalisme truculent de l'illustre juge de paix, celui de Thackeray ne finisse par faire pâle figure de réalisme tronqué.

Pousser la comparaison au détriment de Thackeray serait, d'ailleurs, injuste. Car le principal responsable n'est plus, ici, l'homme, mais le temps. A époques diverses, mœurs différentes, préjugés différents. Ce qui avait été admis au XVIII^e siècle eût indigné les Victoriens. L'exclusive contre certains sujets était devenue formelle. Eût-il passé outre, que Thackeray, loin d'être suivi, aurait provoqué

le scandale ¹. En fervent de la vérité, il le déplorait. Dans *Barry Lyndon*, il avait tenté une peinture assez poussée de la licence. Il avait représenté un escroc qui, parvenu aux sommets de la fortune par son mariage, entretenait des filles et ne craignait pas de les recevoir chez lui, devant sa femme ². Mais *Barry Lyndon* n'avait obtenu aucun succès. Et Thackeray n'avait point persisté dans ce qu'il avait compris être une erreur. Le regret, cependant, se masquait difficilement en lui. Lorsque, l'accusant d'excès de pudeur, on est enclin à le juger sévèrement, il n'est peut-être pas inutile de se reporter à une remarque, où, faisant allusion à un personnage secondaire ³, il a, du même coup, paré à l'attaque qu'il pressentait devoir être dirigée contre lui. « Il y a cent ans, écrit-il, ce personnage et » ses actes auraient pu être décrits dans leurs détails par le peintre » des mœurs. Mais la Muse Comique, aujourd'hui, ne soulève plus » le rideau de Molly Seagrim ; elle insinue simplement qu'il se cache » quelqu'un derrière et passe rapidement, avec une expression d'hor- » reur et son éventail sur les yeux » ⁴.

Ce qu'il disait de Mr. Will pourrait s'appliquer à tous ses intriguants, à toutes ses mauvaises femmes. Thackeray a été accablé sous le poids des conventions rigides d'une époque pudibonde. Il n'a pas eu, peut-être, le courage de les surmonter, mais il doutait trop de soi pour imposer aux autres une loi. Et quand on réfléchit que Dickens lui-même, l'impétueux Dickens, est demeuré dans les limites d'une décence presque pharisaïque, qui donc refuserait au méditatif Thackeray le droit d'avoir fait comprendre sans exposer crûment ?

VIII

Reconnaissons, toutefois, que, pour qui fait le tour du réalisme thackerayen, l'impression première est assez décevante. Où qu'on l'aborde, il semble que l'on doive se heurter à des murs qui circonscrivent ses vues. L'on s'attendait à une ample vision sur le réel,

1. cf. plus haut l'indignation provoquée par son portrait de Fielding dans ses conférences sur les Humoristes Anglais, p. 134.

2. « And now he brings his vulgar mistresses before my very eyes and would have had me acknowledge as heir to my own property his child by another ».

Barry Lyndon, XIX « Conclusion », p. 255.

3. Mr. Will (William Castlewood, dans *The Virginians*).

4. *The Virginians*, XX « Facilis descensus », pp. 166-7.

à une prise directe et franche et l'on rencontre des tâtonnements, de l'embarras, une pudique gêne et jusqu'à de l'attendrissement. L'on pensait entendre un concert d'éloges et l'on s'aperçoit que Thackeray a été âprement critiqué. N'a-t-on pas été jusqu'à dire que, par manque de compréhension envers les réalités de la vie, il avait donné une peinture sans souplesse de la mauvaise femme, et ne lui a-t-on pas opposé, pour l'abaisser, Flaubert ¹ ?

Ne lit-on pas, par ailleurs, dans un article, récemment publié sur celui que nous avons tendance à considérer comme le grand réaliste du XIX^e siècle anglais, que son réalisme semble aujourd'hui bien faible après les audaces du naturalisme ² ? Un critique contemporain ne déclare-t-il pas, enfin, que Thackeray n'a pas été un réaliste ³ ? Dans tous ces jugements transparaît au fond la même déception. On avait beaucoup espéré de Thackeray. On s'aperçoit, en le connaissant mieux, qu'il est autre que ce qu'on avait désiré et, lui tenant rigueur de la différence, on ne retient du changement que les limitations. C'est agir par rancœur, et mal poser le problème.

Juger par seule comparaison n'est, en effet, point juger droit. Que nous importe que Thackeray ait été moins proche de telles réalités que Fielding ou Zola ? Doit-on conclure, parce qu'il a dit les choses moins ouvertement, que sa valeur est piètre ? La méthode ne saurait engendrer que des regrets. C'est ramener la représentation du vrai à une question de précisions graphiques. C'est, surtout, se refuser à reconnaître la véritable grandeur du réalisme de Thackeray ; car, lorsqu'on suit le romancier sur le terrain propre qu'il s'est choisi, on ne tarde pas à découvrir qu'il a été l'un des plus extraordinaires réalistes de la littérature anglaise et, à certains égards même, sans rival.

1. « To be so subtle and intimately comprehensive as Flaubert, Thackeray should » have had to free himself from the traditional prejudices of the Englishman who acknowledges two types of women only : the virtuous woman and her sister, who » does not count ».

Mrs. Harold Sandwith : « Becky Sharp and Emma Bovary ».

The Nineteenth Century (jan. 1922), p. 64.

En réalité, le point de vue des deux auteurs est totalement différent, Thackeray taisant, d'abord, œuvre de moraliste. Le tempérament des deux femmes est aussi, est-il besoin de le dire, opposé.

2. cf. Henry A. Beers, *op. cit.*, p. 100.

3. « Ni Dickens... ni Thackeray, trop pénétré des influences du XVIII^e siècle » pour ne pas se laisser guider, tour à tour, par Swift et Addison, ne sont réellement » des observateurs. Le réalisme victorien cherche son expression ailleurs... C'est » avec George Eliot qu'il trouve sa véritable figure. »

René Lalou. *Panorama de la littérature anglaise contemporaine*, 1927, p. 79.

CHAPITRE II

LA GRANDEUR

I

Voici, fait curieux, un homme qui dessine bien et dont la plume est loin d'être inférieure au crayon. Or, que remarquons-nous ? Thackeray ne nous a laissé que de rarissimes descriptions des paysages dont il nous a parlé. Constatation déconcertante. S'il existe bien, de ci, de là, dans les romans, quelques tableaux naturels, ainsi les bords du Rhin ¹, Clavering ², la Tamise ³, les Alpes ⁴, Spoorweg, La Haye ⁵ et certains sites irlandais ⁶, il faut les chercher à grand effort dans la masse de l'œuvre où ils sont dispersés ; et que représentent une quarantaine de lignes dans l'immensité thackerayenne ? Lignes, au surplus, assez banales qui laisseraient croire que l'auteur d'*Esmond* a éprouvé, à décrire la nature, un embarras décevant ⁷, s'il n'était pas plus légitime de s'en rapporter à l'hypothèse de *l'indifférence*. Thackeray, s'il a goûté les beautés d'une montagne ou d'un lac, s'il s'est abandonné à la splendeur d'un soleil couchant ⁸,

1. *Vanity Fair*. LXII « Am Rhein », pp. 606-607.

Celui-ci est le seul artistement présenté. W.S. Lilly disait de lui : « On dirait un » paysage de Nicolas Poussin », *op. cit.* p. 60.

2. *Pendennis*. II. « A pedigree », p. 11. XV « The happy village », pp. 130-1.

3. *ibidem*. XLIX « In or near the Temple Garden », p. 480.

4. *The Newcomes*. XXXV « Across the Alps », p. 367.

5. *Roundabout Papers*. « Notes of a week's holiday », p. 251.

6. *The Irish Sketch Book*, *passim*.

7. « Martha Honeyman walked with her nephew, silent by the shore of *the much-sounding sea* ».

The Newcomes. XLII « Injured innocence », p. 444.

8. « O, I saw such grand phenomena of sunrise at Cologne... »

To his daughters. Brussels. 1850.

Hester Ritchie, *op. cit.*, p. 34.

a été beaucoup plus circonspect quand il s'est agi d'en fournir une description ¹. Il a estimé qu'un alignement de mots, pour brillants et colorés qu'ils puissent être, n'était que copie bien pâle, bien infidèle de la réalité et que nul guide, si bien fait soit-il, ne valait une vision directe ². Il a conclu à la vanité des descriptions et, par tant, à leur inutilité. Décrire un site avec précision, par simple souci du pittoresque, lui a paru presque une perte de temps ³.

II

Même origine à l'indigence de la représentation des lieux où se passent les intrigues. Certes, ici, l'auteur est un peu moins avare de détails, et des fervents de Thackeray ont pu, avec assez d'exactitude, reconstituer le Londres de ses romans ⁴. Mais ces réussites isolées ne sauraient prévaloir contre l'impression maîtresse que, lorsqu'on a fermé un livre de Thackeray, on se rappelle les personnages, mais on n'a gardé aucun souvenir des lieux où ils vivent. Que l'on tente l'expérience et l'on s'apercevra (à l'exception peut-être de la maison des Sedley, qui est décrite avec plus de minutie après la faillite) que les bâtiments, les places, les rues sont passées

1. « It's useless to try and describe the scene in writing ».

Hester Ritchie, *op. cit.*, p. 34.

2. « I won't attempt to pile up big words in place of these wild mountains, over which the clouds as they passed, or the sunshine, as it went and came, cast every variety of tint, light and shadow... nor can it be expected that long, level sentences, however smooth and shining, can be made to pass as representations of those calm lakes by which we took our way ».

The Irish Sketch Book. XVII « From Galway to Ballynahinch », p. 446.

3. « After describing as accurately as words may, the features of a landscape and stating that such a mountain was to the left and such a river or town to the right and putting down the situation and names of the villages and the bearings of the roads, it has no doubt struck the reader that the writer has not given him the slightest idea of the country ».

ibidem. IV « From Waterford to Cork », p. 313.

cf. ce jugement similaire d'un critique contemporain :

« Pour les beautés de la nature, il s'en faut qu'une exacte description remplace la chose... C'est pourquoi une longue description est toujours dangereuse ».

Alain. *Système des Beaux Arts*. 1926. X. IX, p. 328.

4. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de William H. Rideing. *Thackeray's London* 1885 ; et E. B. Chancellor. *The London of Thackeray...*, 1923, qui contiennent tous les renseignements nécessaires sur ce point.

dans notre esprit à l'état de brouillard confus. Rien qui rappelle la préparation forcenée du décor matériel marquant le réalisme d'un Balzac. Le souci est étranger à Thackeray. Non pas qu'il soit incapable de fixer précisément sa pensée ¹, mais la topographie ne l'intéresse pas en soi. Il ne lui viendra jamais à l'idée de décrire un décor pour le décor ². Le seul intérêt qu'il y attachera résidera dans la mesure où ce décor est susceptible d'éveiller des sentiments et, surtout, des souvenirs. De même que les ruines ou les vieux monuments évoquent en lui des visions d'histoire, de même, chez ses personnages, les lieux n'ont d'attrait qu'en ce qu'ils font surgir de rêves inassouvis, d'émotions attardées. Ils ne cherchent pas dans un emplacement la surprise des révélations, mais le lointain écho des battements de leur cœur ³. Soutiens de la mémoire, stimulants des désirs et des regrets, ⁴ la nature et les créations de l'homme ne servent donc qu'au second rang. Elles donnent à la jeunesse son prix, à la vieillesse sa tendre amertume ; mais elles ne doivent point, par leur beauté, prétendre à la prédominance. Quelle que soit leur splendeur, les décors naturels ou humains s'effacent devant des réalités plus belles, celles de l'esprit et des passions. Que sont, même, les célèbres bords du Rhin en face de l'amour qui attend, à Castlewood, le Colonel Esmond ? « Il se rendit à Manheim, d'où » il descendit, en un voyage aisé et monotone, le Rhin ; voyage qu'il » eût trouvé sans doute délicieux et magnifique, si son cœur n'a- » vait pas tant désiré le foyer et quelque chose de bien plus magni- » fique et bien plus délicieux » ⁵ !

1. « Miss Thackeray told Mr. R. R. Bowker that her father pointed out the very » houses in which his characters lived ».

William H. Rideing, *op. cit.*, p. 5.

2. « My design does not include a description of that great and flourishing town » of Newcome, and of the manufactures which caused its prosperity ».

The Newcomes, LV « Barnes's skeleton closet », p. 581.

3. « There was Cistercian Street and the Red Cow of his youth »,

ibidem, VII « Mr. Clive's school-days are over », p. 68.

« In a new Castlewood, by another stream that bears... the fond names of the land » of his youth ».

Henry Esmond, I, III « Page to Isabella », p. 33.

4. « The ancient towers and gables of the Hall darkling against the East... the » yellow plains... the shining river... all these were before us, along with a thousand » beautiful memories of our youth, beautiful and sad ».

ibidem, III, VII « I visit Castlewood once more », p. 357.

5. *ibidem*, II, IX « I make the campaign of 1704 », p. 219.

III

On ne saurait mieux prendre position. Les flèches s'émousent ou tombent des mains des assaillants. Vous reprochez à Thackeray d'apporter une peinture médiocre du monde perceptible, mais la réponse est désarmante : il ne prétend pas être le réaliste du matériel. Visant ailleurs, il veut être le réaliste de la vie humaine ¹. Pourquoi ne pas écouter sa voix ? La simple équité exige qu'avant de juger Thackeray, on le suive sur le terrain de son choix. Dédaigneux du réalisme assez facile qui consiste à donner des précisions concrètes et à accumuler les détails topographiques, il a tenté jeu plus périlleux. Il a voulu être le peintre des passions subtiles et des complexités de l'être ². Il s'est attaché à décrire l'immatériel, à faire voir l'invisible. Observateur minutieux des mobiles secrets de l'être, Thackeray a représenté, dans la littérature anglaise, le réalisme le plus affiné : celui du cerveau et du cœur. Il a réussi ce rare triomphe d'être, en quelque sorte, *le réaliste de l'âme*.

IV

Si Thackeray, en effet, pour l'ampleur des tableaux, a été inférieur à Fielding, il l'a surpassé d'autant par la précision de son trait, par la subtilité de son analyse. Il s'est penché sur la psychologie dans l'intention arrêtée de faire vrai, de montrer les hommes tels qu'ils sont ³. A cette fin, il a préparé l'examen de ses personnages avec soin ; il les a suivis dans leurs moindres démarches ; il les a auscultés et n'a, qu'ensuite, formulé son diagnostic.

Il entre dans le ton pseudo-scientifique du *Livre des Snobs* une part évidente de jeu, mais, aussi, la marque d'une habitude d'es-

1. « Mr. Thackeray, like Dr. Johnson, and all the ancients, was singularly indifferent to the beauties of natural scenery and took more pleasure in contemplating the restless tide of human life in the streets of London than in looking at or wandering amongst the most glorious panoramic splendours of mountain or forest », etc...

cf. Ch. Mackay, *Forty years' recollections*, 1877, II, pp. 294-304.

2. « All authors can do, is to depict men... in their passions, loves, laughter, amusements, hatreds and what not ».

The Virginians. LIX « We are treated to a play », p. 489.

3. « The describer and biographer of my friend Mr. Philip Firmin has tried to extenuate nothing... If Philip's boots had holes in them, I have written that he had holes in his boots. If he had a red beard, there it is red in this story ».

The Adventures of Philip, XXIII « We still hover about the Elysian fields », p. 373

prit. Impression telle, que d'aucuns, poussant à l'extrême, ont voulu faire de Thackeray le directeur technique de quelque institut d'anatomie morale¹. La formule est brillante. Trop même. Son excès la déforme. L'âme humaine, avec ses fluctuations, ses caprices, ses imprévisibles, n'est point spécimen de laboratoire, ni échantillon pour expériences strictes. Thackeray est trop souple pour faire figure de savant, pesant des cornues, ou maniant des appareils rigoureux. De la formule, retenons donc, non la lettre, mais l'esprit. Il est clair que, pour le réaliste de l'âme, une étude appliquée sera la clef du succès. Thackeray, de fait, ne recule devant aucun détail.

Le conventionnel trompeur est, par lui, comme traqué. Les sentiments doivent avouer leur origine véritable. Harry Warrington, le sourire aux lèvres, prodigue les amabilités ; il s'intéresse aux anecdotes du chapelain ; il a un mot amical pour le majordome. Arthur Pendennis, de même, se passionne pour les aventures d'Alcide Mirobolant et se laisse chapitrer par Lady Clavering. Vous vous attendrissez, pensant sans doute que ces jeunes gens ont résolu de vouer leur vie à l'agrément de leurs semblables. Autre est le réel. Ils sont simplement amoureux. « Quand un homme, dit » Thackeray, est amoureux d'une jeune femme dans une famille, » c'est incroyable comme il se prend d'affection pour tous ceux qui » lui sont liés en quelque manière »².

Quel monde étrange que celui du vrai !... Voyez ces deux belles-sœurs s'embrasser avec effusion³. Elles se détestent cordialement, comme ne manque pas de le noter le réaliste. Écoutez cette vertueuse gouvernante, qui, par dévouement, se refuse à laisser seule sa jeune maîtresse pour se rendre à une partie de plaisir. « Eh quoi, dit-elle, » vous auriez révélé à l'orpheline ce que sont l'amour et le bonheur, » et j'irais vous quitter ? ah, jamais » ! et ses yeux brillants de reconnaissance se mouillent de larmes chaudes⁴. Méfiez-vous de ce regard, lourd de gratitude. Becky ne songe qu'à rester dans la place pour mieux prendre au filet ce benêt de Joe Sedley ! Tout au long de sa carrière, la grande intrigante joue la comédie du pseudo-réel. Tous s'y trompent. Tous, sauf le réaliste.

1. « Thackeray, the master of moral anatomy ». Frederick Lawrence, art. cit., *op. cit.*, p. 201.

2. *The Virginians*, XX « Facilis descensus », p. 161.

3. « The sisters-in-law kissed on meeting with that cordiality, so delightful to » witness in sisters who dwell together in unity... »

The Newcomes, XIX « The Colonel at home », p. 188.

4. *Vanity Fair*, IV « The green silk purse », p. 23.

V

Lui seul dévoile ses pièges. Il laisse deviner, derrière le charme, l'intention systématique qui avilit. Il est peu de pages aussi étonnantes, dans son œuvre, que celles où Thackeray, d'une plume ferme, analyse les ruses de Rebecca luttant, au chevet de Miss Crawley agonisante, pour conquérir l'épais lieutenant de dragons. Cette mort prochaine, les lourdes tentatives de Rawdon, le jeu incomparable de Becky Sharp, sont d'une extraordinaire réussite. Le réel souligne de sa vérité amère la stupidité des conventions. Les moindres attitudes de la jeune rouée sont notées avec une telle précision que le personnage semble sortir du volume et agir sous nos yeux. Seule, Becky mérite à ce point l'éloge. Aucune autre n'a été créée avec ce sens du réel, avec ce frémissement imperceptible qui distingue la créature vivante de la marionnette la mieux agencée. Qu'elle ensorcelle Rawdon Crawley, qu'elle simule le repentir aux pieds de Sir Pitt, ou qu'elle enjôle Lord Steyne, elle est égale à elle-même, sûre de soi, capiteuse, vibrante, véritable prodige de réalisation littéraire.

Cette vérité unique, qui, encore mieux qu'elle ne s'analyse, s'éprouve intensément à chaque page de *Vanity Fair*, tient, pour la plus grande part, à cette représentation double de l'être humain, à ce couple monstrueux que forment son personnage en clair et celui, secret, qui fait mouvoir l'autre et se garde dans l'ombre jalousement. Le grand mérite du réalisme de Thackeray a été de mettre en lumière les jeux du subconscient. Il a projeté sur leur complexité un jour subtil, sans crudités brutales, mais pénétrant. Becky Sharp et les intrigantes de sa classe sont de magnifiques sirènes « à la voix charmeresse », mais nous savons que, sous l'onde, plonge la partie du corps qui frôle les immondices ¹. Notion jamais absente du réalisme de Thackeray. Il ne s'est pas contenté de mettre en relief les phénomènes extérieurs. Il a compris que, si l'aspect visible

1. cf. *La Revue des Deux Mondes* : « Le roman de mœurs en Angleterre ». (Ph. Chasles) 15 février 1849, p. 543.

Voir encore ce jugement de Ch. Brontë :

« He, I see, keeps the mermaid's tail below water, and only hints at the dead » men's bones and noxious slime amidst which it wriggles »

Letter to W. S. Williams (August 14, 1848), citée par Clement K. Shorter, *op. cit.*, I., p. 445.

des nénuphars était cette large et calme feuille qui repose à la surface du lac tranquille, c'est dans leurs racines aquatiques, longues, profondes, nourricières, que se cache la réalité.

VI

Pareil réalisme du dissimulé n'a pu, pour atteindre à sa puissance, se baser sur la seule observation des êtres humains. La richesse sans cesse jaillissante des notations, le rebondissement des actes, selon les situations diverses, supposent plus et mieux qu'une simple démarcation, pour fidèle qu'elle soit, de modèles existants. L'observation de types particuliers a aidé le réalisme de Thackeray. Sans plus. A ce titre, on peut, sans irrespect, se demander quel intérêt il y a à rechercher les originaux des personnages de ses romans ¹, alors que son réalisme a été, plus que tout autre, un réalisme de synthèse. Il a rassemblé en telle ou telle de ses créations les traits épars recueillis par ses remarques directes. Mais, surtout, il a eu le don royal qui fait les écrivains de génie, *l'intuition* ². Les modèles, plus que de la rue, ont surgi de son cerveau. Ils sont nés de sa pensée et ont vécu en elle. « Il est probable, a-t-on pu dire, que ses personnages lui apparaissaient plus distinctement encore quand les volets étaient fermés et que le reflet de son propre visage s'esquissait sur la fenêtre assombrie » ³. L'image est juste. Parti de l'observation directe, Thackeray s'est élevé jusqu'à l'imagination réaliste, par sa seule puissance créatrice. Il a pressenti,

1. On s'y est exercé, pourtant, tout au long. Citons notamment :

R. Withington « A literary Alphabet » *M. L. N.* (Nov. 1923) XXXVIII, pp. 440-2. Les résultats sont des plus décevants.

2. James T. Fields rapporte l'anecdote suivante sur l'extraordinaire intuition de Thackeray : ils se trouvaient ensemble à un concert et, avant le début, Thackeray examinait les gens.

Fields poursuit de la sorte :

« I remember a pallid, sharp-faced girl fluttering past, and how Thackeray exulted in the history of this « frail little bit of porcelain », as he called her. There was something in her manner made him hate her and he insisted that she had murdered somebody on her way to the hall. There is one man still living and moving about the streets I walk in occasionally, whom I never encounter without almost a shudder, remembering, as I do, the *unerring shaft* Thackeray sent that night into the unknown man's character »,

op. cit., p. 28.

3. William H. Rideing, *op. cit.*, pp. 69-70.

plus encore que noté. Sa pénétration était telle, que les réactions de ses personnages ne pouvaient pas ne pas être ce qu'elles sont. En un sens, *il a créé le vrai, il a inventé le réel.*

VII

Invention si puissante qu'il est arrivé à Thackeray d'être dépassé par elle, et d'en éprouver lui-même la curieuse sensation. Le réel de sa création l'a frappé au point qu'il s'est surpris à observer ses personnages et à réfléchir à leurs propos, comme il l'eût fait sur les êtres vivants du monde extérieur¹. Il les a suivis dans leur existence d'un œil affectueux ou sévère, mais étonné toujours de leurs caprices et de leurs volontés². Il les a accompagnés dans leurs pérégrinations, dans leurs désirs, dans leurs joies et dans leurs malheurs, avec une étrange inquiétude, à sentir qu'emportés par leur vitalité propre, ils lui échappaient souvent et secouaient son contrôle le plus légitime³. Il a dit son étonnement de les voir venir parfois se glisser sous sa plume, alors qu'il n'avait point prémédité de les rencontrer⁴. Il a avoué sa conviction qu'ils lui semblaient aussi vivants que les êtres de chair⁵ et il a exprimé, avec une naïveté charmante, ses regrets de devoir les quitter. « Tandis » que j'écris, dit-il, la dernière ligne, d'un cœur plutôt triste, Pendennis et Laura, Ethel et Clive disparaissent au Pays des Fables. » Je ne sais pas, vraiment, s'ils ne sont pas vivants, s'ils ne vivent pas quelque part près de nous. Il n'y a pas cinq minutes qu'ils

1. « I wonder what will happen with Pendennis and Fanny Bolton, writing it » and sending it to you, somehow it seems as if it were true ».

A collection of the letters of W. M. Thackeray, p. 109.

2. « He said of the wedding of Esmond « I did not make him do it, they did it » themselves. »

Cité par G. K. Chesterton, L. Melville, *op. cit.*, p. 18.

3. « He told me that when he began a novel, he rarely knew how many people » were to figure in it and to use his own words, he was very shaky about their moral » conduct ».

James T. Fields, *op. cit.*, 1872, pp. 15-16.

4. « They have interrupted my rest, they have plagued me, all sorts of minutes, » they have thrust themselves upon me, when I was ill, or wished to be idle ».

Roundabout Papers. « De finibus », p. 370.

5. « I believe perfectly in all those people and feel quite an interest in the Inn in » which they lived ».

A Collection of letters (Brussels, July 28, 1848), p. 15.

» étaient encore en vie, que j'entendais le son de leurs voix et que
 » je me laissais attendrir par leur chagrin. Allons-nous nous sépa-
 » rer comme cela, brutalement, sans même nous tendre la main ? ¹ ».

On ne saurait mieux confesser le degré de naturel et de vie de ses propres créations. Nulle gloriole, d'ailleurs. La seule constatation d'une merveilleuse vérité. L'évidence ne se démontre pas. Que chaque lecteur de Thackeray se pose simplement cette question : lorsqu'un personnage entre dans l'action ou en sort, nous demandons-nous jamais si son intervention a servi à quelque but, si elle a, par exemple, fait progresser l'intrigue ? Non point. Mais en dépit de son inutilité presque générale, son apparition est toujours la bienvenue. Nous l'écoutons, nous le regardons comme nous le ferions pour un être vivant. C'est un peu comme si l'une de nos relations nous venait rendre visite. Nous ne songerions pas à nous demander si sa venue est utile et améliorera le sort du genre humain. Le triomphe du réalisme thackerayen est de donner à ce point l'illusion de la vie, qu'une simple présence est satisfaction suffisante. Peu nous importe pourquoi les gens sont là, ni même s'il existe un pourquoi. Nous les acceptons sans surprise, comme nous accepterions d'avoir tels compagnons ou de nous voir présenté à de nouveaux amis. La réalité, ici, tient lieu de réponse universelle ².

VIII

La légitimité de ce réalisme presque candide a rarement été mieux prouvée que par le capitaine irlandais Costigan. Si Becky Sharp est la plus « réelle » des femmes de Thackeray, Costigan est, de tous ses hommes, le plus vivant. Il a cette allure, cette insouciance, ce

1. *The Newcomes*, LXXX « The Colonel says Adsum », p. 804.

Il écrivait, le 2 juillet 1855, à Miss Perry : « Last Thursday, the 28 th, at 7 o'clock » in the evening, I wrote the last lines of the poor old *Newcomes* with a very sad heart... There go two years more of my life spent over those pages, I was quite sorry to part with a number of kind people with whom I had been living and talking these 20 months past, and to draw a line so—on a sheet of paper, beyond » which their honest figures couldn't pass... »

Hester Ritchie, *op. cit.*, pp. 68-9.

2. La « vitalité » des personnages thackerayens a suggéré cette remarque pittoresque : « *He*, as it was once observed, need not be afraid of the Mahommedan » penalty on artists, that they will have to vivify their creations at the day of » Judgment, or it will be the worse for them ».

cf. *Works* (Oxford), IX, Introduction, p. xxi.

brio, qui sont le signe des éclatantes réussites. Paraît-il, que nous voici prêts à écouter sans impatience ses plus abracadabrantes histoires. Elles sont peut-être invraisemblables et, cependant, nous les sentons vraies, comme, seule, la vérité peut l'être. Il va, vient, s'agite dans l'œuvre, bavarde, conseille, pleure, s'indigne ou chante sans jamais se lasser, avec une prestigieuse réalité. On ne peut que saluer en lui un de ces coups de génie qui illuminent un écrivain. La part de l'invention du réel est, ici, aveuglante. Et rien ne fait mieux ressortir comment le réalisme de Thackeray a la propriété paradoxale de renverser les termes : ce n'est plus le personnage qui se trouve conforme à la réalité, mais la réalité qui s'harmonise avec le personnage. Thackeray en a été si frappé, qu'il a avoué lui-même, dans une page capitale, qu'il renonçait à comprendre comment il avait pu, si justement, *forcer la vie à imiter son œuvre*¹.

IX

Le réalisme de Thackeray, déjà remarquable par son double caractère d'analyse de l'abstrait et de découverte intuitive, a connu, par surcroît, la fortune d'être servi par une forme extrêmement souple et précise. Si pour le fond, en effet, le romancier a surtout visé à étudier le réel de l'âme, *le réel*, peut-on dire, *du spirituel*, il a puisé dans un art coloré le complément indispensable à sa force créatrice. Lorsqu'il l'a voulu, il a prouvé qu'il pouvait être l'égal des observateurs concrets les plus appliqués. Ses portraits physiques sont tracés avec une minutie suffisante pour que leurs noms évoquent des êtres distincts et susceptibles de représentations graphiques. On a déclaré, non sans enflure, peut-être, que Thackeray était « un magicien du portrait et que, touché par son crayon, le

1. « I was smoking in a tavern parlour, one night, and this Costigan came into » the room alive — the very man : — the most remarkable resemblance of the » printed sketches of the man, of the rude drawings in which I had depicted him » He had the same little coat, the same battered hat, cocked on one eye, the same » twinkle in that eye. « Sir », said I, knowing him to be an old friend whom I had met » in unknown regions, « Sir », I said, may I offer you a glass of brandy and water ? » » *Bedad, ye may !* says he ! and *I'll sing ye a song tu !* Of course he spoke with an » Irish brogue. Of course he had been in the army. In ten minutes he pulled out an » Army Agent's account, whereon his name was written. A few months after we read » of him in a police court. How had I come to know him, to divine him... ? Nothing » shall convince me that I have not seen that man in the world of spirits ».

Roundabout Papers « De Finibus », p. 375.

papier se mettait à vivre »¹. Son œuvre a pu, toutefois, inspirer une série d'authentiques gravures. Le dessinateur n'a eu qu'à suivre les indications de l'auteur pour broser une galerie où les silhouettes se détachent en relief². Le sens du concret, s'il n'a pas été, pour Thackeray, primordial, ne lui a donc pas fait défaut. Il est aisé, en glanant dans son œuvre, de montrer qu'il a eu, au contraire, l'art d'exploiter les détails et d'appuyer son analyse abstraite sur un riche support matériel.

Il note ainsi, avec une minutie précise, les attitudes, les particularités de toilette, les expressions de physionomie. Non point, nous l'avons vu (et nous y insistons), par principe ou méthode littéraire, mais par besoin, fantaisie ou simple intérêt personnel. Quelle que soit, d'ailleurs, la source passagère de ce réalisme du matériel, sa puissance est égale. Certaines descriptions de gestes³, de costumes⁴, de lieux⁵ sont de petits modèles de notation alerte et de vif pittoresque. Mais à l'état, seulement, de soutien. On a l'impression

1. « He is a wizard of a draughtsman. Touched with his pencil, paper lives. If truth were again a goddess, Thackeray should be her high priest ».

Ch. Brontë, citée par J. G. Wilson, *op. cit.*, II, p. 8.

2. *A series of character sketches from Thackeray*, by Frederick Barnard, 1886.

Colonel Newcome, Major Pendennis, Becky Sharp, Major Dobbin, the Little Sister, Captain Costigan.

3. cf. les mains de Maria Castlewood.

« What a part they play or used to play in love-making, those hands ! How quaintly they are squeezed at that period of life. How they are pushed into conversation : What absurd vows and protests are palmed off by their aid !... I fancy I see Alexis laugh, who is haply reading this page, by the side of Araminta. To talk about thumbs, indeed ! ».

The Virginians, XX « Facilis descensus », p. 168.

4. « Both of the gentlemen were dressed alike, in small scratch-wigs without powder, in blue frocks with plate buttons, in buckskins and riding-boots, in little hats with a narrow cord of lace... etc.

ibidem, XXVI. « At a very great distance from... », p. 215.

Voir aussi : « The girls went straight off to get their best calamancoes, paduasos, falbalas, furbelows, capes, cardinals, sacks, négligées, solitaires, caps, ribbons, mantuas, clocked stockings, and high-heeled shoes, and I know not what articles of toilette ».

ibidem, XXXII « A family coach... », p. 265.

cf. surtout, dans *Philip*, la longue description, extrêmement fournie, des modes vestimentaires.

XVIII « Drum ist's so wohl mir in der welt », p. 316.

5. « Harry Warrington made his way out of his sick chamber preceded by his kind host who led him first down a broad oak stair, round which hung many pikes and muskets of ancient shape, and so into a square marble-paved room from which the living rooms of the house branched off etc... »

The Virginians, XXII « In hospital », p. 186.

de quelqu'un qui prouve ses possibilités, plus qu'il ne s'adonne à un exercice estimé par lui essentiel. Le pittoresque a été, pour Thackeray, un allié. Non un maître.

Allié précieux, toutefois, dont il ne faudrait point méconnaître la valeur. La puissance du réalisme thackerayen est faite, pour une grande part, de ce mélange de vérité au spirituel et de fidélité au visible. Le psychologue qui nous entraîne dans les méandres de l'âme, dans les détours ténébreux du subconscient, n'exerce telle-ment sa séduction, que parce que nous sentons, constante et proche, sa vision aiguë des réalités plus simples. Une confiance s'établit ainsi de lecteur à écrivain. Nous admettons d'autant plus volontiers l'exactitude des portraits moraux, que nous avons éprouvé, à maintes reprises déjà, sur un terrain moins malaisé, la véracité du rendu matériel par celui qu'on a pu appeler un « photographe » ou, mieux encore, une façon de « détective littéraire »¹.

X

Le réalisme de Thackeray doit, enfin, sa grandeur à sa sobriété. Le dépouillé de certaines explorations dans la réalité abstraite atteint chez lui à une qualité incomparable. Son réalisme n'est jamais si grand que lorsque, échappant à tout commentaire, il ne vise qu'à peindre la vérité cruelle. Il est peu de pages, dans l'œuvre thackerayenne, aussi poignantes que celles où, attaché sans défaillance à sa lutte contre les illusions, il a donné de la réalité cette image sans pardon : « Peut-être dans *Vanity Fair* n'y a-t-il pas de » meilleures satires que les lettres. Prenez un paquet de lettres de » votre ami d'il y a dix ans, ce cher ami que vous haïssez à présent. » Regardez celles de votre sœur. Comme vous vous embrassiez » jusqu'à ce que vous vous soyez disputés à propos de cet héritage » de vingt livres. Retrouvez les griffonnages de votre fils, qui vous » a presque brisé le cœur depuis, par son ingratitude, ou un paquet » des vôtres, de ces lettres qui disaient une ardeur et un amour » éternels, et qui vous ont été retournées par votre maîtresse, quand » elle a épousé le nabab ; votre maîtresse, dont vous vous souciez » aujourd'hui autant que de la reine Élisabeth. Les vœux, l'amour,

1. « A literary detective » — « Reading Raids ». X : A propos of Mr. Thackeray, *Tait's Edinburgh Magazine*. Nov. 1855, p. 670.

» les promesses, les confidences, la reconnaissance, comme tout cela
 » paraît étrange, après un certain temps. Il devrait y avoir une loi
 » dans *Vanity Fair* ordonnant la destruction de tous les documents
 » écrits (excepté les factures acquittées des fournisseurs) après un
 » intervalle court et convenable. Les charlatans et les misanthropes
 » qui font de la réclame pour l'encre de Chine indélébile devraient
 » être condamnés à mort, eux, et leurs méchantes découvertes. La
 » meilleure encre pour *Vanity Fair* devrait être celle qui s'efface
 » complètement en deux jours et laisse le papier propre et blanc, de
 » façon que l'on puisse écrire à quelqu'un d'autre » ¹. On ne discute
 pas la puissance de ces lignes. La page atteint à la grandeur tra-
 gique. Quel autre écrivain pourrait disputer à Thackeray d'avoir
 été, avec quel inexorable triomphe, le réaliste du cœur ?

XI

La sobriété a été la couronne du réalisme thackerayen. C'est pourquoi quand, par jeu d'influences, elle a cédé le pas, le réalisme a, lui aussi, faibli. De là, une évolution qui paraît assez nette ; les œuvres de jeunesse étant beaucoup plus près du réel que celles de la maturité. Que l'on prenne *The Amours of Mr. Deuceace* ou *Barry Lyndon* et l'on verra, par comparaison avec *The Newcomes* ou *Philip*, comment, sous l'assaut conjugué du sentimentalisme et de la digression édifiante, le réalisme des débuts a battu, graduellement, en retraite. *Vanity Fair*, à cet égard, marque le point culminant, le *moment réaliste*, si l'on peut dire, où se sont trouvées en équilibre la pleine maîtrise de l'art et la vigueur non affaiblie de la quête du réel. Les crudités de *Barry Lyndon* (descriptions des tueries de la guerre ² ou des bassesses autour de la mort, quand on la suppose profitable ³) se retrouvent dans *Vanity Fair*, avec encore plus de vigueur, de profondeur et d'âpreté ⁴. A partir de *Vanity Fair*, au contraire, le réalisme de Thackeray a subi une régression. L'écrivain a

1. *Vanity Fair*, XIX « Miss Crawley at Nurse », p. 175.

2. IV « In which Barry takes a near view of military glory », pp. 51-52.

V « Barry tries to remove as far from military glory as possible », pp. 61-73,

3. XIII « I continue my career as a man of fashion », p. 169.

4. Cela compense amplement la fin qui sacrifie au besoin de bonté. Le dénouement ne trompe, d'ailleurs, personne ; la réflexion finale jetant le trouble dans nos esprits.

eu le même œil vif pour le mal, mais il a, de moins en moins, permis au regard de commander à la main. Il a eu encore, qui songerait à le nier, des sursauts de réalisme, et ces sursauts ont parfois égalé les meilleurs moments de sa première manière : ainsi, Ethel Newcome et le Capitaine Costigan. Mais ses romans se sont progressivement orientés vers une apothéose de la vertu. Ils se sont éclairés de flambées d'idéalisme. Peut-être *Denis Duval* eût-il réagi contre cette lente contagion de l'émotion moralisante ? Il est permis de le croire, si l'on s'en rapporte au fragment dépouillé que Thackeray nous a laissé. Mais c'est le dénouement qu'il en eût fallu connaître. Alors, seulement (les fins étant la pierre de touche du roman thackerayen), eût-on pu savoir s'il avait vraiment réussi à retrouver son réalisme d'avant 1850.

Quoi qu'il en soit, par la variété de son génie, par son besoin aigu de vérité, par cet acharnement douloureux à montrer les pires laideurs morales de l'humanité et cette élévation vers la lumière divine, par sa maîtrise du réel et son aspiration vers l'idéal, Thackeray occupe une place à part dans le réalisme de son pays. On conçoit que l'on ait pu dire de lui qu'il avait ajouté « à la littérature anglaise quelque chose d'unique » ¹.

1. L. Cazamian, *op. cit.*, p. 1142.

DEUXIÈME PARTIE

LA CONCEPTION DU ROMAN

CHAPITRE PREMIER

LES ROMANS DE THACKERAY

I

C'est fait assez connu que Thackeray, pour s'exprimer, a eu recours essentiellement au roman. Poésies ¹, pièces, nouvelles, articles, essais forment une partie non méprisable de son œuvre, mais il est clair que s'il a survécu, c'est à ses romans qu'il le doit. Or, le roman est un genre littéraire plus que tout autre susceptible de modification, selon le tempérament propre de l'écrivain. Il ne connaît pas ces lois d'airain qui donnent à un sonnet ou à la strophe spensérienne leur rigide armature. La fantaisie de l'auteur, ses réactions personnelles, l'accent original de ses dons, trouvent dans le roman un terrain d'élection. Il peut aller des extrêmes limites de l'introspection, comme dans le *Voyage sentimental* de Sterne, jusqu'à l'objectivisme le plus dépouillé, à la manière du *Robinson* de De Foe. Il peut se plier aux exigences les plus inattendues, son essence étant d'être flexible. Nous voudrions montrer en quel sens Thackeray l'a, de préférence, modelé.

II

Premier trait dominant, que cette adoption d'une forme voisine du compte rendu chronologique. Le roman thackerayen est cousin du mémoire. L'auteur ne se propose pas de présenter tel personnage sous un jour favorable, de mettre en vedette certains moments de sa vie, d'exploiter des crises ou de piquer l'intérêt par des révélations

1. Les poésies de Thackeray, dont la lecture est attachante, valent surtout par le reflet qu'elles nous donnent d'une personnalité narquoise, voire bouffonne, ou sentimentale jusqu'à l'attendrissement.

On y trouve un sens très sûr du rythme, mais celui-ci sacrifie trop souvent la langue pour que la « poésie » thackerayenne ne soit pas essentiellement de la *parodie*.

sensationnelles. Thackeray dédaigne les procédés faciles qui consistent à extraire de l'existence des minutes arbitrairement choisies, à faire de la psychologie en raccourci et à chercher l'effet par la rareté de l'expérience. Son roman, sur ce point, joue la difficulté. Étant donné un personnage principal, le romancier, selon Thackeray, se doit de le suivre dans ses moindres variations, dans ses luttes, dans sa noblesse, comme, aussi, dans ses défaillances. « Pour ma » part, écrit-il dans un passage important des *Newcomes*, je ne pense » pas qu'en ce moment de l'histoire, Ethel occupe une position très » à son honneur... et j'avoue que si j'avais une autre jeune fille à » portée de la main... Ethel serait déposée immédiatement. Mais un » romancier doit accompagner son héroïne, comme un mari sa femme, » pour le meilleur et le pire, jusqu'à la fin » ¹.

La conception est typique. Thackeray, lié à ses personnages comme par contrat, se fait un point d'honneur de retracer leur existence telle qu'elle s'est déroulée. Il accepte, par avance, les possibilités les plus diverses, aussi bien que l'absence d'événements marquants. Sa matière n'est pas l'incident exceptionnel, mais la trame grise de tous les jours. Fidélité veut monotonie. Thackeray ne s'attarde pas sur les sommets ou dans les bas fonds ; il parcourt la ligne qui mène des uns aux autres. Il fait du roman non saccadé, en sursauts de surprises, d'anxiété ou de passion, mais du roman lié, au développement imperceptible et sûr. Il écrit de l'histoire d'âmes, il suit, « dans leur progrès, des développements d'esprit » ². Conception rare, qui fait du romancier, moins un inventeur que, pour employer sa propre expression, un « biographe » ³.

III

L'auteur choisissant d'être un mémorialiste, le récit se devra garder des outrances. L'histoire nous étant non seulement présentée comme possible, mais proposée pour vraie, il est naturel que le

1. *The Newcomes*, XLV « A stag of ten », p. 474.

2. « Our endeavour is merely to follow out, in its progress, the development of » the mind... »

Pendennis, LXI « The way of the world », p. 614.

3. « The present biographer ».

The Adventures of Philip. I. « Doctor Fell », p. 102.

biographe évite ces enjolivures, fruits d'une imagination dédaigneuse du plausible, qui sont la marque du narrateur d'aventures. Le roman thackerayen se signale ainsi par la simplicité de ses lignes et de ses épisodes. « La conversation (entre Mr. Sedley et Rebecca), » écrit Thackeray, n'était pas, ainsi qu'on en peut juger par le précédent, spécialement spirituelle ou éloquente. Mais il est rare qu'il en soit autrement dans les sociétés privées ou n'importe où, ailleurs, à l'exception des romans déclamatoires et ingénieux »¹. Tels ne sont point les siens, qui fuient l'affectation comme une peste littéraire. Ils ne visent qu'à reproduire, en toute loyauté, une image de la vie.

Qui dit « image de la vie », dit « image innombrable ». Thackeray a conçu le roman, non comme un miroir menu, aux arêtes limitées, à la pauvre glace unique, mais comme un labyrinthe aux reflets multiples, entrecroisés, capricieux et divers. L'ampleur est la loi de ses vastes galeries². Qu'un personnage nouveau soit, au cours de l'action, mêlé d'une façon secondaire à l'intrigue, est cas fréquent chez lui. Qu'il arrive, par la suite, que nous ne le revoyions plus, est d'une fréquence égale. Il a passé dans l'œuvre et en est ressorti alors que nous n'avions de lui qu'un aperçu succinct. Mais l'existence est ainsi faite que, notant là un de ses traits, nous ne songeons pas à nous en étonner³. L'auteur, qui la veut imiter, est bien contraint d'ignorer où l'entraînera le destin de ses héros fictifs. Le signe affligeant d'un créateur étriqué est de compter, quand il prend la plume, combien de personnages il groupera dans ses pages; qui, à un près, ils fréquenteront, et de ne s'intéresser qu'à ceux qui joueront un grand rôle dans le récit. Thackeray sait trop que l'imprévu mène la vie pour procéder de la sorte. Il ouvre tout grand la grille aux éphémères et aux résidents. Comment pourrait-il, d'avance, connaître quels seront les oiseaux migrants, et lesquels feront, avec amour, leurs nids à l'ombre de ses épais volumes... ?

1. *Vanity Fair*, IV « The green silk purse », p. 29.

2. cf. ce jugement d'un critique anglais :

« His (Thackeray's) novels are an historic panorama, a great canvas which, had » time and circumstances permitted, might have been continued illimitably, crowded » with all the incident, movement, colour and atmosphere of reality ».

Holbrook Jackson, *Great English Novelists*, 1908, p. 279.

3. Mr. George Saintsbury déclare que la vie et l'abondance sont les deux traits fondamentaux des romans de Thackeray.

« Life and Abundance », « the Copia », « the God's Plenty ».

Op. cit., 1931, pp. 245, 246, 249.

IV

Simple, fidèle, multiple, le roman biographique de Thackeray porte une autre empreinte qui le marque décisivement. C'est d'être identique à soi. La notion mérite, et exige un développement. Nous la jugeons nous-même trop importante pour ne pas tenter de l'exposer pleinement. Nous pensons que, quelle que soit la pluralité superficielle des sujets traités par Thackeray, quelles que puissent être les distinctions d'époque, de milieu ou d'événements, ses ouvrages peuvent tous se ramener, en essence, à un type unique de roman. Les modalités diffèrent, le fond est immuable. Il révèle chez l'auteur une conception déterminée du genre. Nous croyons possible de la définir et nous allons tenter de le faire. Nous allons essayer de découvrir, sous l'apparente diversité, l'unité des thèmes, des lieux, des personnages et de l'intrigue dans *le roman type à la Thackeray*.

Mais, auparavant, nous souhaiterions évoquer les apparences. Nous aimerions rappeler les grands noms thackerayens. L'identité foncière de la conception de l'auteur ne ressortira que mieux, après cette mise en lumière du poudrolement de son œuvre. Il n'entre pas dans nos vues de dresser ici un catalogue complet des productions de Thackeray. Le lecteur curieux de ces sortes de documents en trouvera facilement, et de fort bien faits, dans les listes par ailleurs publiées ¹. Un nouvel inventaire serait strictement inutile ². Nous nous en gardons. Il nous semble, toutefois, avant de synthétiser les traits, impossible de ne pas esquisser une brève analyse des caractères particuliers des principaux romans de Thackeray. Pour nous borner à l'essentiel, nous examinerons, suivant en cela l'ordre chronologique, *The Memoirs of Barry Lyndon*, *Vanity Fair*, *The History of Pendennis*, *The History of Henry Esmond*, *The Newcomes*, *The Virginians*, *The Adventures of Philip* et *Denis Duval*.

1. Citons, en particulier, A. Trollope, *op. cit.* ; Lewis Melville, *op. cit.*, 1910 ; Ch. Whibley, *op. cit.* ; G. K. Chesterton, *Masters of literature, Thackeray*, 1909. Ces ouvrages s'attachent surtout aux « grands romans ».

Voir pour les productions de jeunesse :

Ch. Plumptre Johnson, *op. cit.*, 1888.

Emil Schaub, *W. M. Thackeray's Entwicklungsgang zum Schriftsteller*, 1901.

Erwin Walter, *Entstehungsgeschichte von W. M. Thackeray's Vanity Fair*, Berlin, 1908.

On trouvera de ce dernier ouvrage un compte rendu précis dans la *Revue Germanique*, mai-juin 1911 (Ch. Cestre) pp. 347-8.

2. Le livre tout récent de Mr. George Saintsbury *A consideration of Thackeray*, 1931, suffit, à lui seul, à justifier notre point de vue.

V

THE MEMOIRS OF BARRY LYNDON ¹

Barry Lyndon est le récit des aventures d'un Irlandais qui, ambitieux et dénué de scrupules, met à profit la vanité humaine pour s'élever socialement au rang des tout premiers.

Redmond, de Barryville, fils de la jolie veuve Mrs. Barry, s'éprend, vers la seizième année, de sa cousine, Nora Brady, âgée de 23 ans. Redmond est pauvre. Aussi, ne reçoit-il qu'un accueil réticent auprès de la belle, qu'attirerait volontiers la fortune du capitaine John Quin. L'adolescent, furieux, provoque en duel son rival et le tue. Effrayé par les conséquences de son geste, il s'enfuit du pays.

Sa Majesté le Roi Georges III ayant alors — nous sommes à la fin de 1760 — besoin de nombreux soldats, Redmond s'engage aux armées anglaises. A bord du navire qui le transporte sur le continent, il apprend que le capitaine Quin, « rescussité », a épousé Nora. Les parents de la jeune fille, très attachés à la « prospérité » du soupirant, avaient remplacé les balles par de l'étope. Révélation qui n'est point sans confirmer Redmond dans sa croyance en la médiocrité humaine. Plongé sans transition dans la guerre de sept ans, il parvient, après de multiples péripéties où s'affirment ses qualités de sang froid, d'intelligence brutale et de rouerie, à faire figure de grand gentilhomme. Aidé d'un de ses parents, retrouvé au hasard des batailles, le chevalier de Balibari, Redmond, résolu au mariage, met successivement le siège devant la comtesse Ida, riche héritière allemande, et Lady Lyndon, « veuve possible » du fatigué Sir Charles Lyndon, ministre de Sa Majesté. Frustré par un scandale de ses espoirs en la comtesse, Redmond est plus heureux auprès de Lady Lyndon, qu'il réussit à conquérir, non sans une lutte serrée et, par instants, tragique. Le 15 mai 1773, est célébré le mariage qui fait de Barry, désormais Lyndon, un des hommes les plus riches d'Angleterre.

Parvenu au faite des honneurs et du luxe, l'aventurier connaît aussitôt l'amertume. Sa femme le déteste. Son beau-fils, le vicomte Bullingdon, le hait non moins âprement et conspire contre lui. Son fils, Bryan, le seul être à l'égard duquel il éprouve une affection réelle, meurt dans un accident de cheval. Lui-même, pour faux et dettes, finit en prison et sombre dans une crise de folie.

1. 1843-4.

VI

Roman de jeunesse (relativement) ¹, pastiche d'un livre tout de force ², récit volontairement crû et cynique, *Barry Lyndon* se situe à part dans la production thackerayenne. Il est plus direct, plus aigu aussi ³, que les autres ouvrages. Les personnages agissent, le plus souvent, seuls, — l'auteur n'intervenant que par exception. Les chapitres XIII à XVII, qui relatent la cour faite par Barry à Lady Lyndon, ont un accent brutal que l'on ne retrouvera plus. La volonté tendue de Barry, ses ruses, son acharnement, la détresse de Lady Lyndon, ses craintes, son angoisse et sa capitulation sont décrits avec une vigueur absente des romans ultérieurs.

Vigueur et aussi unité. La sensation d'éparpillement, que donnent en général les œuvres de Thackeray, ne frappe point en ce premier roman. *Barry Lyndon* ne « miroite » pas. La figure centrale de Redmond lui impose une netteté qui ne se détend pas. Les incidents secondaires sont fermement rattachés au sillon principal. Le drame du duché d'X, typique à cet égard, ne se voit pas accorder plus d'un seul chapitre ⁴. Il suffit de comparer ce que devient, dans *Vanity Fair*, l'épisode de Pumpernickel, pour mesurer la différence. Un dernier trait marquant est la virilité de cette œuvre. Dans les romans qui suivent, les personnages principaux sont les femmes. Qui songe à *Vanity Fair*, évoque Becky d'abord; à *Esmond*, Beatrix. Dobbin et le colonel n'apparaissent qu'au second plan, et timidement. Ici, c'est le contraire. Les femmes se meuvent dans l'ombre. Thackeray n'insiste pas sur Honoria Brady, ni sur la comtesse Ida, ni sur la princesse Olivia, ni même sur Lady Lyndon, qui ne nous touche que dans la mesure où elle lutte contre son mari. Il nous apporte, par contre, une série de portraits d'hommes taillés d'un ciseau robuste : Redmond, âpre, dominateur, éblouissant, odieux et conquérant; le chevalier Balibari, avisé et retors; le chevalier de Magny, séduisant, souple, débauché, imprudent; le vicomte Bullingdon, fier, impatient, courageux. Ce livre déborde d'énergie et la tendresse s'y voit, contrairement à l'habitude, traitée en parente pauvre. *Barry Lyndon* est le plus masculin des romans de Thackeray.

1. Thackeray avait trente-trois ans.

2. Fielding. *The life of Mr. Jonathan Wild the Great*, 1743.

3. On a parlé, non sans bonheur, de « the mincing pages of Barry Lyndon » cf. sur ce point G. Saintsbury, *op. cit.*, 1931, p. 139, note.

4. Chapitre XII. « Contains the tragical history of the Princess of X », pp. 140-

VII

VANITY FAIR ¹

La Foire aux Vanités nous rapporte essentiellement l'histoire intime de trois familles, les Sedley, les Osborne et les Crawley, entre lesquelles se joue, lien et destruction tout ensemble, l'intrigante Becky Sharp.

L'élève modèle Amelia Sedley et Rebecca Sharp se sont connues au pensionnat de Miss Pinkerton, où Rebecca, fille d'un artiste peintre et d'une danseuse gasconne, enseignait le français depuis la mort de ses parents. Les deux jeunes filles quittent l'établissement le même jour, les Sedley, famille de riches banquiers, ayant accepté de garder quelque temps l'amie de leur enfant, avant son départ pour la résidence de Sir Pitt Crawley, où elle doit occuper une place de gouvernante.

Dès ses débuts dans la vie, Becky tente de s'assurer un mari. Elle tourne la tête au frère d'Amelia, l'épais Joseph, qui est sur le point de se déclarer. Il faut l'intervention du lieutenant George Osborne, ami d'enfance et fiancé d'Amélia, pour que la demande en mariage n'ait point lieu. Becky part donc chez les Crawley.

Le chef de la famille, Sir Pitt, ne tarde pas à se laisser prendre au charme de sa jeune gouvernante. Il sollicite sa main. Malheureusement, Becky, pour une fois trop pressée, s'est déjà mariée secrètement au second fils de Sir Pitt, le lieutenant de dragons Rawdon. Faute capitale, dont elle se repênt, trop tard.

Mr. Sedley, cependant, à la suite d'opérations désastreuses, a fait faillite. C'en est assez pour que George Osborne, influencé par sa famille, décide d'abandonner Amelia. Ici intervient, d'une façon décisive, un camarade de George, le capitaine Dobbin, qui lui montre où est son devoir. Le jeune officier, frappé de remords, épouse Amelia, et Osborne, père, rompt toutes relations avec son fils.

Et voici que débute la campagne de Waterloo. Rawdon Crawley, George Osborne et Dobbin se retrouvent en Belgique. Becky est là; elle séduit tous les cœurs; depuis le vieux général Tufto jusqu'à George lui-même, qui n'hésiterait pas à délaisser sa femme pour la suivre. Mais le canon tonne, le combat s'engage. George Osborne tombe sur le champ de bataille, une balle au cœur.

1. janvier 1847, juillet 1848.

Thackeray y travaillait, si nous en croyons sa fille Anne, depuis 1845.

La guerre finie, la vie reprend pour chacun ; monotone, dure, presque désespérante pour Amelia, qui, sans ressources, doit travailler pour ses parents, pour elle, pour l'enfant qui lui est né. A bout de forces, et malgré les secours que lui envoie de l'Inde le commandant Dobbin, elle se voit contrainte de renoncer à son unique joie : elle se sépare de son enfant, qu'elle abandonne au grand-père Osborne. Son seul soutien demeure, dans les épreuves, le souvenir sans tâches qu'elle conserve de son mari.

Pour Becky, au contraire, la vie, si elle pose de lourds problèmes, ne donne point prise à la monotonie. Mrs. Crawley se débat en souriant dans des situations redoutables. Le ménage mène, en effet, grand train, sans qu'on sache d'où il tire ses revenus. Un siège habile devant la fortune d'une tante, Miss Crawley, n'a point donné le résultat escompté. Le jeu et la coquetterie aguichante de Becky suffisent à faire voguer la barque. Mais, un écueil, à l'instant du triomphe, la fait couler à pic : Rawdon, qui, jusque-là, avait été aveugle, surprend sa femme en tête à tête avec un familier de la maison, Lord Steyne. Scène, coups, rupture. C'est la défaite pour Rebecca.

Dobbin est revenu des Indes, où il avait appris la nouvelle mensongère du remariage d'Amelia. Le brave commandant, depuis longtemps, depuis toujours peut-être, aime d'un amour entier la femme de son ancien camarade. Pour la distraire, il lui propose un voyage en Allemagne, auquel prend part Joseph Sedley. A Pumpernickel, nous retrouvons Becky, qui mène une existence douteuse. Elle devine en Joseph une proie facile et, de nouveau, s'attache à Amelia. Lorsqu'elle s'est assurée l'admiration lucrative de « Joe », elle n'est pas sans remarquer l'amour de Dobbin pour Amelia et le culte injustifié voué par sa veuve à la mémoire de George Osborne. En un dernier geste — de pitié, d'agacement ou d'orgueil... qui pourrait le démêler ? — elle montre à son amie le billet que lui avait remis Osborne, la veille de Waterloo. L'idole brisée, rien ne s'oppose plus à ce que Dobbin reçoive la récompense de sa longue tendresse et épouse Amelia.

VIII

L'analyse qui précède ne donne, en sa sécheresse, qu'un aperçu singulièrement pauvre de la richesse de ce magnifique roman, de cette œuvre étonnante qui arrachait à Auguste Angellier ce cri

d'enthousiasme : « J'ai fini *Vanity Fair*. Le glorieux, l'admirable livre »¹ ! La critique, qui a souvent rapproché, pour l'ampleur et la pénétration de l'observation, tant sociale que psychologique, *Vanity Fair* de *Tom Jones*, n'a peut-être pas dit l'essentiel sur ce point, ni rendu à Thackeray justice. Sans doute y a-t-il, dans l'un comme dans l'autre roman, un vaste tableau de classes diverses, et une critique lucide de la société, mais *Vanity Fair* possède sur *Tom Jones* une supériorité. Supériorité « glorieuse, admirable » et qui, selon nous, réside dans l'abandon des détails inutiles à la vérité des caractères. *Tom Jones* est encore encombré d'aventures de grand chemin et d'auberge. Il est souillé, en un sens, d'impuretés picaresques. L'intrigue de *Vanity Fair* semble, par comparaison, filtrée. La psychologie, vierge d'épisodes, en est comme décantée. Nul résidu, nul dépôt. Une galerie serrée de portraits, qui font de *Vanity Fair* le premier grand roman de « caractère » anglais².

Voici, d'abord, les figures d'hommes : George Osborne, jeune et beau, élégant jusqu'à la fatuité. Amoureux, moins par amour que par amour-propre. Bienveillant par hasard, mais non sans mépris. Imprudent et volage, se sachant adoré.

Rawdon Crawley, lourd et gaillard. Une vitalité brutale le sauve de la bassesse. L'admiration que lui inspire sa jeunesse et l'orgueil qu'elle lui donne s'effondrent devant l'offense faite à l'honneur du nom. Son courage et son honnêteté rachètent un manque de dons voisin de la stupidité.

Joseph Sedley, plus sot que généreux. Confit dans le culte de soi. Une épaisse couche de graisse, à plus d'un degré, symbolique. Sous la cuirasse, un cœur qui bat mollement. Aussi peureux que vantard. Égoïste, plus, peut-être, qu'aucun autre personnage de *Vanity Fair*. Douillet, ridicule, odieux.

1. A. Angellier, *Carnets intimes*, samedi 17 mai 1873.

Citons encore :

« J'ai seulement commencé *Vanity Fair* de Thackeray, qui est un livre très fort. » Amer, piquant... Il y a des passages où l'on croit que l'écrivain a épuisé tout ce qu'il avait de force d'analyse pour montrer quelque motif égoïste à une action qui semble désintéressée... On respire presque. Puis, tout à coup, il enfonce plus loin, plus profond, et l'on est tout étonné et presque effrayé de découvrir de nouveaux abîmes d'égoïsme ».

ibidem.

(Ces notes inédites nous ont été obligeamment communiquées par M. Floris Delattre).

2. « In naturalness, in consistence with itself... *Vanity Fair* is superior to any English novel of character which preceded it... »

Edwin Muir, *The structure of the novel*, 1928, I, pp. 38-39.

L'amère satire flétrit tous les caractères, même secondaires : Sir Pitt Crawley, tyranneau grognon, brouillon, avare et concupiscent ; Pitt, sermonneur, austère et compassé ; Bute, ivrogne envieux ; Osborne père, violent, autoritaire, cruel ; Lord Steyne, dilettante débauché, semeur de convoitises, don Juan de coffre-fort.....

Comment, en face de pareils individus, Dobbin n'éveillerait-il pas notre sympathie ? On a souvent reproché à Thackeray de nous avoir proposé, pour modèle, un médiocre. Prenons-y garde. Il est deux façons de mettre un homme en valeur : ou de l'exalter, lui, — ou d'abaisser les autres. Thackeray a choisi la seconde méthode. Il n'en reste pas moins que, relativement, Dobbin est supérieur. Il n'est pas juché sur un piédestal, c'est vrai. Ses pieds reposent à plat sur la route ; seulement, ce sont les autres qui sont dans le fossé.

Ainsi conçu comme un être moyen, Dobbin, en dépit de ses défaillances, nous émeut favorablement. Il est bon jusqu'à la faiblesse, tendre jusqu'à la sensiblerie, fidèle jusqu'à l'in vraisemblance. Nous l'aimons cependant. Il fallait bien, pour rendre acceptable la fable thackerayenne, qu'un caniche, enfin, fasse oublier les loups.

Amelia, quoiqu'on en ait pu dire, nous paraît moins excessive que Dobbin. Elle est, beaucoup moins que lui, silhouette de légende. L'injustice, la révolte la visitent parfois. Elle est faillible, donc humaine. Le seul regret qu'on puisse garder est que son humanité soit aussi terne que l'idéalisation de Dobbin. Aux jeux sociaux, Amelia sera, sans peine, battue. Mais son désintéressement, sa calme bonté, ses possibilités de souffrance résignée l'illuminent d'une clarté chaude. Et si son cerveau nous déçoit, son affection nous vainct. Intellect gris. Cœur sculpté.

Mauvaises femmes, par contre, que les Miss Pinkerton, arrogante et pétrie de préjugés ; Mrs. Bute, envieuse et acharnée ; Miss Crawley, friande de flatterie, mais dure pour les flatteurs ; Ribbons, vulgaire et sotte, servante-maîtresse de Sir Pitt... Triste galerie, que Rebecca domine de tout son génie malfaisant. On lui voudrait des excuses ; on n'en trouve point. Elle est mauvaise compagne, mauvaise épouse, mauvaise mère. Ambitieuse éperdument, elle trouve en son intelligence, son tact, son adresse, sa beauté, les instruments d'une réussite qui est un suicide moral. Et, cependant, une telle flamme l'anime, qu'on hésite à la condamner. Jusqu'en ses pires déchéances subsiste sur elle, reflète vainqueur, comme une gloire d'archange. Le démon de Becky sait, au fond des abîmes, garder figure d' élu.

IX

THE HISTORY OF PENDENNIS ¹

Dans cet ouvrage, Thackeray nous conte les aventures d'un adolescent, Arthur Pendennis, que l'auteur commence à observer vers la seizième année et ne quitte qu'à son mariage.

Bien qu'il comporte un arrière-plan social, ce livre est, plus que tout autre, une étude des incertitudes amoureuses de la prime jeunesse. Arthur s'éprend d'abord d'une actrice, de dix ans son aînée, la Fotheringay, et croit mourir de douleur quand son oncle, le commandant Pendennis, le contraint de renoncer à sa flamme. Il prétend ensuite à la main d'une voisine, Blanche Amory, dont la délicatesse apparente et la richesse peuvent faire illusion. Les hasards d'une rencontre le jettent, entre-temps, dans une intrigue pénible avec une jeune fille du peuple, Fanny Bolton. Finalement, Arthur épousera sa cousine, Laura Bell, amie d'enfance dont il n'avait pas su comprendre l'amour généreux.

X

Autour de ce personnage hésitant, foncièrement bon, mais que l'entraînement, les conseils intéressés, un certain snobisme et l'étourderie des vertes années mènent souvent à des imprudences funestes, s'agite tout un monde bigarré où se détachent en clair quelques caractères de premier ordre : le commandant Pendennis, type achevé du lordolâtre, inquiétant mentor pour le crédule Arthur ; le capitaine irlandais Costigan, père de la Fotheringay, admirable et grotesque dans son rôle de duègne mâle, à la trogne truculente ; le délicieux Mirobolant, cuisinier de Blanche, artiste de la casserole et poète de la poêle ; Morgan, Lucifer des valets, incarnation d'une domesticité haineuse et poltronne à la fois ; Harry Foker, béatement superficiel ; le forçat Armstrong-Altamont-Amory ; le sinistre Clavering, châtelain de Fair Oaks ; des journalistes ; des avocats...

En face de ces individus, tous tarés, George Warrington, ami fidèle de « Pen », représente le guide sûr dont la conscience est seule

1. novembre 1848, décembre 1850.

inspiratrice. La réplique lui est donnée, du côté féminin, par Laura Bell, sur laquelle nous reviendrons bientôt. Les autres femmes sont, ou de pauvres filles, victimes de leur simplicité et de leur médiocrité, ou des intrigantes dépourvues d'affection, ainsi la Fotheringay et Blanche. Madame Pendennis, mère d'Arthur, serait une figure idéale, si on ne la sentait simplement esquissée.

L'intérêt de *Pendennis* ne saurait être douteux. Le livre, pourtant, est loin de connaître la gloire de *Vanity Fair* ou d'*Esmond*. Sans doute, est-il moins serré que ceux-ci. La trame en est parfois lâche, la fin de la deuxième partie, notamment, languit ¹. Mais l'abandon relatif dans lequel il est tombé ne se justifie nullement. Sans parler de l'intérêt que prête à l'œuvre l'élément autobiographique, à ce point accusé, qu'on pourrait dire de *Pendennis*, qu'il est le *Copperfield* de Thackeray, le roman se distingue par une qualité propre, qui est mesure et confiance. Il rompt avec le pessimisme de *Barry Lyndon* et de *Vanity Fair*. Il fait plus : il ouvre la voie à deux des romans suivants, *The Newcomes* et *Philip*. En ce sens, il est central dans la production de Thackeray. C'est là que, pour la première fois, le romancier nous a donné un type de femme qui ne soit ni un monstre, comme Becky, ni une médiocre, comme Amelia. En Laura Bell, mère par l'esprit des futurs Ethel Newcome, Theo Lambert et Charlotte Baynes, Thackeray nous a dépeint, dans la limite des défaillances humaines, la véritable héroïne.

L'équilibre, la claire santé, le bon sens harmonieux de Laura se retrouvent, nantis d'un soupçon de virilité, chez Warrington, moraliste au cœur droit. S'il est un « héros » possible, en ce monde, celui-là habite, avec Arthur, le Temple de juridique mémoire. Warrington et Laura, par leur approche vers la perfection, assurent à *Pendennis* une place essentielle dans l'évolution de la pensée thackerayenne.

Le côté social est également mis en relief dans cette œuvre psychologiquement si riche. La rivalité des castes, soulignée déjà par l'opposition entre la hautaine oisiveté du commandant Pendennis

1. On sait que Thackeray avait, à l'époque, l'excuse de la maladie.

cf. « It certainly drags about the middle but I had an attack of illness about the » time I reached that part of the book and could not make it any better than it is ».

John Esten Cooke : art. cit., *op. cit.*, rapporté par J. G. Wilson, *op. cit.*, I, p. 257.

cf. encore cette comparaison faite par Thackeray lui-même :

« Let Pen's biographer be pardoned for alluding to a time not far distant when » a somewhat similar mishap brought him a providential friend, a kind physician, » and a thousand proofs of a most touching and surprising kindness and sympathy »

Pendennis, LIII, p. 522.

et la dépendance d'un humble, comme le musicien Bows, trouve en la révolte de Morgan une illustration magistrale. Et si Thackeray se résout pour la défaite de la vulgarité, il n'empêche que le roman pose, pas sa nature même, de redoutables questions.

On ne saurait être, enfin, insensible au charme si délicat, si cristallin, de l'art de *Pendennis*. Roman consacré à l'adolescence, il a hérité d'elle la candeur. On retrouvera difficilement ailleurs ce bonheur juvénile avec lequel sont décrits la timidité conquérante d'Arthur devant la Fotheringay ou son émoi en présence de Blanche Amory; cette fraîcheur dans l'évocation des années de collège, années de fièvre, d'espoirs, d'embûches et de déceptions; cette simplicité, encore, dans la peinture de la promenade à Vauxhall, où s'ébauchent les amours de Fanny. On peut dire que, dans la galerie des ouvrages de Thackeray, *Pendennis* occupe la place de choix, car il est le plus *jeune* de tous ses romans.

XI

THE HISTORY OF HENRY ESMOND ¹

Si *Pendennis* est frais comme un chant du matin, *Henry Esmond* est crépusculaire comme une cathédrale. Il apparaît baigné d'une lumière de vitrail. Les personnages qui se meuvent sous ses voûtes semblent accablés par sa magnificence vieillie. On n'oserait point dire qu'il coule de la myrrhe dans leurs veines, car c'est bien du sang, mais un sang qui ne serait pas totalement leur, un sang étrange, comme transfusé.

Le vicomte Thomas Castlewood, marquis d'Esmond, a épousé en 1677, à Bruxelles, Gertrude Maes. Ignorante du rang de son mari, l'humble fille a été vite abandonnée. Le gentilhomme, rentré en Angleterre, s'y est remarié. De sa première union, tenue naturellement secrète, est né un fils, Henry, qui, à la mort du vicomte, a été recueilli, bien qu'on le croie bâtard, par Frank Castlewood, héritier du nom.

Dans la famille de son bienfaiteur, le jeune Henry se trouve entouré d'affections. Lady Castlewood, toute bonté, lui inspire une admirative tendresse; la fille, Béatrix, et le fils, Francis, eux-mêmes, s'attachent l'amitié de leur cousin. Mais le malheur entre au foyer

1. mai 1852.

sous la forme de la variole qu'Henry a contractée au village. La contagion gagne toute la maison. Lady Castlewood, qui est sévèrement atteinte, y perd une part de sa beauté, et son mari se détache d'elle. L'existence agitée, à laquelle, dès lors, il s'adonne, finit tragiquement. Il meurt, tué en duel par un aventurier, Lord Mohun.

Avant d'expirer, Frank Castlewood, qui tenait d'un jésuite, le Père Holt, le secret du vicomte, a révélé à Esmond sa naissance. Après un combat intime, ce dernier se résout à garder le silence, pour ne point porter tort à la famille qui l'avait recueilli.

Il part aux armées et participe, sous Marlborough, aux campagnes de 1704 à 1708. Il fait la connaissance de nombreuses personnalités littéraires et politiques. A son retour, il est colonel. Que de changements l'attendent chez les Castlewood !

Béatrix est devenue une jeune fille d'une telle beauté, qu'Esmond s'en éprend sans remède. Mais celle-ci est trop ambitieuse pour se contenter du colonel, qu'au surplus elle estime morose et irrésolu. Elle entreprend la conquête de Sa Grâce le duc d'Hamilton, qui va l'épouser, quand la mort le foudroie. Les ambitions de Béatrix, momentanément anéanties, ne tardent pas à reprendre corps. Esmond conspire, en effet, avec Francis pour faire venir en Angleterre le prétendant Jacques Stuart. Celui-ci accède à leur requête. Reçu à Castlewood, il éprouve une vive passion pour Béatrix et, laissant ses partisans tenter, à Londres, de lui rendre la couronne de ses ancêtres, il compromet la jeune fille gravement. Les espoirs Jacobites effondrés, il ne reste plus à Béatrix qu'à se retirer en France.

Esmond, désabusé, trouve en l'affection fidèle de Lady Castlewood un réconfort d'une tiédeur consolante. Bien tardivement, il découvre qu'elle l'aimait, l'épouse et quitte avec elle l'Angleterre pour la Virginie.

XII

Il est malaisé d'avoir sur *Esmond* une opinion ferme. On ne le lit pas sans réactions contraires et l'impression dernière qu'il laisse est encore ambiguë. S'il existe, dans ce roman, d'indéniables beautés, on y rencontre aussi des bizarreries qui ne vont pas sans choquer : il n'est pas jusqu'aux jugements divers portés par Thackeray lui-même sur son œuvre, qui ne laissent pressentir cette étrangeté spécifique d'*Esmond*. « Voici, disait-il, ce que je peux faire de mieux.

» Je me réclame de ce livre, et suis disposé à le laisser, partout où je vais, comme ma carte » — « C'est un livre, déclarait-il ailleurs, » terne et lassant, quoique bien écrit ». Enfin, ne stigmatisait-il pas *Esmond* en le traitant de « prétentieux » ¹ ?

Hésitations semblables chez la critique. « Si le courant, écrivait » Ch. Brontë, après avoir lu le début d'*Esmond*, acquiert de la force » en roulant, Thackeray triomphera » ². George Eliot, par contre, décrivait *Esmond* comme « le livre le plus inquiétant qui se puisse imaginer » et Mary Russell Mitford ajoutait que l'ouvrage lui semblait « pénible, désagréable et faux » ³.

Le problème posé, comment le résoudre ? Comment rendre compte de ces disparités pleinement éprouvées en soi-même ? Il nous semble qu'on n'y peut prétendre qu'en distinguant deux parts dans *Henry Esmond* : l'une, si l'on veut, d'esthétique architecturale et pittoresque, qui est une réussite ; l'autre de psychologie intime qui est, à plus d'un égard, un échec.

Nous croyons que la beauté d'*Esmond* vient de sa composition, de son équilibre, de son tact artistique. La reconstitution de l'époque et des grandes figures historiques satisfait, par une sorte de magie ⁴, l'intellect et le goût. L'évocation de Steele, les tableaux militaires, l'épisode de « Monsieur Baptiste » comptent au rang des plus belles victoires. Le sens des proportions, qui est, mieux que partout, observé et l'habile mise en œuvre d'un secret essentiel ajoutent à l'impression de succès esthétique. Les personnages secondaires, bien dessinés et finement caractérisés : le Prince, aimable et dissolu ; le mystérieux Père Holt ; Lord Castlewood, coléreux, inconstant ; Mohun, noir messenger de malheur ; le hautain Lord Hamilton ; Francis, étourdi et fougueux, soutiennent et parachèvent l'intérêt d'*Esmond*.

Où l'éclat s'estompe, c'est lorsqu'on aborde l'examen des personnages principaux : Esmond, Béatrix et Lady Castlewood. On se sent aussitôt gêné. Par des maladresses extérieures, d'abord. Il y a trop d'analyses dans *Esmond*, trop de commentaires attachés au progrès des « héros ». Thackeray, à développer avec excès, finit

1. cf. l'introduction de Walter Jerrold à l'édition « Everyman » de *Henry Esmond*, 1906, pp. ix, et xii.

2. Mrs. Gaskell, *op. cit.*, p. 395.

3. Walter Jerrold, introduction citée, p. xiii.

4. Voir plus haut, livre II, pp. 147 à 150, notre étude de l'incantation chez Thackeray.

par faire œuvre de critique plus que de créateur ¹. Il en résulte une lourdeur, qui n'est pas sans entraver l'action. La mélancolie même d'Esmond, si noble parfois, est trop souvent objet de dissertation pour échapper au reproche de froideur extérieure. Mais il y a plus grave. Le fond même sur lequel s'exerce la psychologie de Thackeray est, en son essence, périlleux.

Par la simple nature des liens familiaux entre Béatrix et Lady Castlewood, par cet amour ambigu de la mère pour son fils adoptif, par ces hésitations d'Esmond entre la fille et la mère, par tout ce que ce trio, enfin, présente de presque scabreux, une gêne initiale pèse sur ce livre, que Thackeray ne parvient jamais à surmonter complètement. L'audace (ou la naïveté) de faire raconter par Esmond, mari de Lady Castlewood, ses amours avec Béatrix, fille de sa propre femme, ajoute à la gaucherie du sujet. La psychologie est ainsi faite de biais, Esmond ne sachant s'il doit parler de lui à la troisième ou la première personne, vanter ou non son désintéressement, excuser ou accabler son bienfaiteur, condamner ou aimer Béatrix, souligner enfin en Lady Castlewood la jalousie mesquine ou l'affection aveugle. Une tentative d'aveu loyal, accompagné de notations pénétrantes, ne parvient pas à dissiper le malaise, qui fait vaciller l'intrigue amoureuse et laisse, quoiqu'on s'en veuille défendre, une impression de trouble, d'inquiet et d'insatisfait ².

On regrette de ne pouvoir aimer pleinement ce livre, qui s'affirme, par ailleurs, d'un curieux magnétisme. C'est le propre d'*Esmond* de décevoir et d'attirer quand même. Cela tient à son visage double de sphinx. Esthétiquement le mieux doué et psychologiquement le moins sûr des ouvrages de Thackeray, il demeure, en sa dualité, le plus *énigmatique* de tous ses romans.

XIII

THE NEWCOMES ³

Au sortir d'*Esmond*, le roman des *Newcomes*, par la seule vertu d'un contraste salutaire, procure une impression presque

1. Livre I, chap. IX « She had oldened, in that time.. ». pp. 87 et seq.

ibidem « When Thomas Tusher was gone.. », pp. 91 et seq.

2. Impression que vient confirmer cet aveu de Thackeray, lui-même : écrivant à sa mère, le 15 mars 1812, il s'exprime ainsi à propos d'*Esmond* : « You will dislike it » very much. It was written at a period of grief and pain so severe that I don't like » to think of it, and am ashamed now to be well so soon and rid of my melancholy ».

Hester Ritchie, *op. cit.*, p. 37.

3. octobre 1853, août 1855.

Thackeray

physique d'apaisement et de fraîcheur. Rien de mystérieux, ici. L'ouvrage, qui est traité de front, apparaît, dès l'abord, clair, dégagé et franc.

Franc même jusqu'à l'exposition naïve. Une bonté édifiante s'y répand avec une profusion que n'avaient point encore connue les volumes précédents. Une volonté prédicante, comme fière d'avoir partiellement secoué le joug du scepticisme, s'y affirme et grandit. Ce roman bourgeois est, d'évidence, conçu sous le signe de la charité.

Le plan des *Newcomes* est le moins actif qui se puisse concevoir. La peinture statique des divers milieux sociaux y tient lieu, le plus souvent, de développement dynamique. Aussi bien, tout, ou presque tout se passe-t-il, entre les membres d'une même famille, étudiés, à tour de rôle, dans leur sphère propre.

Voici la branche aînée des *Newcomes* : Sir Brian, baronnet, suffisant et hautain, a épousé une aristocrate non dénuée de morgue, Lady Anne. De ce mariage sont nés un fils, Barnes, qui ne tarde pas à se révéler lâche, menteur et cruel, et une fille, Ethel, d'une grande beauté, dont une éducation « snob » n'a point détruit les qualités de cœur et d'esprit.

Branche seconde : celle de Hobson, frère de Brian. Banquier, il s'est endurci aux affaires. Sa femme, *Mrs. Newcome*, ne dédaigne point de donner à son prochain des conseils marqués au coin de la vertu. Mais elle est dévorée de jalousie à la seule pensée du rang supérieur tenu par sa « chère » belle-sœur, *Lady Anne*.

Thomas Newcome, par contre, demi-frère de Brian et Hobson, est un homme droit, désintéressé, généreux. Il s'était épris, dans sa jeunesse, d'une noble française, *Mlle de Blois* ; mais, celle-ci, ayant, par contrainte, épousé M. de Florac, l'amoureux contrit est parti pour les Indes, où il a fait sa carrière dans l'armée. Marié, puis veuf, il a eu un fils, Clive, élevé en Angleterre. Le roman commence avec le retour au pays natal du Colonel Newcome. Celui-ci est accompagné d'un célibataire du « Civil Service », James Binnie, superficiel et jovial, un tantinet grotesque, dont la nièce, Rosey Mackenzie, regarde avec intérêt le jeune Clive, à qui sa vocation artistique prête un charme de plus.

Un oncle de Clive, Charles Honeyman, pasteur luxurieux, paresseux, efféminé, larmoyant et parfumé, représente tristement un rameau secondaire de la famille Newcome.

Lady Kew, grand'mère d'Ethel et sœur du Lord Steyne de *Vanity Fair*, mondaine hargneuse, qui tire de son immense fortune

le droit d'exercer sur tous une autorité proche de la tyrannie, et son favori, le séduisant Lord Kew, se mêlent à leurs parents, non sans une condescendance quelque peu humiliante.

A part, enfin, florissant au bas de l'échelle sociale, nous trouvons les artistes. Un simple domestique, Ridley, est le père d'un enfant maladif, mais génial, John James, qui, encouragé dans ses études par le Colonel Newcome, devient l'un des plus grands peintres d'Angleterre. Autour de Ridley gravitent les curieuses figures de la pianiste, Miss Cann et du bohème ivrogne, Fred Bayham.

C'est de l'un à l'autre de ces milieux que va, brodant, une navette attardée. Clive, qui aime sa cousine Ethel, ne sait pas (gaucherie, maladresse, oppositions ?) la conquérir. Il épouse Rosey, qui se révèle veule et froide et dont la mère, la redoutable « campaigner », torture les derniers jours du pauvre Colonel, qu'une ruine soudaine est venu accabler. Ethel, résistant aux conseils du monde, refuse d'épouser Lord Kew et jusqu'au richissime Lord Farintosh. La mort de Rosey libère Clive, qui, repentant, pourra s'unir à sa fidèle cousine.

Entremêlé au grand thème Ethel-Clive, se déroule l'épisode Barnes-Clara-Belsize. Barnes, qui a, pour sa richesse, épousé Lady Clara Pulleyn, frustrant ainsi les espoirs désintéressés de Jack Belsize, rend sa femme atrocement malheureuse. Celle-ci supporte les affres de sa vie conjugale jusqu'au jour où Belsize, devenu Lord Highgate, l'arrache aux bras de son mari. Le divorce permettra à Clara de refaire moins tristement sa vie.

XIV

Chapitre, à l'origine, détaché de *Pendennis* — c'est Arthur qui raconte les aventures de son camarade d'école, Clive, et nous retrouvons, à l'occasion, Laura et le Commandant — *The Newcomes* s'est enflé au point de dépasser en ampleur le roman-source. C'est un ouvrage long, à la trame cotonneuse, encombré de digressions abondantes. Celles-ci donnent un peu trop souvent l'impression fâcheuse que Thackeray, pour employer le langage des journalistes, « tire à la ligne ». Réduit au tiers, *The Newcomes* eût été un roman excellent. Tel quel, toutefois, nous avouons aimer ce livre pour son observation concrète. Plus direct qu'*Esmond*, il est plus vivant. Plus confiant que *Vanity Fair*, il est plus spontané. On y rencontre

des tableaux de mœurs et de caractères, brossé d'un pinceau vif et sûr, des portraits aussi, tels ce M. de Castellones¹, et le Marquis de Farintosh², qui constituent de véritables « signalements littéraires » dans la meilleure manière de notre La Bruyère.

La marque spéciale de *The Newcomes* nous paraît être sa sensibilité. L'auteur n'avait jamais été si loin dans la description *détailée* de la misère morale. La longue détresse de Lady Clara, jointe au martyre du Colonel, imprègne tout le livre d'une émotion contagieuse. Sa fin, chargée de tendresse, se prolonge dans les cœurs. C'est le roman des larmes ; c'est le roman de la pitié. Opposé diamétralement à la verve cynique de *Barry Lyndon*, il est, par son inspiration, le plus *sentimental* des ouvrages de Thackeray³.

XV

THE VIRGINIANS⁴

On pourrait dire, non sans brutalité, que, des deux parties⁵ des *Virginians*, la première est bonne et la seconde mauvaise. Ce serait peut-être sacrifier les nuances au profit d'un simplisme douteux. La vérité n'est point ainsi susceptible de cloisonnements étanches. Disons seulement que si le roman, à son début, est, presque toujours, digne de ses aînés, les pages médiocres prennent, trop souvent, par la suite, la place des chapitres fortunés.

Conçu comme suite à *Henry Esmond*, *The Virginians* nous rapporte les aventures des descendants du morose Colonel. Rachel Esmond, sa fille, a eu, de son mariage avec un certain Warrington,

1. XXXIV « The Congress of Baden » pp. 356 et seq.

2. LIII « Kinsmen fall », pp. 558 et seq.

3. L'auteur ne cachait point, d'ailleurs, son affection spéciale pour ce roman. Nous avons relaté, p. 104, l'émotion qu'il avait éprouvée à « tuer le colonel », et souligné, pp. 265-266, avec quel regret il avait dit adieu à ses personnages. Voici un extrait d'une lettre de Thackeray qui confirme cette prédilection pour *The Newcomes* : « At Dundee, I found and read *Pendennis* and thought it dreadfully stupid. Here, I » found and read two numbers of *Newcomes* and thought them — O, for shame, » you conceited creature ! — well, I can't help it. If I think it's bad I say so with » just as much candour ».

To his daughters, Sunday March 8, 1857.

Hester Ritchie, *op. cit.*, p. 103.

4. novembre 1857, octobre 1859.

5. Le roman se scinde aisément en deux : les quarante-sept premiers chapitres relatant les aventures de Harry Warrington en Angleterre, les quarante-cinq derniers traitant surtout de son frère George.

deux jumeaux, George et Henry. Au début de l'ouvrage, George, disparu au cours de la campagne contre les Français (nous sommes en 1756), est considéré comme mort. Abattu, fiévreux, son frère Harry s'est vu conseiller un changement de climat. Il s'embarque pour l'Angleterre.

Il retrouve au château de ses aïeux la famille de Lord Castlewood : le jeune seigneur lui-même, fils de Francis, son frère William, ses sœurs, Lady Maria et Lady Fanny. Avec eux habitent la comtesse douairière et une vieille parente autoritaire, la baronne Bernstein, laquelle n'est autre que la célèbre Béatrix d'*Esmond*.

Harry, à la requête expresse de la baronne, est reçu par ses cousins. Lady Maria, qui vient de dépasser la quarantaine, ne tarde pas à jeter son dévolu sur le jeune virginien, dont la grâce, l'innocence et les « vastes espérances » ont séduit son cœur aisément tourmenté. Harry, sans méfiance, se laisse prendre aux filets de cette sirène vieillie et lui promet de l'épouser.

Un accident de cheval, cependant, fait hospitaliser notre ami chez de braves gens, les Lambert, qui se prennent d'amitié pour le patient. L'une des filles, notamment, Hester, ne cache pas à sa sœur, Theodosia, qu'elle éprouve pour Harry une affection croissante. Mais Harry, guéri, va rejoindre, à Tunbridge Wells, la baronne Bernstein, qui, ayant dévoilé le manège de Maria, s'emploie, par affection pour le petit-fils d'Esmond, à la contrecarrer. Le jeune homme, bien que se rendant compte de la fourberie de Maria, déclare ne pouvoir reprendre sa parole de gentilhomme.

Il faut l'arrivée inopinée du « mort » George Warrington pour que la situation change. Harry, *second* jumeau, est désormais sans fortune. Maria, tout aussitôt, lui rend sa parole.

George fait la connaissance des Lambert. Le courage simple et l'honnêteté de Theodosia lui inspirent un amour plein de gravité. Mais la mère du jeune homme, à qui les Castlewood, jaloux, ont écrit une lettre de calomnies, met en demeure le Général Lambert de cesser toutes relations avec George. Désarroi. Drame. Tout s'arrangera, naturellement, et Theo deviendra Mrs. G. Warrington.

Harry, pendant ce temps, est reparti au pays natal. Il a pris part, sous les ordres de Wolfe, à la campagne de Québec et s'est marié avec une jeune américaine, Fanny Mountain. Survient la révolte des Colonies Anglaises. Harry se range du côté américain. George adopte la cause de la métropole. Allons-nous assister à une

lutte fratricide ? Non. La fin des hostilités met un terme à nos appréhensions. Le livre se clôt, à tous égards, sur une note d'apaisement.

XVI

Il est de tradition de se montrer sévère pour *The Virginians*. L'usage veut que l'on considère cette œuvre comme manquée. Il s'y révèle, dit-on, un fléchissement de la puissance de Thackeray. Le jugement nous semble demander révision. Non point que nous estimions la critique entièrement illégitime. Mais elle nous apparaît, en sa cruauté, manquer de précision. S'il est, dans *The Virginians*, des éléments condamnables, quels sont-ils ? Le gros reproche que nous adresserions, personnellement, à l'ouvrage, est de manquer d'originalité. Nous entendons qu'il n'est qu'une double prolongation, une excroissance, si l'on peut dire, d'*Esmond*, d'une part, et de *Pendennis*, de l'autre. *Esmond* fournit la plus grosse partie : le décor anglais et américain, les personnages principaux, la tendance historique. A *Pendennis* est due l'intrigue George-Theo et la conduite morale de la fin du livre.

Or, pour autant qu'on puisse soupeser l'impondérable, c'est de l'excroissance pendennisienne que provient tout le mal. Thackeray n'a pu retrouver le charme et la fraîcheur de ses anciens héros. Theo est une Laura lointaine, pâle, affaiblie ; George, qui souhaiterait harmoniser Arthur et Warrington, est d'une gravité sermonneuse qui ne va pas sans lasser finalement. Leur ménage prêchant paralysie, sans conteste, tout l'intérêt des derniers chapitres.

La prolongation d'*Esmond* nous paraît, par contre, un succès. Sans parler des personnages historiques qui sont mêlés à l'action avec autant de maîtrise que par le passé — Washington, Wolfe, Johnson, Richardson — la résurrection de Béatrix apporte à l'œuvre un mérite de choix. La tentative était périlleuse, que de nous présenter âgée l'étincelante fille de Lady Castlewood. Thackeray a surmonté les obstacles en grand artiste. Nous retrouvons des échos directs du Colonel Esmond et de Lady Castlewood. La psychologie de Béatrix s'éclaire des aveux de la baronne Bernstein. Là est le gros intérêt des *Virginians*. Il projette sur l'histoire-mère une clarté qui illumine précieusement des sentiments restés jadis obscurs. C'est pourquoi, en dépit de ses lourdeurs, *The Virginians* demeure une grande œuvre. Tout au plus peut-on dire, par souci d'impartialité, qu'il est le plus *inégal* des romans de Thackeray.

XVII

THE ADVENTURES OF PHILIP¹

Si *The Virginians* est un ouvrage inégal, racheté par des pages excellentes, il faut avouer que *Philip* est presque constamment égal dans la médiocrité. On éprouve quelque peine à juger sévèrement Thackeray, mais franchise oblige. A la seule exception du Docteur Firmin, dont le parasitisme paternel est traité avec vigueur, le roman se traîne et languit. La fatigue de l'auteur s'y manifeste par une volubilité qui perd de vue son objet. Le fond même du livre est sans intérêt. Thackeray, ne pouvant se renouveler, s'est contenté de brasser des sujets familiers. *Philip* est une mixture malheureuse de trois romans précédents : de *Pendennis*, dont il garde Arthur, Laura et le Commandant ; des *Newcomes*, qui lui prêtent des échos de Ridley, Clive, Ethel, Lord Farintosh, Mrs. Mackenzie ; et d'*Esmond*, enfin, par ce thème du bâtard, suspendu au-dessus de Philip comme une épée de Damoclès.

Philip, cadet et ami d'Arthur Pendennis, est le fils du Docteur Firmin et de Louisa Ringwood. Le Docteur, dans sa jeunesse, a conclu, en Écosse, un faux mariage avec une pauvre fille, Caroline Gann, qu'il a, sans vergogne, délaissée. Le hasard veut que cette Caroline, devenue infirmière sous le nom de La Petite Sœur, se retrouve avec le Docteur au chevet de Philip malade. Coup de théâtre. Évanouissement.

Le mariage écossais avait été célébré par un pasteur vénal, Tufton Hunt. Celui-ci, que l'on croyait mort, reparaît pour excercer sur le Docteur un chantage prolongé. Mais La Petite Sœur, par amitié pour Philip, refuse de faire tenir son union pour valable.

Philip s'est épris de sa cousine Agnès, fille du riche Talbot Twysden. Celle-ci, bien que sensible à l'affection du jeune homme, lui préfère les rentes du Capitaine Woolcomb. Ce n'est, pour notre « héros », que le début de ses infortunes. Par suite d'une imprudence du Général Baynes, administrateur des biens de Firmin, ce dernier

1. 1861-2 (Cornhill Magazine).

Philip est généralement considéré comme la suite de *A Shabby genteel Story*, et certains personnages, il est vrai, se retrouvent dans les deux œuvres, ainsi George Brandon, Tufton Hunt et « La Petite Sœur ». Mais l'inspiration est tellement différente qu'il nous paraît inutile d'établir un lien entre la douloureuse nouvelle de 1840 et le tendre roman de 1861-1862.

a pu disposer du capital de son fils et dilapider sa fortune. A bout de ressources, le docteur décide de s'embarquer pour le Nouveau Monde. Philip se trouve donc seul et ruiné.

Le journalisme l'attire. Il se rend à Paris, où il vit péniblement en tant que correspondant de la *Pall Mall Gazette*. Il retrouve là les Baynes. Sans rancune, il devient leur ami. La fille, Charlotte, fraîche, douce et franche, lui inspire bientôt une passion fervente. Favorables d'abord, les parents en viennent à penser que Philip est bien pauvre pour faire un mari et contrarient les amours de leur fille. Après des scènes, qui remplissent presque toute la seconde moitié du livre, et des alternatives de déroutes et d'espoirs, Philip finit par épouser Charlotte.

Et c'est le dénouement : on découvre, par hasard, un testament du grand-père de Philip, le richissime Lord Ringwood, léguant au jeune homme une fortune honorable. Tout est donc bien, qui finit bien.

XVIII

On ne lit pas, sans impatience, ce roman presque toujours insipide. On dirait que Thackeray s'est contenté de reprendre certaines de ses anciennes créations, en modifiant simplement les noms : Mrs. Baynes, tyrannisant le général, rappelle, à s'y méprendre, la « campaigner » martyrisant le colonel Newcome. La parade qui consiste à changer le sexe ne parvient pas à faire oublier la répétition. C'est ainsi que Lord Ringwood, si hargneux et violent, devant qui tremblent Talbot Twysden et sa famille entière, n'est qu'une Lady Kew en pantalon de nankin.

Défaut plus grave, que cette satisfaction à décrire tout au long les amours innocentes de Philip et Charlotte. Déjà, dans *The Virginians*, George et Theo nous avaient irrités. Ici, la sensiblerie dépasse les limites les plus lâches. Il est, à ce propos, une réflexion bien curieuse de Thackeray. « Je me demande, se dit-il à la 492^e page, si » mes aimables lecteurs commencent à se fatiguer de ce spectacle » de baisers et de roucoulements ? » La réponse, hélas, ne saurait être douteuse.

Est-ce à dire que tout soit, dans ce volume, à blâmer ? Nous ne le pensons pas. Il y a, de ci, de là, au milieu de la monotonie prédicante, des éclairs d'observation psychologique qui rappellent le meilleur Thackeray. Le type du Docteur Firmin, vivant aux dépens

de chacun, Don Juan et Brummel tout ensemble, appartient à la grande lignée. Les efforts du jeune Philip, subsistant à Paris de sa plume de journaliste, ne sont pas, par ailleurs, sans éveiller une curiosité sympathique pour la propre existence de Thackeray. Mais là se borne l'intérêt de l'ouvrage. L'impression persistante est une impression de faiblesse. Dans la courbe symbolique des romans de Thackeray, *The Adventures of Philip* s'est niché au creux

XIX

DENIS DUVAL ¹

Au sortir de *Philip*, dont la lecture est une longue lassitude, *Denis Duval* agit comme un baume. Une vigueur neuve anime ce récit direct, dépouillé de digressions. La trame s'est resserrée et l'intérêt jaillit. On pouvait espérer de ce roman non point seulement une résurrection de la puissance thackerayenne, mais, ainsi que nous tenterons de le montrer, un aspect nouveau de cette puissance. La mort a frappé l'écrivain en pleine force, alors que, vainqueur de ses défaillances, il allait sûrement vers une formule inattendue et riche de promesses.

Denis Duval est né, à Winchelsea, le 13 août 1763. D'origine française et de religion protestante, son grand-père avait fui les persécutions de Louis XIV. Le père de Denis est mort. Sa veuve est la sœur de lait d'une Alsacienne, Clarisse, « vendue » par sa famille au comte de Saverne. Dans sa détresse, M^{me} de Saverne écrit à M^{me} Duval, qui devient peu à peu sa confidente. Le comte s'étant absenté, sa femme, sous l'influence d'un prêtre catholique, abjure la religion protestante. Au retour de M. de Saverne, la comtesse, folle de terreur, s'enfuit avec sa fille, Agnès.

Accompagné du chevalier de la Motte, personnage mystérieux, qui exerce sur elle un magnétisme redoutable, Clarisse se réfugie chez M^{me} Duval. Le comte, informé, les rejoint bientôt. Duel. M. de Saverne est tué. Sa femme, déjà malade et apeurée, perd la raison. Elle meurt, laissant son enfant sous la garde de La Motte. Le chevalier confie Agnès à la famille du squire Weston. Ce dernier a deux fils, que le pasteur Barnard soupçonne d'être des voleurs. Un voyage à Londres qu'effectue le digne homme, en compagnie de Denis,

1. Publié, après la mort de Thackeray, de mars à juin 1864, dans *The Cornhill Magazine*.

le confirme dans ses pensées. La diligence qui les portait ayant été attaquée, Denis a déchargé son pistolet sur l'assaillant. Or, quelques jours après, Joseph Weston, la figure criblée de plombs, déclare avoir été victime d'un accident de chasse.

A partir de ce moment, ce ne sont qu'embûches pour le jeune Duval : pierres lancées par une main inconnue ; machinations tendant à le faire arrêter. Le Docteur Barnard, fort heureusement, s'emploie à défendre son protégé.

L'aide apportée par la France aux colonies américaines vient, sur ces entrefaites, déclencher la guerre entre Londres et Paris. Un hasard malencontreux fait embarquer Denis à bord du navire anglais « Serapis ». Le voici qui vogue au devant de la flotte française.... et c'est la fin du fragment composé par Thackeray.

XX

De notes posthumes, il ressort que le chevalier de la Motte, par l'entremise de son complice, le lieutenant Lutterloh, aurait joué un rôle d'espion au service de la France et que la honteuse conduite des frères Weston aurait été percée à jour. Denis Duval aurait, à la fin du livre, épousé, malgré les efforts contraires de la Motte, son amie d'enfance, Agnès de Saverne.

Peu importe, au demeurant, la direction finale de l'intrigue ébauchée. Les mérites de l'œuvre sont trop évidents, par ailleurs, pour que l'on s'attache à la simple ordonnance du plan.

Sans parler des qualités retrouvées, telles que la sobriété directe de la narration et la densité du pathétique ¹, *Denis Duval* offre au lecteur des raisons spéciales d'admiration qui justifient le terme de renouvellement. Renouveau, que les inégalités des *Virginians* et la faiblesse sermonneuse de *Philip* nous avaient fait appeler de nos vœux, et qui nous paraît tenir à trois causes.

Une cause psychologique, d'abord. C'est la première fois que nous trouvons, sous la plume de Thackeray, l'analyse d'une âme de tout jeune enfant. Tous les événements relatifs au désastre intime de Mme de Saverne se déroulent avant que Denis ait atteint sa dixième année. Il y a là une série de notations extrêmement précieuses, les

1. Il y faut joindre l'émotion due à l'élément autobiographique, la folie de Madame de Saverne rappelant, nous l'avons vu (cf. introduction, p. 18, note 3.) le désastre de la jeune femme de Thackeray.

caractères se dégageant, pour une grande part, des réflexions éparpillées de l'enfant. La Motte et le louche Joseph Weston apparaissent ainsi progressivement, en leur duplicité, sous les étonnements juvéniles de Denis.

Autre source de renouveau : *la mer*. L'atmosphère un peu étroite des salons, des casinos, des tripots de jeux, des prisons pour dettes finissait par étouffer l'action thackerayenne. Le grand souffle du large balaye, ici, les miasmes. Un vent pur et vif vient nous fortifier. *Denis Duval* est baigné d'air marin, imprégné d'une odeur vivifiante de goémon et de marée. Les langueurs de *Philip* ont disparu sous la brise salée de Rye et de Winchelsea.

Le dernier accent pourrait être mis sur le *mouvement* du livre. Nous sommes loin de la lenteur déprimante de *Philip*. Une verve énergique entraîne intrigue et personnages dans un même courant généreux. Les ressorts dramatiques se succèdent, pressés : fuite de M^{me} de Saverne, duel tragique, contrebandes, attaque de la diligence, coups de feu, attentats à main armée, vols, batailles, enlèvements. *Barry Lyndon* lui-même était moins fertile en épisodes. *Denis Duval*, qui se situe à ses antipodes en raison de sa claire bonté, le rappelle en vigueur, pour le dépasser. C'est le plus *nerveux* des romans de Thackeray.

XXI

L'analyse vient de nous montrer les caractères particuliers de chacun des grands romans thackerayens.

Nous avons pu, successivement, déceler, pour dominante, en *Barry Lyndon*, la virilité ; en *Vanity Fair*, la profondeur ; en *Pendennis*, la jeunesse ; en *Henry Esmond*, le trouble ; en *The Newcomes*, la sentimentalité ; en *The Virginians*, la gaucherie ; en *Philip*, le sermon ; et en *Denis Duval*, le drame.

Nous voudrions maintenant dégager les lignes maîtresses qui mènent tous ces ouvrages vers une classe identique. Après les romans de Thackeray, abordons le roman de Thackeray.

CHAPITRE II

LE ROMAN DE THACKERAY

I

Le premier trait synthétique qui frappe le lecteur des romans de Thackeray est qu'ils sont tous des drames de famille. Les circonstances changent, les noms, les endroits ; non le thème. Barry Lyndon rend sa femme malheureuse. L'enfant du premier lit doit lutter pour défendre sa mère. Enfin des parents de Lady Lyndon interviennent et la tirent des griffes de son époux. Drame de famille. Rebecca Sharp s'introduit chez les Crawley et réussit à dresser le père contre le fils. Le mariage d'Amélia Sedley, au même temps, dressé George Osborne contre son père. Becky, plus tard, par sa légèreté, provoque une catastrophe, entre le familier de la maison et le mari outragé, qui entraîne la ruine du foyer. Drame de famille. Arthur Pendennis résiste aux vues de son oncle et se révolte contre sa tutelle. Il cause, par ses amours avec Fanny Bolton, les soucis les plus graves à Mrs. Pendennis. L'essentiel se déroule entre mère, oncle et cousine. Drame de famille. Esmond est partagé entre son amour pour Beatrix et son dévouement respectueux pour Lady Castlewood. Celle-ci, qui l'aime, est jalouse de sa fille, qu'elle parvient à supplanter. Drame de famille. Les *Newcomes*, « mémoires d'une très respectable famille », nous montrent à l'œuvre les dissensions profondes qui minent l'unité apparente de proches parents. Les sœurs et les frères luttent les uns contre les autres ; la haine se dissimule malaisément sous les courtoisies de façade ; parfois même, elle éclate, et les discussions cèdent devant les coups. Les mariages conclus par souci d'argent s'écroulent dans le scandale. Drame de famille. Chez les Virginiens, même écho. Frères, sœurs, cousins, cousines se détestent. Le mariage d'Harry Warrington défait l'union chez les Lambert ; la fille désobéit ; la mère dissimule ; le père, crispé, parle de venger son honneur. Drame de fa-

mille. Philip Firmin méprise son père qui ne l'aime pas, et Charlotte Baynes se voit traitée par ses parents comme une pestiférée. Drame de famille. Madame de Saverne a été vendue par ses parents à un mari qu'elle abhorre. Toute heureuse quand il part pour la guerre elle redoute son retour et pleure presque d'apprendre qu'il n'est pas sur la liste des morts. Finalement, elle s'enfuit avec son nouveau-né. Drame de famille.

II

De ce thème central du roman thackerayen se détachent, rameaux secondaires, deux sous-thèmes : l'obsession de l'argent et les désordres du cœur. Il n'est pas un seul de ces romans où la puissance néfaste de l'or ne soit mise en lumière, où les conséquences pernicieuses de son adoration ne soient l'objet de scènes célèbres. Il n'est pas, non plus, un seul de ces romans où ne soit retracé le lent martyre des sacrifiés du cœur. Ainsi, Lady Lyndon, prisonnière d'un soudard ; Rawdon Crawley, bafoué ; Esmond, malheureux ; Lady Barnes Newcome, glacée de terreur ; Theo Lambert, persécutée ; la Petite Sœur, trahie ; et Madame de Saverne, folle. Souffrance du cœur. Erreurs aussi. Un des développements caractéristiques du roman thackerayen est le faux départ dans la vie, l'illusion de jeunesse, l'inanité des premières amours. Barry Lyndon lui-même, en dépit de sa ruse, se laisse prendre au charme de Nora ; Amelia, s'abandonnant au trouble de ses affections, ne décèle pas la sottise prétentieuse de George Osborne ; Arthur Pendennis, sans réfléchir plus avant, s'éprend de la Fotheringay ; Esmond ne vient à Lady Castlewood qu'après s'être brûlé à la flamme de Beatrix ; Clive Newcome, par veulerie sentimentale, épouse Rosie Mackenzie et ne réussit, que par la faveur de Thackeray, à trouver le bonheur auprès de sa cousine Ethel ; Harry Warrington est pris aux filets astucieusement tendus de Maria avant d'aimer Fanny Mountain ; Philip Firmin, enfin, adore Agnès avant d'épouser Charlotte.

Il y a, là, mieux que des coïncidences. Il s'y révèle une attirance interne. Ce n'est pas une ornière, mais c'est un sillon où l'écrivain retombe inéluctablement. On pourrait, en s'excusant de la lourdeur de l'expression, définir le roman thackerayen comme *l'étude de réactions psychologiques en présence de l'or et de l'amour au sein d'un milieu familial*.

III

Telle a été la conception fondamentale vers laquelle s'est orienté l'esprit de Thackeray. Voyons maintenant dans quels décors il a développé ses thèmes favoris. Sa préférence s'est manifestée pour trois « lieux » : l'un, dû à une dilection personnelle pour l'histoire militaire et qui est *le champ de bataille* ; le second, plus marquant déjà, qui est *le lieu de distractions* (voyages, cafés, théâtres) ; le dernier, enfin, de beaucoup le plus important et qu'on pourrait appeler le lieu d'existence familiale, *le foyer*.

Barry Lyndon, ainsi, hésite entre les plaines d'Allemagne, où se déroule la guerre de sept ans, les tripots de Dresde et, le plus souvent, le château de Hackton. Les épisodes de *Vanity Fair* se succèdent dans les casinos allemands, aux Pays-Bas, pendant la campagne de Waterloo, et, surtout, dans les demeures de Sir Pitt, des Sedley et de Becky Sharp. Le thème familial thackerayen s'épanouit à l'aise à l'intérieur des murs du foyer. *Pendennis* même, (bien qu'il se situe un peu à part)¹, évolue essentiellement à Fair Oaks ; *Esmond* nous conduit de Wynendael au château de Castlewood, dont les tours projettent sur le récit le charme de leur ombre lointaine. Dans *The Newcomes*, le plus bourgeois, certainement, des romans de Thackeray, tout prend place aux foyers respectifs des diverses branches de la famille et de leurs relations. Avec *The Virginians*, des campagnes historiques encore, qui nous entraînent au Nouveau Monde sur les traces de Washington et du général Wolfe ; pour le reste, château de Castlewood, Tunbridge Wells, et demeure des Lambert. L'action de *Philip* ne s'écarte guère de la maison de Firmin — de la Petite Sœur, ou des Baynes. Il est légitime, enfin, de penser que l'intrigue de *Denis Duval* se serait partagée entre les lieux historiques (Versailles, engagements navals ou « Serapis ») et le foyer de Denis.

Lieux d'existence familiale, lieux de distractions, lieux de combats, qu'est-ce à dire, sinon, essentiellement, lieux de réactions psychologiques ? *Le labeur des hommes n'a pas intéressé Thackeray*. Ses décors ne mettent pas en lumière la peine matérielle. Nous voyons vivre ses personnages ; nous les voyons penser, souffrir, s'amuser ou se battre. Travailler, jamais. « Je sais, écrivait Thac-

1. Il y a Oxbridge et le Temple. Encore pourrait-on faire remarquer que Lamb Court sert à Thackeray pour étudier Arthur *psychologiquement*, et non professionnellement.

» keray, qu'en parlant du monde passé ou présent, j'erre dans les
 » coulisses des théâtres, les cafés, les *ridottos*, les lieux de plaisir,
 » les baraques foraines et les endroits où l'on rit et l'on danse. Le
 » vaste monde, cependant, le monde sérieux, passé ou présent,
 » s'agite, peine à ses métiers monotones, se livre à ses travaux accou-
 » tumés. Nous ne voyons nos personnages qu'en dehors de leur
 » tâche » ¹.

La meilleure définition du lieu-type thackerayen est, ainsi, négative. Il est, essentiellement, *le lieu anti-travail*.

IV

Les personnages de Thackeray ne sont pas sans posséder aussi des caractères communs, sur quoi l'on peut, sans faire preuve d'arbitraire, tenter une théorie d'ensemble. Il n'entre point dans notre dessein d'esquisser une série de personnages, lesquels seraient censés représenter, qui, le jeune homme, qui, le vieillard, qui, la femme. De tels concepts sont artificiels. Il n'y a pas l'homme, ni la femme, chez Thackeray ; il y a des hommes et des femmes vivants, c'est-à-dire dotés chacun de qualités ou de défauts particuliers, et dissimulables par mille petits traits de détail. Becky est différente de Beatrix, et Blanche Amory de Lady Castlewood ². De même, Dobbin ne rappelle que de fort loin Esmond, et le Colonel Newcome offre peu de rapports apparents avec Harry Warrington. Prétendre que Thackeray s'est répété et a donné à ses personnages des sentiments identiques serait bâtir sur du sable. Proche écroulement. Notre ambition, modeste parce qu'amie du vrai, est simplement de dégager quelques traits communs aux « héros » thackerayens et de montrer surtout comment ceux-ci se laissent volontiers classer en groupes significatifs.

Un trait qui ne peut manquer de frapper tout lecteur de Thackeray est la présence constante, dans ses romans, de personnages

1. *The Virginians*, LIX « In which we are treated to a play », p. 489.

2. cf. ce joli mot de Ch. Brontë. Parlant d'un article sévère qui venait de paraître dans *The Leader* sur *Esmond*, la romancière écrivait, le 10 novembre 1852, à W.S. Williams :

« One acute remark of the critic is to the effect that Blanche Amory and Beatrix are identical.. To me, they are about as identical as a weasel and a royal tigress of Bengal » !

Works 1873, vol. VII, p. 411.

se faisant, pour ainsi dire, contrepoids. Nous ne voulons pas dire qu'en concevant une œuvre, l'écrivain prémédite obstinément que telle de ses créatures sera contre-balancée. Ce serait attribuer des intentions trop rigoureuses à un auteur assez souvent tenté par les caprices de l'heure. Mais si Thackeray, au gré des fantaisies, part à l'aventure, il se trouve bientôt que, par l'effet d'une inclination naturelle, naît, de sa plume, un personnage, lequel, symétriquement, vient s'opposer à l'antagoniste qui lui était inconsciemment prédestiné. D'où vient ce perpétuel contraste entre deux types de femmes, l'une incarnant un certain aspect du bien, l'autre symbolisant un certain aspect du mal. Certes, il convient ici de ne pas prêter à confusion. Nous avons noté, plus haut ¹, que Thackeray n'avait pas divisé l'humanité en blancs et noirs. Nous ne prétendons pas, à présent, faire de ses personnages les représentants stylisés ou du bien ou du mal. Nous voulons simplement dire que certaines femmes thackerayennes témoignent, sur un entrelacs de tendances contradictoires, une prédominance de la vertu ou du vice ; un triomphe, à coup sûr partiel, mais suffisant pour les caractériser dans un sens ou dans l'autre. Le remarquable est, précisément, que Thackeray n'a jamais pu concevoir un roman sans un balancement de l'intérêt et de l'intrigue entre des personnages, féminins principalement, appartenant à des catégories de tendance dominante opposée. Thackeray romancier éprouve le besoin des équilibres. *Barry Lyndon*, seul, fait exception. On le sent forcé, comme anormal. Dans l'ensemble de l'œuvre, il fait tache et ne rend pas un son thackerayen. C'est le fruit d'un excès vocal, une acrobatie plus qu'un acte habituel. Dans tous les romans ultérieurs on entend la voix même de Thackeray, profonde, grave, humainement naturelle. *Barry Lyndon* est un tour de ventriloquie.

Mais, ailleurs, quelle constance dans la symétrie. Voici Rebecca tendue vers le mensonge ; en face d'elle, Amelia, simplette, assez sottement amoureuse d'un fat, mais chez qui les qualités de cœur rachètent toutes les autres défaillances. Même contraste chez *Pendennis* : ici, Blanche Amory, frivole, méchante, mesquine ; là Laura Bell, aimante, dévouée, sujette à l'emportement peut-être et injuste quelquefois, mais généreuse et envers qui les sympathies de Thackeray ne sauraient être mises en doute. Le rythme psychologique est semblable dans *Esmond* : Beatrix sacrifie son amour

1. Voir p. 230.

pour Henry à son ambition sociale. Lady Castlewood, au contraire, si elle a des défauts évidents, possède une noblesse native qui la dresse contre sa fille. Opposition analogue avec *The Newcomes* : Ethel personnifie la jeune fille courageuse, à la tête solide, au cœur généreux et franc, dont la loyale bonté forcera le destin ; Mrs. Mackenzie, la femme cupide, cruelle et rusée — Maria Castlewood, dans *The Virginians* et Thérèse Lambert offrent un contraste, dans ses grandes lignes, similaire. Dans *Philip*, le partage échoit à l'avari cieuse Agnès et à la pure Charlotte Baynes. On peut, enfin, supposer, d'après les prémices de *Denis Duval*, qu'il y aurait eu un antagonisme du même ordre entre Miss Rudge et Agnès de Saverne.

Il serait facile de montrer qu'il existe, également, un équilibre masculin dans le roman thackerayen. Ainsi, Steyne et Dobbin, le commandant Pendennis et Warrington, Mohun et Esmond, Barnes Newcome et Clive, Mr. William et Harry Warrington, le docteur Firmin et Philip, le Chevalier de la Motte et Denis Duval.

Mais suspendons, ici, l'analyse. Pousser plus loin serait déformer la conception de Thackeray, en finissant par attribuer un caractère artificiel à l'effet d'une poussée instinctive et d'un dédoublement naturel.

V

Autre trait commun aux personnages thackerayens, celui-là conséquence directe d'un réalisme sincère. Fruit mûri sur la vérité. Dans la manière dont Thackeray pense à ses personnages et les manie subsiste toujours un peu de cet étonnement du créateur devant la vie qu'il a insufflée. « Conception » est, à juste titre, terme double. Il en résulte, chez le romancier, une réserve bien curieuse, comme si ses « héros » vivaient dans un monde propre, celui de la réalité fictive, où l'auteur n'a le droit de pénétrer que s'ils l'y veulent convier¹. Rien de plus significatif que ces égards de Thackeray pour ses personnages, que cette courtoisie envers ses créations, que cette impossibilité à se figurer jamais qu'ils ne sont pas autre chose que de l'encre sur du papier. Ont-ils un secret, qu'il le res-

1. « What did he (Arthur) think about, as he lay tossing and awake? was it about his mother at home... Yes, *let us hope*, he thought of her a little ».

Pendennis, XVII. « Alma Mater », p. 162.

Thackeray

pecte ¹ ; une conversation à mi-voix, que, par déférence, il ne la rapporte pas. On dirait qu'il éprouve une pudeur à les trahir et quand ils se renferment dans le silence ou sont réduits, par telle circonstance, à ignorer une nouvelle qui leur était destinée, Thackeray se contente de remarquer qu'« alors » nous ne pourrions la connaître, nous non plus. « Le lecteur, écrit-il, doit se rendre compte » qu'il m'est impossible de donner une idée exacte de la lettre que le » capitaine adressa au commandant Pendennis, étant donné que » cette lettre ne fut jamais ouverte par ce gentilhomme » ². Nous aurons l'occasion, bientôt, de dire en quel sens Thackeray conserve sur ses créations une autorité active. Mais, quelque part qu'il puisse prendre à l'évolution de leur destin, il reste toujours cette sorte de liberté instinctivement accordée au personnage, cette espèce d'*État libre de la Fiction*, où l'auteur, quand il s'y donne temporairement droit de cité, a conscience de s'octroyer, moins une redevance légitime, qu'un traitement de faveur et un privilège exceptionnel ³. Il n'y faut point voir l'effet d'un procédé de rhétorique. C'est, simplement, la réaction intime de Thackeray devant le miracle de la vie.

VI

Nous venons de dégager les lignes constitutives de ce que nous avons appelé les thèmes, les lieux et les personnages thackerayens. Abordons, maintenant, l'intrigue. Au fait, est-il possible de parler d'intrigues à propos de Thackeray ? Nous venons nous-même de souligner comment son ambition est de se modeler sur la vie. Or la vie ne propose point, toutes prêtes, des intrigues complexes. La vie se révèle gaie, tragique, réconfortante ou accablante, selon les tempéraments ; elle n'est, à aucun titre, suspecte de fournir, tout machinés, des scénarios. Il faut inventer sur la vie pour bâtir une

1. « As Pen himself never had any accurate notion of the manner in which he spent his money, and plunged himself in much deeper pecuniary difficulties, during » his luckless residence at Oxbridge University, *it is, of course, impossible for me to* » give any accurate account of his involvements... »

ibidem, XIX « Rake's progress. », p. 181.

2. *Pendennis*, XII « A shooting match is proposed », p. 108.

3. Il se propose, dit-il, de présenter ses personnages :

« until, familiarised with the public, they can make their own way ».

The Newcomes, I. « The overture », p. 6.

intrigue. Thackeray l'a-t-il fait ? Telle est la question qu'il convient de se poser.

Un critique anglais, en répondant nettement : « Thackeray a des » plans, mais pas d'intrigues, car la vie n'en a pas »¹, a mis l'accent sur une distinction indispensable entre l'intrigue et le plan. L'intrigue suppose un rebondissement prémédité de l'action, une mise en œuvre de tous les moyens susceptibles de piquer la curiosité. Aux vicissitudes des personnages échoit la primauté. L'allure piquante du récit a le pas sur la psychologie. Chez Thackeray, rien de pareil. L'incident n'est qu'accessoire². Conter le tente médiocrement. L'analyse d'un caractère le séduit beaucoup plus que l'enchaînement d'aventures surprenantes. C'est en ce sens qu'on peut dire que Thackeray n'a pas d'intrigues. Mais, à défaut d'intrigues, il a des plans. Des plans, qu'il adopte dans chacun de ses romans. Il ne s'agit plus ici de surprises extérieures, mais d'une sorte de loi interne du genre, de processus naturel, qui se développe à mesure que l'auteur écrit et lui impose, de l'intérieur, des régulations. Examinés de ce point de vue, ses romans laissent apparaître une ossature commune, non point immuable, sans doute, mais où les nodosités essentielles font saillie aux mêmes places. On peut dire que Thackeray a eu sa conception propre des débuts, des progressions et des fins.

Les débuts sont déjà significatifs. Thackeray répugne à hâter les présentations, à en venir tout de suite au minéral qu'il exploitera dans l'œuvre. Friand des précautions oratoires, il se dirige, par une lente approche, vers ses gens. On dirait d'un navigateur qui, avant de se risquer vers le large, s'orienterait longuement. De là, cette hypertrophie, le plus souvent, de renseignements généalogiques ou de détails familiaux qui forment, autour des caractères appelés à jouer le rôle principal, une brousse assez pénible à pénétrer. Les premières pages d'*Henry Esmond*³ sont une prudente marche en terrain touffu, où les détails entravent, comme de hautes herbes, la progression. *The Virginians*⁴, *Barry Lyndon*⁵ et *Denis Duval*⁶ sont

1. H. Schutz Wilson : art. cit., *op. cit.*, p. 562.

2. « I disdain, for the most part, the tricks and surprises of the novelist's art ». *The Newcomes*, LXX « Chiltern hundreds », p. 719.

3. Preface, chapitre I : « The family of Castlewood Hall » ; chapitre II : « Francis arrives at Castlewood ».

4. chapitre III : « The Esmonds in Virginia ».

5. chapitre I : « My pedigree and family ».

6. chapitre I : « The family tree. » ; II : « The house of Saverne ».

conçus selon la même loi interne du génie thackerayen. Ailleurs, dans les *Newcomes*¹, c'est une longue parabole animale qui ouvre le roman et le retarde également. Dans *Philip*² et *Pendennis*³ nous retrouvons les détails de famille, et dans *Vanity Fair*, qui, seul, semble faire exception par son début plus direct, il n'est pas impossible, cependant, de noter cette méthode curieuse d'approche des personnages principaux, non point par analyse massive, mais par petites touches légères, par investigations presque fortuites. Il est, chez Thackeray, un tact de la progression à petits pas qui lui appartient en propre. De même qu'il hésite à se séparer d'un personnage, de même il éprouve *une sorte de difficulté initiale à s'emparer de lui*⁴. Il en fait le tour avec précaution et curiosité. Ce n'est qu'après de longs chapitres, qu'il commence à le connaître et à le suivre dans son développement, par révélations, comme il le dit lui-même, « fragmentaires, confessions, aveux et déductions »⁵.

Une des lois du plan thackerayen est, ainsi, la lenteur. On voit moins qu'on ne devine les parties ombrées de la vie des personnages. Le romancier ne révèle que petit à petit, au hasard d'une conversation ou d'un geste typique, les côtés obscurs d'une âme. C'est ainsi que l'existence passée du docteur Firmin, laquelle est appelée à avoir un tel retentissement sur le roman entier, ne nous est livrée que bribe par bribe, comme elle pourrait l'être dans la vie. L'auteur ne raconte pas, il laisse découvrir. Et sans que l'on puisse parler d'intrigue, le fil des événements se déroule comme ces rivières paresseuses, qui se perdent parfois sous terre pour reparaître plus loin, et dont on remonte le cours afin de trouver la source.

1. chapitre I : « The overture ». Les deux chapitres suivants sont, de plus, consacrés à la généalogie des *Newcomes*,

2. chap. I : « Doctor Fell » ; III : « A consultation » ; V : « The noble kinsman ».

3. chap. II : « A pedigree and other family matters ».

4. Charlotte Brontë, dans l'une de ses lettres, qualifie Thackeray de « an intellectual boa-constrictor » (to W. S. Williams, dec, 11, 1847).

Clement K. Shorter, *op. cit.*, I, p. 373.

La formule nous paraît délicatement représentative. Le cerveau thackerayen ne bondit point sur ses proies. Il les fait siennes, lentement.

5. « The story came to me, piecemeal, from confessions here, admissions there' » deductions of my own ».

The Adventures of Philip, III, « A consultation », p. 121.

VII

Cette tactique de l'expectative et de l'intermittence n'est pas seule à caractériser le plan thackerayen. L'écrivain, pour relier entre eux les divers épisodes de son roman, emploie non les mêmes « procédés », car c'est là le fruit d'un penchant naturel, mais les mêmes « auxiliaires ». Citons *les retours en arrière*, signe assez clair qu'au mépris de la progression logique, il s'accommode volontiers d'une latitude dans le temps. A-t-on oublié un événement, qu'on ouvre une parenthèse et qu'on va cueillir, dans le passé, des jours, des mois ou des années ¹. Thackeray lui-même l'a confessé dans un important passage de *Vanity Fair* : « Nous sommes destinés à avancer et à reculer d'une façon, semble-t-il, des plus irrésolues et, » ayant mené notre récit jusqu'à demain, il nous faudra presque aussitôt revenir à hier, afin que l'ensemble de l'histoire puisse obtenir » audience » ². Le résultat est que l'on revient sur ses pas sans gêne, qu'on revoit les mêmes choses sous un angle nouveau en changeant de décor ou de protagoniste et que rien n'est plus habilement fructueux que cette très curieuse anti-chronologie.

A côté d'autres auxiliaires moins importants tels que la méprise ³ ou le duel ⁴, le maître ressort du roman thackerayen est, à coup sûr,

1. « After their talk, they parted on very good terms and it was in consequence » of that unreported conversation, whereof the reader nevertheless can pretty » well guess the bearing, that Arthur expressed himself as we have heard in the » colloquy with Warrington which is reported in the last chapter ».

Pendennis, LXII « Accounts perhaps for chapter LXI », p. 629.

2. « To go backwards and forwards in a very irresolute manner seemingly, and » having conducted our story to to-morrow presently, we shall immediately again » have occasion to step back to yesterday, so that the whole of the tale may get a » hearing. As you bebo'd at her majesty's drawing-room, the ambassadors' and » high dignitaries' carriages whisk off from a private door while Captain Jones's ladies » are waiting for their fly : as you see in the secretary of the Treasury's antechamber, » a halfdozen of petitioners waiting patiently for their audience, and called out » one by one, when suddenly an Irish member or some eminent personage enters the » apartment, and instantly walks into Mr. Under-Secretary over the heads of all » the people present : so in the conduct of a tale, the romancer is obliged to exercise » this most partial sort of justice ».

Vanity Fair, XXV « In which all the principal personages think fit to leave Brigh-ton », p. 230.

3. cf. notamment les méprises : « Lord Kew — le traversin » (*The Newcomes*, XXXVIII, p. 397) et « Rachel Warrington — veuve Curtis » (*The Virginians*, XI, p. 93).

4. Redmond — Quin (*Barry Lyndon*, II pp. 37-38).

Steyne — Crawley (*Vanity Fair*, LIV, pp. 526-7 ; le duel est arrêté providentiellement).

l'utilisation typique du « secret », et, en particulier, du « squelette ». Le secret d'ordre général, déjà, lui sert beaucoup. Sur chacun de ses romans plane un mystère : dans *Barry Lyndon* le secret de la trahison de Lord George ¹, dans *Vanity Fair* le mystère de la vie extra-conjugale de Becky ², dans *Pendennis* le mystère Armstrong-Altamont-Amory ³, dans *Esmond* le secret de la naissance d'Henry, dans *The Newcomes* les desseins cachés de Lord Highgate ⁴, dans *The Virginians* la disparition de George Warrington ⁵, dans *Philip* le mystère des origines du jeune Firmin, dans *Denis Duval*, enfin, l'influence fatale du Chevalier de la Motte ⁶.

Que le secret s'aggrave, transformant le mystère en *squelette*, et son rôle deviendra primordial. Le « squelette » représente la plaie cachée dont le souvenir hante l'individu ou creuse, entre les familles, ces abîmes sur quoi la courtoisie jette un pont. Songez à Charles Honeyman, l'élégant pasteur des *Newcomes* ; qui dirait, à le voir si pimpant, si onctueux, qu'il a, dans son armoire, un squelette tressautant ⁷ ? Voyez les autres membres de la famille ⁸ ; rappelez-vous le retour d'Esmond et ce squelette qu'il trouve chez son bienfaiteur ⁹, souvenez-vous de ces squelettes qui pendent dans tous les placards des descendants des Castlewood ¹⁰, de celui qui se cache

Costigan — Commandant Pendennis (*Pendennis*, XI-XII, pp. 104-107; duel arrêté.)

Lord Castlewood — Mohun (*Henry Esmond*, I, XIV p. 146).

Castillonnes — Kew (*The Newcomes*, XXXIV, p. 366).

George Washington — George Warrington (*The Virginians*, XI, pp. 91-2. Le duel est également arrêté).

Colonel Bunch — General Baynes (*The Adventures of Philip*, XXVI-XXVII — idem).

Chevalier de la Motte — Comte de Saverne (*Denis Duval*, III, pp. 482-3).

1. XIX, p. 259.

2. Le général Tufto, Lord Steyne, Joseph Sedley.

3. Le forçat, père de Blanche, aux multiples personnalités.

4. Éconduit par les Pulleyn, il ne songe qu'à reprendre à Barnes Newcome, son rival, Lady Clara qu'il aime.

5. Parti à la guerre et dont on est resté sans nouvelles.

6. « the man who was to bring a mysterious calamity. » II, p. 453.

7. « Charles Honeyman has one or two skeleton-closets in his lodgings ». *The Newcomes*, XI, p. 119.

8. « They (the Newcome family) have a skeleton or two in their closets as well » as their neighbours ». *ibidem*, LV, p. 581.

9. « I come home for a holiday to Castlewood and find a skeleton in the house ». *Henry Esmond* I, XI, p. 104.

10. « How do you know that... there are not skeleton rotis and entrées under every

dans le coffre des Firmin ¹, et de tous les autres, des milliers d'autres, invisibles et sentis, qui donnent au roman de Thackeray un de ses caractères fondamentaux ². Le romancier, selon Thackeray, est le porte-clefs des armoires secrètes; son ambition vise, non à les fracturer, mais à les entr'ouvrir. Puis, au moment où nous allons apercevoir le mystérieux locataire, la porte se referme furtivement. ³ Alors s'entrechoquent des articulations macabres et l'on entend, à l'ombre des chapitres, cliqueter les vertèbres du remords....

VIII

Ainsi soutenues et ranimées par des « auxiliaires » spontanés, les œuvres flânent vers leur fin. Fin typique. Épanouissement d'une tendance déjà manifestée dans le cours des romans : à savoir que les accidents pénibles ou injustes se doivent réparer. Ainsi, la mort, par exemple, du vicomte Bullingdon ⁴, du capitaine John Quin ⁵ et de George Warrington ⁶ ne sont que des leurres, comme le fait voir le retour des présumés défunts. Il y a une *politique du revenant*, qui, en ce qu'elle rachète et compense, est nettement thackerayenne. Exagérez cette politique et vous obtiendrez ce qu'on peut appeler, d'une manière synthétique, le dénouement thackerayen.

» one of the covers ? Look at their feet, peeping from under the table-cloth.
 » Mind how you stretch out your own lovely little slippers, Madam, lest you knock
 » over a rib or two ».

The Virginians, XXVI, p. 223.

1. « Though I had not the key, I could see through the panel and the glimmering
 » of the skeleton inside ».

The Adventures of Philip, III, p. 118.

2. « Most of us have got or written drawers full of them. They are closet-skeletons
 » which we keep and shun »

Vanity Fair, XXXV, p. 339.

« Every house has its skeleton in it somewhere ».

Pendennis (Tauchnitz), II, II, p. 25.

3. « And now, Madam, will you show us the closet where the skeleton is ?...Charles
 » Honeyman.. wakes up and looks at the ghastly occupant of that receptacle. One
 » of the Reverend Charles Honeyman's grizzly night-haunter is — but stop ! Let
 » us give a little account of the lodgings and of some of the people frequenting the
 » same ».

The Newcomes, XI, p. 118.

4. *Barry Lyndon*, XIX, p. 269.

5. *ibidem*, IV, p. 55.

6. *The Virginians*, XLVIII, p. 407.

Dénouement caractérisé par l'intervention, à l'ultime seconde, du « Deus ex machina », lequel bouleverse le cours normal des existences et la logique interne des faits, pour assurer le triomphe d'une moralité supérieure. Le lecteur ne peut pas ne pas être frappé par cette déviation constante qui oriente, peu avant la fin, le plan vers une détente arbitraire, mère sentimentale des apaisements. *Barry Lyndon*, qui est une réduction à l'absurde du cynisme éhonté, se termine par la défaite du méchant. *Vanity Fair* voit poindre le bonheur de Dobbin. Pen, qui avait mené une course aventureuse et côtoyé des écueils, trouve la félicité qu'il aurait dû, normalement, perdre. Esmond reçoit sa récompense. La misère des Newcomes est allégée de la façon la plus inattendue ¹. Un document découvert par le chapelain Sampson assure la prospérité à George Warrington ², et *Philip* ne craint pas de frôler l'invraisemblance avec ce testament de Lord Ringwood retrouvé par miracle au fond d'une diligence ³. Les dénouements sentimentaux sont également les fruits d'une Providence attentive. Les personnages qui, avec un ensemble que nous avons par ailleurs noté, avaient fait dans la vie un faux départ amoureux, finissent, avec une régularité dont l'arbitraire ne peut manquer, à la longue, de frapper, par épouser le partenaire prédestiné. Arthur Pendennis, après avoir hésité entre la Fotheringay, Blanche Amory et Fanny Bolton, épouse Laura Bell, la vraie femme. Esmond, après s'être follement épris d'une beauté sans cœur, épouse Lady Castlewood. George Warrington épouse Theo Lambert, et Philip Firmin, Charlotte Baynes.

Ce besoin de marier les personnages selon la loi du cœur, en dépit des erreurs les plus prononcées, est si fort que, lorsque, partant au hasard à leur suite, au début de ses romans, Thackeray les a enchaînés prématurément, il a recours, pour sortir de l'impasse, aux auxiliaires les plus résolus, tels que la mort, naturelle ou violente.. Pour que Lady Lyndon puisse être tirée des griffes de son mari et épouser Lord George, Barry succombe au delirium tremens. Pour qu'Amelia puisse épouser Dobbin, George Osborne reçoit une balle au cœur ; et pour que Clive Newcome puisse épouser Ethel, sa première femme, Rosey, est emportée par une fièvre maligne. Le roman thackerayen, grâce à ces fins similairement conduites, se noue sur lui-même iden-

1. Sophia Alethea Newcome lègue à Clive la plus grande partie de sa fortune. *The Newcomes*, LXXVII, p. 775.

2. *The Virginians*, XCII, p. 808.

3. *The Adventures of Philip*, XLII, p. 638.

tiquement. Étant donné les promesses des débuts et quelles que puissent être les dérivations momentanées qui se produisent par la suite, on peut-être assuré que tout roman de Thackeray est un cycle fermé, où chacun recevra, en fin de compte, la part équitable qui lui avait été, pour un instant, ravie. Comme il l'a dit lui-même dans cet important chapitre des *Roundabout Papers*, qui est une façon d'Art Poétique transposé sur le plan du roman: « Je n'aime pas les » fins mélancoliques. Si je pouvais donner un conseil à un écrivain » impartial, ce serait de toujours faire quartier... Miserere nobis, mi- » seris peccatoribus » ¹ !

IX

Nous nous acheminons ainsi vers la grande contradiction du roman de Thackeray qui le marque d'une originalité sans rivale : d'une part, cette force interne, cette vie propre des personnages ; de l'autre, cette action arbitraire du créateur sur leur existence, cette justice distributive exercée par l'auteur, dispensateur suprême. On a peine à croire que c'est le même homme qui peut en toute sincérité, remarquer ici : « J'ai été souvent stupéfait des paroles » de mes personnages. On dirait qu'une force occulte pousse la plu- » me. Le personnage fait ou dit quelque chose et j'en suis à me » demander : comment diable a-t-il pu penser cela ? » ² et s'écrier, là : « Tout ce qui vous fait plaisir arrive au Pays des Fables. Les » méchants meurent à propos (ainsi cette mort de Lady Kew était » très habile, car si elle n'était point morte, Ethel aurait épousé, la » semaine suivante, Lord Farintosh), les fâcheux sont écartés, les » pauvres récompensés, les parvenus sont rabaissés au Pays des » Fables — la grenouille éclate de rage, le renard se laisse prendre » au piège, l'agneau échappe au loup et ainsi de suite, juste à temps. » Et le poète du Pays des Fables récompense et punit, en son pou- » voir absolu » ³.

Le contraste nous semble mettre la lumière sur le point essentiel. Il éclaire cette vérité que l'indépendance des personnages est involontaire, qu'elle est la résultante du génie, c'est-à-dire d'un miracle intuitif qui laisse l'auteur lui-même stupéfait devant son œuvre,

1. *Roundabout Papers* « De Finibus », p. 373.

2. *ibidem*, pp. 375-6.

3. *The Newcomes*, LXXX « The colonel says adsum », p. 805.

mais que cette indépendance n'est accordée que dans la mesure où la moraliste s'abandonne. Or, cet abandon n'est jamais qu'exception. Qui dit : roman de Thackeray, dit : roman commenté, et de plus en plus, avec le temps. La scène où évoluent les personnages évoque, par plus d'un aspect, la *pantomime*. Thackeray lui-même y a été si sensible que le mot n'est pas rare sous sa plume¹ et que l'image se présente avec force à sa pensée, quand il veut caractériser, entre autres, *The Adventures of Philip*². La métaphore est, également, inspirée par cette hantise lorsque, songeur, il entend en esprit frapper les trois coups avant que se lève le rideau sur le théâtre des Vanités : « Le directeur de la représentation³ », dit-il en parlant de soi. C'est là qu'il convient d'aboutir. Thackeray n'assiste pas au spectacle : *il le dirige*. Et c'est pourquoi, quelque excès qu'il ait pu apporter à appeler ses caractères des pantins, ainsi la « marionnette Becky »⁴, la « poupée Amelia »⁵, le « pantin Dobbin »⁶, il entre, dans le paradoxe, une grande part de vérité. Ce ne sont point des marionnettes, en ce sens que le génie de l'auteur a fait couler dans leurs veines le sang même de la vie ; mais une destinée préside à leur sort, qui, loin d'être celle de la vie, provient d'une éthique édifiante⁷. On songe à ces « moralités » du Moyen Age, où le bon sens triomphait des ambitions cyniques par des secours naïfs. Le progrès du roman thackerayen est dans la réalisation matérielle. Tout y est fin, subtil, nuancé ; mais, si, au-dessus des personnages, les fils

1. « What liberties will not the merry genius of pantomime permit himself ». *Roundabout Papers* « Roundabout the Christmas tree », p. 275.

2. Voir le début du chapitre XLII « The realms of Bliss », p. 620.
« Be happy, Harlequin ! Love and be happy and dance, pretty Columbine ! » before ... the last scene of the Pantomime... etc... ».

3. « The Manager of the Performance ». *Vanity Fair*, « Before the curtain », p. xliii.

4. « The famous little Becky Puppet ». *ibidem*, p. xliv.

5. « The Amelia Doll ». *ibidem*,

6. « The Dobbin Figure ». *ibidem*.

7. cf. cette réflexion de Thackeray sur Harry Warrington, blessé :
« We are in mourning already for one of our Virginians who has come to grief in America ; surely we cannot kill off the other in England ? No, no — Heroes are not despatched with such hurry and violence unless there is a cogent reason for making away with them ».

The Virginians, XXI, p. 172.

sont devenus presque invisibles, on les devine, malgré tout, qui s'entrecroisent à l'arrière-scène, d'où Thackeray, habilement, les manie.

X

Ne nous étonnons pas si, dans ces conditions, le rôle joué par le romancier est éminemment personnel. Étant donné qu'il regarde moins qu'il ne conduit et que toutes les actions de ses personnages, à l'exception des intervalles où leur démon les entraîne dans le domaine de l'inspiration, sont ramenées délibérément dans lesillon droit tracé par un cerveau didactique, il s'ensuit que le roman offre des prétextes innombrables à l'intrusion de la personnalité de l'auteur.

Thackeray se répand, en effet, dans ses œuvres avec une aisance et une fidélité qui sont peut-être les signes les moins ambigus de son roman. Il n'est aucun autre écrivain qui soit, comme lui, intervenu dans l'histoire avec autant de candeur à tout propos et même hors de propos, qui ait, pour ainsi dire, coulé sa personnalité dans les moindres échappées du récit. Non que nous voulions faire, ici, des allusions à la part autobiographique dans le roman de Thackeray. Elle est trop connue pour que nous y insistions. Chacun sait que Pendennis de Boniface est le reflet de l'étudiant Thackeray de Trinity, que ses aventures de chroniqueur rappellent étrangement les débuts de l'auteur dans le monde de la presse, que Philip Firmin est pétri de sentiments thackerayens et, qu'avec Clive Newcome et Ridley, nous entendons des échos, à peine transposés, de la vie de Thackeray, dessinateur et étudiant d'art.

Mais « autobiographie » n'est point caractère spécifique. A ce compte, David Copperfield appartiendrait à la grande famille thackerayenne. Ce que nous entendons par intrusion de la personnalité de l'auteur, c'est la présence du romancier à côté de ses créations, c'est la réflexion édifiante, c'est, en un mot, la digression. Concevoir un roman sans digression, c'est bannir de son esprit le roman de Thackeray. Que n'a-t-on pas écrit, d'ailleurs, sur ces infortunés commentaires. Certains critiques ont été jusqu'à déclarer que les romans de Thackeray « seraient des réussites, s'il n'y avait point de digressions »¹. Il est permis de faire, sur ce point, quelques ré-

1. « Some critics, when reading his novels, have said that the stories would be » very well without the digressions ».

G. K. Chesterton, *op. cit.*

serves ou, plutôt, de préciser le problème. L'essentiel, selon nous, est d'établir une distinction entre la *prise psychologique* et la *qualité littéraire*.

Esthétiquement, nous le montrerons plus loin,¹ les digressions de Thackeray sont un lourd fardeau. Il est clair que certains passages de *The Virginians*² ou de *Philip*³ gagneraient à être débarrassés de leurs longs soliloques philosophiques. Trop de questions, trop de suppositions, trop de « croyez-vous que », « imaginez que », « réfléchissez que », « méditez sur ». Thackeray ne quitte plus son sujet, il le perd. Et il n'a pas ici, comme dans *Pendennis*, l'excuse de la maladie. S'il succombe, c'est sous l'étouffement de ramures parasites. Mais ces défaillances esthétiques ne permettent point de condamner, sans appel, la digression de Thackeray.

Celle-ci permet en effet à l'auteur d'aller et de venir parmi ses personnages, de les illuminer d'un mot, de faire le tour de leur moi d'une façon subtile. Cet abandon familier, ce manque d'art évident autorisent les lentes approches, les éclairs furtifs, les renoncements partiels, les enveloppements en demi-teinte. La vérité est si complexe, les erreurs si nombreuses, le point de départ si fuyant entre le vrai et le faux, que le psychologue ne saurait prétendre aux présentations scindantes. Il y a donc, chez Thackeray, une infiltration constante et comme une stratégie de l'encerclement. Il lui répugne de partir à l'assaut droit devant lui et, la position prise, de disparaître de la scène. Il sait qu'il est de l'essence des victoires d'être éphémères et que sa présence demeure indispensable à l'heure même des conquêtes. C'est pourquoi l'écho familier de sa voix railleuse, amère ou tendre est perceptible d'un bout à l'autre de ses romans. Loin de nous en irriter, nous l'appelons inconsciemment quand, d'aventure, il accorde, pour quelques pages, la parole à l'une de ses créations. Becky Sharp, au fond, nous émeut moins que le flâneur philosophe qui lui a donné la vie.

XI

Les digressions de Thackeray ne sont pas seulement un instru-

1. Voir p. 343.

2. Par exemple, chapitre LXXVII, pp. 656 et seq.

3. chapitres XXVI et XXXV, pp. 416 et 536.

ment d'exploration souvent subtil ¹, elles sont la marque particulière du génie thackerayen et projettent sur son œuvre une lumière qui situe définitivement sa position de romancier. Elle permettent de définir sa conception comme étant, par essence, *une vue à vol d'oiseau de vastes ensembles humains*. On ne rencontre point chez lui, comme chez le Flaubert, par exemple, de *M^{me} Bovary*, une présentation à la pointe sèche de tableaux distincts reliés par des maillons-résumés aussi courts que possible, le principal étant *la scène à faire* et la part de l'auteur se trouvant réduite, non point au néant, sans doute ², mais au strict minimum. Le « tableau objectif », où les personnages prennent l'action à leur compte, est beaucoup moins le genre thackerayen que la lente vision des ensembles humains. C'est ce qu'un critique contemporain, dans un ouvrage d'une pénétrante justesse, a appelé le *point de vue* « panoramique » ³. On ne saurait trouver expression qui fasse mieux image. Thackeray conçoit son roman comme une vision rétrospective des êtres et des choses ; il semble se placer sur une hauteur et, de là, regarder mouvoir, dans son souvenir, les divers caractères qu'il va faire agir devant nous. Mais sa mémoire les accompagne et ne se résigne pas à les laisser vivre seuls. Elle paraphrase chacun de leurs actes. Le curieux est que le commentaire, partie intégrante du panorama, devient sa force primordiale. Ne craignons pas de le souligner, les individus thackerayens ne sont nulle part taillés séparément. Ils finissent par se détacher en clair sur la grisaille du fond, mais ce relief est fait de mille petits éclats éparpillés et non de sculpture massive. Entre les fragments de ses personnages, Thackeray passe et lie. Il est le ciment qui les assemble, le principe qui leur donne l'unité. Retirez Thackeray de son œuvre et les éclats retomberont en poussière, le relief sombrera dans un poudrolement de notations éparées. On assistera à l'effondrement d'une grande chose. Cette statuaire magique, c'est la digression. Supprimez-la, et il restera devant vous des débris d'idoles et les ruines d'un roman.

1. Les Roundabout Papers, par exemple, ne sont qu'une chaîne de digressions. Qui discuterait leur séduction ?

2. L'impersonnalité de l'auteur dans le roman est, évidemment, impossible. Le plus qu'on puisse dire est que l'impersonnalité est un effacement relatif de la personnalité.

3. « To turn towards the « panorama » ... is to be confronted at once with *Vanity* » *Fair*, *Pendennis*, *the Newcomes*, *Esmond*, all of them. Thackeray saw them as broad » expanses, stretches of territory to be surveyed from edge to edge with a sweeping » glance... The loose panoramic style... is Thackeray's paramount arm ».

Percy Lubbock, *The craft of fiction*, 1921, pp. 93 et 98. •

XII

Nous venons de voir comment les thèmes, les lieux et les plans des romans de Thackeray justifiaient une synthèse de sa conception, dominée par le grand principe de la « digression panoramique ». Comment ne pas conclure que le roman thackerayen a été pour son auteur un véhicule assez lâche à visions personnelles, un moule à confidences moralisantes sur des sujets pratiquement identiques ? La formule ne prétend pas épuiser le contenu de ses œuvres, qui sont riches de tout le suc de la vie. Mais elle les englobe toutes, ce que nulle autre, semble-t-il, ne pourrait faire. Le roman thackerayen, et c'est la force de sa faiblesse, s'apparente beaucoup moins à la forme romanesque d'un Scott ou d'un Flaubert, qu'aux Essais de Charles Lamb ou du bonhomme Montaigne.

TROISIÈME PARTIE

L'ART DE THACKERAY

CHAPITRE PREMIER

L'ESPRIT

I

Une étude de l'art de Thackeray se doit ouvrir par une remarque qui tient à la personnalité de l'auteur. De même que sa nature était le fruit d'un dualisme, de même sa technique est le reflet de deux éléments : l'un, tout d'élan et de verve entraînante, l'autre, d'arrêt, ou, à tout le moins, de régulation. Le premier vient du don royal, du sens inné de la représentation, le second est fils de son éducation intellectuelle, de sa culture ample et réfléchie. Jaillissement là, modération ici. Double caractère qui donne à l'art de Thackeray son originalité et l'oppose, par exemple, à celui de Dickens. La dissemblance que nous avons notée en comparant les personnalités des deux grands Victoriens se retrouve dans leur art. Il n'entre point dans nos intentions de tracer ici un parallèle entre les manières de Dickens et de Thackeray. Pareille ambition dépasserait singulièrement les limites de notre sujet. L'étude, nous l'avons vu ¹, a été tentée souvent, et d'une façon assez satisfaisante, pour que nous estimions inutile d'y revenir. Le seul point que nous souhaiterions mettre en lumière, parce qu'il concerne directement notre argumentation, est le divorce qui existe entre la tendance à l'exagération de Dickens et la discrétion foncière de Thackeray..

Quoi qu'il dépeigne, l'auteur des *Pickwick Papers* est volontiers enclin à forcer la note, à accuser le trait, à franchir cette frontière impalpable qui sépare le naturel du caricatural. Même dans le relativement simple *David Copperfield*, il n'est pas rare de découvrir des traces de cette boursofflure que l'influence de Smollett a encouragée et dont Dickens ne parvient jamais à se délivrer complètement. La boursofflure est absente, justement, du dessin de

1. cf. p. 34, note 2.

Thackeray. On chercherait en vain dans *Pendennis*, ou même dans les fantaisies les plus audacieuses, une poussée de congestion comparable à celle qui se trahit, à chaque instant, dans l'œuvre de Dickens¹. Le fleuron de l'art thackerayen en est le tact. Sa valeur spéciale réside dans cette mesure, qui, loin d'être un aveu de faiblesse, est le plus sûr garant d'une force qui ne craint pas de s'apaiser. Peu d'écrivains ont possédé, comme Thackeray, l'habileté de se jouer entre les récifs. Main d'artiste, main de pilote. Et quelle nef précieuse il a su diriger !

II

Nous voudrions montrer d'abord comment, parmi ses nombreuses qualités, il a reçu en partage l'*esprit*. Le point est important. On parle, en général, de l'humour de Thackeray ; on insiste peu sur son esprit. Le mot semble être étranger à son génie et venir difficilement sous la plume des critiques. Le nombre des écrivains anglais reconnus « spirituels » est, de fait, assez restreint. On cite Pope, Congreve, Sheridan, quelques autres encore. Il ne viendra guère à l'idée de compléter la liste par le nom de Thackeray. L'abandon nous paraît excessif. Sans aller jusqu'à le proposer comme un modèle du type « spirituel » et sans méconnaître la richesse indiscutable de son humour (dont nous allons tenter bientôt l'analyse), nous croyons que l'esprit de Thackeray peut être considéré à part et suffit, en soi, à lui assurer une place dans le royaume des lettres. Nous pensons même qu'il y a là un de ses aspects le plus injustement mésestimés. Le fait est d'autant plus regrettable que c'est celui qui l'apparente le mieux au génie de notre pays. Il y a, chez Thackeray, un aspect français trop souvent négligé, qui donne

1. Voir, par exemple, entre cent autres, le portrait du « Goroo » man, dans *David Copperfield* :

« O my eyes and Limbs, etc... »

Collection Baudry, 1850, I, pp 137-139.

Citons, à ce propos, ce fragment d'une lettre adressée par Thackeray à David Masson pour le remercier du compte rendu qu'il venait de faire de *Pendennis*. Le professeur d'Edimbourg ayant fait allusion à *David Copperfield*, Thackeray s'exprimait ainsi : « I think Mr. Dickens has in many things quite a divine genius... I quarrel with his art, in many respects, which I don't think represents Nature truly ; » for instance Micawber appears to me an exaggeration of a man, as his name is » of a name. It is delightful and makes me laugh, but it is no more a real man than » my friend Punch is, and in so far, I protest against him ».

Miss Flora Masson, *Victorians All*, 1931.

citée dans *The New Statesman*, septembre 26, 1931.

a ckeray

pourtant une bien curieuse physionomie « parisienne » au sévère censeur du *Paris Sketch Book* ¹.

Paradoxe, sans doute, que cette opposition entre les critiques de Thackeray contre notre nation et nos mœurs, tant politiques que morales ², et cette sympathie pour Paris et notre art. La contradiction est un état qui n'est point fait pour surprendre, mais elle est, ici, spécialement attachante en ce qu'elle permet d'aborder, après le contempteur, l'ami. Et s'il était nécessaire de trouver à cette amitié un soutien, c'est dans l'affinité intellectuelle de Thackeray avec *l'esprit français* que se situerait l'arche centrale. S'il n'est pas, dans son œuvre, que des Français détestables; si, en parcourant la galerie, on n'y découvre pas que des grotesques, comme Alcide Mirobolant ou Mademoiselle Lebrun, ou des odieux, comme la duchesse d'Ivry, mais si on a, aussi, le plaisir de rencontrer des personnages aimables, touchants et traités même avec une affection respectueuse, comme la pure et pathétique Madame de Florac ³, c'est, sans aucun doute, à cette communion instinctive d'une partie, et non la moindre, de la nature thackerayenne avec l'esprit français, que l'on en est redevable. Nous voudrions, au seuil de cette étude de l'art des romans de Thackeray, souligner tout ce qu'il nous semble avoir dû à sa parenté avec le génie de notre race.

III

Qu'il ait bien possédé notre langue, est fait assez connu pour que nous n'y insistions pas. Il est, toutefois, des traits que l'on se doit de signaler, en ce qu'ils décèlent une manière d'être intellectuelle. Nous sommes ainsi chez les Lambert, où un intermède littéraire a lieu. On y répète une comédie, dont Thackeray cite douze vers. Or, il se trouve que l'extrait est tiré de Tartufe ⁴. Simple détail,

1. On trouvera, sur Thackeray et Paris, de bonnes pages, dans l'article de Lewis Melville : « Thackeray in France », *The Anglo-French Review*, 1919, II, pp. 337-345.

2. Voir plus haut, pp. 189 à 193.

3. Voir, sur M^{me} de Florac, une bonne étude dans l'article cité de H. Schutz Wilson, *The Gentleman's Magazine* (juin 1886),

4. *The Virginians*, chap. XXI « Samaritans », pp. 177-178.

Orgon. Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

Mariane. Je suis fort redevable à cet amour de père.

mais qui a sa valeur. Le fait, pour éclairer sa pensée, de se référer à un auteur étranger, est significatif. Il prouve mieux qu'une connaissance banale de la langue. Un goût s'y révèle, et prononcé. Mais, voici mieux. Nous voulons dire ces jeux de mots *en français*, qui dénotent une maîtrise évidente du vocabulaire¹. Constatation curieuse : dans la liste amusante de ses sobriquets (particularité sur laquelle nous reviendrons plus loin), la plus grande partie tire son suc savoureux de racines françaises. Citons les noms du comte de Brie, du duc de la Gruyère², du capitaine Papillon³, du coiffeur Ferchaud⁴, du révérend Pettipois⁵. Nous en passons et des meilleurs, que nous contrainst de taire le souci des proportions⁶.

Est-ce à dire que ces rapprochements de détail suffisent à faire table rase de l'incompréhension de Thackeray vis à vis de nos écrivains⁷ ? Là ne tend point notre argumentation. Nous souhaite-

Orgon. Fort bien. Que dites-vous de Tartufe, notre hôte ?

Mariane. Qui ? Moi ?

Orgon. Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

Mariane. Hélas ! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

(*Mademoiselle Mariane laughs and blushes in spite of herself whilst reading this line*).

Orgon. C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux.
De le voir par mon choix devenir votre époux !

1. Ainsi, dans *The Virginians* :

« and hurlant avec les loups was acknowledged by Mr. Wolfe himself to be as brave as the best of wolves ».

XXIX « *Otium sine dignitate* », p. 242.

cf. également : « Mrs Mac, advancing, took the money. I thought that plaster of Paris figure was not the only *ecorché* in the room ».

The Newcomes, LXXVIII, p. 778.

2. *Vanity Fair*, LI « A charade is acted » p. 492.

3. *ibid.*, LXII « Am Rhein », p. 603.

4. *The Newcomes*, VIII « Mrs. Newcome at home », p. 83.

5. *The Book of Snobs*, XXX « On some country snobs », p. 408.

6. Rappelons brièvement : le comte Trictrac et l'abbé du Cornet, *Vanity Fair*, X, 82 ; Madame de Saint-Amour, *ibid.*, LXIV, 631 ; le duc de la Jabotière, *ibid.*, LII, 501 ; le chevalier de Talon Rouge, *ibid.*, XXXVIII, 376 ; la comtesse de Foljambe, *Pendennis*, XLIII, 421 ; Madame Crinoline, *ibid.*, LX, 591 ; le marquis de la Tour de Force, *ibid.*, XLIII, 421 ; Mademoiselle Frangipane, *ibid.*, XXXVI, 355 ; Madame Rigodon, *ibid.*, XXXIX, 387 ; la baronne de Carambole, *ibid.*, II, 13 ; l'abbé Douillette, *Esmond*, II, 171 ; le marquis de Briqueabraque, *The Newcomes*, VIII, 492 ; Madame Béret, *Philip*, XXII, 368 ; le capitaine Choufleur, *The Book of Snobs*, 451 ; et le jeune poète, Lord Dodo, *Pendennis*, XXXI, 307.

7. Voir plus haut, pp. 192-193.

rions simplement montrer qu'il faut distinguer soigneusement Thackeray et la littérature française, de Thackeray et l'esprit français. Il n'a pas compris notre littérature, parce que le point de vue moral et la hantise du snobisme sont venus fausser son jugement. Mais il n'empêche qu'il a compris et goûté très vivement notre langue. Sa musique, sa souplesse et, surtout, ce reflet qu'elle porte en elle de l'allégresse et de la vivacité de la race l'ont séduit et influencé.

IV

Voyez ainsi cet aspect inattendu de Thackeray transformé en maître d'hôtel de cabaret montmartrois. Écoutez-le, solennellement gouailleur, lire gravement ce menu, où la fantaisie bouffonne se donne un cours vertigineux ¹ : « Le Potage à la Rigodon, Le Cha- » peau à trois cornes farci à la Robespierre, Le Tire-bottes à l'Oda- » lisque, Le sauté de Hannetons à l'Épinglière, La Bourrasque de » Veau à la Palsambleu », sans oublier cette admirable « Laitance de » Carpes en goguette à la Reine Pomaré » ² ! Qui reconnaîtrait dans ce gavroche adepte des revuistes parisiens, l'austère moraliste du sermon des Vanités ! Quel contraste, quelle légèreté, quelle malice ! Il est là, frémissant de comique impatient et de verve primesautière. Voyez-le présenter les maîtres de la littérature anglaise comme autant de petits gamins en pension à l'École du Parnasse ! ³ Entendez-le décrire cette invraisemblable cohorte de notabilités dont la présence honore le bal des Orphelins de blanchisseuses : son

1. Par un phénomène de retour, il se trouve que Thackeray raille ici l'absurdité prétentieuse de certains « chefs » français. Mais si la plaisanterie est tellement réussie, c'est qu'il l'a retournée contre ses propres maîtres.

2. « A little dinner at Timmins's » IV, p. 718.

3. « I fancy the boys of Parnassus school all paraded. I am a lower boy myself in » that academy. I like our fellows to look well, upright, gentleman-like. There » is Master Fielding, he with the black eye. What a magnificent build of a boy ! » There is Master Scott, one of the heads of the school. Did you ever see a fellow » more hearty and manly ? Yonder lean, shambling, cadaverous lad, who is always » borrowing money, telling lies, leering after the housemaids, is Master Laurence » Sterne — a bishop's grandson, and himself intended for the Church ! for shame, » you little reprobate ! But what a genius the fellow has ! Let him have a sound » flogging, and as soon as the young scamp is out of the whipping-room, give him » a gold medal. Such would be my practice, if I were Doctor Birch, and master of » the school ».

Roundabout Papers « On a peal of bells », p. 380.

Excellence Lootfallee-Koolee-Bismillah-Mohammed-Rusheed-Allah, le Comte Ravioli et son Excellence l'Ambassadeur d'Espagne, Don Alonzo di Cachachero-y-Fandango-y-Castanète¹. Il serait superflu d'allonger la liste². Le même esprit frondeur y transcrirait encore les choses sous cette forme « revuistique » qui est, précisément, considérée comme l'une des caractéristiques de la raillerie traditionnelle à la française.

Il y a, on le voit, du « gavroche » chez Thackeray, du « gamin de Paris » à la plaisanterie toujours prête, à la verve agile, aux quolibets fusants. Il y a de l'esprit, chez lui, c'est-à-dire quelque chose de bien différent de l'humour, lequel est toujours chargé d'échos. Le rire provoqué par le mot d'esprit ne s'accompagne pas d'évocations ; il est dépourvu d'arrière-sons. C'est, si l'on veut, une note à l'état pur. Le rire qu'entraîne l'humour est, au contraire, toujours amplifié d'harmoniques. D'où ces timbres divers, ces résonances multiples d'amertume ou de sanglots. Thackeray a souvent ce rire là. Mais il connaît également l'autre, la fraîche échappée de l'esprit, la cascabelle de délivrance. Comment expliquer différemment cette curieuse recherche des noms symboliques ? Comment, autrement que par le plaisir purement spirituel de la félicité verbale, rendre compte de cette étourdissante liste des noms thackerayens, où rayonne la cocasserie d'alliances inattendues : Lady Slowbore³, Mrs Winkworth⁴, Secretary Tapeworm⁵, Lady Flamingo⁶, le mercier Gimcrack⁷, Mistress Crookshank⁸, le joueur de billards Caramboli⁹, Mynheer Van Guldensack¹⁰, Lady Whalebone¹¹, Lady Capermore¹², l'évêque Hippopotamus¹³, Mrs. Ravenswing¹⁴, Marrowfat¹⁵,

1. *Cox's Diary*, « Down at Beulah », *Works*, III, p. 214.

2. A noter, encore, *The Paris Sketch Book*, pp. 12, 47, 51, et, aussi, *Vanity Fair*, LXIII, pp. 615-616.

3. *Vanity Fair*, LI, 489.

4. *ibidem*, 496.

5. *ibid.*, LXII, 610.

6. *Pendennis*, XLIV, 437.

7. *ibid.*, LX, 591.

8. *Esmond*, I, VII, 71.

9. *The Virginians*, XXXV, 296.

10. *Barry Lyndon*, VII, 93.

11. *ibid.*, XVII, 210.

12. *ibid.*, XVIII, 239.

13. *The Irish Sk. Book*, XXII, 476.

14. *Philip*, XXXIV, 533.

15. *The Book of Snobs*, I, 306.

la comtesse dei Spinachi¹, l'évêque de Tapioca², etc., etc... Sans doute est-il permis d'estimer qu'un tel esprit est plutôt facile. Mais c'est, précisément, à quoi nous attachons de l'importance. Le reproche qu'on adresse le plus fréquemment à l'esprit français est d'être superficiel. Dire de certaines plaisanteries de Thackeray qu'elles sont la marque d'une aisance en surface, c'est donc, par là même, le rapprocher de la forme la plus courante de l'esprit français.

Similitude encore, que cette tendance au jeu de mots. Le calembour est l'une des formes sous lesquelles se traduit, volontiers, chez Thackeray, l'irrévérence. Il ne peut résister à l'appel des sous-entendus, à cette facétie que portent en elles certaines coïncidences. Ainsi, parle-t-il de Mr. Fox, après une allusion aux raisins de la fable³. Voulant ici exprimer que les prières sont rares chez certains humains, il ne manque pas de préciser : « Aves with them are raræ aves »⁴. Rappelant, ailleurs, la légende de Booz, il traite Ruth de « ruthless »⁵. S'agit-il de bébés réunis en grand nombre, qu'il les qualifie de « regiment of infantry »⁶. Arthur Pendennis veut-il prouver son amour à Blanche Amory, qu'il lui dédie ses billets doux en latin « Amori »⁷. La langue cicéronienne consent plus loin à exprimer que Saint-Malo n'est point digne de séduire : « I say Nolo, not Malo »⁸. Pope se voit traité, naturellement, de Popish⁹, et, quant à cette « moisson » de beautés qui entourent Beatrix Esmond, elles sont « fauchées », à point nommé, par « the proper husband man »¹⁰ etc... etc...

Que conclure de ce bref inventaire, sinon que Thackeray, ou-

1. *The Book of Snobs*, I, 307.

2. *ibidem*, XI, 341.

Citons encore : le commissaire priseur, Hammerdown, *Vanity Fair*, XVII, 152 ; le capitaine Famish, *ibid*, LIII, 513, et la concierge Mrs. Lock, *ibidem*, XLI, 400.

3. « I was walking with Mr Fox, and sure this anecdote comes very pat after the » grapes ».

Roundabout Papers « Small beer chronicle », p. 304.

4. *The Paris Sketch Book*, II, « The Devil's Wager », p. 179.

5. *Lovel the widower*. III. « I play the spy », p. 98.

6. *The English Humourists* « Hogarth », p. 562.

7. *Pendennis*. XLI. « A novel incident », p. 400.

8. *The Virginians*, LXV. « Soldier's return », p. 552.

9. *Henry Esmond*, II. XV « General Webb wins the battle of Wynendael », p. 280.

10. *ibidem*, III, III. « A paper out of the « Spectator » », p. 318.

cf encore, *The Newcomes*, XXIV, pp. 245, 6 ; XXV, p. 256.

Henry Esmond, II, XI, p. 236.

The Virginians, pp. 265, 268, 338.

bleux parfois de la tristesse, s'est complu à l'exercice de l'« esprit », à l'amusement d'une spontanéité sans prétention. ? Il a pu, par ailleurs, se moquer de nous ; mais le plaisir évident qu'il a pris à souffler ces bulles vaporeuses, tout irisées de coloris passant du pâle au brillant le plus vif, l'apparente, par un succès non négligeable, à un aspect traditionnel et presque national de notre activité spirituelle.

V

Affinité souvent plus haute. Le calembour, la gouaille, la cocasserie verbale sont les éléments, en quelque sorte, mécaniques de l'esprit et, pour un peu, les parents pauvres. Si nous nous y sommes attardé avec complaisance, c'est qu'ils révèlent une des formules de la manière thackerayenne le plus généralement laissée dans l'ombre. Mais il est clair que son esprit se rapproche, par des qualités moins menues, de la technique spirituelle française. Nous voulons parler de cette allégresse légère, de cette moquerie aisée, de cette verve jaillissante qui va, monte, coule de source et se répand dans les moments d'expansion heureuse. Persiflage qui, d'évidence, s'amuse avec un plaisir presque gamin, quand il s'essaye à contrefaire les accents nationaux. Thackeray a eu pour la drôlerie des accidents phonétiques une oreille d'une sensibilité aiguë et comme un tact physiologique de la déformation sonore. Ses transcriptions d'idiomes parlés avec maladresse sont au nombre de ses meilleures réussites. Ses types d'Allemands, de Français, d'Anglais ou d'Irlandais, aux prises avec une langue étrangère, sont d'un comique irrésistible¹. Toute une partie de l'art de Thackeray (si elle n'est pas, bien entendu, la plus profonde) s'alimente ainsi de son sens du burlesque. L'agilité intellectuelle se fait pourvoyeuse de notations fortunées.

VI

Le don d'une moquerie, trop bondissante pour s'offrir le temps d'être méchante, et qui trouve dans le plaisir vivement ressenti

1. cf. les conseils de M. de Florac à Lord Kew :

« Couch yourself, my little Kiou.. You were best in bed, mon garçon... I am sure » something goes to arrive to this boy » !

The Newcomes, XXXIV, pp. 361-2.

et cet appel désespéré d'un voyageur anglais :

« Dee dong, garson, vooly voo me donny lo sho, ou vooly voo pah ? »

The Paris Sketch Book, I, p. 12.

d'exercer son pouvoir, son unique raison d'être, s'est manifesté chez Thackeray sous une forme qui l'a marqué tout spécialement. Nous voulons dire ces parodies et ces pastiches qui sont au cœur de son talent. Thackeray a imité qui il voulait, comme il voulait. On connaît la manière dont il revêt la dépouille de Swift pour nous conter l'expédition de ce jeune apprenti-médecin qui, parti de Charleston pour Cuba, s'égare au pays des Gorilles¹. Il faut lire dans le détail ces pages singulièrement habiles, pour apprécier par quelle dextérité l'auteur mène à bien l'entreprise. Les termes favoris de l'écrivain « singé » ont été rassemblés, ses tournures de phrases cueillies, le thème choisi pour se prêter à des circonstances amusantes, sans, toutefois, s'écarter des possibilités swiftiennes, le célèbre doyen ayant lui-même traité d'un animal philosophe, le Houyhnhnm. La fantaisie et l'observation se mêlent, ainsi, selon un dosage adroit, que commande le souci de la vraisemblance. Un des caractères constitutifs du persiflage thackerayen est cette mesure prudente dans les jeux, même les plus folâtres, de son invention comique. On la retrouve dans *Rebecca and Rowena*, le pastiche de Scott, qui réussit la gageure de fournir, quoique franchement cocasse², une suite, à la rigueur possible, d'*Ivanhoe*. Les développements

1. « We made the port of Bpoopoo, at the confluence of the Bungo and Sgglo rivers (which you may see in Swammerdahl's map) on the 31 st April last year.. »

Citons encore :

« The Author's arrival in the Gorilla country. Its geographical position. Lodgings assigned to him up a gum-tree. Constant attachment of the little Prince. His Royal Highness's gratitude. Anecdotes of his wit, playfulness, and extraordinary precocity. Am offered a portion of poor Larkins for my supper, but decline with horror. Footman brings me a young crocodile : fishy, but very palatable. Old crocodiles too tough, ditto rhinoceros. Visit the Queen Mother — an enormous old Gorilla, quite white. Prescribe for Her Majesty. Meeting of Gorillas at what appeared a parliament among them: presided over by old Gorilla in Cocoanut fibrewig. Their sports. Their customs. A privileged class amongst them. Extraordinary likeness of Gorillas to people at home, both at Charleston, S. C., my native place : and London, England, which I have visited. Flat-nosed Gorillas and blue-nosed Gorillas ; their hatred, and wars between them. In a part of the country (its geographical position described) I see several negroes under Gorilla domination. Well treated by their masters. Frog-eating Gorillas across the Salt Lake — Bull-headed Gorillas — their mutual hostility. Green Island Gorillas. More quarrelsome than the Bull-heads, and howl much louder. I am called to attend one of the princesses. Evident partiality of H. R. H for me. Jealousy and rage of large red-headed Gorilla. How shall I escape ».

Roundabout Papers « On two Roundabout Papers which I intended to write ». pp. 321-324.

2. Voir, notamment, la « Ballade du Roi Canut », *Works*, IX, pp. 122-3.

sortent des indications laissées en friche par le romancier historique, et la farce brode sur une trame respectée.

VII

Une remarque, ici, s'impose. Le facétieux n'a pas été, chez Thackeray, stérile. A l'école du pastiche moqueur s'est épanoui ce don de l'imitation qui lui a permis, dans *Henry Esmond*, de nous offrir un des plus beaux joyaux de la littérature anglaise. Le « spirituel » mérite d'être à l'honneur. Il n'a pas été seulement jeu puéril et sans lendemains. Il a préparé les voies. Il a été le héraut d'armes, et, en un sens, le père de cet anglais grave, harmonieux et tendrement mélancolique qui crée le pseudo-passé d'*Esmond*. Expliquer le succès de la reconstitution, des extraits, notamment, du faux *Spectator* par la seule culture de Thackeray ou sa documentation ne satisfait pas pleinement. Nous y joignons, pour notre part, le long entraînement de l'écrivain à l'exercice amusant, et, surtout, amusé, d'un esprit caricatural. L'équilibre esthétique d'*Esmond* doit plus qu'on ne pense aux jongleries des débuts.

CHAPITRE II

L'HUMOUR

I

On n'aborde point sans inquiétude aux rivages de l'humour. Ils sont, en quelque sorte, la partie glissante du domaine comique. On ne saurait, en cette zone périlleuse, s'aventurer qu'avec d'infinies précautions. Sans doute, savons-nous, de tradition, que Thackeray est un humoriste. La curiosité qu'il a portée à ses prédécesseurs du XVIII^e siècle ¹, la conférence qu'il a réservée à l'humour ², l'intérêt qu'a soulevé l'examen de son humour propre ³, suffisent à le classer dans cette lignée de noms illustres qui, commençant à Chaucer, se poursuit par Shakespeare, Fielding et Dickens, pour ne citer que les plus grands. Humoriste, de l'aveu unanime. Mais, que faut-il entendre par là ?

La question est, à vrai dire, d'une telle importance, sa solution si délicate, que nous croyons, avant de nous prononcer personnellement, devoir rappeler les définitions typiques qui en ont été récemment données. Un historique, même bref, de l'évolution de la critique moderne en face du complexe de l'humour nous permettra de faire plus aisément le point et de prendre, en toute conscience, nos responsabilités.

II

On peut faire remonter à Auguste Angellier la première tentative heureuse pour enserrer les traits multiples de l'humour en une formule synthétique assez vaste pour les contenir tous. Après avoir

1. *The English Humourists of the 18th century*, 1853. (Conférences prononcées en 1851).

2. « Charity and humour », 1853.

3. Th. Taylor, *op. cit.* 1864.

analysé la définition de Taine : « la plaisanterie d'un homme qui, » en plaisantant, garde une mine grave »¹, Angellier en faisait ressortir l'étroitesse et s'efforçait d'élargir le point de vue. Le résultat de ses investigations le menait à la robuste formule devenue, pour un temps, classique : « Si nous avons à définir l'humour, nous » dirions que c'est la raillerie dans l'observation ou la représentation » directe et concrète de la vie — ou au moyen d'elles »².

Deux termes sont à souligner ici, car ils mettent, avec justesse, l'accent sur un double trait, commun à tous les humoristes, qui est de *railler* dans le *concret*. La raillerie va de soi. Ce qui distingue l'humour de la simple ironie est le besoin de notations précises, directement empruntées à la vie³. Le succès de la formule d'Angellier lui vint, légitimement, de son ampleur et de son exactitude.

Une remarque, cependant, restreint l'approbation. Quelque respect admiratif qu'on puisse nourrir pour l'auteur de l'éclatant *Robert Burns*, on ne peut se défendre du sentiment que l'ampleur de sa formule est dû, partiellement, à son imprécision. Dès qu'on la presse un peu, on éprouve l'impression qu'il y manque quelque chose. Un élément *qualitatif*, peut-être. On souhaiterait connaître, avec plus de rigueur, ce qui constitue la nature intime de cette raillerie. Le reproche, tout négatif, du reste, qu'on pourrait adresser à Angellier, serait de ne nous avoir point montré la source psychologique de l'humour.

III

Il appartenait à un philosophe de résoudre le problème. M. Bergson, en effet, dans son étude célèbre sur le mécanisme du rire, mettait en relief un facteur nouveau qui allait éclairer l'humour d'un jour révélateur.

La conclusion de son analyse semblait, pourtant, ne faire que reprendre la formule du *Burns*. « L'humour, écrivait-il, a un air scientifique.. On accentue l'humour, en descendant de plus en plus bas » à l'intérieur du mal qui est, pour en noter les particularités avec

1. *Notes sur l'Angleterre*, 1872, p. 344.

2. *Robert Burns*, 1893, Tome II, p. 116.

3. « L'humour... ne naît qu'au milieu du concret, il trouve ses matériaux et sa » nourriture dans le tangible, il lui faut des faits particuliers, il vit de l'observation » immédiate de ce qui l'entoure ».

ibidem, p. 112.

» une plus froide indifférence.. L'humour affectionne les termes concrets, les détails techniques, les faits précis.. L'humoriste est un moraliste qui se déguise en savant, quelque chose comme un anatomiste qui ne ferait de la dissection que pour nous dégoûter »¹.

C'était là, en apparence, un simple développement du « concret » d'Angellier. Une notion nouvelle, cependant, avait frappé le critique. Notion *qualitative*, qu'il exprimait sous le nom de « transposition »² et par laquelle il fallait entendre la *conscience* de l'écart entre le réel perçu et le réel présenté. En d'autres termes, l'exercice d'une intelligence lucide, dominant les réactions de la sensibilité, apparaissait comme liée aux conditions psychologiques nécessaires à la formation de l'humour. C'est ce que le philosophe, sous une forme saisissante, énonçait, au début de son ouvrage : « *L'insensibilité.. accompagne le rire... l'indifférence est son milieu naturel.. Le comique exige... quelque chose comme une anesthésie momentanée du cœur. Il s'adresse à l'intelligence pure* »³.

IV

Sans doute, pourrait-on objecter que cette définition vise le rire en général. Mais l'humour, étant une province du rire, s'y trouve nécessairement englobé. Tout au plus, aurait-on pu souhaiter que les conséquences fécondes de la théorie bergsonienne se voient développer, en ce qui concerne l'humour, d'une manière plus stricte. C'est ce que devait faire M. Cazamian.

Séduit par les possibilités de la formule nouvelle, il s'appliquait, dans un article extrêmement fouillé⁴, à souligner l'aspect *rationnel* de l'humour. Avec robustesse, il montrait comment la supériorité d'une conscience volontaire sur l'entraînement sentimental était la condition indispensable de toute « transposition »⁵. Poussant plus loin l'analyse, il rendait compte des diverses formes d'humour,

1. *Le Rire*, 1900, pp. 130-131.

2. « Beaucoup plus profond est le comique de la *transposition* », *ibidem*, p. 126.

3. *ibidem*, pp. 4 et 6.

4. « Pourquoi nous ne pouvons définir l'humour », *Revue Germanique* (nov. déc. 1906) pp. 601-634.

Cet article fut réimprimé dans les *Études de psychologie littéraire*, 1913.

5. « L'humour est une transposition, une façon anormale de présenter les choses.

par ce qu'il appelait les « arrêts de jugements ». Arrêtez le « jugement de comique » et vous obtiendrez la gravité au cœur même du burlesque ; arrêtez le « jugement affectif » et vous aurez l'insensibilité feinte ; arrêtez le « jugement moral » et vous noterez une indifférence apparente aux valeurs éthiques ; arrêtez, enfin, le « jugement philosophique » et vous assisterez à une abdication délibérée de la faculté généralisatrice. Quatre réactions vis à vis du réel, toutes quatre typiques de ce refoulement des banalités instinctives qu'implique la présence de l'humour.

Prévoyant, sans doute, les scrupules que n'allait pas manquer de faire naître la hardiesse de sa théorie (que devenait le jaillissement spontané d'un Rabelais, du Shakespeare de Falstaff, du Dickens de Pecksniff ?), M. Cazamian, jouant la difficulté, indiquait que, selon lui, l'abandon le plus marqué à l'ivresse animale de l'instinct ne pouvait avoir de valeur humoristique que s'il s'accompagnait « d'un sentiment constant de lui-même, c'est-à-dire, d'un choix volontaire, d'un refus de s'harmoniser avec la banalité des réactions traditionnelles » ¹.

V

Semblable théorie, par sa nouveauté même, par la vigueur aussi avec laquelle elle bousculait les conceptions les mieux reçues ², ne

» L'humoriste choisit donc son mode de présentation. Or, ce choix implique la conscience et la volonté ».

Revue Germanique, p. 602.

cf. plus loin :

« L'humour est une expression volontairement transposée de nos idées et de nos sentiments, impliquant un arrêt apparent de nos réactions instinctives ».

ibidem, p. 603.

Citons encore :

« L'humour s'oppose à l'automatisme de la réaction banale et à la spontanéité de la réaction impulsive et nerveuse, à l'entraînement sentimental, à la passion oratoire et lyrique ».

ibidem.

1. *ibidem*, p. 605.

2. Que l'on songe, simplement, à cette définition donnée par le *New English Dictionary* :

« The faculty of perceiving what is ludicrous or amusing, or of expressing it in speech, writing, or other composition, jocose imagination, or treatment of a subject. Distinguished from wit as being less purely intellectual and as having a sympathetic quality in virtue of which it becomes often allied to pathos ».

Humour, II, 7, b, p. 453.

pouvait point ne pas alerter certains jugements. Dans un article quelque peu inquiet ¹, M. Castelain, analysant avec souplesse et sympathie les formules de M. Cazamian, avait conclu, toutefois, à la nécessité de les tempérer ou de les élargir. Peu après, une étude de M. Delattre, publiée, d'ailleurs, sans la moindre intention de polémique ², venait, par la seule nature de ses conclusions, remettre en question tout le problème. Prenant résolument parti pour la théorie « affective » de l'humour, M. Delattre mettait en relief le rôle prépondérant que jouent, dans ce comique spécial, la bonté, la tendresse, la pitié. « Avoir « a sense of humour », écrivait-il, » c'est transformer le rire en une large et tolérante bienveillance, » assez proche, même, de la charité.. c'est *comprendre par le cœur*, » *en un mot, plus que par la tête et donner le pas aux puissances affectives sur l'indifférence, toujours si sèche, du raisonnement* » ³. Allait-on assister, sous cette poussée de sentiment, à une régression de la théorie intellectuelle et volontariste de l'humour ?

VI

Au contraire. Ces deux dernières années ont vu paraître, en effet, deux livres, qui, avec un bonheur différent, s'orientent dans la même direction. L'un, anglais, dû à Mr. J. B. Priestley ⁴, l'autre, français (quoique rédigé en langue anglaise), dû à M. Cazamian ⁵.

Dans son ouvrage, Mr. Priestley souligne le caractère intime, individuel de l'humour britannique. Il conclut à l'existence, chez l'humoriste, d'un « climat intérieur » ⁶, caractérisé, de nécessité, par

1. « Ne peut-on vraiment définir l'humour » ?

Revue Anglo-Américaine, février 1927.

2. Il s'agissait d'une conférence partiellement reproduite sous forme d'article.

« L'humour dans la vieille Angleterre ».

ibidem, avril 1927.

3. *ibidem*, Tome IV, p. 307.

cf. la fin de l'article de M. Delattre:

« Un soir, à travers la foule bariolée de la vieille Angleterre, le Rire rencontra la » Bonté. Ils ne se connaissaient pas. Ils étaient très différents l'un de l'autre. Ils » s'aimèrent. De leur baiser naquit un fils. On l'appela l'humour ».

4. *English humour*, 1929.

5. *The development of English humour*, Part I : « From the Early Times to the Renaissance. New-York, 1930.

6. « The inner atmosphere, the weather in the soul is... the secret of English » humour ».

op. cit., p. 8.

« la maîtrise de soi¹ ». Le regrettable est que cette étude, quelques connaissances dont elle fasse preuve, est, par instants, confuse. Une certaine volubilité pittoresque y tient lieu, parfois, d'argumentation serrée². Reproche plus grave : on y éprouve, par places, une fâcheuse impression d'ambiguïté dans les notions essentielles³. On souhaiterait une discussion plus lucide, un choix moins capricieux.

Le livre de M. Cazamian vient répondre à nos vœux. Développant les théories émises par lui en 1906⁴, l'éminent critique en fait l'application à la littérature anglaise. Amené, à ce propos, à préciser ses concepts, il prend franchement et mûrement position. Dans l'humour, il voit « une contrainte », un arrêt conscient, une transposition réfléchie, une maîtrise méditative des élans. La spontanéité ne saurait être que feinte, un effort volontaire étant le secret de l'humour.

Devant tant de netteté, les doutes ne sont plus permis. Pour M. Cazamian, l'activité émotive, comme telle, et jaillissant d'un instinct sans contrôle, exclut la possibilité de toute nuance humoristique.

VII

Il nous faut, à présent, faire le point. On s'accordera peut-être à juger notre tâche difficile. Les contradictions présentées entre elles par des théories que l'on sent aussi intimement convaincues⁵

1. « The secret of English mastery is *self mastery*. The Englishman establishes a sort of satisfaction and equilibrium *in his inner man* ».

cf. J. B. Priestley, *op. cit.*, p. 10.

2. « This is the English mind, where mirth and melancholy play like light and shadow, sunshine and mist, a mind that, once robbed of its bloom and golden haze, is utterly without charm... Fortunately, that bloom and that golden haze are there for ever in the long splendour of English literature ».

ibidem, p. 9.

3. « What a world of wit... is here !... in this whole world of *humour* ! »

ibidem, pp. 179-180.

4. Dans un article paru en 1929, M. Cazamian avait exposé un point de vue identique : « L'humour de New York », *La Revue Anglo-Américaine*, juin 1929, pp. 393-405.

5. Sans revenir sur la contradiction capitale entre « la volonté consciente » de l'une, et « l'abandon émotionnel » de l'autre, signalons simplement celle-ci :

« Sont exclus du nombre des humoristes, les routiniers, les impulsifs, les naïfs, les dogmatiques et les lyriques, qui ne sont que tels ».

L. Cazamian, *Revue Germanique*, 1906, p. 609.

« L'humour... est donc bien... un élément fondamental qui correspond, dans le domaine de la prose, au *lyrisme* spirituel dont est imprégnée si typiquement la poésie d'Outre-Manche ».

Fl. Delattre, *Revue Anglo-Américaine*, 1927, p. 307.

suffiraient à nous jeter dans le plus cruel embarras. Mais la difficulté d'une tâche n'est point excuse à ne la pas remplir. Nous choisissons donc, volontiers, d'exposer notre opinion.

De l'historique critique auquel nous venons de nous livrer, nous retenons deux traits qui nous semblent essentiels. Le premier résulte de la distinction établie par M. Cazamian entre ce qu'il appelle « la forme » et « la matière » de l'humour, la forme étant la façon commune aux humoristes de présenter les choses et la matière, non seulement le réel présenté, mais aussi l'implicite et le suggéré.

Partant de cette distinction, nous aboutissons à la remarque suivante, également mise en lumière par M. Cazamian : étant donné le complexe individuel de la « matière » de l'humour (suggestions discrètes, avertissements de l'auteur au lecteur, signes particuliers de connivence entre eux), il est impossible de donner abstraitement une définition d'autre chose que de la « forme » de l'humour. Cette définition, d'ordre psychologique et général, pourra, selon les préférences du théoricien, s'inspirer de la raison ou du sentiment. Quelle qu'elle soit, elle ne pourra jamais prétendre rendre compte des *individualités* humoristiques. Elle relèvera nécessairement d'un système esthétique, mais non pas de la critique littéraire.

Car (et nous voici conduit à la deuxième remarque), ce qui appartient en propre à la critique littéraire, c'est la « matière » de l'humour ¹. Et cette matière, changeant selon les écrivains, étant, pour ainsi dire, le miroir vivant de leur personnalité, échappe à la théorie. Nous retombons ici dans l'individuel, c'est-à-dire dans la liberté. Étudier l'humour de tel romancier ou de tel poète, cela signifie *isoler* son humour. L'étude, autrement, n'a pas de sens, littérairement parlant. Si, pour reprendre une formule (qui, sous la boutade répond, en fait, au dualisme forme-matière), il n'y a point d'humour, mais seulement des humoristes ², on ne saurait appliquer à Thackeray une formule abstraite pour en vérifier l'exactitude. Le procédé doit être inverse. Il faut partir de Thackeray, analyser sa « matière » humoristique, à *lui*, et en déduire les qualités de son humour *propre*. La spéculation rejoint ainsi l'étymologie. Nous retrouvons dans humour, humeur ³ et dans le railleur, l'homme.

1. « La critique littéraire... étudiera le contenu et le timbre de chaque humour, » c'est-à-dire la personnalité de chaque humoriste ».

L. Cazamian. *Revue Germanique*, 1906, p. 634.

2. « Il n'y a peut-être pas d'humour. Il n'y a que des humoristes ».

F. Baldensperger. *Études d'histoire littéraire*, 1907, p. 222.

3. On sait que le sens premier de *humour* est le sens médical, les quatre

Nous avons, par là même, fait un pas décisif. Car, admettre que l'humour littéraire est fonction intime de la personnalité, c'est le subordonner à l'homme, c'est, en quelque sorte, faire l'écrivain juge de son humour. Pour analyser l'humour de Thackeray, rien, donc, ne pourrait mieux nous guider que de savoir ce qu'il pensait, lui, de l'humour. Or, il nous l'a exprimé en termes cristallins : « L'humour, a-t-il dit, c'est l'esprit, plus l'amour » ¹.

VIII

Nous retrouvons ici, en effet, l'éternel paradoxe de Thackeray. Lorsque, voulant montrer les difficultés d'une définition collective de l'humour, on cherche à caractériser les éléments personnels de chaque écrivain, le terme qui revient, comme inévitablement, à propos de Thackeray est celui d'amertume. Angellier le classe dans la catégorie des humoristes dénués de bienveillance ². M. Castelain en fait le représentant de l'humour amer ³. La vérité est autre. L'humour a, sans conteste, signifié, pour Thackeray, *l'exercice de*

« humeurs » ou fluides fondamentaux étant le sang, le flegme, la bile et la mélancolie.

Ainsi s'explique la définition ancienne de l'humoriste : *médecin partisan de l'humorisme* (doctrine accordant aux humeurs la prépondérance dans l'accomplissement des phénomènes de l'économie).

Du sens médical, on passe au sens psychologique de « trait dominant de la personnalité ». C'est ainsi que l'emploie Ben Jonson dans ses comédies : *Everyman in his humour* (1598) et *Everyman out of his humour* (1599).

La nuance littéraire de comique n'apparaît vraiment qu'à la fin du XVII^e siècle.

1. Thackeray avait, dans son *Book of Snobs*, déclaré plaisamment qu'il était impossible de définir l'humour, cf. p. 224.

Revenant sur sa décision, il se prononçait nettement, au cours d'une conférence donnée à New-York en 1852 :

« Humour is wit and love » p. 715.

Il est évident, d'après la discussion qui précède, que cette définition ne s'applique qu'à Thackeray, et à Thackeray seul. Une preuve de l'*individualité* de l'humour littéraire nous est, en effet, fournie par la remarque que nous avons faite, plus haut (citation de Yates, p. 44), à propos de Dickens et qui confirme, elle, la théorie de M. Cazamian. Mais nous croirions irrationnel d'attribuer à un cas isolé un caractère de généralité.

2. « Si... on définit... l'humour comme une plaisanterie sans amertume... on explique les humoristes bienveillants, mais que deviennent Swift, Thackeray... ? »

A. Angellier. *op. cit.*, II, p. 109.

3. « L'amertume de Thackeray ».

Revue Anglo-Américaine, 1927, p. 205.

Thackeray

la plus tendre bienveillance. Son jugement, plusieurs fois affirmé, ne saurait, sur ce point, laisser de prise au doute ¹.

Que cette bonté soit consciente, que cette indulgence volontaire s'accompagne d'un sentiment mûri de sa nécessité, qu'il y ait, en d'autres termes, à l'arrière-plan de cette tendresse délibérée, l'ombre du mal humain pleinement perçu en son ampleur cruelle, voilà, sans doute, qui donne à l'émotion thackerayenne sa saveur d'humour. Thackeray est un écrivain trop clairvoyant, pour qu'il puisse s'agir d'un abandon total aux impulsions du cœur. Sur les instincts de pitié, veille une lucidité probe. Il n'empêche que l'intention de Thackeray, tout en gardant ses droits à la méditation, est d'éveiller, chez le lecteur, la bonté. Son humour, peut-on dire, a tendu vers l'affection. Ainsi s'explique, selon que le doute triomphe ou non de l'indulgence, la rare variété de l'humour thackerayen, qui, nous menant des confins de l'ironie fantaisiste à la raillerie souffrante, fournit une transition naturelle entre son esprit et son pathétique.

IX

Les nuances les plus délicates sont perceptibles dans l'humour de Thackeray. Elles se suivent en rang pressé, selon une façon de gamme descendante qui, partie des clairs tintements de l'ironie légère, s'approfondit lentement jusqu'aux résonances vibrantes de l'affectueuse pitié. Peu de prosateurs ont eu, comme lui, à leur disposition, ce clavier, où toutes les notes humaines chantent et pleurent tour à tour.

Écoutez, d'abord, le rire pétillant de *Barry Lyndon*. Voyez les scènes où Barry se détermine à faire « le fou » pour préparer son évaison ; entendez-le murmurer au docteur qu'« elle » est Cléopâtre et que lui, Jules César, lui propose son amour ². La moquerie est encore, ici, exempte de méchanceté. C'est comme un prélude joué d'une main experte à doser les effets. Mais la voici, bientôt, qui

1. « The humorous writer professes to awaken and direct your *love*, your *pity*, your kindness,... your *tenderness* for the weak, the poor, the oppressed, the unhappy ». *The English Humourists*, I, pp. 423-4.

Thackeray remercie, plus loin, Addison d'avoir, par son humour, apporté aux hommes « a result of *happiness*, *goodness*, *tenderness*, *pity*, *piety* ».

ibidem, II, p. 485.

2. « One night I whispered to him that I was Julius Cæsar, and considered him

s'arme de brocards invisibles, et lorsque Thackeray nous dépeint, sous l'étreinte de Stenio, la duchesse d'Ivry, si mince qu'elle compare sa taille à celle d'une fée et que les autres femmes la traitent de « squelette »¹, il y a déjà, dans ce sens du relatif, tapie comme au cœur de l'humour, une note plus caustique qu'amusée. Suivez le développement de la raillerie dans l'admirable passage de *Pendennis* où Thackeray dissèque la cruauté de Blanche Amory sous ses attitudes de frêle et charmante poétesse². Pendant que vous n'y prenez garde, la moquerie s'est faite cinglante, et les mots portent comme des mèches de fouet. Retenez encore la réflexion de Thackeray sur l'accueil réservé à Harry Warrington par ses parents Castlewood. Leur voiture a failli projeter dans la rivière le jeune homme, alors inconnu, tandis qu'ils rentraient au château, et une note leur annonçant à leur arrivée qu'un cousin demande à être reçu, Mylord Castlewood décide que « puisqu'on ne l'a pas noyé,

» to be my affianced wife, Queen Cleopatra, which convinced him of my insanity.
 » Indeed, if Her Majesty had been like my Æsculapius she must have had a carrotty
 » beard such as is rare in Egypt ».

Barry Lyndon, V. « In which Barry tries to remove as far from military glory as possible » p. 63.

1. « Stenio's arm once more surrounded her fairy waist (she called herself a fairy, other ladies called her a skeleton ».

The Newcomes. XXXIV. « The end of the congress of Baden » p. 359.

2. « The Muse might lie in bed as long as she chose of a morning, and availed herself of that privilege ; but Pincott had to rise very early indeed to get her mistress's task done ; and had to appear next day with the same red eyes and the same wan face, which displeased Miss Amory by their want of gaiety, and caused the mistress to be so angry, because the servant persisted in being and looking unwell and unhappy. Not that Blanche ever thought she was a hard mistress. Indeed, she made quite a friend of Pincott, at times, and wrote some very pretty verses about the lonely little tiring-maid, whose heart was far away. Our beloved Blanche was a superior being, and expected to be waited upon as such. And I do not know whether there are any other ladies in this world who treat their servants or dependents so, but it may be that there are such, and that the tyranny which they exercise over their subordinates, and the pangs which they can manage to inflict with a soft voice, and a well-bred simper, are as cruel as those which a slave-driver administers with an oath and a whip.

» But Blanche was a Muse — a delicate little creature, quite tremulous with excitability, whose eyes filled with tears at the smallest emotion ; and who knows, but that it was the very fineness of her feelings which caused them to be so froissed so easily ? you crush a butterfly by merely touching it. Vulgar people have no idea of the sensibility of a Muse ».

Pendennis, XXIII, « A little innocent ».

Ce passage ne se trouve ni dans la collection Ritchie, ni dans l'« Oxford » Thackeray. Nous l'avons emprunté à l'édition Tauchnitz de *Pendennis*, en trois volumes, II. II, p. 33.

» il faut bien l'inviter »¹. Thackeray, sans insister, passe négligemment, mais la flèche vibre encore de s'être piquée dans la cible. L'humour thackerayen est, ainsi, tout hérissé de pointes. C'est quand l'auteur a l'air le plus distant, le plus absent de son œuvre, que les personnages, et, avec eux, souvent le lecteur, sont, à l'improviste, empalés.

Mais si Thackeray excelle à décocher le dard de la satire, la causticité ne nous paraît point marquer essentiellement son humour. L'ironie glaciale, tel qu'il en est tant d'exemples dans son œuvre et dans *Vanity Fair* surtout, est toujours, chez lui, incomplète. C'est comme si, au clavier de l'humour, sa main droite, seule, jouait. Il y manque l'accompagnement, qui est celui du cœur². Thackeray n'est vraiment soi, précisément, que lorsque les deux jeux se font entendre de concert. Les accords typiques en sont, alors, l'humour mélancolique et l'humour attendri.

X

L'humour mélancolique est partout dans Thackeray « Bah, di- » sait-il lui-même, quelle que soit notre tristesse, nous pouvons bien » plaisanter »³. Ses romans, de fait, laissent l'impression, longue à s'effacer, d'un mélange intime de sourire et de résignation attristée. L'art d'*Esmond* est pétri de cet humour-là, voilé, discret, ému de sentir, avec quelle accablante déception, le contraste entre nos espoirs, notre idéal et la réalité. Le sentiment du relatif tue, cette fois, la gaieté. Thackeray se tait et se livre à ses méditations. Le salut, pourtant, lui vient sous la forme de la tendresse, et l'amour ouvre à l'humoriste affligé ses consolations. Le cœur lance son appel, devant

1. « As they had not drowned him, they must invite him ». *The Virginians*, II, « Harry has to pay for his supper », p. 14.

2. cf. ce jugement de Ch. Brontë :

« I have come to the conclusion that whenever he writes, *Mephistopheles* stands on » his right hand, and *Raphael* on his left. The great Doubter and Sneerer usually » guides the pen, the Angel, noble and gentle, interlines letters of light here and there. » Alas ! Thackeray, I wish your strong wings would lift you oftener above the smoke » of cities into the pure region nearer heaven ». (to W. S. Williams, january 10, 1850).

Clement K. Shorter, *op. cit.*, II, p. 106.

3. *The Adventures of Philip*. XLII « The realms of bliss », p. 620.

lequel l'esprit, incertain, abandonne ses droits, et voilà comme, parti du persiflage, on aboutit aux larmes. Le pathétique n'est que l'humour qui pleure.

XI

Larmes de Thackeray. Larmes discrètes. Pressenties plus que vues. La dominante de cette œuvre est le calme. Le rire y égrène parfois ses notes rafraîchissantes, mais l'ensemble se drape dans une retenue émouvante. Analysant un livre de Ch. Lever, l'humoriste le remarquait : « Il est impossible de se tordre de rire pendant » trente-deux pages. Le rire, pour avoir quelque mérite, ne doit » venir que par crises, de temps à autre. Le fond d'un livre » destiné à faire rire doit être calme »¹.

La matière de l'œuvre thackerayenne est donc sobre et drue. Le pathétique n'en est que plus intense quand l'auteur se laisse glisser à sa sensibilité personnelle. Au milieu de ce qu'on a pu appeler un « style de Spartiate »², voici que, tout à coup, brille un sourire attendri et que se devinent les larmes montantes. Il en résulte une douceur extraordinaire, une détente soudaine et irrésistible. Un des aspects les plus touchants de l'art de Thackeray est, peut-être, ce rare mélange de virilité et de délicatesse féminine. Les tableaux poignants, tels que la mort de Beatrix, Baronne Bernstein, de George Osborne, du colonel Newcome, sont présentés dans une langue dépouillée, ferme, masculine, mais ils frémissent imperceptiblement d'une tendresse secrète. Il y a, chez Thackeray, un tact de la douleur, une mesure dans l'émotion qui classent très haut son art et font de lui, au plus noble sens du terme, un aristocrate de la sensibilité.

1. *A box of novels*, vol. XIII, p. 46.

2. « so much spartan writing ».

Article cité, *Tait's Edinburgh Magazine*, nov. 1855, p. 672.

CHAPITRE III

LES ŒUVRES D'ART

I

Nous venons de voir les divers aspects du rire thackerayen. Il nous a conduit du royaume de l'esprit espiègle aux riches provinces de l'humour et du pathétique, et nous y avons reconnu le reflet d'une personnalité fantaisiste, ironique, sarcastique, douloureuse. Nous voudrions aussi aborder l'examen des ressources propres de cet art. Mais, auparavant, il n'est pas inutile de mettre l'accent sur un point délicat.

On estimera peut-être que nous avons tardé à formuler notre jugement sur la valeur littéraire de Thackeray. Il ne faut voir dans cette attitude que l'effet d'une réserve volontaire, le souci, en quelque sorte, de respecter la tonalité de l'écrivain. Thackeray étant moins un artiste qu'un psychologue et un moraliste, nous avons cru plus conforme à sa vérité intérieure de reculer le moment d'étudier son art. Ce moment venu, et quelque regret que nous en puissions éprouver, l'appréciation que nous porterons sur lui n'ira pas sans réserves graves.

Fût-on l'admirateur le plus fervent de Thackeray, il est des critiques auxquelles on ne peut se soustraire sans déformer le réel. L'insouciance artistique du romancier, nous entendons : sa négligence de l'organisation formelle, n'est pas loin, esthétiquement parlant, de confiner, parfois, au scandale. Si l'on excepte *Henry Esmond*, *Barry Lyndon* — et, non déjà sans un peu d'indulgence, *Vanity Fair* — les grands romans thackerayens sont les fruits rapides d'une improvisation, trop constamment sollicitée pour être toujours heureuse. Le double souci d'écrire vite et d'écrire beaucoup a sapé à la base les possibilités constructives de Thackeray.

Si l'on y veut trouver, nous ne disons pas une excuse, mais une cause, il est juste de se rappeler l'énorme désavantage qu'a consti-

tué pour le romancier sa lutte forcée contre le temps. Thackeray a dû produire massivement. Célèbre à près de quarante ans, il est mort à cinquante-deux. Toutes ses œuvres maîtresses ont paru dans ce court intervalle. La conséquence est une inégalité choquante. Talonné par l'âge, harcelé par les nécessités matérielles, poussé, aussi, par ses habitudes de journaliste, Thackeray a laissé son talent se diluer dans les longueurs faciles, les bavardages disproportionnés des *Newcomes*, de *Philip* et des *Virginians*. On pourrait dire qu'un véritable malaise pèse sur l'art de Thackeray. Malaise qui nous paraît dû à un divorce profond entre l'essence de l'homme et ses accidents. L'écrivain, nous l'avons vu, était intimement enclin à la lenteur, au doute, à la paresse intellectuelle. Il mettait lui-même l'indolence au nombre de ses deux « dragons »¹. La vie l'a contraint à s'insurger contre soi, à s'arracher à son repliement. Faut-il s'étonner, si son art, ça et là, porte les cicatrices d'une chirurgie hâtive ?

C'est ainsi que la digression, laquelle marque tellement cette œuvre et dont nous avons dit le bienfait comme instrument d'analyse, est, littérairement, indéfendable. Les commentaires moralisants, qui égarent le lecteur dans les méandres d'une personnalité riche en surprises, sont jeu subtil et séduisant. Mais pour qui — et c'est là scrupule légitime — conçoit l'œuvre d'art comme le résultat d'une architecture savante ; pour qui aime la belle ordonnance des formes, l'équilibre des proportions, la symétrie des lignes, la digression thackerayenne, avec ses arrêts, ses longueurs et ses reculs, ne peut qu'apparaître d'une gaucherie accablante. Ce qui, pour le psychologue, était signe de souplesse, semble, au critique d'art, un péché capital. Condamnons donc, esthétiquement, la manière serpentine de Thackeray. Vérité et art sont deux mondes dissemblables, et il faut voir dans le relâché de la texture thackerayenne la dure rançon de la richesse d'analyse.

Il serait, toutefois, stérile de s'appesantir sur ce point. Sans doute, ainsi que l'a formulé M. Cazamian, « c'est par l'art, le travail et » l'organisation de la forme qu'il donne le plus prise au temps »²,

« I. We all have our dragons to fight. Do you know yours ? I know mine. I have not one, but two ».

— « What are they ? » I asked.

— « Indolence and luxury ! »

Thomas W. Parson, conversation rapportée par J. G. Wilson, *op. cit.*, II, p. 37.

2. *op. cit.*, p. 1142.

mais la restriction même du critique invite à pousser plus avant l'examen. Thackeray *n'organise* pas sa forme — c'est vrai — mais, le fait admis, tirons-en la conclusion qui s'impose.

Nous pensons qu'il convient de distinguer chez Thackeray l'aptitude à l'œuvre d'art et l'exploitation de cette aptitude, la faille de la mise en œuvre ne permettant en rien de conclure à la médiocrité des matériaux. L'ensemble seul est une déception. Mais les éléments isolés d'un succès demeuré en puissance valent qu'on les étudie, car ils sont nombreux et, souvent, de premier ordre. Pour un architecte défaillant, quels peintres, quels décorateurs ! Ne demandons pas à Thackeray ce qu'il n'a jamais prétendu nous donner. Résignons-nous à l'absence de coordination. Il se trouve chez l'écrivain des beautés réelles, bien que fragmentaires. Le roman thackerayen n'est pas une œuvre d'art, il est une série d'œuvres d'art.

II

Une série d'œuvres d'art, c'est-à-dire non pas un bouquet savamment noué, mais des fleurs éparses. Cueillons, ici, la souplesse et la subtilité.

Un personnage nous est présenté par Thackeray avec une finesse déliée et un tact plein de sûreté. Si insinuante est sa psychologie, que ses caractères paraissent faits, non de papier rigide, mais d'une matière curieusement flexible. On dirait d'une « gomme morale »¹, si bien qu'il suffit d'appuyer un peu ici ou d'accentuer la pression là, pour que le sourire amical se change en rictus de souffrance et que la sévérité se mue en cruauté. Le sens de l'impondérable, de la relativité des barrières entre le naturel et le contraint, entre le vrai et le forcé, est l'une des marques qui distinguent le plus l'art de Thackeray. Il s'infiltré, il pénètre, il fait voir. Quelques mots lui suffisent pour que les questions surgissent, pour que les problèmes se posent, pour que nous étreigne toute l'angoisse de la vie. Voyez l'admirable page de *Vanity Fair* où Osborne père relit les lettres d'enfant de son fils George². Comment ne pas être frappé par la profondeur de cet art de la description morale ? Voyez le dialogue entre Amelia et M^{me} Sedley à propos de Georgy. Une querelle vient

1. « A moral india-rubber ».

« Thackeray's place in literature », *The Spectator*, jan. 1864, p. 9; reproduit dans *The living age*, Boston, febr. 1864, p. 326.

2. *Vanity Fair*, XXIV, pp. 218-9.

de s'élever entre les deux femmes, et Madame Sedley reproche à sa fille les mots que celle-ci lui a adressés. Il y a là, en quelques lignes, une suggestion de l'injustice humaine, de la cruauté occasionnelle des meilleures natures, de l'impossibilité de se comprendre, même, entre êtres du même sang, de tout ce que peut mettre, enfin, la vie entre ceux qui jadis s'aimèrent tendrement ¹. Tout lecteur de Thackeray a reconnu et salué au passage cette finesse qui va, semant les germes d'une réflexion puissante. Les pages où Thackeray se penche sur le foyer des Baynes et scrute le cœur de la mère qui, par mondanité, sacrifie sa fille, et celui du père qui, par faiblesse, accepte, tout en souffrant de sa lâcheté égoïste ², comptent au nombre des exemples saisissants de cette pénétration du romancier.

III

Cet art de l'analyse n'est pas seulement notable pour sa souplesse pénétrante. Il possède également une vigueur qui s'exprime dans ce qu'on pourrait dénommer les « raccourcis » de Thackeray. Cette psychologie si délicate se condense parfois en formules dont la concision sonne comme un triomphe. Thackeray a l'art de ces phrases évocatrices où chaque mot ouvre un horizon et dont le point final s'accompagne, dans l'esprit du lecteur, d'un cortège de souvenirs et de pensées. Écoutez-le résumer l'existence de la majorité des femmes. La plupart d'entre elles, dit-il, ont une vie « qui n'est guère » plus gaie : un printemps de beauté, un peu de chaleur et de soleil » d'amour, une amère déception suivie de souffrances et de larmes » désespérées et puis l'histoire d'une longue et monotone soumission » ³. Thackeray n'est point avare de ces perspectives lointaines et profondes que son art, en quelques touches, ouvre sur une âme, sur une vie, sur la vie. Il passe, mais nous nous arrêtons. Tant de sensations se sont éveillées en nous, aux accents de sa voix !...

IV

Souple, insinuant, capable de vigueur et de concision, l'art de Thackeray pour l'analyse n'est peut-être jamais si grand que lors-

1. *Vanity Fair*, XXXVIII, pp. 372-3.

2. *The Adventures of Philip*, XXVIII, pp. 442-3.

3. *The Newcomes*, XLVI, « The Hotel de Florac », p. 486.

qu'il dissimule. Nous sentons trop ce que la remarque a d'étrangement péremptoire et presque, même, d'irrévérencieux, pour ne pas tenter d'éclairer notre pensée. Nous voulons dire qu'une des plus grandes qualités de Thackeray est le maniement de la réticence, la faculté du sous-entendu. Il sait combien nos actes s'inspirent souvent de motifs inavouables. Il sait mieux. Il sait que nous-mêmes nous ne parvenons point à comprendre les raisons de notre conduite. « Je me demande, écrit-il, si les plus sages d'entre nous savent quels » sont les motifs réels de leurs actes, et si quelques-uns des actes » dont nous sommes le plus fiers ne nous étonneront pas le jour où » nous remonterons jusqu'à leur source »¹. Il y a ainsi, chez Thackeray, un sens du mystérieux à l'œuvre et comme *une politique du subconscient*, qui est très caractéristique de sa meilleure manière. Que l'on choisisse — entre beaucoup d'autres, — les scènes où Hetty Lambert accueille George Warrington de son persiflage ironique², où la même Hetty et sa sœur Thérèse parlent « danse » avec Harry Warrington³, où Lady Castlewood critique âprement la conduite de sa fille envers Henry Esmond⁴, et l'on se rendra compte de la puissance avec laquelle Thackeray met en relief les apparences, insiste sur les prétextes honorables et, en même temps, jette des lueurs troublantes sur les vraies raisons, volontairement négligées par les personnages, moins belles, moins nobles, marquées toutes de la griffe acérée de l'égoïsme. L'art des ressorts secrets est l'un des plus grands de Thackeray. Il imprègne toute son œuvre. Il est le sang qui coule dans les veines de *Vanity Fair* et fait battre ce cœur immense. Nul, comme le créateur de Becky Sharp, n'a su faire présenter les mobiles véritables de nos actes, les suggestions de notre autre nous-même, le travail nocturne de la force mystérieuse et les capitulations fatales de notre conscience claire. « De même, écrit-il, » qu'il existe dans un homme un millier de pensées qu'il ignorait » avant de prendre la plume et d'écrire, de même le cœur est un » secret pour celui-là même (ou celle-là) qui le porte en sa poitrine. » Qui de nous ne s'est pas trouvé soudain porté à une vengeance, à » une action, à une passion pour le bien ou le mal, dont les germes » reposaient, insoupçonnés, jusqu'à ce que l'occasion les ait

1. *Pendennis*, XXXI « The printer's devil comes to the door », p. 303.

2. *The Virginians*, LXXVI, Mr. Warrington jumped into a landau », pp. 649-651.

3. *ibidem*. XXXIII « A soliloquy by Hester » p. 279.

4. *Henry Esmond*, III, X, pp. 389-90.

» tirés de cet état latent »¹. Les romans de Thackeray ne sont-ils pas, avec *Henry Esmond*, et le personnage sibyllin de Lady Castlewood pour couronne magnifique, la notation subtile de subconscients délivrés par l'action ?

V

Mais, allons plus avant. L'art thackerayen, avons-nous remarqué, n'est jamais si grand que lorsqu'il met un masque, et nous avons tenté de montrer comment l'inavoué en était signe profond. Voici plus. Après l'art du subconscient, *l'art de l'inexprimé*. Silences d'or. Quelque étrange que cela puisse paraître, vu le bavardage presque constant de l'auteur et cette paraphrase personnelle dans laquelle il enveloppe, comme d'un amical manteau, ses personnages, il est, chez Thackeray, un art du non écrit. Pensez à l'arrivée de George Warrington chez les Castlewood². On l'a cru mort depuis des mois et son frère Harry a été l'unique objet des préoccupations. Soudain, voici que revient l'aîné. La scène est excellente. Il faut entendre s'échanger les répliques, se croiser les compliments et les exclamations. Harry se trouve là, naturellement, mais combien effacé. Quel mépris dans cette retraite où, sans mot dire, on le plonge. Quelle éloquence dans cette passivité. Quelle vigueur dans cet oubli. La puissance de cet art est que, si les lignes parlent, la page entière parle également à sa manière. Entre les caractères imprimés, se glisse tout un monde de paroles qui se fraient un chemin vers notre esprit. Les mots écrits passent devant nos yeux, mais d'autres bourdonnent à nos oreilles, que nous savons être les vrais et que la magie de Thackeray nous fait entendre aussi clairement que si les blancs de la page avaient un langage propre, celui de la vérité. Écoutez résonner cette voix muette dans le dialogue, apparemment futile, du docteur Fell et de Louise, sa femme³ ; écoutez-là crier son angoisse silencieuse sous les paroles lourdes d'affection de la comtesse de Saverne⁴ ; écoutez-là, enfin, dans la scène où Amelia de-

1. *Henry Esmond*, II, chap. I. « I am in prison, and visited, but not consoled » there ». p. 154.

2. *The Virginians*, I, « A great deal of the finest morality », pp. 421-4.

3. *The Adventures of Philip*, I. « Doctor Fell », p. 107.

4. *Denis Duval*, III. « The Travellers », pp 481-2.

mande à Becky Sharp des nouvelles de son fils ¹. Écoutez-là, sous les paroles gaies, enjouées de la mauvaise mère, dire, mieux que tous les discours, son égoïsme foncier, son détachement, sa vanité coupable, écoutez cette voix : elle vous apporte un des échos les plus fidèles du grand talent de Thackeray.

VI

L'art thackerayen ne se nourrit pas que de réserve et d'infiltrations. Il s'alimente aussi aux sources vives de l'entrain et de l'élan. Il est, dans l'œuvre, des instants où le sujet s'empare, en quelque sorte, de l'auteur et l'oblige à s'évader de sa personnalité, trop souvent freinée par le doute. Nous avons signalé dualisme semblable lors de notre étude sur sa conception du personnage ². L'art de Thackeray n'est pas seulement représentatif d'une certaine nonchalance heureuse, de notations essentiellement méditatives, d'un repliement sur soi, traduit avec un goût très fin, très discret, trop discret. Allègre et vigoureux, il naît parfois d'une verve bondissante. Une telle vie jaillit de certaines pages, qu'on a l'impression que l'auteur se laisse emporter par le courant, beaucoup plus qu'il ne dirige la barque. Cette impulsion élémentaire, donnée au récit par la force spontanée d'un art, qui est moins le fruit d'une élaboration que l'expression instantanée d'une énergie active, nous semble particulièrement saisissante dans les *Humoristes Anglais* : ainsi l'évocation de l'Angleterre, au temps de la Reine Anne — ³, dans le *Paris Sketch Book*, où l'on pourra voir à l'œuvre l'élan thackerayen dans le chapitre sur la peinture française ⁴ —, dans l'*Irish Sketch Book*, en particulier, dans cette merveilleuse description, si gorgée de vie et d'entrain, du parc de Wicklow ⁵, et dans le *Livre des snobs* ⁶. Nous n'avons, on le voit, cité encore aucun des romans proprement dits. Une remarque s'impose : c'est que, dans les livres de description, l'art de Thackeray est plus libre, plus vigoureux, plus jaillissant que dans

1. *Vanity Fair*. LXVI « Amantium Irae », pp. 647-8.

2. Voir pp. 313-315.

3. III. Steele « As we read in these delightful volumes... we travel no more », p. 489.

4. « On the French School of painting », p. 41.

5. XXIV. « Two days in Wicklow », p. 483.

6. en particulier, la série XXXVII à XLIV, intitulée : « Club snobs », pp. 433 et seq.

les œuvres de critique psychologique. L'exercice de l'analyse fouillée a imprimé à son art une courbe qu'il ne suit pas ailleurs. Sans doute ne conviendrait-il pas d'exagérer et l'on découvre même, dans les romans, des pages où la subtilité n'entrave pas l'élan, mais c'est là l'exception. Il n'est guère que les *Newcomes*¹ où l'on retrouve, avec quelque fréquence, une libération rajeunissante de cet art qui, dans *The Virginians* ou dans *Philip*, se révèle, par trop souvent, captif.

VII

Subtilité et pénétration, vigueur et abondance se disputent ainsi le domaine de l'art thackerayen, se l'abandonnant tour à tour avec une progressive victoire, toutefois, des premiers éléments. Quelle que soit, d'ailleurs, la qualité prédominante, elle s'accompagne d'auxiliaires dont nous voudrions indiquer la valeur. Au premier rang, apparaît la fraîcheur. Une scène comme la promenade, à Vauxhall, de Fanny Bolton et Arthur Pendennis, est traitée avec une pureté qui produit une impression de détente presque physique². Imaginez ce qu'un tel sujet pouvait suggérer. Sans parler de perversité, ce qui n'est, en aucune manière, dans le ton de Thackeray, un dialogue de ce genre, entre un jeune sentimental et une pauvre fille innocemment amoureuse, dans ce décor nocturne de jardin et de feux d'artifices, ne pouvait, semble-t-il, qu'hésiter entre le scabreux et le ridicule. Or, il se trouve, qu'esquivant le double écueil, il est un petit chef-d'œuvre de grâce et d'ingénuité.

La candeur pare le talent de Thackeray d'une naïveté juvénile. Les conversations qui se tiennent entre Pendennis et Laura, devenue sa femme, dans les romans ultérieurs à leurs propres aventures, sont charmantes de grâce sans apprêts. Il y a, dans l'atmosphère de l'art thackerayen, une timidité délicieuse et, comme impondérable — tant elle est fine et diluée — *une pudeur en suspens*.

VIII

Charme, c'est-à-dire, l'excuse s'impose, un défi aux critiques. La charme s'éprouve plus qu'il ne se définit. Lorsqu'on essaye,

1. Voir le chapitre V : « Clive's uncles », et toute la conversation menée par Mr. Giles, p. 46.

2. *Pendennis*, XLVI « Monseigneur s'amuse », pp. 457 et seq.

cependant, aiguillonné par le désir de savoir pourquoi l'on admire, de dégager quelques éléments constitutifs, il apparaît que les deux principaux en sont malice et poésie. Malice, mais une malice originale, qui n'est pas l'esprit toujours un peu extérieur et mécanique, ni l'humour avec son arrière-plan presque fatal d'attendrissements ou de contrainte. Une malice enveloppante, pleine de bonhomie et de grâce, un sourire délicat et vivant. Elle vous attend, elle vous suit, elle s'embusque au détour d'un paragraphe et, soudain, alors que vous alliez passer sans méfiance, la voici qui se démasque et vous prend. Écoutez Clive vous narrer sa visite au Louvre : « Je » n'y étais pas, dit-il, depuis dix minutes, quand je devins amoureux de la plus belle créature que le monde ait jamais vue. Elle » se tenait, silencieuse, majestueuse, au centre d'une des salles de » la galerie des statues et de l'apercevoir suffisait à vous anéantir » du sens de sa beauté. Je ne pouvais voir distinctement la couleur » de ses yeux et de ses cheveux, mais ceux-ci sont clairs et je pense » que les yeux sont gris. Son teint est d'une belle nuance chaude et » marbrée. Elle n'a pas l'air très intelligent, sans doute ; elle ne doit » pas parler, ni rire beaucoup ; elle se contente paresseusement de » sourire. Elle est belle, simplement. Cette divine créature a perdu » un bras, qui a été coupé à l'épaule, mais cet accident ne lui enlève » rien de sa splendeur. Elle peut avoir dans les 22 ans et naquit il » y a deux mille ans. Son nom est la Vénus de Milo !¹ ». Thackeray est coutumier de ces remarques qui viennent égayer subtilement les romans les plus sombres. Son charme est un éclaircissement.

A cette lueur contribue, pour une large part, la poésie. Nous entendons la création jolie. Cette poésie, qui est celle du cœur, se passe aisément de moules arbitraires, et la prose de Thackeray palpite souvent d'un lyrisme secret. Son art frémit à fleur d'écorce. Voyez, même dans ce *Vanity Fair* qu'on s'imagine volontiers rigide comme un gantelet de fer, la délicatesse toute poétique avec laquelle il parle de cette malheureuse Lady Jane, détestée, méprisée, humiliée par Becky : « Ses pauvres petites pensées s'enfuyaient » toutes tremblantes, comme les fées, dans les contes, devant un » mauvais ange plus puissant »².

Baguette magique. Envol. L'ironie même se pare d'une séduction légère. Voyez comment Thackeray raille le mirifique Alcide Miro-

1. *The Newcomes*, XXII « A visit to Paris », p. 216.

2. *Vanity Fair*, XLV « Between Hampshire and London », p. 442.

bolant, amoureux transi, et cuisinier virtuose. Relisez la page où le « chef »-poète détaille à M^{me} Fribsby le menu virginal qu'il avait composé en l'honneur de l'objet de sa flamme¹. Mieux que tous les commentaires qui ne sauraient, ici, qu'alourdir, la lecture de cette page mettra en lumière le charme que projette sur la prose thackerayenne sa latente poésie.

IX

Autre ressource de cet art, que son aptitude au « tableau ». Notion dangereuse. Qui dit « tableau » pense, en général, « scène » et ne se préoccupe guère d'établir une distinction entre les deux expressions. On parlera indifféremment de tableaux ou de scènes d'une pièce ou d'un roman. Il importe, pour la clarté de la discussion qui va suivre, de marquer ici le contraste que nous établissons entre chacun des termes.

Par « scène », nous entendons un « moment dramatique », par « tableau », « un moment graphique ». Peinture ici, action là. Or, l'art de Thackeray dénote une répugnance naturelle à la scène et une tendance, également naturelle, au tableau.

Dans un traité de critique auquel nous avons, par ailleurs, fait allusion², Mr. Percy Lubbock a analysé la manière de Thackeray avec une finesse et un bonheur d'expression qui ne sont pas sans décourager l'émulation. Il démontre que les « scènes » sont rarissimes chez lui, qu'il n'y vient que contraint et que, par exemple, la grande *scène* entre Rawdon, libéré de prison, Becky, coupable, et Steyne, provocateur, est la seule de *Vanity Fair*. Comparant Thackeray avec Flaubert et Maupassant, il déduit de rapprochements heureux que l'art du premier n'est pas enclin au drame et que les instants où il donne l'impression de l'objectivité ne sont qu'accidentels et presque toujours décevants. « On peut, dit-il, » observer de droite et de gauche, dans les romans de Thackeray, » des exemples de cette sorte : l'éclair perçant et momentané de la » vision directe, la grande scène approchée et, alors, refusée »³.

1. Depuis « Her lovely name is Blanche », jusqu'à « My feet almost failed me as I spoke. ».

Pendennis, XXIII « A little innocent », pp. 224-5.

2. *The Craft of fiction* ; voir plus haut, p. 317.

3. Percy Lubbock, *op. cit.* p. 105.

Il n'entre pas dans notre propos de tenter, après Mr. Lubbock, une démonstration de la répugnance de l'art thackerayen à la scène dramatique. Le fait est d'autant plus curieux que Thackeray excelle dans le dialogue¹. On dirait, chez lui, d'une fatigue dans la réussite, d'une sorte de *lassitude de bien faire*. Nous souhaiterions plutôt développer le point laissé dans l'ombre par le pénétrant critique, à savoir : le côté positif de cet art, nous entendons : l'aptitude au tableau. Car, si l'on peut dénombrer sur les doigts les « moments scéniques » de Thackeray, il est assez clair que ses romans sont parsemés de pages où le tableau est le charme principal. Si l'écrivain ne peut faire parler longtemps ses personnages seuls, s'il faut qu'il substitue bientôt sa voix à la leur (au point qu'on ressent l'impression d'un surplus de vie non employé, d'une activité laissée pour compte²), il est un don qu'il leur accorde en échange et c'est la puissance pittoresque. Ils ne parlent plus, mais nous les entendons encore. Leur voix est notée, leurs inflexions, un geste familier, une attitude. La trame du récit thackerayen s'interrompt ainsi pour laisser place à des tableaux de genre, qui frappent la vision du lecteur. Il en est dans *Esmond* de puissants, tel le passage du carrosse des Castlewood à travers la foule enfiévrée par l'antipapisme, et d'exquis, comme le retour d'Henry, et sa rencontre avec Lady Castlewood et Beatrix, dans le chœur crépusculaire de la cathédrale de Winchester. Il en est dans *The Snobs* ; il en est dans *Philip* ; il en est dans *The Newcomes* et *The Virginians*. Il en est partout. Ce sont les instants où la manière désordonnée de l'auteur se fixe sur un ensemble de notations plus précises, où se rejoignent la couleur et le trait. Qui, refermant l'histoire de Pendennis, ne voit devant ses yeux se succéder, en relief sur le fond du livre, Arthur admirant la Fotheringay, tandis que pérore Costigan³ ; Blanche Amory,

1. cf. *The Newcomes*, XL, pp. 420-1.

Henry Esmond, III, IV, pp 328-331.

The Virginians, XXXI, pp. 260-4.

2. On trouvera un exemple typique de cette substitution de l'auteur aux personnages, de cette faillite de la scène devant le tableau, dans *Henry Esmond*, par exemple, lorsque le duc d'Hamilton, ayant outragé Esmond, Lady Castlewood lui révèle le secret de leur bienfaiteur. C'était la « grande scène » attendue, et, de fait, le début est prometteur. Les répliques se croisent, étincelantes et drues. C'est du bon drame.

Soudain, tout s'arrête. Thackeray intervient et supprime l'action. « And then, in » her touching way, and having hold of her daughter's hand and speaking to her » rather than my Lord Duke, Lady Castlewood told the story... »

Henry Esmond, III, IV « Beatrix's new suitor », p. 334.

3. *Pendennis*, V, p. 48.

surprise au piano par son ancien amoureux¹ ; et le Commandant, hautain et calme, prenant, sur son valet révolté, une facile victoire². Moments lumineux. Durables souvenirs.

X

Et nous voici, par une transition naturelle, amené à étudier les images de Thackeray. S'il excelle au « tableau », c'est que son art est maître des ressources du dessin. L'image est le fruit double de la trouvaille et de l'exploitation. Jaillissement, d'abord. Là, où le commun des hommes ne voit que forme banale et ne pense, s'il le fait, qu'à des clichés usés, Thackeray, en écrivain de race, verra un aspect neuf, trouvera formule piquante et rajeunira le thème. La phase seconde est de réflexion. L'artiste, qui vient de découvrir l'image, s'arrête, comme surpris des possibilités qu'elle renferme et, suivant le chemin ouvert, développe la voie tracée. L'image se trouve, pour parler comme Hegel, à l'état de moment dépassé. La mise en valeur est l'égale de la découverte.

Thackeray veut-il nous exprimer la vanité de la beauté éphémère, qu'il nous décrit les ravages des ans sur le visage de l'admirable Beatrix et ajoute : « George se rappela un feu d'artifice à » Williamsbourg, en l'honneur de l'anniversaire du roi. Il avait » regardé ensuite les roues squelettiques et les douilles des fusées » explosées »³. Esmond rencontre brusquement le père Holt ; pas un signe de reconnaissance ne s'échange entre eux, mais ils se sont devinés. « Peut-être y eut-il, écrit Thackeray, un faible éclair de » retrouvailles, comme on voit une baïonnette étinceler dans une » embuscade, mais chacun recula et tout redevint obscur »⁴. Ce qui frappe, dans ces images, est l'intelligence. Nous entendons qu'elles ne cherchent pas à piquer par une alliance inattendue, qu'elles ne visent pas au bizarre, mais bien à saisir le rapport intime entre les êtres et l'objet comparé. L'image thackerayenne s'accompagne toujours de pensée. Elle n'est pas un simple coup de crayon fantaisiste. La main ne trahit pas le cerveau. Voyez la description du billet amoureux dissimulé par George Osborne dans le bouquet

1. *Pendennis*, LXXIII, p. 720.

2. *ibidem*, LXVIII, pp. 678-685.

3. *The Virginians*, LIV « Harry sits smoking his pipe », p. 449.

4. *Henry Esmond*, II, XIII « I meet an old acquaintance in Flanders », p. 246.

qu'il a remis à Becky, « caché là, enroulé comme un serpent, parmi les fleurs ¹ ». Il n'est pas jusqu'aux images les plus facétieuses, où l'on ne pourrait retrouver l'influence de l'idée. Quand il dit de Mrs. Bowls, serrant la main à Becky, que ses doigts étaient « comme autant de saucisses froides et inanimées ² », sous la remarque burlesque s'insinue une notation psychologique d'un symbole étonnant.

XI

A cette image, Thackeray excelle, la découverte passée, à assurer la continuité. Quiconque lit ses romans ne peut pas ne pas noter cette cohérence dans les métaphores. Compare-t-il les hommes à des Turcs, que nous partons de Mahmoud de Baker Street ou Selim de Belgrave Square pour aboutir à Bismillah, en passant par le Bosphore, sans oublier Fatima et la Barbe du Prophète ³ ! Veut-il nous faire partager, en termes « choisis », son indignation d'avoir dû, à Spoorweg, payer un florin une pinte de bière, qu'usant de comparaisons intraduisibles, il s'écrie fougueusement : « Oh, » for shame ! for shame ! I can't cork down my indignation, I froth » up with fury. I am pale with wrath, and bitter with scorn ⁴ ». Écoutez-le vitupérer contre ceux qui, coupables eux-mêmes d'erreurs, jettent la pierre à Harry Warrington, amoureux de Maria. « Quand bien même, écrit-il, tu ferais l'âne en ce moment, es-tu » le seul, en Angleterre, à pousser des « hi-han » ? Donnez-lui des » coups de pied, vous qui ne savez point braire, mais accueillez-le, » vous tous, honnêtes mangeurs de chardons ; — compagnons » aux longues oreilles, reconnaissez un fraternel bourriquet ⁵ ». Voyez, enfin, si vous voulez saisir dans tout son développement ce don aisé de l'image dans Thackeray, ce qu'il dit du tempérament de Lady Kew : « Ce tempérament, elle l'attachait quelquefois

1. *Vanity Fair*, XXIX « Brussels », p. 274.

2. *ibid.*, L. « Becky is recognised by the Family », p. 398.

A noter encore, pour ce rapport instinctif entre l'image et la nature intime de celui ou celle à qui elle s'applique, ce que dit Dobbin d'Amelia :

« She walks into the room as silently as a sunbeam ».

Vanity Fair, LXI « Two lights are put out », p. 592.

3. *Pendennis*, LIII, p. 519.

4. *Roundabout Papers*. « Notes of a week's holiday », pp. 251-2.

5. *The Virginians*, XIX « Love and Luck », pp. 156-7.

» et l'empêchait d'aboyer et de mordre ; mais, délivré de sa
» muselière, c'était un animal dont toute la famille de la noble
» dame concevait une légitime appréhension. Pas un d'entre eux qui
» n'ait, à un moment donné, été blessé, lacéré, bousculé, effrayé
» ou mordu par cette bête effrénée. Les poltrons lui apportaient
» de la pâtée et le flattaient. Les prudents passaient au large
» et s'arrangeaient pour ne pas le rencontrer ; mais, malheur à
» ceux de la famille qui devaient lui apporter à manger, préparer sa
» litière et partager la niche avec « Le Chien Noir » de Lady
» Kew¹ »...

1. *The Newcomes*, XXXIII « Lady Kew at the Congress », p. 340.

CHAPITRE IV

LE STYLE

I

Cette habileté et cette conscience ne se remarquent pas seulement dans l'image, qui n'est qu'une floraison accidentelle, et bien spéciale, de l'art. On la retrouve, aussi, dans l'ensemble du style thackerayen.

Ce style, il n'est pas douteux qu'on soit susceptible de le mieux comprendre, si, avant de l'étudier, on se reporte à ce que Thackeray en a, lui-même, dit, à plusieurs reprises, dans son œuvre. A titre de critique, mais, aussi, confidentiellement. Examinant, dans un article sévère, la *Révolution Française* de Carlyle, il écrivait : « Jamais le style d'un homme n'a, à ce point, gâté son sujet et obscurci son génie. Il est roide et rugueux, il abonde en germanismes » et en latinismes, en épithètes étranges et en mots composés des plus lourds, qui ne peuvent que confondre les admirateurs du simple anglais d'Addison, ceux qui aiment, enfin, l'histoire telle qu'on la voit passer, gracieuse, dans Hume ou se pavaner, pompeusement, dans Gibbon¹ ». Le jugement est d'une importance assez claire. Il définit négativement et positivement la conception du style de Thackeray : éviter de parti pris la lourdeur, le bizarre, le pédant. Pas de roideur, ni de nodosités. L'idéal est ce simple anglais d'Addison, ce lumineux et transparent anglais des humoristes du XVIII^e siècle. Tournons-nous donc vers les conférences. Écoutons Thackeray préciser sa conception. Il parle de Swift. « Sa langue, dit-il, prend la simplicité pour but de ses efforts ; il évite les tropes et les métaphores et emploie ses idées et ses mots avec une sage répartition de la dépense et de l'économie. Il ne se permet jamais d'extravagance inutile de rhétorique, d'épithètes magnifiques,

1. Lewis Melville. « On an unprinted article by Thackeray », *The New Criterion*, octobre 1926, p. 703.

» d'imagerie abondante, mais exprime devant vous son opinion
 » avec une simplicité grave et une parfaite précision ¹ ». Ces qualités, que Thackeray admirait chez Swift, étaient bien les mêmes qu'il ambitionnait pour lui, puisque, analysant, dans sa correspondance, le dernier ouvrage de Dickens, il s'écriait avec une fierté légitime : « C'est un fait agréable à l'autre auteur de constater que Dickens, » qui a depuis longtemps cessé de faire allusion aux œuvres de l'autre, a cependant copié cet autre auteur, en simplifiant grandement » son style et en abandonnant l'emploi de grands mots. C'est le » public qui en profitera et *David Copperfield* se sera amélioré en » prenant une leçon de *Vanity Fair* ² ».

De ces divers jugements, quel enseignement tirer, sinon la volonté nettement affirmée de Thackeray de fuir l'affectation et, pour reprendre l'une de ses propres formules, son désir d'écrire « *simple* » comme *bonjour* » ³ ? Tendances complémentaires, qui impriment au style thackerayen ses directives essentielles. Elles sont à l'origine de sa rhétorique et de sa langue.

II

La rhétorique est réduite au minimum. Ces images mêmes, dont nous montrions tout à l'heure la justesse et la continuité, sont d'autant plus précieuses, qu'elles sont exception. Sur la trame sobre de l'œuvre, elles détachent leurs pétales ; mais ce sont là rares offrandes. Et même, pour réussies, pour pittoresques qu'elles soient, elles ne choquent jamais par leur extravagance. Si elles savent dépeindre avec bonheur, il ne se mêle jamais de bizarrerie à leurs traits, ni d'intempérance à leur richesse. Il y a là une maîtrise dans la discrétion qui est l'un des apanages de Thackeray.

1. *The English Humourists*. « Lecture the first. Swift », p. 432.

2. « Have you read Dickens. O ! it's charming. Brave Dickens ! It has some of his » very prettiest touches, those inimitable Dickens's touches that make such a great » man of him, and the reading of the book has done another author a great deal of » good, In the 1st place, it pleases the other author to see that Dickens who has long left » off alluding to the A's works has been copying the O. A. and greatly simplifying his » style and overcoming the use of fine words. By this the public will be the gainer and » *David Copperfield* will be improved by taking a lesson from *Vanity Fair* ».

A collection of letters, p. 68.

3. Il dit en effet d'un vers de Ronsard :

« Vous ne verrez jamais chose plus belle ». Here is an Alexandrine (sic), written » three hundred years ago, as simple as *bonjour* ».

Roundabout Papers. « On Alexandrines », p. 422.

Pour s'aider, son style n'emploiera donc que des secours très simples. Point de procédés contournés, point de métaphores grandiloquentes, comme, aussi, point de constructions tourmentées, ni point d'éclats artificiels. Un recours à des auxiliaires élémentaires. Si naturels, si inattendus, qu'on ne les remarque même pas à la lecture. Ainsi, l'art des symboles et des contrastes. Thackeray possède un sens très sûr des signes révélateurs qui ont sur tel ou tel une action profonde. Voyez dans l'atmosphère lourde de conversations et animée de rires turbulents où joue le pauvre pianiste Bows, comment, soudain, la chanson qui monte du clavier vient frapper l'oreille de Pendennis et le plonger dans la rêverie. Les autres bavardent, insoucians ; lui, médite, songeant à cet air qui annonçait autrefois l'entrée de la « divine Emily »¹. Thackeray, aussitôt, s'esquive, mais le symbole de cette petite voix du passé, si rarement perçue, si vite oubliée, est venue, comme à notre insu, parer de son charme le passage tout entier. Songez encore à la façon si normale dont le symbole vient se glisser dans le récit, lorsque Henry Esmond apprend, de Lord Castlewood agonisant, la vérité sur sa naissance. Esmond, qui a décidé de se sacrifier, s'avance vers la cheminée pour y brûler la confession de son ancien maître. Ce faisant, il jette les yeux sur les mosaïques du foyer et y aperçoit « un grossier tableau » représentant Jacob, avec des gants de poils, fraudant Isaac du « droit d'aînesse d'Esau. Le papier l'éclaira, en brûlant »². Cet exemple, entre tant d'autres, indique peut-être assez comment la rhétorique de Thackeray sait se rendre légitime. La discrétion avec laquelle l'auteur passe, sans jamais insister, suffit à éloigner toute idée d'artifice.

III

Même naturel dans les contrastes. L'écrivain tire de leur sobriété des effets saisissants. Un commentaire alourdirait et mettrait le lecteur sur ses gardes. Mais Thackeray, qui se livre avec tant d'abandon à la digression édifiante, sait, lorsqu'il présente un

1. « It shook Pen as he heard it. He remembered how his heart used to beat as » that air was played and before the divine Emily made her entry. Nobody, save » Arthur, took any notice of old Bow's playing : it was scarcely heard amidst the » clatter of knives and forks, the calls for poached eggs and kidneys, and the » tramp of guests and waiters ».

Pendennis, XXX « Old and new acquaintances », p. 296.

2. *Henry Esmond*, I, XIV « We ride after him to London », p. 148.

contraste, le faire avec une netteté d'où jaillit une réussite totale. Écoutez-le analyser la rouerie de Becky Sharp, dans sa conquête de l'épais colonial Joseph Sedley. Peut-on, plus simplement, se révéler habile : « Elle était habillée de blanc, ses épaules nues, blanches » comme neige, image de jeunesse, d'innocence abandonnée et d'hum- » ble simplicité virginale. Il faut que je sois très calme, pensait- » elle, et très intéressée sur tout ce qui touche à l'Inde ¹ ». C'est fini. Thackeray, sans développer le contraste, passe à un sujet différent et le procédé, vaincu par tant d'ingénuité, fait corps avec le texte, au même titre aisé qu'une série de répliques autour d'une tasse de thé.

IV

La marque dernière de la rhétorique thackerayenne nous paraît être, plus encore que la nouveauté des images, plus que le tact du symbole et la netteté des contrastes, le sens du *paragraphe*. On pourrait extraire des romans de Thackeray une centaine de paragraphes, d'environ quinze à vingt lignes, qui sont, chacun à leur manière, de petits chefs-d'œuvre. Le paragraphe thackerayen a toutes les qualités du genre : le départ sans effort, et direct ; la progression rapide, sur un rythme alerte, jusqu'au point culminant ; puis, après une sorte de « strette », la calme descente et l'élargissement continu qui conduit la détente à l'apaisement final. De ce genre, auquel l'écrivain s'adonne avec joie, et dont nous ne pouvons, bien entendu, citer tous les exemples, rappelons, ici, deux fleurons : le paragraphe de « l'escalier ² », dans *The Book of Snobs*,

I. *Vanity Fair*, III, « Rebecca is in Presence of the Enemy », p. 20.

2. « What a finger ! says Mrs Ponto ; and indeed it *was* a finger, as knotted as a » turkey's drumstick and splaying all over the piano. When she had banged out the » tune slowly, she began a different manner of « Gettin'up stairs », and did so with » a fury and swiftness quite incredible. She spun upstairs ; she whirled upstairs ; » she galloped upstairs ; she rattled upstairs ; and then, having got the tune to » the top landing, as it were, she hurled it down again shrieking to the bottom floor, » where it sank in a crash as if exhausted by the breathless rapidity of the descent. » Then Miss Wirt played the « Gettin'up stairs » with the most pathetic and » ravishing solemnity : plaintive moans, and sobs issued from the keys — you » wept and trembled as you were gettin' upstairs. Miss Wirt's hands seemed to faint » and wail and die in variations : again, and she went up with a savage clang and » rush of trumpets, as if Miss Wirt were storming a breach ; and although I knew » nothing of music, as I sat and listened with my mouth open to this wonderful dis- » play, my *caffy* grew cold, and I wondered the windows did not crack and the chan- » delier start out of the beam at the sound of this earthquake of a piece of music ».

The Book of Snobs, XXV : « A visit to some country snobs », p. 390.

et celui qui s'intitulerait assez bien le paragraphe « du raz de marée »¹, dans *Philip*. Une lecture parallèle de ces deux morceaux achevés de rhétorique si typiquement thackerayenne, l'ascension atteignant son terme ici à « The crash is over », là, à « were storming a breach », illustrera, mieux qu'une paraphrase, l'analyse qui précède.

V

Rhétorique donc, qui mène à la victoire l'auteur. Mais, par des moyens si éloignés de l'artifice que la triomphante rhétorique thackerayenne, sans doute parce qu'elle est la véritable, semble se moquer de la rhétorique. Simplicité conquérante qui se retrouve aussi nettement dans la langue.

La langue de Thackeray est, par essence, ennemie de l'affectation. Le lecteur en fait, à chaque page, l'expérience. Les conversations sont rapportées dans les termes mêmes où on les peut entendre, chaque jour, autour de soi. Une écriture proche du réel, ambitieuse seulement de rendre le son de la vie, se fait le support matériel du réalisme thackerayen. Les expressions les plus naturelles sont celles qui trouvent leur chemin sous sa plume. Certaines, plus familières, reparaissent très souvent dans son œuvre. En citer quelques-unes est, en même temps, dresser une liste des termes les moins prétentieux. Thackeray veut-il narrer une rencontre, qu'il commence par « Whom should I see but ?... » ; veut-il, ailleurs, exprimer que deux membres de la même famille ne s'aiment guère, qu'il faudra nous attendre à l'inévitable « No love was lost between » them... » Les épithètes dont il se sert pour dépeindre ses personnages ne lui causent point d'embarras : ses femmes aimantes sont

1. « The pier tosses up to the skies, as though it had left its moorings — the houses on the cliff dance and reel, as though an earthquake was driving them — the sea walks up into the lodging-houses — and Philip's legs are failing from under him : it is only for a moment. When you have a large, tough double tooth out, doesn't the chair go up to the ceiling, and your head come off too ? But, in the next instant, there is a grave gentleman before you, making you a bow, and concealing something in his right sleeve. The crash is over. You are a man again. Philip clutches hold of the chain-pier for a minute : it does not sink under him. The houses, after reeling for a second or two, reassume the perpendicular, and bulge their bow-windows towards the main. He can see the people looking from the windows, the carriages passing, Professor Spurrier riding on the cliff with eighteen young ladies, his pupils. In long after-days he remembers those absurd little incidents with a curious tenacity ».

The Adventures of Philip, XIV « Contains two of Philip's mishaps », pp. 251-2.

uniformément appelées « tender parasitic creatures » et possèdent toutes « an angelic sweetness », tandis que les démons se voient, avec une persistance significative, qualifiés d'« artful rogues », qui s'adonnent invinciblement à la pratique du « scheming ». Rien de guindé, on le voit ; pas d'échasses lourdaudes. Une démarche souple et sans apprêts. Ainsi, ces I. O. U., initiales révélatrices qui émaillent si souvent l'écriture de Thackeray.

VI

La familiarité, parfois même, paraît dangeureusement côtoyer le relâché. Nous ne voudrions pas appuyer sur ce point, mais une enquête impartiale doit reconnaître certaines négligences, dues à cette primauté du naturel. Un puriste trouverait à reprendre dans le texte thackerayen ¹. Le style coule si aisément, qu'il arrive au romancier de passer sans souci sur des répétitions ², de laisser, au besoin, transparaître, çà et là, des gaucheries ³. Mais il y aurait quelque malignité à s'appesantir sur ces défaillances de détail. Elle sont l'envers de la facilité. Facilité qui se rachète, par ailleurs, brillamment.

VII

L'un des grands mérites de cette langue est, en effet, sa spontanéité. Si l'homme est un méditatif, creusé par le doute et angoissé par son intelligence, l'écrivain, lui, a hérité d'un don évident.

1. Sans doute faut-il voir dans la familiarité du style de Thackeray l'origine de la reflexion de Matthew Arnold « He was not a great writer »

cf. *The Oxford Thackeray*, 1908, XX, introduction, p. xxix.

2. « Laura had so much improved in *health* and *looks* that Pen could not but » admire her. The frank and kind *eyes* which met his, beamed with good *health* ; the » cheek which he *kissed* blushed with *beauty*. As he *looked* at her, artless and grace- » ful, pure and candid, he thought he had never seen her so *beautiful*. Why should » he *remark* her *beauty* now so much, and *remark* too to himself that he had not *remar-* » *ked* it sooner ? He took her fair trustful hand and *kissed* it fondly : he *looked* in » her bright clear *eyes*, and read in them that kindling welcome which he was always » sure to find there ».

Pendennis. LXVI, p. 658.

3. « What a good fire there is in her room, when she comes to pay you a visit, although » your wife laces *her stays* without one ! The house during *her stay* assumes a fes- » tive, neat, warm, jovial, snug appearance... »

Vanity Fair, IX « Family portraits », p. 78.

Que l'on ouvre son roman le plus travaillé, *Henry Esmond*, ou l'une de ses nouvelles le plus rapidement écrites, comme *Cox's Diary*, on est également frappé par l'aisance de l'écriture¹. Alors que, notait tel critique, Fielding, Richardson, Scott, Carlyle, Ruskin ou Dickens ont souvent écrit des pages nettement inférieures, le propre de Thackeray semble être l'égalité, sinon dans le fond, du moins dans la forme². Nous sommes loin de partager cette opinion outrancière, mais, pour excessive qu'elle soit, la remarque met l'accent sur un point capital, qui est le brillant de Thackeray. Lisez, par exemple, une œuvre secondaire, comme *The White Squall*³. Comment ne pas être étonné par cette virtuosité ? Les mots semblent, d'eux-mêmes, venir se grouper, s'ordonner sur la ligne. On songe à la satire de

1. On a dit de lui : « His style is pure, clear, simple in its power and harmonious : » *clean, sinewy, fine and yet strong like the legs of a racehorse* ».

James Hannay, *op. cit.*, p. 12.

2. « Fielding himself wrote pitiful trash when he became a hackney writer. » Richardson overcomes most readers, Scott broke down, Carlyle, Disraeli, Dickens » and Ruskin have written many inferior things. Thackeray is, if sometimes below » himself in substance, never below himself in form ».

Fr. Harrison, *Thackeray's place in literature*, New York, 1894.

« Studies of the great Victorian writers », IV, p. 333.

3. « When a squall, upon a sudden,
 » Came o'er the waters scudding ;
 » And the clouds began to gather,
 » And the sea was lashed to lather,
 » And the lowering thunder grumbled,
 » And the lightning jumped and tumbled ».

 « And fowls and geese did cackle,
 » And the cordage and the tackle
 » Began to shriek and crackle ;
 » And the spray dashed o'er the funnels,
 » And down the deck in runnels ;
 » And the rushing water soaks all,
 » From the seamen in the fo'ksal
 » To the stokers whose black faces
 » Peer out of their bed-places ; »

 « And the passengers awaken,
 » Most pitifully shaken ;
 » And the steward jumps up and hastens
 » For the necessary basins ».

 « And each man moaned and jabbered in
 » His filthy Jewish gaberdine... ».

Works, XIII, pp. 46-49.

Boileau ¹. Thackeray, lui aussi, voit se présenter, fervente, la rime. Transposez dans le roman, changez « rime » en « expression » et vous constaterez semblable réussite. Il est peu d'écrivains que l'on relise avec autant de plaisir que Thackeray. Le suivre ne demande pas d'effort, tellement le mot écrit est celui qu'on attendait. Chez lui, a dit Lilly, « l'expression s'adapte à la pensée, comme, » à la main, un gant bien fait ² ». Un gant qui ne serait point de peau grossière, mais ornée de broderies de bon goût. Simplicité n'est point monotonie. Le vocabulaire de Thackeray est varié, dru, savoureux. Mais noble, aussi, et élégant. Nous passons d'une conversation entre deux valets à l'analyse des sentiments les plus élevés. Simplicité et facilité, loin d'exclure le brio, font alliance avec lui. Les trouvailles de style projettent leurs fantaisies sur la sobriété de la toile de fond en formules justes et neuves ³. On comprend, devant cette magie de l'expression, la poétique remarque de Max Beerbohm : « Il jouait » de son flutiau et les mots s'affairaient autour de lui comme des » enfants, de jolis petits enfants accoutumés aux danses, ou bien, » s'il le voulait ainsi, s'avançaient, majestueux comme des rois, » sombrement ⁴ ».

VIII

A ce style, la limpidité vient ajouter charme nouveau. La facilité grammaticale y joue un rôle. Ce n'est secret pour personne que l'écrivain se soucie peu des tournures compliquées, des déformations,

-
1. « Dans les combats d'esprit, savant maître d'escrime,
 » Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime. .
 » On dirait, quand tu veux, qu'elle te vient chercher :
 » Jamais au bout du vers on ne te voit broncher,
 » Et, sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse,
 » A peine as-tu parlé qu'elle-même s'y place ».

Œuvres Poétiques de Boileau-Despréaux. 1889, Satire II, p. 49.

2. « The phrase fits the thought, as a well-made glove, the hand ».
 W. S. Lilly, *op. cit.* p. 59.

3. « The young gentleman's hand shook so, that, in order to drink his wine, he » had to surprise it, as it were, and seize it with his mouth, when a shake brought » the glass near his lips.

Lovel the Widower, IV « A black sheep », p. 113.

cf., encore, : « Men serve women kneeling. When they get on their feet, they go away ».

Pendennis, XXX « Old and new acquaintances », p. 293.

4. cité par W. C. Brownell, *Victorian prose Masters*, 1902, p. 44.

des rejets, de tout ce qui cherche à surprendre par bizarrerie. De même que sa langue est quelquefois familière, de même il n'est pas rare de découvrir des négligences dans sa grammaire ¹. Mais le curieux est, précisément, que ses défaillances, loin de choquer, constituent plutôt un auxiliaire de son art. Si l'on peut, sans arbitraire, comparer le style de Thackeray à une claire rivière qui s'écoule sans heurt, on peut également dire que ses quelques négligences de vocabulaire ou de grammaire ne sont que les cailloux inévitables sur lesquels glisse le ruisseau et comme le lit chantant qui lui prête ses mille voix.

IX

Et nous voici conduit, par une image assez classique, au caractère, sans doute le moins étudié, de l'art thackerayen, qui est *musique*. Lit « chantant, disions-nous, voix du ruisseau. Ce style vibre d'une mélodie émouvante. Sensible à la puissance des sons au point d'épouser Miss Shawe pour l'avoir entendue chanter ², aimant à répéter inlassablement les vers les plus ordinaires jusqu'à en extraire un chant harmonieux ³, Thackeray a donné à son œuvre une résonance prenante, dont l'écho persiste tard à notre oreille. Refermer un livre de Thackeray, c'est un peu comme revenir d'un récital. Les phrases vivent dans notre mémoire. Musique non savante, non agencée, qui est plutôt comme une inspiration perpétuelle, comme un tact inné des voyelles heureuses, des syllabes mélodiques et des chutes fortunées. Grave et tendre, la prose thackerayenne pleure et chante comme une poésie. Sa richesse vocalique suffit souvent à créer la tonalité, comme dans le sobre, discret et déchirant « the dear, the brief, the forever remembered » ⁴, qui, dans sa simplicité profonde, évoque presque une mesure de Beethoven. Que l'on relise la rencontre entre Lady

1. « his grammar has flaws by the score ».

Sir A. T. Quiller Couch, *op. cit.*, p. 151.

2. « Thackeray used to say he lost his heart to his future wife when he heard » her sing ».

Hester Ritchie, *op. cit.*, p. 2.

3. « There was sweet music in his way of repeating the most hackneyed lines » which freshened them anew ».

William B. Reed, art. cit., *op. cit.*, p. 680.

4. cité par R. H. Stoddard. *Anecdote biographies of Thackeray and Dickens* New-York, 1874, p. 92.

Castlewood et Henry Esmond, où revient, comme un refrain, la phrase mélancolique : « Bringing your sheaves with you »¹, ou, encore, cet admirable morceau des *Roundabout Papers* sur le calme pensif de la nuit², et l'on verra comment, lorsque le rythme vient amplifier la berceuse des voyelles, la prose de Thackeray, à la fois riche et nombreuse, diverse et cadencée, s'apparente moins à la forme d'un Carlyle ou d'un Meredith, qu'à la musique de l'*Ode au Rossignol* ou des *Lotophages*.

Tels sont, cueillis successivement, les traits épars qui nous paraissent constituer l'art de Thackeray.

Le regret que l'on peut, en terminant, formuler est que Thackeray n'ait point réussi à les fondre intimement en un tout magistral. L'impression affligeante qui se dégage de cette étude est que, dans aucun de ses livres, l'écrivain ne nous a donné pleinement sa mesure. La qualité littéraire de ses divers romans demeure toute relative, le dosage plus ou moins heureux des éléments artistiques constituant, presque toujours, un critère redoutable. *Henry Esmond* tire ainsi sa supériorité d'une substance, où fusionnent, exceptionnellement, toutes les nuances d'un art, par ailleurs rebelle à la discipline. Seul, peut-on dire, il échappe à cette *splendide anarchie esthétique* qu'est, en définitive, l'œuvre immense de Thackeray.

1. II, VI « The 29th December », pp. 194-5.

2. « It is night now : and here is home. Gathered under the quiet roof, elders » and children lie alike at rest. In the midst of a great peace and calm, the stars » look out from the heavens. The silence is peopled with the past ; sorrowful remorses for sins and shortcomings — memories of passionate joys and griefs rise » out of their graves, both now alike calm and sad. Eyes, as I shut mine, look at » me, that have long ceased to shine. The town and the fair landscape sleep under » the starlight, wreathed in the autumn mists. Twinkling among the houses a light » keeps watch here and there, in what may be a sick chamber or two. The » clock tolls sweetly in the silent air. Here is night and rest. An awful sense of thanks » makes the heart swell, and the head bow, as I pass to my room through the sleeping house, and feel as though a hushed blessing were upon it ».

Roundabout Papers. « De Juventute » p. 241.

CONCLUSION

I

Si la force d'une conclusion réside dans sa brièveté, son mérite consiste à ne pas être une fin. Lorsqu'on a, par une suite de démarches logiques, analysé dans le détail les qualités et défaillances d'un écrivain, on ne peut, à la pensée de « conclure », au sens traditionnel du mot, c'est-à-dire de dégager les grandes lignes de son travail, se défendre d'un certain sentiment d'illusion et d'inutilité. Oserions-nous, sans scrupule, condenser en quelques phrases les traits marquants d'une œuvre, elle-même, reflet d'une personnalité si riche, si complexe, si nombreuse ? Irions-nous, par l'affirmation que Thackeray fut un moraliste au cœur tendre, enveloppé d'amertume, prétendre avoir, en la clarifiant, parachevé notre étude ? Le croire serait vanité. Souhaitant nous fortifier, nous ne ferions que nous étrécir. Voulant nous résumer, nous ne pourrions que nous répéter. Un rappel nous tiendrait lieu de nouveauté. Quelle que soit, donc, la tentation d'inscrire aisément le point final, nous ne risquerons pas ce marché de dupe.

Pour conclure vraiment, nous choisirons plutôt d'amorcer un problème. Terminer sera, pour nous, entrevoir. La position actuelle et future de Thackeray dans les lettres anglaises, le sort probable de sa notoriété, les causes profondes de son orientation, les perspectives, en un mot, de son devenir, telle est la question que nous exposerons ici. Sur ce terrain en friche, et qui réserve demain, notre ambition serait, au mieux, d'ouvrir quelques sillons.

II

La renommée de Thackeray a, comme toutes choses humaines, subi une évolution. Du vivant de l'auteur, la courbe est facile à suivre. L'ascension est lente, et ardue la montée. Les années de journalisme, d'articles épars et pseudonymes, de livres fragmentés en feuilletons font obstacle à la conquête d'un nom. 1848 marque la date décisive. *Vanity Fair* paraît, et c'est la célébrité. Seconde phase : Thackeray est devenu, brusquement, l'un des plus

grands écrivains d'Angleterre. Situation éminente qu'il ne cesse d'occuper jusqu'en 1863. La pierre du tombeau, alors, se referme sur lui, mais non point sur sa gloire. Thackeray, mort, règne sur les lettres anglaises. Vers 1870, son ombre partage avec celle de Dickens le triomphe vivant de George Eliot ¹. Puis, lentement, sournoisement, s'insinue une troisième phase : l'heure a sonné des discussions et des amoindrissements.

Petit à petit se fait jour la pensée que son style est faible ; sa peinture de la société, falote ; que sa psychologie manque de hardiesse et de pénétration ; que son réalisme est timoré ; qu'il est lui-même désuet, voire « rococo » ².

Réaction fatale, sans doute, et qui symbolise pour chacun le « purgatoire de la gloire » ³. Réaction, toutefois, particulièrement brutale vis à vis de Thackeray. Les dernières années du XIX^e siècle et l'aube du siècle présent sont marquées par une désaffection sensible de la génération montante. C'est fait connu, qu'entre 1905 et 1914, la jeunesse littéraire anglaise s'est nourrie de Samuel Butler. Or, Butler abhorrait Thackeray ⁴. Quoi d'étonnant si le grand public, attiré par des formes d'art nouvelles, boude l'auteur des *Newcomes* ? Ses romans sont abandonnés. Au temps même de sa vogue, il avouait être cinq fois moins lu que Dickens ⁵. On com-

1. « George Eliot had ruled the wide and flourishing province of English prose fiction for ten years, since the death of Dickens... so (gone) was Thackeray... the field was free for (her)... »

Edmund Gosse, *Aspects and Impressions*, 1922, p. 2.

2. « Now his manner, his language, his atmosphere of society are getting a little antiquated for younger readers. Some critics have persuaded themselves that they see more points in the human soul than he did ; his analysis is not quite thorough-going enough and so on. Augustus Z. from New-York and M. Jules from Paris (or Quimper) and Count Caviarovitch from Ostrolenko have outstripped Mr. William Makepeace. He is a little rococo ».

George Saintsbury. *Corrected Impressions*, 1895, p. 7.

3. L'expression est employée par M. Lalou à propos de Meredith, *op. cit.*, p. 86.

4. cf. le témoignage de M. Abel Chevalley : *Le Roman anglais de notre temps*, 1921 p. 100.

5. « Thackeray never approached Dickens in the matter of sales... Entering a bookstore in South Carolina, Thackeray enquired how many copies of *The Newcomes* had been sold. He was informed that they had taken 300 and that 200 more had been ordered. He then asked how many copies of *Bleak House* had been sold, and was told that the first order had been for 500 and the repeat order for 600 copies. « I ask these questions wherever I go, he said, and the answers are the same everywhere ». He insisted that five copies of Dickens's books sold for every one of his ».

Lewis Melville, *op. cit.*, 1910. I, p. 237.

mence à ne plus le lire du tout. Il est assez clair qu'aujourd'hui la masse ignore W. M. Thackeray. L'oubli des foules se referme progressivement sur le grand romancier¹.

La critique, heureusement, suit une évolution compensatrice. A mesure que le recul du temps fait son œuvre, la valeur de Thackeray s'épure et grandit. Il est bien le romancier d'une « élite », ainsi que le montrent les rigueurs du public, mais cette « élite », par contre, sent trop le prix de son « homme », pour ne point s'en éprendre jalousement. Connaître Thackeray, aimer Thackeray est devenu un signe de ralliement et comme un symbole de fraternité intellectuelle. Ce que Thackeray a perdu en ampleur, il l'a gagné en profondeur. A l'heure actuelle, les plus pénétrants critiques d'Outre-Manche, un Percy Lubbock², un Edwin Muir³, prennent Thackeray pour sujet central de leurs méditations et, l'élevant très au-dessus d'un Dickens, le classent dans la grande famille des Flaubert, des Tourguenev, des Tolstoï. Esquisser un système esthétique traitant du roman, sans y ranger *Esmond* ou *Vanity Fair*, est devenu impossible. N'est-il point réconfortant de penser que le nom de Thackeray, méconnu du nombre, a conquis droit de cité, pour les meilleurs critiques, parmi les premières gloires du roman mondial⁴?

III

De cet abandon du public et de cette ferveur de la critique, plusieurs raisons rendent compte, dont l'examen ne sera point inutile.

1. Dans un article tout récemment publié, l'auteur, après avoir rappelé que « Thackeray was a gentleman » conclut : « It explains why Thackeray should be » *to-day comparatively out of favour*. The gentleman's prestige is very low to-day, and » there is a very strong tendency to hold that « gentleman » and « artist » are incompatible terms. »

Desmond Mac Carthy (art. cité) *The Saturday Times*, sept. 13, 1931.

2. *The Craft of Fiction*, 1921. Tolstoï, Flaubert et Thackeray sont, pour Mr Percy Lubbock, les trois noms illustres du roman.

3. *The Structure of the novel*, 1928. Le nom de Thackeray est le premier que cite Mr. Edwin Muir (p. 10). Il ne cache pas, par ailleurs, sa conviction de la supériorité de Thackeray sur Dickens : « It was Thackeray who first made a clear break with » the plot, both as a literary and a popular convention, and it was in this more clearly » than in any other respect that he showed his superiority to Dickens in critical sense », *ibid.*, p. 38.

4. cf. le jugement de Saintsbury sur certaines scènes de *The Virginians* :

« It is not necessary to have read most of the good novels. I would fain persuade myself that it is not unhelpful to have read vast numbers of the bad in order to

Il nous conduira, notamment, à préciser la position de Thackeray dans les lettres anglaises.

Il semble que l'on puisse attribuer le manque d'attraction de Thackeray sur les foules, en premier lieu, au caractère essentiellement personnel de son œuvre. Il n'a pas eu de système objectif, de doctrine éclatante. Il a été Victorien et peintre des Victoriens ; mais il a, surtout, été William Makepeace Thackeray. Il a cherché la lumière. Il n'a point fait partie des porteurs de torches ¹. La conviction d'un Henry James ², source vive de sa suprématie, lui a fait cruellement défaut. Son intérêt, sa valeur, son charme ont résidé, d'abord, en ses inquiétudes. Comme l'a dit élégamment Sir Edmund Gosse : « La renommée de Thackeray repose largement sur sa vitalité palpitante et pathétique : il souffre, rit, réfléchit, sentimentalise ; pendant ce temps, nous trottons à côté du géant, et, levant les yeux vers le scintillement de ses grandes lunettes, nous partageons son émotion.. C'est le caractère de l'homme, lui-même, plaintif, affectionné, multiple dans ses modes comme le ciel d'avril... » qui, introduit complètement dans ses œuvres, conserve l'intensité humaine, le charme durable de Thackeray comme écrivain » ³. Charme durable, soit. Charme délicat, aussi. Quel rempart plus fragile, pour narguer les assauts du temps, que l'attrait individuel d'une personnalité ?

Personnalité, au surplus, capricieuse, amie de soi, et qui n'a jamais cherché à flatter son public. Thackeray, dédaigneux de briguer le succès, s'est enfermé dans une réserve distante. Son manque de prévoyance dans l'art, cette impression attristante qu'il nous laisse, de ne pas s'être réalisé complètement ⁴ ont contribué aussi à accentuer sa solitude. L'art thackerayen, si anarchique, parfois, résiste difficilement à la morsure des ans.

» see the grandeur of this. America, Russia, France (putting Flaubert out of the question), for thirty years and more, have been trying to beat Thackeray's record in this particular field and they have never come anywhere near him ».

Op. cit., p. 5.

1. M. Lalou, traitant, dans son *Panorama*, de « l'héritage victorien », n'accorde pas une seule ligne à Thackeray.

2. « Henry James... était peu lu, mais il avait un système, et il y croyait. Il devint chef d'école ; il fut une véritable puissance intellectuelle ».

Abel Chevalley, *op. cit.*, pp. 110-111.

3. Sir Edmund Gosse. *Littérature Anglaise* (traduction de Henry D. Davray), 1925, p. 370.

4. cf., plus haut, pp. 342 à 344.

L'absence d'organisation esthétique, entre, d'évidence, pour beaucoup, dans l'abandon où la littérature militante a laissé disparaître Thackeray. Mais nous y voyons d'autres raisons, dont la moindre n'est pas sa causticité décevante. Si Thackeray n'a point exercé de magnétisme sur les générations littéraires qui lui ont succédé, c'est qu'il lui a manqué l'enthousiasme. Un détachement désabusé, même quand il se tempère de sourire et de bonté, agit mal sur les jeunes, épris d'action et d'élan. « Je ne crois pas, a écrit » George Saintsbury, qu'un jeune homme — s'il est franc et n'a pas » prématurément appris à feindre l'indifférence pour ce qu'il croit » devoir aimer — puisse vraiment prendre goût à *Vanity Fair* »¹. De fait, aucun jeune écrivain ne s'est, depuis la mort de Thackeray, enflammé pour lui.

Considérons ainsi, parmi ses cadets, deux des plus grands romanciers d'Angleterre : Meredith, par exemple, et, plus près de nous, Galsworthy. Que constatons-nous ? Une absence de réactions, une indifférence totale à l'égard de Thackeray. Dans la volumineuse correspondance de Meredith, publiée par son fils, et où l'écrivain traite des problèmes littéraires les plus divers, il est fait une allusion unique à l'auteur d'*Esmond* : « J'ai appris avec peine et surprise » la mort de Thackeray »². C'est tout. Pas une ligne sur son œuvre, fût-ce même pour la combattre. Quant à Galsworthy, citons simplement de lui ce trait caractéristique : venu à la Sorbonne, en 1925, il y esquissa, dans une conférence, les profils de six romanciers. C'étaient Tourgnenev, Tolstoï, France, Maupassant, Conrad et Dickens. Le peintre satirique de la société anglaise d'après guerre ne réserva même pas, dans sa galerie, une place au peintre satirique de la société victorienne.

On peut dire qu'à la question classique où se résout la position d'un écrivain : « fils de » ?, « père de » ?, il convient, pour Thackeray, de répondre par une double négative. On déclare bien, généralement, qu'il est fils de Fielding, mais nous avons appris à nous défier de ce

1. *op. cit.*, 1895, p. 2.

cf. ce jugement similaire d'un « ami » de Thackeray, alors âgé de 16 ans.

« I picked up *Vanity Fair*, and tried to enjoy it. But, fresh from Scott's picturesque » page and Dickens's sympathetic extravagances, how dull, insipid, repellent, disgusting were George Osborne, and fat Joseph Sedley, and Amelia and Becky ! » What sillies they were, and how trivial their doings » !

Henry A. Beers, *op. cit.*, p. 93.

2. « Thackeray's death startled, and grieved me » (dec. 1863).

Letters of G. Meredith, 1912, I, p. 132.

jugement. La vérité est qu'il serait fils de Fielding, de Swift et d'Addison, s'il n'était, d'abord, fils de W. M. Thackeray. Une originalité profonde interdit de lui reconnaître des ancêtres directs. Et sa postérité se réduit au néant. Il n'a été le père d'aucun romancier. On chercherait en vain, depuis sa mort, un grand écrivain qui se soit réclamé de lui ¹. La position de Thackeray est celle d'un isolé, en marge du courant littéraire. Son destin l'avait bien marqué : humainement, par son désastre intime, et, littérairement, par l'effet de son génie, il était né pour les solitudes.

IV

Thackeray n'est donc point, par son intelligence caustique, le romancier du public. Il n'est pas, non plus, par sa nonchalante réserve, le romancier des écoles littéraires. Ce qu'il est, par contre, essentiellement, c'est *le romancier de la critique*. Le point est capital, car il précise sa physionomie actuelle et permet de pressentir son avenir. Si le sort de Thackeray dépend, en effet, plus que tout autre, de ses commentateurs, ceux-ci lui sont, par une sorte de gratitude, attachés spécialement. Un Shakespeare, un Scott, un Dickens, un Kipling appartiennent à la foule avant d'être aux analystes. Thackeray appartient à la critique, d'abord, et presque uniquement. De là, le culte de ses fidèles, et l'assurance de sa survie.

Le goût des foules est sujet à caprices ; les militants de la littérature changent aisément de point de vue ; d'où vient que les gloires de librairie pâlisent aussi vite que les auréoles de chapelle. La critique domine, elle, les fluctuations de la mode. Qu'importe que le grand public ne lise jamais Thackeray, et que les doctrinaires l'ignorent ? Son classicisme le préserve des chutes. Tant qu'il y aura une culture, tant qu'il y aura des hommes, pour goûter la délicatesse, le charme et la force satirique, le psychologue de *Vanity Fair* vivra au tout premier rang. Romancier des minorités, il n'est pas de ceux qui s'effondrent quand on cesse de les lire. Le succès, par sa grossièreté même, est inférieur à lui. Qui n'y verrait le plus sûr garant de son immortalité ?

1. Mrs Ritchie déclare bien, dans son Introduction à *Denis Duval* (p. 168) que la dernière manière de Thackeray est à l'origine des romans de Robert Louis Stevenson.

L'affirmation nous paraît hâtive.

APPENDICE

WILLIAM MAKEPEACE THACKERAY ET THOMAS JAMES THACKERAY

Les pages qui suivent ont pour objet de mettre brièvement au point un problème de paternité littéraire, lequel a donné lieu à des interprétations contradictoires. Il s'agit de savoir si les mélodrames français, intitulés *Wamba ou Le Nain de Sunderwald*¹ et *L'Abbaye de Penmarch*² sont, ou non, dûs à William Makepeace Thackeray.

Les manuscrits de ces pièces ne portent point de nom d'auteur³, mais les recueils imprimés attribuent l'œuvre à un certain Thackeray⁴. L'orthographe est bien celle du nom du romancier ; seuls, les prénoms manquent. Est-il permis de les identifier aux célèbres William Makepeace ?

Certains bibliographes n'ont pas craint de le faire. Félix Bourquelot⁵ et Otto Lorenz⁶ rangent les deux mélodrames sous le nom de W. M. Thackeray. Richard Herne Shepherd signale *L'Abbaye de Penmarch* dans la liste des œuvres de l'écrivain anglais⁷. M. Gustave Lanson attribue, à l'auteur de *Vanity Fair*, *L'Abbaye* et *Wamba*⁸. Enfin, l'Américain Henry Llewellyn Williams, auteur d'une traduction en anglais de *L'Abbaye*, donne sur William Makepeace Thackeray « mélodramaturge » des détails d'une précision, qui semble définitive⁹.

1. Représenté, le 19 novembre 1829, au théâtre du Cirque Olympique à Paris.

2. Joué, le 1^{er} février 1840, sur la scène du théâtre de la Porte Saint-Antoine.

3. Consulter, aux Archives Nationales, les dossiers

a) ++ F¹⁸ 1324, pour *Wamba*,

b) F²¹ 994, pour *L'Abbaye*.

4. cf. *Le Nain de Sunderwald*, pièce en 2 actes et 8 parties, imitée de l'anglais par M. Thackeray, Barba éditeur.

L'Abbaye de Penmarch, mélodrame en 3 actes par M. M. Tournemine et Thackeray, Tresse éditeur.

Voir aussi : *Le Corsaire*, 20 novembre 1829,

Le Courrier des Théâtres, idem,

L'Almanach des spectacles de 1830,

Figaro du 1^{er} juillet 1840.

Le Catalogue de la Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne.

5. *La littérature française contemporaine*, 1857, Tome VI, p. 454.

6. *Catalogue Général de la librairie française*, 1892. Tome IV, p. 478.

7. *The Bibliography of Thackeray*, 1880, p. 8. N° 17.

8. *Manuel Bibliographique*, 1925, II, p. 1155.

9. « After W. M. Thackeray had lost his patrimony in the fruitless attempt to

Les objections, cependant, affluent. Sans doute, en 1829¹ comme en 1840², W. M. Thackeray est à Paris ; sans doute encore, au Crique Olympique, les sympathies pour l'Angleterre ne sont point douteuses³ ; sans doute, enfin, le romancier victorien n'a jamais caché l'intérêt qu'il porte au théâtre⁴. Mais pour quelques coïncidences fortuites, que d'invéraisemblances : jeunesse extrême d'un W. M. Thackeray, auteur de *Wamba*⁵ — médiocrité choquante des deux pièces — silence inconcevable de Thackeray, de sa famille, de ses amis, de la critique anglaise. Aussi, n'est-on point surpris que nombre d'érudits se soient refusés à reconnaître en W. M. Thackeray l'auteur recherché.

C'est ainsi que le même R. H. Shepherd, qui signalait, nous l'avons vu, dans la première version de sa bibliographie, *L'Abbaye de Penmarch*, fait, après réflexion, disparaître cette mention des éditions ultérieures. Lewis Melville, qui avait déjà émis un doute sur la paternité de cette pièce dans l'édition originale de sa Biographie⁶, se garde d'en parler

» found the London Constitutional newspaper, he returned to Paris, where he had a
 » host of friends among literary and artistic devotees, chiefly of the Romantic
 » School. He sought to support himself by pen and pencil, but his handling of the
 » latter was mediocre and he was driven to employ the other implement to carve
 » out fortune. Paris had always been distinguished for three remarkable classes :
 » printers, publishers and theatrical managers who afford a channel for rising talent.
 » Hence Thackeray, at once, found an opening for the melodrama (much in the vein
 » of Douglas Jerrold's naval pieces) at the minor theatre of the St Antoine Gate,
 » whose director, Pierre Tournemine, a Bohemian of letters in a mild way, would
 » put anything on his little stage, on condition that he should be named as the au-
 » thor's co-worker. But the reader will see that nothing at all of a foreign hand inter-
 » polated lines in a work so full of English spirit, fervent love of longshore life and
 » perfectly pure love, filial and maidenly : it is to be regretted, therefore, that
 » Thackeray found no encouragement in England as a playwright when he obtained
 » his due position. But until M. Boucicault broke the fetters, an English dramatist
 » was the London managers' ill-fed, condemned slave ». (The translator).

Penmark Abbey, a nautical melodrama, in 2 acts by William Makepeace Thackeray,
 translated from the original French.

by Henry Llewellyn Williams (1884)

De Witt's acting plays (320)

B. M. 11791, CCC 4.

1. cf. Theodore Taylor, *op. cit.*, pp. 37-38.

2. cf. *Dictionary of National Biography*, art. cit., p. 94.

Lewis Melville, *op. cit.*, 1910, I, p. 123.

W. M. Thackeray, *Works*, V, Introduction, pp. XIII-XXII.

3. cf. J. L. Borgerhoff, *Le théâtre anglais sous la Restauration*, 1912, p. 172.

4. Consulter : Lewis Melville, « Thackeray and the theatre », *op. cit.*, 1899, II, pp. 121-146.

Brander Matthews, « Thackeray and the stage », *Scribner's Magazine*, avril 1921.

Hester Ritchie, *op. cit.*, p. 62.

Voir aussi l'allusion ironique de Thackeray lui-même dans *Lovel the Widower*, chap. VI, p. 161.

5. Écrire, à 18 ans, une pièce dans une langue étrangère !

6. *op. cit.*, 1890, II, p. 137.

pat la suite. Plus réservés, encore, sont Ch. Plumptre Johnson¹, Leslie Stephen² et Brander Matthews³, qui, tous trois, suggèrent comme probable un autre Thackeray.

Cet autre Thackeray existe. Propre cousin et ami du romancier, il se prénomme Thomas James⁴. La lecture de ses diverses pièces, tant anglaises que françaises, ne saurait laisser place au doute. Toute la production mélodramatique de Thomas James se situe entre 1828 et 1841, et *Wamba* figure, sur le catalogue du British Museum, parmi ses œuvres incontestées. On y peut, en toute certitude, et contrairement aux dires de H. L. Williams, ajouter *L'Abbaye de Penmarch*⁵.

Pour illégitime qu'elle soit, l'identification du traducteur américain a eu des conséquences sérieuses. Le catalogue du British Museum en tient compte dans la nomenclature des œuvres de William Makepeace Thackeray, et hésite à s'en délivrer⁶. Mr. Van Duzer, lui-même, dans l'excellente bibliographie qu'il nous a donnée du grand romancier, bien qu'il affirme catégoriquement que *Penmark Abbey* n'est pas sorti de sa plume, l'inscrit cependant encore dans la liste de ses ouvrages, à l'index chronologique, — ce qui n'est pas sans prolonger une confusion

1. *op. cit.*, 1885, p. 42.

2. art. cit., *op. cit.*, LVI, p. 105.

3. art. cit., p. 493.

4. Sur le personnage curieux de Thomas James Thackeray, ancien officier de milice du Somerset et bohème dilettante, technicien du tir au fusil et théoricien de l'art dramatique, consulter :

James Robinson Planché. *Recollections and Reflections*, 1901, I, pp. 117-8, 207 — et II, p. 1.

5. On n'a pas été sans noter que *Le Nain de Sunderwald*, attribué par la critique française à W. M. Thackeray, est constamment hors de cause pour la critique anglaise. Le mélodrame de 1829 est, sans hésitation, considéré comme l'œuvre de Thomas James. Si la critique française a eu son attention attirée sur *Wamba*, c'est simplement parce que cette pièce, portant le nom de Thackeray, était écrite en français. Les autres productions en anglais du même auteur sont demeurées ignorées. Ceci explique également l'intérêt porté à *L'Abbaye de Penmarch*.

Du côté anglais, le point de vue n'est pas, et ne saurait être, le même. Tant que *L'Abbaye* n'est pas traduite, il n'y a pas de problème. Mais voici qu'un jour paraît une traduction en anglais, et cette traduction spécifie que l'original est de William Makepeace. Toute la confusion est née de cette erreur et c'est de 1884 seulement que date le problème d'authenticité que nous avons traité dans ces pages. Erreur difficilement explicable. Nous répugnons à admettre une bonne foi surprise. On ne donne pas des détails si précis, surtout sur un écrivain de l'envergure de Thackeray, sans les contrôler quelque peu. Il est infiniment plus probable que, pour des fins que nous ne voulons pas approfondir, le traducteur a délibérément ajouté les prénoms célèbres William Makepeace au simple nom de Thackeray, qui lui était fourni par le texte imprimé de *L'Abbaye*.

6. On y lit : *L'Abbaye de Penmarch*, mélodrame (1840)

See Tournemine (P.) et Thackeray (W. M.)

Penmark Abbey. A nautical melodrama, by W. M. Thackeray,
(OR RATHER T. J. Thackeray and Pierre Tournemine).

reconnue impossible ¹. Tout récemment, enfin, l'erreur s'est renouvelée, en se doublant d'une autre ². N'eût-elle fait qu'attirer l'attention sur ces méprises et en éviter la répétition dans l'avenir, la présente mise au point estimerait n'avoir pas été inutile.

1. Sayre Van Duzer. *A Thackeray library*. New-York, 1919.

2. Dans sa « Bibliographie de la littérature anglaise traduite en français », *Le Navire d'Argent* classe *Le Nain de Sunderwald* et *L'Abbaye de Penmarch* sous le nom de W. M. Thackeray.

N° du 1^{er} octobre 1925, p. 100.

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

I

La tâche, ici, se trouve réduite au minimum, l'effort, — immense¹ — que comporte une bibliographie de Thackeray ayant été plusieurs fois tenté et mené à bien.

L'ouvrage de Richard Herne Shepherd : *The bibliography of Thackeray* (1889), l'appendice adjoint au *W. M. Thackeray* de Merivale et Marzials (1891), le treizième volume de l'édition de Mrs. Ritchie : *Works* (1899), les seconds tomes du *Thackeray in the United States* par James Grant Wilson (1904) et du *William Makepeace Thackeray. A biography* (1910) par Lewis Melville, témoignent de connaissances extrêmement précises et épuisent, à leur date, la question. Plus récemment, le livre de Mr. Sayre Van Duzer : *A Thackeray library* (New-York, 1919), est venu compléter magistralement l'effort accompli par ses devanciers.

Il ne saurait donc être question, pour nous, d'apporter au lecteur une bibliographie de Thackeray, qui confinerait à la copie², mais, tout au plus, un *supplément bibliographique*, relatif :

1^o aux traductions françaises des œuvres de W. M. Thackeray,

2^o aux études parues sur lui depuis 1919.

1. En ne considérant que les publications parues en Amérique, avant 1902, c'est-à-dire dans un domaine des plus restreints quand on le compare au champ total des lettres anglaises de nos jours, James Grant Wilson n'a pas dénombré moins de 217 volumes et 1462 articles de magazines concernant Thackeray.

2. « A few additional items are included, forming a complete Thackeray bibliography ».

Henry S. Van Duzer. *A Thackeray library*, sous titre.

II

Œuvres complètes de Thackeray ¹

Il existe trois éditions principales des œuvres complètes². L'une, due, en 1908, à George Saintsbury³; les deux autres, publiées à l'occasion du centenaire de Thackeray (1911) : la première, par sa propre fille, Lady Ritchie⁴; la seconde, par Lewis Melville et Harry Furniss⁵.

Ce n'est, cependant, aucune de ces trois éditions que nous avons choisie pour texte de nos références. Celles du centenaire, dont le caractère récent nous eût décidé, ne se trouvent pas encore dans les bibliothèques françaises. Nous aurions, à leur défaut, adopté l'*Oxford Thackeray*, mais la Bibliothèque Nationale ne le possède pas. Force nous a donc été, pour que notre travail puisse se prêter à un contrôle facile, de choisir une édition qui, bien que relativement ancienne, offre l'avantage d'être aisément accessible : c'est l'édition dite « Biographique », publiée en 13 volumes par Mrs. Ritchie, de 1898 à 1899⁶. Sous une forme un peu moins commode et à quelques inédits près, elle équivaut à l'édition du centenaire, qu'elle a tout simplement engendrée, en se dédoublant.

Pour la publication *détaillée* des diverses œuvres, nous renvoyons aux ouvrages spéciaux indiqués plus haut. En ce qui concerne les *livres*, nous recommandons particulièrement le dernier volume de Mrs. Ritchie et la *Biography* de Melville, qui sont, sur ce point, établis tous deux avec clarté.

Pour les *articles* de magazines et de journaux, on trouvera toutes précisions dans la *Bibliographie* de R. H. Shepherd.

1. On trouvera un aperçu chronologique des principales œuvres de Thackeray dans notre Introduction.

2. Nous donnons ci-dessous, pour mémoire, une liste des éditions successives des Œuvres de W. M. Thackeray :

1) « Library »	1867-9	22 volumes
2) « Popular »	1871-2	12 — d —
3) « Illustrated »	1877-9	24 — d —
4) « De luxe »	1878-9	24 — d —
5) « Standard »	1883-6	26 — d —
6) « Biographical »	1898-9	13 — d —
7) « Mac Millan »	1901-7	20 — d —
8) « Oxford »	1908	20 — d —
9) « Bedford » (New-York)	1904-09	12 — d —
10) « Centenary Biographical »	1910-11	26 — d —
11) « Harry Furniss Centenary »	1911	20 — d —

3. *The Oxford Thackeray*, with illustrations, edited with an introduction by George Saintsbury, 20 volumes. Oxford, 1908.

4. *The Centenary Biographical Edition*, edited by Lady Ritchie, 26 volumes, 1910, 1911.

5. *The Harry Furniss Centenary Edition*, with bibliographical notes by Lewis Melville and prefaces by Harry Furniss, 20 volumes, 1911.

6. *The Works of William Makepeace Thackeray*, with bibliographical introductions, by his daughter Anne Ritchie, 13 volumes, 1898-9.

III

Traductions françaises de W. M. Thackeray ¹

1	<i>Henry Esmond</i> . (L. de Wailly) ²	Hachette.	1853
2	<i>La Foire aux Vanités</i> . (G. Guiffrey)	— d— .	1855
3	<i>Le Diamant de Famille</i> . (A. Pichot)	— d— .	1855
4	<i>Le Livre des Snobs</i> . (G. Guiffrey)	— d— .	1857
5	<i>Histoire de Pendennis</i> . (E. Scheffter)	— d— .	1858
6	<i>Les Mémoires d'un valet de pied</i> . (W. L. Hughes), A. Bourdillat.		1859
7	<i>Morgiana</i> ³ . <i>Le Chevalier déshérité</i> ⁴ . (A. Pichot), M. Levy.		1864
8	<i>Mémoires de Barry Lyndon</i> . (L. de Wailly), Hachette.		1865
9	<i>Les Quatre Georges</i> . (H. Le Foyer), Bibliothèque d'histoire contemporaine.		1869
10	<i>Le Livre des Snobs</i> . (M. Constantin Weyer), La Renaissance du Livre.		1922
11	<i>La Fée Réglisse</i> ⁵ (Michel J. Arnaud), Denoël et Steele.		1931

1. Il a paru, dans *Le Navire d'Argent* du 1^{er} octobre 1925, une bibliographie de la littérature victorienne traduite en français.

L'article sur Thackeray contient malheureusement plusieurs inexactitudes. — Nous ne donnons ici que la liste des ouvrages traduits sous forme de livres.

2. Citons, à propos de la traduction d'*Esmond*, cette réflexion de Thackeray, où se trahit, une fois de plus, son caractéristique manque de confiance en soi :

« M. de Wailly is the very man of all France I would like to translate me, but is it possible he can give as much as 4000 francs to me ? — there must be some mistake, » I fear ».

To his mother, March 15, 1852.

Letters of Anne Thackeray Ritchie, 1924, p. 37.

3. *Morgiana* est la réimpression d'une traduction parue sous le même nom dans la *Revue Britannique* (1843). A. Pichot a pris pour titre le prénom d'un des personnages, mais *Morgiana* correspond, en réalité, à « The Ravenswing », paru, sous la signature de George Fitzboodle, dans le *Fraser's Magazine* (avril-sept. 1843). « The Ravenswing » est le n° II de *Men's wives*.

4. *Le Chevalier déshérité*, ou *Suite d'Ivanhoe*, est la traduction des lettres adressées, sur le mode ironique, par Thackeray à Alexandre Dumas, pour lui proposer de compléter le roman de Walter Scott. Ces lettres avaient paru dans le *Fraser's Magazine* (août et sept. 1846). La *Revue Britannique* en avait donné une version française (1847).

On sait que Thackeray, reprenant son idée, l'exploita avec grand succès, dans *Rebecca and Rowena* (1851).

5. *La Fée Réglisse* est la traduction d'un conte de Noël, composé en 1853-4 par Thackeray, et publié en 1855 sous le titre de *The Rose and the Ring*. Le traducteur s'est inspiré du nom d'un personnage surnaturel : « the Fairy Blackstick ».

Thackeray

IV

Études parues ultérieurement à 1918 ou d'un intérêt permanent

Cette rubrique, dont le titre pourra sembler gauche, ou peu clair, répond à une double préoccupation.

L'obligation où nous sommes, tout d'abord, d'indiquer les ouvrages ou articles parus depuis la publication de la dernière bibliographie de Thackeray (1919).

Notre désir, d'autre part, de ne point paraître arrêter à cette date l'intérêt des études consacrées à Thackeray: Plusieurs critiques notoires sont cités, cela va de soi, par Mr. S. Van Duzer. Il serait fâcheux de donner l'impression qu'ils ne comptent pas pour nous. En conséquence, et bien qu'en principe nous renvoyions, pour tout ce qui concerne la littérature thackerayenne avant 1919, à la *Thackeray Library*, on ne s'étonnera pas de trouver, joint à notre *supplément*, un *rappel* des ouvrages qui nous paraissent, malgré leur ancienneté relative, offrir un intérêt toujours actuel.

A) ÉTUDES D'ENSEMBLE

- I. *Rappel*: Anthony Trollope. *Thackeray* (English Men of letters) 1879
- Herman C. Merivale et Sir F. T. Marzials. *W. M. Thackeray* (Great Writers) 1891
- Leslie Stephen. « W. M. Thackeray » (*Dictionary of National Biography*). Vol. LVI pp. 90-106. 1898
- Lewis Melville. *The life of W. M. Thackeray* 1899
- M^{me} Mary Duclaux. *Grands Ecrivains d'Outre-Manche, Les Brontë, Thackeray, les Browning, Rossetti*. 1901
- Ch. Whibley. *W. M. Thackeray* 1903
- G. K. Chesterton and L. Melville. *Thackeray*.
 A. *Thackeray*, by G. K. Chesterton.
 B. *The characters and places of Thackeray's books*, by Lewis Melville. 1903
- J. Grant Wilson. *Thackeray in the United States*.
 (with bibliography)... 1904

- G. K. Chesterton. *Masters of literature.*
Thackeray. 1909
- Lewis Melville. *W. M. Thackeray.*
A biography. 1910
- Lewis Melville. *Some aspects of Thackeray.* 1911
- Andrew Lang. *Essays in Little.* 1912
- Sidney Dark. *W. M. Thackeray.* 1912
- A. J. Romilly. *Thackeray studies.* 1912
- G. K. Chesterton. *The Victorian Age in literature* 1913
- A. Hamilton Thompson. « Thackeray » (*The Cambridge History of English literature*)
 Vol. XIII, pp. 275-302. 1916

PÉRIODIQUES

- La Revue des Deux Mondes.* « Le Centenaire de Thackeray ». (T. de Wyzewa), pp. 457-458, 15 septembre 1911

- II. Supplément :* Henry A. Beers. *The Connecticut Wits.* (Yale) 1920
- E. Legouis et L. Cazamian. *Histoire de la Littérature Anglaise*, pp. 1136-1142. 1924
- Oliver Elton. *Dickens and Thackeray.* 1924
- Sir Edmund Gosse. *Littérature Anglaise.*
 (Traduction Henry D. Davray) 1925
- Sir Arthur Quiller Couch. *Charles Dickens and other Victorians*, Cambridge 1925
- Lewis Melville. *W. M. Thackeray.*
 (Réimpression de la Biographie de 1910) 1927
- George Saintsbury. *A consideration of Thackeray.* 1931

PÉRIODIQUES

- Boston Transcript.* « Thackeray » (John Hunter Sedgwick), 28 juillet 1923
- Mercury.* « Thackeray » (John Bayley), août 1923

B) ÉTUDES DE DÉTAIL

I^o L'HOMME

- I. *Rappel* ¹. Helen and Lewis Melville. *A Thackeray year book*. * 1911
réédité : *Thackeray day by day*. 1912
- W. M. Thackeray and Edward Fitzgerald. *A literary friendship* ; unpublished letters and verses by W. M. Thackeray, with an introduction by Lady Ritchie. 1916
- II. *Supplément*. Thackeray and Charlotte Brontë (being some hitherto unpublished letters to her publisher by Charlotte Brontë). 1919
- Sir Edmund Gosse. *Aspects and Impressions*. 1922
- Hester Thackeray Ritchie. *Thackeray and his daughter*, New-York. 1924
- Hester Thackeray Ritchie. *Letters of Anne Thackeray Ritchie with forty-two additional letters from her father*. 1924

PÉRIODIQUES

- Harper's Magazine*. « Writers we love to read : Thackeray and real men » (Henry Van Dyke), janvier 1920
- The New World*. « Cynic or sentimentalist ? » (Walter Jerrold), mai 1921
- South Atlantic Quarterly*. « Thackeray's romanticism ». (Emerson Grant Sutcliffe), oct. 1922
- Harper's Magazine*. « Thackeray and his children » (Hester Thackeray Ritchie), déc. 1923
janvier et mars 1924
- The Bookman*. « Thackeray's Diary » (John M. Patterson). New-York, décembre 1924

1. Les témoignages, confidences, souvenirs publiés sur l'homme par ses amis sont innombrables. On en trouvera la liste dans les ouvrages déjà cités, le « Wilson » notamment et le « Van Duzer ». Nous nous sommes borné à « rappeler » ici le livre des Melville qui, sous forme de pensées choisies, compose une figure attachante de W. M. Thackeray. La correspondance échangée entre Thackeray et Fitzgerald donne de « l'allégresse thackerayenne » un curieux aperçu.

2° LE PENSEUR

- I. *Rappel.* N. W. Stephenson. *The spiritual drama in the life of Thackeray.* 1913

PÉRIODIQUES

- Nineteenth Century.* « The apostle of mediocrity » (Walter Frewen Lord), mars 1902

- II. *Supplément.* Chauncey W. Wells. « Thackeray and the Victorian Compromise ». *Essays in Criticism*, pp. 177-199, Berkeley (Californie). 1929

PÉRIODIQUES

- Leipziger Beiträge zur engl. Phil.* « Thackeray als historischer Romanschriftsteller » (Gudrun Vogel) X, 323, 1920

- Revue Anglo-Américaine.* « Thackeray et la société anglaise du XVIII^e siècle » (Marguerite Weill), octobre 1924

3° LE ROMANCIER

- I. *Rappel.* F. Harrison. *Thackeray's place in literature.* New-York. 1894
 Brownell. *Victorian prose masters.* 1902
 W. J. Dawson. *The Makers of English fiction.* 1905
 Holbrook Jackson. *Great English Novelists.* 1908

- II. *Supplément.* Percy Lubbock. *The craft of fiction.* 1921
 Abel Chevalley. *Le roman anglais de notre temps.* 1921
 John Bayley. « Thackeray and the English novel », *The continuity of letters*, VII. 1923
 E. M. Forster. *Aspects of the Novel.* 1927
 John Carruthers. *Scherazade ; or the Future of the English novel.* 1927

- R. Lalou. *Panorama de la littérature anglaise contemporaine.* 1927
- Edwin Muir. *The structure of the novel.* 1928
- Ernest A. Baker. *The history of the English novel*, vol. IV 1929

4° LES ROMANS

- I. *Rappel.* Lewis Melville. *The Thackeray Country.* 1905
- Reinhold Bauch. *Studien über « Thackeray's sketches and Travels in London ».* Leipzig. 1907
- Erwin Walter. *Entstehungsgeschichte von W. M. Thackerays « Vanity Fair ».* Berlin 1908
- Ernst Kleiner. *Frauengestalten bei W. M. Thackeray.* Halle-Wittenberg 1908
- Isadore Gilbert Mudge and M. Earl Sears. *A Thackeray dictionary. The characters and scenes of the novels and short stories alphabetically arranged.* 1910
- Alex. Berck. *Der Nabob bei Thackeray.* Waz. 1911

PÉRIODIQUES

- The Times.* « The genealogies in Thackeray's novels » (E. C. K. Gonner), pp. 501-603. 1889
- II. *Supplément.* Georg. Schraner. *Thackeray's Henry Esmond und Die Virginier*, Munich. 1922
- Edwin Beresford Chancellor. *The London of Thackeray.* 1923
- Louis Herrman. *Helps to the study of W. M. Thackeray's Newcomes.* Le Cap. 1925
- Robert S. Forsythe. *A noble rake. The life of Charles, fourth Lord Mohun, being a study in the historical background of Thackeray's Henry Esmond.* Cambridge (Mass.) 1928

PÉRIODIQUES.

- Modern Language Notes*. « The psychology of Becky Sharp » (Catherine Beach Ely), janv. 1920
- Notes and queries*. « The Newcomes », 14 mai 1921
- Nineteenth Century*. « Becky Sharp and Emma Bovary : a comparative study ». (Mrs. Harold Sandwith), janv. 1922
- Cornhill Magazine*. « Thackeray and Charterhouse » (Edgar Charles Summer Gibson), juin 1922
- Cornhill Magazine*. « Esmond and General Webb. A letter from Thackeray », janvier 1923
- Anglia*. « Die Geschichte der Ermordung der Karolina von Braunschweig. Wolfenbüttel der Gemahlin Königs Freidrich Wilhelm von Württemberg ». (Willi Knapke), Halle, mai 1923
- Modern Language Notes*. « A literary alphabet » (Robert Withington), novembre 1923
- Giessener Beiträge*. « Die Personencharakterisierung bei Thackeray » (Bertha Scheld). II, 1. 61-93. 1924
- Giessener Beiträge*. « Die Ausländer in der Romanen Thackerays » (Philipp Buttler). II, 2. 95-128. 1924
- P. M. L. A.* « Thackeray's *Pendennis* as a source of Fontane's *Frau Jenny Treibel*, XL, 211-6. 1925
- Nordisk Tidskrift*. « Den tredje Markisen ar Hertford i verkligheten, i Coningsby samt i Vanity Fair », XXV, 104-125. 1926
- Cornhill Magazine*. « Some Thackeray originals » (P. R. Krishnaswami)
- I. « Who was Colonel Newcome ? », décembre 1927
- II. « James Binnie ? », janvier 1928
- III. « Rummun Loll ? », février 1928
- IV. « The Reverend Charles Honeyman ? », mars 1928
- Cornhill Magazine*. « The chronology in Thackeray's novels ». (W. A. Hirst), novembre 1929

5° L'HUMOUR

- I. *Rappel.* Theodore Taylor. *Thackeray. The humourist and the man of letters.* 1864
 A. Angellier. *Robert Burns.* 1893
 W. S. Lilly. *Four English humourists of the nineteenth century.* 1895
 Henri Bergson. *Le Rire.* 1900
 Hugo Lotschert. *Thackeray als humorist.* Marb. 1908
 W. L. Cross. *The history of Henry Fielding.* Yale. 1918

PÉRIODIQUES

- Revue Germanique.* « Pourquoi nous ne pouvons définir l'humour ». (L. Cazamian). 1906
 II. *Supplément.* Aurélien Digeon. *Les romans de Fielding.* 1923
 J. B. Priestley. *English humour.* 1929
 L. Cazamian. *The development of English humour.* Part. I. 1930

PÉRIODIQUES

- Revue Anglo-Américaine.* « Ne peut-on vraiment définir l'humour » ? (M. Castelain), fév. 1927
Revue Anglo-Américaine. « L'humour dans la vieille Angleterre ». (Fl. Delattre), avril 1927
Revue Anglo-Américaine. « L'humour de New-York ». (L. Cazamian), juin 1929

6° THACKERAY ET LE THÉÂTRE.

- I. *Rappel.* W. M. Thackeray. (*A collection of the letters of*) 1887
 Ch. Plumptre Johnson. *Hints to the collectors of original editions of the works of W. M. Thackeray*, p. 42. 1885
 De Witt's *Acting Plays* (320), New-York. 1884

Lewis Melville. *The life of W. M. Thackeray*.
II, pp. 137-8. 1899

James Robinson Planché. *Recollections and reflections*. 1901

H. S. Van Duzer. *A Thackeray library*, n° 167.
New-York 1919

PÉRIODIQUES.

Longman's Magazine. « Thackeray and the
theatre » (Dutton Cooke). 1884

The Critic. « Thackeray as a dramatist »
(Charles H. Sergel), août 1884

II. *Supplément*. *Scribner's Magazine*. « Thackeray and the
theatre » (Brander Matthews), avril 1921

7° DIVERS.

A). THACKERAY ET L'ÉTRANGER

I. *Rappel*. *Weiner Beitrage zur Englischen Philologie*. 27.
« Deutsche kulturverhältnisse in der Aufas-
sung W. M. Thackerays » (Heinrich Frisa). 1908

Intermédiaire des Chercheurs et des curieux.
« Thackeray à Paris », 20 décembre 1908
10 janvier 1909

II. *Supplément*. *The Anglo-French Review*. « Thackeray in
France ».
Tome II, pp. 337 et seq. 1919

Dietsche Warande en Belfort. « Thackeray in
Belgie ». (Th. de Ronde). 3, XXV, Amster-
dam, 1925

Virginia Quarterly. « Thackeray and Virginia »
(Jay B. Hubbell), janvier 1927

B). THACKERAY CRITIQUE.

- Supplément.* *New Criterion* « On an unreprinted article by Thackeray » (Lewis Melville), octobre 1926

C). INÉDITS.

- Supplément.* *Times literary supplement.* « Unpublished Thackeray letters », février 1927

D). MÉLANGES.

- I. *Rappel.* Lewis Melville. *The Titmarsh Club.* 1911

PÉRIODIQUES.

- II. *Supplément.* *New Quarterly.* « A letter of Thackeray to Mark Lemon », 16 juin 1923
- Cornhill Magazine.* « Thackeray in the Temple ». (H. C. Minchin), sept. 1929
-

INDEX ALPHABÉTIQUE

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE PERSONNES

CITÉS DANS LE PRÉSENT OUVRAGE

Cette liste ne comprend pas :

- les noms des critiques cités seulement au supplément bibliographique,
- les noms de personnages historiques ou fictifs,
- les noms d'éditeurs.

A

Addison (Joseph). 14, 121, 122, 125, 128-131, 141, 145, 146, 148, 150, 155, 257, 338, 356, 374.
 Ainsworth (William H.). 26, 33, 205.
 Alain. 153, 259.
 Angellier (Auguste). 151, 281-282, 330-332, 337.
 Arcedeckne (Andrew). 38.
 Arnold (Matthew). 361.
 Austen (Jane). 196.

B

Bagehot (W.). 43.
 Baker (Ernest A.). 133-134, 147.
 Baldensperger (Fernand). 192, 336.
 Balzac (Honoré). 150, 192-193, 260.
 Barnard (Frederick). 268.
 Bayley (F. W. N.). 16.
 Beaumont (Francis). 32.
 Becher (Anne). 14.
 Becher (Richard). 14.
 Becher (« Tante »). 14, 122.
 Bell (Currer), pseudonyme de Charlotte Brontë. Voir ce nom.
 Beerbohm (Max). 363.

Beers (Henry A.). 33, 43, 46, 61, 73, 167, 235, 249, 257 et 373.
 Beethoven. 364.
 Bentham (Jeremy). 250.
 Bergson (Henri). 331.
 Bernard (Charles de). 193.
 Besant (Sir Walter). 104, 174.
 Boileau. 363.
 Borgherhoff. (J. L.). 378.
 Borrow (George). 193.
 Bourquelot (Félix). 377.
 Boyes (J. F.). 14.
 Brimley (George). 152.
 Brontë (Charlotte). 23, 49, 97, 99, 134, 137, 202, 225, 233, 254, 263, 268, 288, 303, 308 et 340.
 Brooks (Shirley). 20, 96.
 Brown (Dr John). 48, 53, 95, 109, 206, 233 et 242.
 Brownell (W. C.). 363.
 Browning. 16.
 Buller (Charles). 15, 16.
 Bulwer (Edward Lytton, Lord Lytton). 33, 38, 41, 123, 138 et 205.
 Butler (Samuel, auteur de *Erewhon*). 370.
 Byron (George Gordon, Lord). 230.

C

- Cabell (James Branch). 107.
 Carlyle (Thomas). 19, 23, 43, 46, 98,
 107, 220, 356, 362 et 365.
 Carmichael-Smyth. 14, 16, 17, 18 et
 24.
 Carmichael-Smyth (Mrs). 24.
 Castelain (Maurice). 334, 337.
 Cazamian (Louis). 9, 73, 106, 131,
 136, 220, 248, 271, 332-337, 343.
 Cestre (Ch.). 277.
 Chancellor (E. B.). 124, 259.
 Chasles (Philarete). 263.
 Chaucer (Geffroy). 330.
 Chesterton (G. K.). 59, 92, 118, 265,
 277 et 315.
 Chevalley (Abel). 370, 372.
 Congreve (William). 49, 121, 127, 146
 et 321.
 Conrad (Joseph). 373.
 Cooke (John Esten). 57, 178, 226,
 285.
 Cooper (C. A.). 95.
 Corneille. 32.
 Couch (Sir T. A. Quiller). 87, 207, 364.
 Cross (Wilbur L.). 132, 133.
 Cruikshank. 26.
 Curtis (G. H.). 46.

D

- Dante. 100.
 Davray (Henry D.). 372.
 Dawson (W. J.). 85, 89 et 137.
 Delattre (Floris). 9, 36, 282, 334, 335.
 Dickens (Augustus N.). 37.
 Dickens (Charles). 23-26, 31-49, 51,
 66, 87, 95, 133, 182, 212, 256, 257,
 320, 321, 330, 333, 337, 357, 362,
 370, 371, 373, 374.
 Digeon (Aurélien). 135.
 Disraeli. 362.
 Dryden (John). 136.
 Duclaux (Mary). 16, 54, 107, 122, 123,
 222 et 240.
 Duff (James Grant). 191.
 Duffy (Charles Gavan). 19, 46.
 Dumas (Alexandre). 119, 193, 385.

E

- Edwards (H. Sutherland). 92.
 Eliot (George). 33, 116, 138, 257, 288
 et 370.
 Ellis (Arthur). 9.
 Elton (Oliver). 147.
 Emerson. 43.
 Erasme. 166.

F

- Fielding (Henry). 14, 23, 32, 98, 121,
 125, 128, 129, 131-137, 141, 155,
 158, 182, 255-257, 261, 279, 330, 362,
 373, 374.
 Fields (James T.). 49, 54, 55, 104, 189,
 264, 265.
 Fitzgerald (Edward). 15, 18, 56, 109, 388.
 Fitzpatrick. 55.
 Flaubert. 92, 257, 351, 371, 372.
 Fletcher (Giles). 32.
 Foe (Daniel de). 152, 274.
 Fonblanque (A.). 47.
 Forgues (E. D.). 41, 193.
 Forster. 38, 39.
 France (Anatole). 373.

G

- Gainsborough. 123.
 Galsworthy (John). 373.
 Gaskell (Mrs). 97, 134, 254, 288.
 Gay (John). 128.
 Gibbon (Edward). 119, 356.
 Goethe. 15, 32.
 Goldsmith (Oliver). 14, 15, 98, 101,
 106, 112, 122, 128, 129.
 Gore (Mrs.). 33.
 Gosse (Sir Edmund). 370, 372.
 Greuze. 232.
 Gros (Antoine). 16.

H

- Hallam (Henry). 23.
 Hannay (James). 20, 110, 122, 123, 225,
 230, 362.

Harrison (Frederick). 362.
 Hayward (Abraham). 22.
 Hazlitt (William). 111.
 Hegel. 353.
 Higgins (Matthew). 46.
 Hirst (W. A.). 142, 143.
 Hodder (George). 25, 60.
 Hogarth. 121, 123, 128.
 Hood (Thomas). 26.
 Horace. 14, 61.
 Houghton (Lord). 107, 137.
 Howells (W. D.). 73, 147, 168, 169.
 Hugo (Victor). 191.
 Hume (David). 356.
 Hunter (Sir W. W.). 13, 100, 207, 219, 235.

I

Irving (Washington). 24.

J

Jack (Adolphus Alfred). 188.
 Jackson (Holbrook). 276.
 James (Henry). 372.
 James (George Payne Rainsford). 33.
 Janin (Jules). 36.
 Jeaffreson (J. Cordy). 20, 34, 223.
 Jerrold (Blanchard). 59, 60.
 Jerrold (Douglas). 20, 26, 378.
 Jerrold (Walter). 288.
 Johnson (Charles Plumptre). 34, 54, 204, 277, 379.
 Johnson (Samuel). 26, 98, 128, 146, 148, 261.
 Jonson (Ben). 337.
 Juvénal. 110.

K

Kent (Charles). 48.
 Kingsley (Charles). 138.
 Kipling (Rudyard). 374.
 Kneller. 123.
 Korner. 15.

L

La Bruyère. 130, 150, 292.
 Lalou (René). 257, 370, 372.

Lamb (Charles). 318.
 Landon (Letitia Elizabeth). 14.
 Landor (Walter Savage). 45.
 Lang (Andrew). 34.
 Lanson (Gustave). 377.
 Lardner (D^r). 38.
 Lawrence (Frederick). 253, 262.
 Leche (Kathleen). 182, 241.
 Lee (Nathaniel). 136.
 Legouis (Emile). 9.
 Lever (Charles). 341.
 Lewes (G. H.). 15.
 Lilly (William Samuel). 88, 208, 236, 241, 258, 363.
 Linton (Mrs. Lynn). 45.
 Locker-Lampson (Frederick). 242.
 Longfellow. 24.
 Lord (Walter Frewen). 145, 181, 182.
 Lorenz (Otto). 377.
 Lowel (James Russell). 104.
 Lubbock (Percy). 317, 351, 352, 371.

M

Macaulay (Thomas Babington). 27, 95, 119, 120, 221.
 Mac Carthy (Desmond). 223, 371.
 Mackay (Charles). 20, 261.
 Marzials (F. T.). 15, 27, 383.
 Mason (E. T.). 55, 56.
 Masson (David). 33, 34, 321.
 Masson (Miss Flora). 321.
 Matthews (Blander). 45, 46, 378, 379.
 Maupassant (Guy de). 351, 373.
 Maxwell. 37.
 Melville (Lewis). 13, 23, 28, 32, 34, 35, 39, 42, 43, 46, 92, 99, 109, 110, 112, 119, 120, 133, 140, 185, 206, 240, 243, 265, 277, 322, 356, 370, 378, 383, 384.
 Meredith (George). 365, 370, 373.
 Merivale (H.). 15, 27, 383.
 Millais (John E.). 23.
 Milton (John). 100.
 Mitford (Mary Russell). 288.
 Molière. 363.
 Montagu (Lady Mary Wortley). 154.
 Montaigne. 226, 318.
 Montesquieu. 226.
 Moore (Peter). 14.
 Motley (John Lothrop). 142.
 Motti (Rosina). 204, 209, 233.

Muir (Edwin). 282, 370.
 Murphy (Arthur). 133.

N

Nadal (E. S.). 168.

P

Perry (Miss Kate). 22, 71.
 Planché (James Robinson). 379.
 Pope (Alexander). 121, 122, 128, 160,
 220, 321, 326.
 Poussin (Nicolas). 258.
 Prescott. 24.
 Priestley (J. B.). 334, 335.
 Prior (Matthew). 128.

R

Rabelais. 333.
 Racine. 32, 193.
 Reade (Charles). 182.
 Reed (William B.). 109, 364.
 Renan (Ernest). 53.
 Reynolds (Sir Joshua). 123.
 Richardson (Samuel). 131, 362.
 Rideing (William H.). 99, 259, 260,
 264.
 Ritchie (Anne Thackeray, Mrs., Lady)
 8, 18, 28, 56, 98, 280, 374, 384.
 Ritchie (Hester). 18, 27, 28, 43, 47, 48,
 87, 88, 98, 136, 189, 207, 240, 258,
 259, 266, 289, 292, 339, 364, 378,
 383.
 Romilly (A. J.). 82, 166.
 Ronsard (Pierre de). 357.
 Roscoe (Thomas). 132.
 Roosevelt (Theodore). 46.
 Rossetti (Dante Gabriel). 16.
 Ruskin (John). 181, 362.

S

Saintsbury (George). 8, 78, 110, 206,
 223, 276, 277, 279, 370, 371, 373,
 384.
 Sala (George Augustus). 20, 46, 205.
 Sandwith (Mrs. Harold). 257.

Schaub (Emil). 277.
 Schiller. 15, 32.
 Scott (Sir Walter). 33, 136, 138, 142,
 148, 151, 183, 230, 362, 373, 374, 385.
 Seymour. 34.
 Shakespeare (William). 183, 330, 333,
 374.
 Shaw (Bernard). 235.
 Shelley. 15.
 Shepherd (Richard Herne). 377, 378,
 383, 384.
 Sheridan (Richard Brinsley). 321.
 Shorter (Clement K.). 99, 263, 308, 340.
 Skelton (John). 87, 120, 243.
 Smollett (T. G.). 32, 121, 128, 154.
 Soleinne (de). 377.
 Sortain (Joseph). 240.
 Steele (Richard). 14, 23, 100, 121, 122,
 125, 128, 129, 146, 148, 288.
 Stephen (Sir Leslie). 38, 63, 136, 379.
 Stephen (Harriet Thackeray, Mrs. Les-
 lie). 18.
 Stephenson (N. W.). 237-238.
 Sterling (John). 136.
 Sterne (Laurence). 43, 106, 122, 127,
 274.
 Stevenson (Robert Louis). 374.
 Stoddard (R. H.). 364.
 Sutcliffe (Emerson Grant). 208.
 Swift (Jonathan). 77, 98, 108, 122,
 125, 126, 130, 150, 158, 187, 257,
 337, 356, 357, 374.
 Synge (W. F.). 27, 240.

T

Taine (Hippolyte). 130, 331.
 Taylor (Bayard). 120.
 Taylor (Theodore). 45, 189, 330, 378.
 Taylor (Tom). 15, 20, 96.
 Tennyson (Alfred, Lord). 15.
 Thackeray (Isabella Getkin Creagh
 Shawe, Mrs. W. M.). 17, 18.
 Thackeray (Thomas James). 377-379.
 Thackeray (William Makepeace).
 a) pour l'étude plus particulière des
 grands romans : 278-300.
 b) pour les autres aspects de Thackeray,
 consulter la Table.
 Thackeray (Francis). 15.
 Thackeray (Richmond). 13-14.
 Thompson (John R.). 47.

Tolstoï. 371, 373.
 Tourguenev. 371, 373.
 Tournemine (Pierre). 377, 378, 379.
 Trollope (Anthony). 23, 34, 45, 56, 61,
 95, 99, 170, 188, 277.

U

Uhland. 15.
 Underwood (F. E.). 104.

V

Van Duzer (Sayre). 379, 380, 383.
 Van Dyke (H.). 46.
 Vigny (Alfred de). 79.
 Vizetelly (Henry). 19, 27, 44, 99.

W

Walter (Erwin). 277.
 Ward (Mrs. Humphry). 85.
 Weill (Marguerite). 153.

Wells (Chauncey). 187.
 Weyer (M. Constantin). 170, 385.
 Whibley (Ch.). 63, 85, 135, 150, 168,
 182, 189, 193, 208, 233, 277.
 Williams (Henry Llewellyn). 377, 378,
 379.
 Williams (W. S.). 99, 263, 303, 308,
 340.
 Wilson (H. Schütz). 190, 307, 322.
 Wilson (James Grant). 8, 34, 37, 47,
 57, 61, 120, 178, 207, 226, 268, 285,
 343, 383.
 Withington (R.). 264.
 Wolff (Lucien). 9.
 Wordsworth (William). 85.

Y

Yates (Edmund). 26, 37-40, 42, 44,
 47.

Z

Zola (Emile). 257.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION. — I. Nécessité d'une biographie sommaire de Thackeray. — II. Les années de jeunesse (1811-1830). — III. Le tour d'Europe. Thackeray étudiant en droit. — IV. <i>The National Standard</i> (1833-4). L'attrait des Beaux-Arts. Paris. — V. <i>The Constitutional</i> (1836-7). Mariage de Thackeray. La catastrophe. — VI. Les premières œuvres (1838-1846). — VII. Situation littéraire de Thackeray au début de 1846. — VIII. L'aube du succès, « <i>The Snobs of England</i> », (1846) et le triomphe, <i>Vanity Fair</i> , (1847-8). — IX. <i>Pendennis</i> (1848-1850). <i>The English Humourists</i> (1851) et <i>Henry Esmond</i> (1852). — X. Thackeray en Amérique. Son succès. <i>The Newcomes</i> (1853-5). <i>The Four Georges</i> (1855). — Second voyage aux États-Unis (1855). Thackeray et l'élection d'Oxford (1857). — XI. <i>The Virginians</i> (1857-9). <i>The Cornhill Magazine</i> (1860). Les dernières œuvres (1860-3). Mort de Thackeray (1863). — XII. Les trois angoisses	13

LIVRE PREMIER

L'HOMME

PREMIÈRE PARTIE

DICKENS ET THACKERAY

CHAPITRE I. — Les dissonances externes.

I. Un rapprochement inévitable. — II. Le joug de la suprématie. — III. Les premiers contacts. Admiration de Thackeray pour son grand rival. — IV. Un exemple typique : Thackeray et Jules Janin. — V. La rupture avec Dickens (1858). Les causes. L'article d'Edmund Yates dans *The Town Talk*. Thackeray riposte. Intervention de Dickens. La décision du « Garrick Club ». Tardive réconciliation 32

CHAPITRE II. — Les dissonances intimes.

I. Qu'il ne saurait s'agir d'interpréter « l'affaire Yates ». Pourquoi nous y avons, cependant, insisté. — II. Générosité de Thackeray. — III. Son carac-

tère irritable. Sa sensibilité. Froideur, par comparaison, de Dickens. — IV. Le jugement de l'Amérique : Clinquant et réalité. — V. Contiance en soi de Dickens. Incertitude de Thackeray. Ses scrupules. Ses hésitations. Un angoissé 40

DEUXIÈME PARTIE

CONTRADICTIONS

Le dualisme thackerayen. Ses multiples aspects. Un aveu de Thackeray.	52
A. — Tristesse et jovialité.	
I. L'ennui de vivre. — II. La bouffonnerie. Thackeray et le démon du burlesque	53
B. — Snobisme et Bohême.	
I. Le « rapin » — II. Le gentilhomme	59
C. — Le problème du savoir.	
I. Le mépris des pédants. — II. La culture de Thackeray. L'« Horace Victorien »	60
D. — Chauvinisme et lucidité.	
I. L'insulaire. — II. Le clairvoyant	63
E. — Une personnalité « mineure ».	
I. La tonalité de Thackeray. — II. Pour et contre. — III. L'inquiétude suprême	66

TROISIÈME PARTIE

CYNIQUE ?

CHAPITRE I. — Le masque d'amertume.

I. Le « bain froid » dans <i>Vanity Fair</i> . — II. L'acharnement de Thackeray. La « hargne ». — III. Des divers cynismes. — IV. La mélancolie thackerayenne. Qu'elle provient de son sentiment de la solitude universelle. Les îlots humains	72
--	----

CHAPITRE II. — Cynisme et scepticisme.

I. Que l'anglais « cynic » ne correspond point à notre « cynique ». — II. Aspect défensif du « cynicism » de Thackeray. — III. Un scepticisme du regret	82
---	----

CHAPITRE III. — Le doute thackerayen.

I. « Amari aliquid ». Les causes extérieures. La maladie. Le malheur. — II. Les causes profondes. La nature secrète. — III. « Mais.... ». — IV. Sous le masque	86
--	----

QUATRIÈME PARTIE

LE VRAI THACKERAY

CHAPITRE I. — Le Chevalier du cœur.

I. La statuette de Mr. Punch et les impressions de C. A. Cooper. — II. Les avocats de Thackeray. — III. La bonté du sceptique. — IV. Sa charité. Sa pitié. — V. Sa défense des humbles. — VI. Thackeray et les « Ogres » . . . 94

CHAPITRE II. — Le romantique.

I. La rançon de la sensibilité. Les crises d'attendrissement. — II. Le romantisme de Thackeray. — III. Le besoin d'idéal. Jugement de Carlyle sur Thackeray . . . 103

CHAPITRE III. Le chrétien.

I. Le refuge des tendres. La foi. Thackeray et l'Église. Son mépris des ministres indignes. Sa croyance en la toute-puissance de Dieu. — II. Épisode d'Edimbourg. La « merveilleuse récompense ». — III. Évolution de Thackeray, de *Barry Lyndon* aux *Roundabout Papers*. — IV. L'unité thackerayenne . . . 108

LIVRE DEUXIÈME

LE PENSEUR

PREMIÈRE PARTIE

LES MODÈLES

THACKERAY HISTORIEN ET LE XVIII^e SIÈCLE

A. — L'APPEL DU PASSÉ

CHAPITRE I. — Le goût du XVIII^e siècle.

I. Thackeray et le Passé. — II. Un « préraïlien ». — III. Les sollicitations de l'Histoire. La *Vie de Talleyrand* et la succession de Macaulay. — IV. Fascination spéciale du XVIII^e siècle. Un exemple et un remède. — V. Connaissances de Thackeray. Ses lectures. Ses articles critiques. — VI. L'amour du pittoresque. « Deux siècles en un jour » . . . 116

CHAPITRE II. — Les humoristes anglais.

I. Que la pensée de Thackeray va, d'abord, aux écrivains. — II. L'admiration craintive : Swift. — III. La répugnance : Sterne. — IV. L'estime : Congreve, Smollett, Prior, Gay, Hogarth, Pope. — V. L'affection : Goldsmith et Steele. — VI. Le culte : Addison . . . 125

CHAPITRE III. — **Fielding.**

I. Affinités entre Fielding et Thackeray. La haine du mensonge et l'anti-byronisme. — II. Jugements de Thackeray sur son maître à penser. — III. Comment ils ont prêté à l'accusation de calomnie. Injustice du reproche. Le point de vue de Thackeray. — IV. L'influence de Fielding : *Barry Lyndon*, *Rebecca and Rowena*. — Autres rapprochements. « Fielding revividos ». — V. Qu'en dépit de l'apparence, Fielding et Thackeray sont très différents. Gai-lardise fieldingnesque et angoisse thackerayenne. Si le cerveau de Thackeray doit à son devancier, son âme n'a pas été touchée. 131

B. — L'ÉVOCATION HISTORIQUECHAPITRE I. — **La maîtrise objective.**

I. Nature spéciale du roman historique de Thackeray. Qu'il gravite autour du XVIII^e siècle. — II. La méthode. Minutie de la documentation. Les notes de *Denis Duval*. — III. Prédilection de Thackeray. — IV. La réussite : a) solidité de la chronologie thackerayenne. — V. b) Habileté du dosage : réalité et fantaisie. — VI. Qu'il reste un élément inexplicé. 138

CHAPITRE II. — **L'incantation.**

I. Le triomphe du pastiche, sanction de la mimique. — II. L'envoûtement. La « Magie Noire » de Thackeray. — III. Fragilité de sa sorcellerie. Son échec. *Henry Esmond* et *The Virginians* 147

CHAPITRE III. — **Histoire et fiction.**

I. Que l'échec de Thackeray est révélateur. Caractère *psychologique* de ses romans historiques. — II. Des mémoires à la De Foe — III. L'histoire, sacrifiée à la fiction, n'est qu'un prétexte à peindre avec plus d'éclat. — IV. Le legs du XVIII^e siècle n'a pas été dans l'évocation du passé, mais dans la satire du présent 151

DEUXIÈME PARTIE

LA SATIRE SOCIALE ET HUMAINE.**A. — LE PRINCIPE.**CHAPITRE I. — **Thackeray et les Snobs.**

I. Que la pensée de Thackeray est hantée par le problème du snobisme. — II. Les premiers essais. *The Yellowplush papers*. — III. *The Book of Snobs*, préface de la satire thackerayenne. Difficulté de l'auteur à fixer sa conception 158

CHAPITRE II. — **Les deux snobismes.**

I. Quelques cas spécifiques de snobisme. — II. Complexité de la notion et manque d'homogénéité du livre. — III. Inégalité des cas présentés. — IV. Qu'il est deux snobismes, dont l'un, seul, importe. — V. En quoi Thackeray a donné au mot « snob » un sens neuf. Valeur éthique de son apport 163

B. — L'OBJET.**CHAPITRE I. La société anglaise.**

Le tableau de chasse de Thackeray. — I. La royauté. — II. L'aristocratie. — III. La bourgeoisie. — IV. Politiciens et diplomates. — V. Les magistrats. — VI. Le « civil service. » — VII. L'université. — VIII. L'armée. — IX. La littérature. — X. L'église. — XI. Indignation provoquée par la satire de Thackeray. Sa réponse. — XII. Suite du tableau de chasse. Le peuple. — XIII. Les domestiques. Que Thackeray n'a, nulle part, pris parti. — XIV. Inventaire 172

CHAPITRE II. — Les sociétés étrangères. La France.

I. Les excès de l'anti-snobisme. — II. Thackeray et l'Irlande. — III. Thackeray et la France. Que son affection pour Paris est uniquement d'ordre esthétique. — IV. L'enfant de « Waterloo », et la haine des « Messieurs ». — V. L'immoralité parisienne. — VI. Thackeray et la littérature française 187

CHAPITRE III. — La famille et l'individu.

I. Que Thackeray a moins fait une satire sociale qu'une critique de l'homme. — II. Le « Seigneur du Foyer » et l'hypocrisie familiale. — III. Le mariage aux enchères. — IV. La vente des vierges, ou Essai sur les rites brahmaniques. — V. La voix de la conscience. — VI. Pourquoi il n'existe pas de « héros ». — VII. L'excommunication du Snob. Une « lamentation d'Ichabod » 194

TROISIÈME PARTIE

LE MESSAGE DE THACKERAY**CHAPITRE I. — Le prédicateur laïc.**

I. Qu'il est à la satire thackerayenne une contre-partie. — II. L'intention didactique : Thackeray et l'École de Newgate. *Catherine*. — III. Les sermons de Thackeray. — IV. Mr. Whibley et le « chien de berger ». Que l'image du « pasteur » serait plus juste. — V. Difficulté de présenter clairement le message de Thackeray 204

CHAPITRE II. — Le rêve social.

I. Le mauvais riche. — II. La pitié sociale. Ethel Newcome et la charité. III. Qu'il faut reviser les jugements de valeur. — IV. La lutte contre les préjugés : les artistes. — V. Les bâtards. *Henry Esmond* et *Philip*. — VI. Les instruments du progrès social : la presse. — VII. L'école. — VIII. Le mariage selon le cœur. — IX. La confiance en l'élite. — X. Le « héros » social. Carlyle et Thackeray. — XI. La régénération par le « gentilhomme » : Lord Kew et le Colonel Newcome. — XII. L'évolution sociale. Que sa force sera sa lenteur 211

CHAPITRE III. — La leçon humaine.

I. Primauté de l'individu. — II. L'erreur de Becky Sharp et la condamnation de Thackeray. — III. Lucidité, humilité, courage. — IV. La leçon d'in-

dulgence. « Soyez bons ». — V. L'idéal humain. Sa relativité. Des « Invites au Mieux ». — VI. Les modèles masculins. — VII. Les femmes-anges. La mère. — VIII. « Beati pauperes » 225

CHAPITRE IV. — La morale de Thackeray.

I. Que Thackeray a été, essentiellement, un moraliste. Analogie entre ses principes et les postulats de la *Raison Pratique*. — II. Valeur de la personnalité humaine. — III. La vie est un état d'amélioration morale. Le drame spirituel de Thackeray. Statique et dynamique du bonheur. — IV. L'ordre suprême. L'Amour en Dieu. — V. Optimisme final de Thackeray. — VI. Valeur de sa pensée, ou profondeur des banalités. Un évangile du sens commun 236

LIVRE TROISIÈME

LE ROMANCIER

PREMIÈRE PARTIE

LE REALISME

CHAPITRE I. — Les détaillances.

I. Aspects du réalisme. — II. L'instinct réaliste chez Thackeray. — III. Qu'il ne doit rien au progrès scientifique. — IV. Sa nature spéciale. — V. Ses ennemis : la digression éthique et l'horreur du mal. — VI. Ses lisières : l'honnête et l'intime. — VII. Le scabreux. La pudeur de Thackeray. — VIII. Déception initiale 248

CHAPITRE II. — La grandeur.

I. Que Thackeray a fui la description en soi. — II. Son indifférence au décor matériel. — III. L'objet du réalisme thackerayen : le spirituel. — IV. La préparation du sujet psychologique. L'examen. Le diagnostic. — V. Le don de la vie. Becky Sharp. — VI. L'intuition du réel. — VII. Thackeray et ses personnages. — VIII. Le miracle : Costigan. — IX. En quoi le sens du concret, bien que secondaire, parachève le triomphe de Thackeray, réaliste de l'âme. — X. La grandeur tragique. — XI. L'évolution 258

DEUXIÈME PARTIE

LA CONCEPTION DU ROMAN

CHAPITRE I. — Les romans de Thackeray.

I. Que les romans sont au cœur de la production thackerayenne. — II. Leur caractère de biographies. — III. Simplicité et ampleur. — IV. Leurs dominantes respectives. — V, VI. *Barry Lyndon*. — VII, VIII. *Vanity Fair*. — IX, X. *Pendennis*. — XI, XII. *Henry Esmond*. — XIII, XIV. *The New-comers*. — XV, XVI. *The Virginians*. — XVII, XVIII. *Philip*. — XIX, XX. *Denis Duval*. — XXI. Transition 274

CHAPITRE II. — Le roman de Thackeray.

I. Le thème : un drame de famille. — II. Les sous-thèmes : l'obsession de l'argent et les désordres du cœur. — III. Le décor : un lieu où l'on ne travaille pas. — IV. Les personnages. Leur symétrie. — V. Leur vie propre : un État libre de la fiction. — VI. Le plan. Les lents débuts. « Les hautes herbes ». — VII. Les auxiliaires de la progression : l'antichronologie ; le secret ; le « squelette ». — VIII. Les dénouements, ou de la Providence. — IX. Le paradoxe du roman thackerayen : Réalisme et pantomime. — X. La part de l'auteur. La digression. Ses avantages. La stratégie de l'encerclement. — XI. Que le roman de Thackeray est, essentiellement, une « vue panoramique de vastes ensembles humains ». — XII. Conclusion. Un essai romanesque 300

TROISIÈME PARTIE

L'ART DE THACKERAY

CHAPITRE I. — L'esprit.

I. Thackeray et le tact littéraire. — II. L'auteur du *Paris Sketch Book* et l'esprit parisien. — III. Sobriquets français. — IV. Bouffonneries revuistiques et fantaisies de cabaret. — V. Calembours et jeux de mots. — VI. Le burlesque des accents. — VII. Le pastiche. *Rebecca and Rowena*. — VIII. Le facétieux à l'honneur 320

CHAPITRE II. — L'humour.

I. Le complexe de l'humour. — II. Définition d'Angellier. — III. M. Bergson et la « transposition ». — IV. M. Cazamian et les « arrêts de jugement ». — V. Théorie affective de l'humour. — VI. Aspect récent de la critique. — VII. Forme et matière de l'humour. Que, seule, la seconde peut s'étudier littérairement. Le point de vue de Thackeray. — VIII. Du rire aux pleurs. — IX. Aux confins de l'ironie. — X. Mélancolie ; tendresse. — XI. Le pathétique thackerayen 330

CHAPITRE III. — Les œuvres d'art.

I. Le manque d'art de Thackeray, ou esthétique et psychologie. Une série d'œuvres d'art. — II. La souplesse d'analyse. — III. Les « raccourcis ». — IV. Le sous-entendu. La politique du subconscient. — V. L'inexprimé. — VI. L'élan. — VII. La fraîcheur. — VIII. Malice et poésie. — IX. Les « tableaux » de Thackeray. Rareté des « scènes ». Que le pittoresque tient lieu de dramatique. — X. Les images : la trouvaille. — XI. La continuité 342

CHAPITRE IV. — Le style.

I. Le désir de Thackeray : écrire « simple comme bonjour ». — II. Sa rhétorique : aisance des symboles. — III. Les contrastes. — IV. Le sens du paragraphe. — V. La langue : son naturel. — VI. Sa familiarité. Les négligences de Thackeray. — VII. Sa force vive : La virtuosité. — VIII. Grammaire et limpidité. — IX. Le lit chantant du ruisseau : la musique de Thackeray 356

CONCLUSION

I. Position littéraire de Thackeray. — II. L'évolution de sa renommée. —
 III. A quoi tient l'abandon du grand public et de la littérature militante. — IV.
 A quoi tient, par contre, l'attachement de la critique. Le devenir de
 Thackeray 369

APPENDICE

WILLIAM MAKEPEACE THACKERAY ET THOMAS JAMES THACKERAY

377

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

I. Les bibliographies de Thackeray. — II. Éditions de ses œuvres com-
 plètes. — III. Traductions françaises. — IV. Études parues ultérieurement
 à 1918, ou d'un intérêt permanent. a) Études d'ensemble. b) Études de détail:
 I. l'homme. — II. le penseur. — III. le romancier. — IV. les romans. —
 V. l'humour. — VI. Thackeray et le théâtre. — VII. Divers. 383

INDEX 397

TABLE 403

Vu le 13 novembre 1931.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
 de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et Permis d'imprimer,

Le Recteur
 de l'Académie de Paris,
 S. CHARLÉTY.

S. I. L. I. C.

SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS LITTÉRAIRES
INDUSTRIELLES ET COMMERCIALES

41, rue du Metz, Lille

